



POUR elle

MAYA BANKS
KARIN TABKE
SYLVIA DAY

Avec ou sans
uniforme...

Passion intense

MAYA
BANKS
KARIN
TABKE
SYLVIA
DAY

Avec ou sans uniforme...

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Cécile Beck*



OceanofPDF.com

Maya Banks, Sylvia Day, Karin Tabke

Avec ou sans uniforme...

Collection : Passion intense
Maison d'édition : J'ai lu

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Cécile Beck

© Penguin Group (USA) Inc., 2011
© Soul Possession, Maya Banks, 2011
© Wanted, Karin Tabke, 2011
© Taking the Heat, Sylvia Day, 2011
Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2015
Dépôt légal : septembre 2015

ISBN numérique : 9782290094891
ISBN du pdf web : 9782290094921

Le livre a été imprimé sous les références :
ISBN : 9782290099759

Composition numérique réalisée par [Facompo](#)

OceanofPDF.com

Présentation de l'éditeur :

Jessie Callahan vient de passer une nuit inoubliable aux côtés des deux détectives qui flirtent délicieusement avec elle depuis quelques semaines. Colin Daniels, lui, joue les gardes du corps auprès de la sublime Sophia, l'épouse d'un chef de la Mafia, qui le détourne du droit chemin. Quant à la belle Layla Creed, elle a trois jours pour se rendre à San Diego, escortée par Brian Simmons, un ténébreux Shadow Stalker.

Lorsque des hommes en uniforme croisent le regard de femmes sensuelles, tout n'est que tentation, caresses et promesse de ténébreux abîmes...

Biographie de l'auteur :

Trois nouvelles voluptueuses auprès d'hommes en uniforme, écrites par les plus grands auteurs de la romance. Des instants de sensualité garantis.

Marine Gérard d'après © Wolf Kettler / Arcangel Images ©

© Penguin Group (USA) Inc., 2011

© *Soul Possession*, Maya Banks, 2011

© *Wanted*, Karin Tabke, 2011

© *Taking the Heat*, Sylvia Day, 2011

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2015

OceanofPDF.com

***Du même auteur
aux Éditions J'ai lu***

Maya BANKS

Dans la collection *Aventures et Passions*

LES MCCABE

- 1 – Dans le lit du Highlander, N° 10167
- 2 – La séduction du Highlander, N° 10262
- 3 – Le Highlander qui ne voulait plus aimer, N° 10410

LES MONTGOMERY ET LES ARMSTRONG

- 1 – Au-delà des mots, N° 10774
- 2 – La force d'aimer, N° 10874

Dans la collection *Passion intense*

HOUSTON, FORCES SPÉCIALES

- 1 – Douce reddition, N° 10263
- 2 – Douce persuasion, N° 10512
- 3 – Douce séduction, N° 10606
- 4 – Douce obsession, N° 10695

Sylvia DAY

Semi-poche

LA SÉRIE CROSSFIRE

- 1 – Dévoile-moi
- 2 – Regarde-moi
- 3 – Enlace-moi
- 4 – Fascine-moi

LA SÉRIE GEORGIAN

- 1 – Si vous le demandez
 - 2 – Si vous aimez jouer
 - 3 – Si vous m'embrassez
 - 4 – Si vous me provoquez
- Mariée à un inconnu

Poche et numérique

Sept ans de désir, *N° 11145*

LES ANGES RENÉGATS

- 0.5 – Sombre baiser, *Numérique*
- 1 – Une note de pourpre, *N° 10888*
- 2 – Désir sauvage, *N° 10930*

LES SHADOW STALKERS

- 1 – Absolument toi, *Numérique*
 - 2 – Pas sans toi, *Numérique*
 - 3 – Toi ou rien, *Numérique*
 - 4 – Juste pour toi, *Numérique*
- Rejoins-moi à Vegas, *Numérique*

OceanofPDF.com

Sommaire

Titre

Biographie de l'auteur

Copyright

Du même auteur aux Éditions J'ai lu

Maya Banks – Trio de charme

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

[Chapitre 17](#)

[Chapitre 18](#)

[Chapitre 19](#)

[Six mois plus tard](#)

[Karin Tabke – Sublime tentatrice](#)

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Bureau du procureur Ross du district de Manhattan](#)

[Sylvia Day – Juste pour toi](#)

[Remerciements](#)

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[Épilogue](#)

OceanofPDF.com

MAYA BANKS
Trio de charme¹

OceanofPDF.com

OceanofPDF.com

*À mon agent Kim Whalen,
une femme fantasque et merveilleuse,
qui tenait absolument à apparaître
dans l'un de mes livres
sous les traits d'une tueuse en série.*

*À Kirsten,
une lectrice fabuleuse
qui tient un rôle incroyable dans cette histoire.*

*À Vicki Lane et Laurie Kap,
deux femmes géniales
que j'ai la chance d'avoir pour amies.
Merci d'être vous-mêmes, tout simplement.*

OceanofPDF.com

1

— Cette enquête me rend fou, marmonna Rick.

Il saisit sa bouteille et avala une longue gorgée de bière.

Truitt, son coéquipier, grimaça et l'imita, portant sa propre boisson à ses lèvres tout en jetant un coup d'œil à l'autre bout de la salle. Rick savait vers qui se dirigeait son regard. Depuis plusieurs semaines, ils avaient pris l'habitude de venir flâner dans ce bar spécialement pour la voir.

Jessie Callahan. Une superbe poupée arborant le sourire le plus adorable qui soit. Le visage auréolé d'épaisses boucles blondes comme le miel et serti d'yeux couleur chocolat.

Depuis le premier soir, ils flirtaient avec elle. Et même si elle se laissait volontiers prendre au jeu, elle n'avait jamais cédé à leurs avances.

Jessie ne paraissait pas plus choquée que cela que les hommes lui proposent un plan à trois. Ses joues prenaient une nuance rose adorable chaque fois qu'ils lui faisaient miroiter une nuit mémorable. En fait, elle paraissait vraiment intéressée, raison pour laquelle ils ne lâchaient pas l'affaire. Elle allait forcément finir par céder. Rick et Truitt en auraient mis leur main au feu. En attendant, ils s'amusaient à faire monter la tension au fil des soirs.

— Tôt ou tard, ce salopard finira bien par commettre une bourde, répliqua Truitt, détournant le regard de la serveuse pour le reporter sur son coéquipier. Il faut être sacrément tordu pour aimer torturer des femmes, les lâcher dans les bois et ensuite les traquer comme des animaux. Je crève d'envie de coincer ce fils de pute. Rien ne me ferait plus plaisir.

Rick acquiesça d'un hochement de tête. Les images des victimes étaient imprimées dans sa tête. Les entailles, les ecchymoses, le sang... Beaucoup de sang. Des corps couverts de boue et d'égratignures. Les victimes

s'étaient toutes enfuies à travers la forêt jusqu'à ce que ce monstre achève sa traque en les abattant d'une balle de fusil de chasse.

Les femmes étaient condamnées d'avance. Leur sort était scellé à partir du moment où il les avait kidnappées. Pourtant, il leur redonnait de l'espoir en les abandonnant dans les forêts après les avoir torturées pendant des heures, voire des jours. Nues comme des vers et mutilées, elles couraient à en perdre haleine.

La police n'avait pas réussi à établir de lien entre les différentes victimes. Pas le moindre point commun. Le bourreau semblait choisir ses proies au petit bonheur la chance, ce qui faisait enrager Rick, Truitt et leur service. Car l'enquête piétinait.

Les médias avaient surnommé cet enfoiré « le Meurtrier des Bois ». Pas très original mais approprié. La police n'avait pas une seule piste. Les médecins légistes se trouvaient dans une impasse. Ce salopard était soit très méticuleux, soit très chanceux.

Et la seule raison pour laquelle on retrouvait les dépouilles, c'était parce que ce monstre passait un coup de fil aux autorités juste après chacun de ses crimes pour leur indiquer où trouver les corps de ses victimes.

Combien de femmes ce psychopathe avait-il assassinées avant de se faire connaître ? Sur combien de personnes s'était-il fait la main avant de contacter la police pour la défier ?

Rick finit sa bière et la reposa brutalement sur la table. C'était leur première soirée de repos depuis plusieurs jours. Les dossiers s'accumulaient au bureau et ils faisaient chou blanc sur l'affaire du tueur en série. Ils allaient se tourner les pouces jusqu'à ce que ce salaud frappe de nouveau. Rick ne supportait pas cette idée. Combien d'innocentes allaient encore perdre la vie avant qu'ils ne coincent ce malade ?

— Oublie ça, mec, dit Truitt, interrompant le fil de ses pensées. Au moins ce soir.

Rick leva la tête et fouilla la salle du regard à la recherche de Jessie. Les tocards de clients avaient tendance à la chahuter. Rick aimait bien veiller sur elle quand Truitt et lui étaient dans les parages. Il aurait voulu venir plus souvent, mais ces derniers temps leurs soirs de congé se faisaient de plus en plus rares.

C'était une créature sublime et, en plus de sa plastique, elle avait une personnalité lumineuse qui réchauffait le cœur. Lorsqu'elle souriait...

Seigneur, son sourire lui faisait un drôle d'effet dans la poitrine et dans d'autres parties du corps.

Il ne la trouva pas. Peut-être était-elle partie chercher quelque chose dans la réserve.

— Ce soir, on la ramène à la maison, déclara Rick.

Truitt haussa les sourcils.

— Tu t'impatientes ? Et si elle n'est pas prête ?

— Elle l'est. Ça fait des semaines qu'elle flirte avec nous. Sa timidité est craquante, mais on l'intéresse, c'est évident. Elle nous observe autant qu'on la contemple. À mon avis, il faut juste qu'on se montre un tout petit peu plus insistants. J'en ai marre d'attendre les bras croisés. Nous ne sommes pas les seuls à venir ici pour la mater. Et si on ne prend pas l'initiative, on nous devancera et elle s'en ira au bras d'un autre.

— C'est sûr que vu comme ça... répliqua Truitt d'une voix traînante. Je ne veux pas lui faire peur, mais j'ai encore moins envie qu'elle finisse dans le lit d'un autre.

Rick fronça les sourcils. Il venait de la repérer.

— Elle a l'air chamboulée. Commandons une autre tournée. Je tiens à m'assurer que tout va bien. Et puis, on va essayer de savoir à quelle heure elle termine son service.

À son tour, Truitt repéra la jeune femme. Il croisa son regard et lui fit signe d'approcher de l'index.

Furieuse, Jessie était sortie en trombe du bureau de Merriam, sa patronne. Cette chienne avait eu le culot de l'accuser de voler dans la caisse ; puis elle l'avait renvoyée. Jessie aurait aimé lui arracher les yeux.

Cerise sur le gâteau, Merriam lui avait « généreusement » proposé de terminer son service avant de débarrasser le plancher. Si Jessie n'avait pas été aux abois, elle aurait dit à sa patronne d'aller se faire voir.

Et dire qu'elle n'avait jamais approché la caisse ! Comment aurait-elle pu y piquer de l'argent ? Denise, la barmaid, montait la garde devant comme une maîtresse jalouse, fusillant du regard tous ceux qui avaient le malheur de se trouver dans un rayon de trois mètres.

Mais voilà, quelques centaines de dollars s'étaient mystérieusement volatilisées. Et il fallait bien que quelqu'un porte le chapeau. En

l'occurrence, Jessie.

La jeune femme était tellement à cran qu'elle aurait volontiers saisi une chaise pour la balancer à l'autre bout de la salle. Jessie n'était pas une personne vindicative. Mais ce soir, Merriam ne perdait rien pour attendre ; d'ailleurs elle ne s'était pas gênée pour le lui faire savoir.

Sa supérieure était un tyran, une femme acariâtre et coincée, un monstre qui lui faisait vivre un enfer au boulot. Malgré tout, elle lui versait un salaire convenable et Jessie amassait de bons pourboires dans ce pub très fréquenté. Ses clients étaient généreux et l'argent qu'elle récoltait lui permettait de fermer les yeux sur tous les inconvénients du métier.

Ses épaules s'affaissèrent subitement. Elle avait encore les mains tremblantes suite à sa confrontation avec Merriam. Le pub était déjà à court de personnel. Jessie n'avait qu'une envie, tous les envoyer promener, prendre ses cliques et ses claques et dire adieu à ce capharnaüm, ce qui obligerait Merriam à aller tenir le bar elle-même. Or sa patronne détestait devoir sortir de son bureau pour quelque raison que ce soit.

Jessie lui avait dit le fond de sa pensée, ce qui ne la soulageait à vrai dire que moyennement. Avant de claquer la porte, elle lui avait souhaité de se faire renverser par un bus. D'accord, ce n'était sans doute pas la sortie la plus élégante mais, franchement, à quoi cela lui servirait-il de jouer Miss Bonnes Manières ? Ce n'était pas comme s'il lui suffisait d'être polie pour récupérer son poste.

— Il y a un problème, Jessie ? aboya Denise, derrière le bar. Tu as des clients qui attendent d'être servis. Bouge-toi un peu les fesses.

— Va te faire foutre, rétorqua Jessie.

Bon sang, comme ça faisait du bien ! Elle faillit éclater de rire en voyant la surprise se peindre sur le visage de la barmaid.

Lorsqu'elle se retourna, elle vit que Truitt Cavanaugh lui signifiait de leur apporter une autre bière. La jeune femme se décomposa, prenant conscience que ce serait la dernière fois qu'elle servirait ses deux inspecteurs favoris. Leur jeu de séduction allait lui manquer, de même que les regards enflammés qu'ils lui lançaient quand ils pensaient qu'elle ne les voyait pas.

Cela faisait des semaines qu'ils tâchaient de la convaincre de coucher avec eux, mais elle avait toujours refusé. Même si l'idée d'un plan à trois était excitante, elle n'avait jamais eu le cran de sauter le pas.

Jessie n'était plus vierge, mais c'était une fille sage et rangée ; autant dire qu'elle n'avait pas une grande pratique sexuelle. À l'inverse, ces deux hommes étaient l'image même de *bad boys*. Ils avaient sans doute beaucoup plus d'expérience qu'elle. Du coup, elle craignait de ne pas être à la hauteur.

En même temps, elle ne verrait pas d'inconvénient à ce qu'ils lui donnent quelque éducation sexuelle.

Rick était un grand brun ténébreux. C'était le plus discret des deux. Sa longue tignasse soyeuse lui arrivait aux épaules. Cet homme la fascinait. À ses yeux, il incarnait le courage, l'honneur et la bravoure, trois mots d'ailleurs tatoués en bracelet à son poignet. Son côté mystérieux l'intriguait et elle aurait bien aimé approfondir la question.

Truitt n'avait rien d'un bon garçon non plus. D'une certaine manière, il semblait encore plus coriace que son coéquipier. C'était un grand homme athlétique avec des épaules carrées et un torse de bodybuilder ; il dépassait Rick de quelques centimètres.

Il portait une boucle d'oreille unique. Des tatouages en forme de spirale s'enroulaient autour de chacun de ses bras pour disparaître sous ses manches. Elle s'était toujours demandé jusqu'où ils allaient et quels autres secrets dissimulaient son tee-shirt et son jean.

À eux deux, ils avaient fait naître dans son esprit des fantasmes de fille délurée. Car Jessie savait se montrer coquine. Ça oui ! Il suffisait qu'on la provoque. Et franchement, ils avaient fait ce qu'il fallait pour lui donner envie de l'être vraiment beaucoup.

Elle poussa un soupir. Un jour, elle oserait. Pourquoi pas ce soir ?

Elle prit deux bouteilles derrière le bar et se fraya un passage parmi les clients, se composant un sourire de façade même si elle avait envie de pleurer. Jessie avait horreur d'être au chômage. Postuler était un cauchemar pour elle qui détestait attirer l'attention. Or quand elle entrait dans un magasin ou une boutique pour demander si on recrutait, elle avait l'impression que tous les regards se braquaient sur elle et qu'on la jugeait.

À présent, il allait falloir recommencer de zéro – sans attendre. Il fallait qu'elle retrouve du travail, et vite. Non seulement elle n'avait pas beaucoup d'économies mais elle ne pouvait pas se permettre de manquer un seul cours. Pas alors que le semestre touchait à sa fin.

Soudain, quelqu'un lui rentra dedans à reculons, la forçant à reporter tout son poids sur son genou abîmé. Sa jambe ploya et elle trébucha sans faire tomber ses bouteilles, ce qui la fit sourire, même si c'était ridicule.

Une brûlure lui déchira la jambe et elle se mordit la lèvre pour ne pas hurler de douleur. Le type qui l'avait bousculée s'agenouilla aussitôt auprès d'elle, l'air sincèrement désolé. Mais sans lui laisser le temps d'offrir son aide à la jeune femme, Truitt et Rick se précipitèrent vers elle et se penchèrent au-dessus d'elle, inquiets.

— Ça va, Jessie ? s'enquit Truitt.

Gênée de se retrouver au centre de l'attention alors que le pub était bondé, elle hocha brièvement la tête, les joues en feu.

— Donne-moi ta main, dit Rick en la relevant sans la presser.

Son genou fléchit de nouveau et Truitt la garda contre lui jusqu'à ce qu'elle ait retrouvé l'équilibre. Elle le gratifia d'un sourire timide et leur tendit leurs bières.

— Au moins je n'ai pas renversé vos boissons, plaisanta-t-elle.

— Je me fiche de ma bière, maugréa Truitt. Viens t'asseoir. Tu as mal.

Ils l'escortèrent jusqu'à leur table et l'invitèrent à prendre l'une des deux chaises. Rick s'accroupit et lui massa la jambe. Remarquant l'une de ses cicatrices au genou, il fronça les sourcils.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

Elle tenta de dégager sa jambe mais il la tenait fermement.

— Accident de voiture, bredouilla-t-elle. Mon genou fait encore des siennes de temps en temps.

— Tu as un genou en vrac et tu fais ce boulot qui t'oblige à être debout toute la journée ? s'emporta Truitt.

Jessie se dégagea et Rick la laissa faire. Elle plaça les deux jambes sous la table et parcourut la salle des yeux, soulagée de constater que les conversations avaient repris et qu'on l'avait vite oubliée.

— Tu souffres ? s'inquiéta Rick

Ses égards et sa prévenance la troublèrent.

— Ça va aller, dit-elle en souriant. J'ai juste mis trop de poids sur mon genou d'un seul coup.

— Ne t'en fais pas. Rick et moi, nous avons prévu de te ramener à la maison à la fin de ton service. On te dorlotera jusqu'à ce que tu aies oublié ton genou, dit Truitt.

Ses jambes se mirent à trembler et elle posa les mains sur ses cuisses sous la table pour ne pas qu'ils voient à quel point elle était nerveuse. Il n'y avait pas de quoi stresser d'ailleurs. Après tout, ce n'était que du flirt et ça ne menait jamais nulle part. Sauf que ce soir... ce soir, tout était différent. Les yeux dans ceux de Rick, elle attendait qu'il la taquine ou lui décoche un clin d'œil. Pourtant il avait l'air très sérieux.

En vérité, après la soirée qu'elle venait de passer, elle avait envie qu'on prenne soin d'elle. Et elle avait beau chercher une excuse pour repousser leurs avances, elle n'en trouvait pas.

À supposer qu'ils ne bluffaient pas. Et il n'y avait qu'une seule manière d'en avoir le cœur net. Et puis, si jamais elle se ridiculisait, tant pis. Ce n'était pas comme si elle allait les revoir.

— Ça tombe bien, mentit-elle. Je suis libre comme l'air. Est-ce que le massage de pieds est compris dans la formule ?

Le regard de Rick s'assombrit et un frisson la parcourut. Truitt se tut ; les tatouages sur ses bras remuèrent tandis que ses muscles se crispaient.

— C'est une formule tout inclus, répondit Truitt d'un air énigmatique. Tu es donc d'accord ? Ne nous fais pas mariner, Jessie. Ça fait un petit moment qu'on attend que tu cesses de nous tourmenter.

Son cœur battit à tout rompre. Elle avait été naïve de croire qu'ils ne faisaient que jouer. En fait, ils ne plaisantaient pas du tout. Ils la dévisagèrent avec une telle intensité qu'elle sentit le sol se dérober sous ses pieds. Ils avaient attendu. Qu'elle cesse de les tourmenter.

Ces mots lui filèrent le tournis.

— Donnez-moi quelques instants. Le temps que je pointe et que je récupère mes clés, articula-t-elle avec peine. Je vous retrouve dehors.

2

Quand elle rejoignit le parking, Rick et Truitt attendaient près de sa voiture.

— Pas question que tu conduises si tu as mal, déclara Truitt en lui prenant les clés des mains. Je m'occupe de ta voiture. Tu n'as qu'à monter avec Rick.

Jessie jaugea la silhouette massive de Truitt ; puis elle porta son regard sur le minuscule tas de ferraille qui lui servait de moyen de transport. L'idée qu'il songe à faire entrer son corps dans sa vieille Toyota Corolla de dix ans d'âge la fit sourire.

— Je suis tout à fait capable de conduire, protesta-t-elle. Tu ne rentreras jamais dans ma voiture, tu es trop imposant.

Truitt la prit dans ses bras. Ciel, non seulement il était sexy mais il sentait divinement bon !

Il baissa la tête et déposa un baiser sur le bout de son nez. Puis il la poussa en direction de Rick en lui assenant une petite tape sur le postérieur. Elle leva les yeux au ciel mais, résignée, elle suivit Rick jusqu'à son pick-up pendant que Truitt se compressait dans sa voiture.

Une fois Jessie assise sur le siège passager, Rick referma sa portière et contourna la voiture par-devant pour aller s'installer au volant.

— Prête ? demanda-t-il en mettant le contact.

Jessie hocha la tête nerveusement, prenant soudain conscience de la situation. Elle raccompagnait chez eux deux hommes splendides qui lui avaient promis une nuit mémorable.

Et elle avait hâte.

Ils s'engagèrent sur l'autoroute. Jetant un coup d'œil dans le rétroviseur latéral, Jessie vit que Truitt les suivait. Lorsque Rick tendit le bras vers elle

et entrelaça ses doigts aux siens, elle sursauta. Il lui prit la main et la ramena sur le haut de sa cuisse.

Un geste qui lui parut très intime.

— Tout va bien ? demanda-t-il.

Elle l'interrogea du regard.

— Tu avais l'air troublée dans le bar, précisa-t-il. Juste avant ta chute. Tu veux que j'aille casser la gueule à quelqu'un ?

Jessie éclata de rire. Le stress accumulé tout au long de la soirée se dissipa bientôt. De toute façon, elle ne pouvait pas revenir en arrière ; hors de question de laisser Merriam gâcher ce qui serait peut-être la meilleure nuit de sa vie.

— Non, mais merci pour ton offre. C'est plutôt sympa d'avoir quelqu'un prêt à te défendre sur simple demande.

— À ton service, répondit Rick avec un grand sourire. Tu n'as qu'à demander. Tru et moi serons plus que ravis de nous en charger.

— Vous êtes fous.

Il lui coula un regard étonné.

— Comment ça ?

Elle inclina la tête, intimidée.

— Jessie ? Parle, je t'en prie.

— Ça fait des semaines que vous flirtez avec moi. Je ne vous prenais pas au sérieux. Du moins, jusqu'à ce soir.

Il jura dans sa barbe.

— Tu aurais accepté notre proposition plus tôt si tu avais été certaine que nous ne plaisantions pas ?

— Peut-être bien...

Il poussa un soupir dépité.

— Apparemment, on va devoir réviser notre tactique d'approche.

Un sourire étira les lèvres de la jeune femme.

— De toute façon, j'avais besoin d'un peu de temps. Truitt et toi êtes... intimidants.

— Chérie, la dernière chose dont j'ai envie, c'est de te faire peur.

Il porta sa main à sa bouche et posa ses lèvres au creux de sa paume. Puis il lui aspira le bout des doigts un à un.

Décidément, en moins de trente secondes ce type avait réussi à la faire fondre sur place.

— Si tu savais à quel point j’ai fantasmé sur toi, tu comprendrais que je suis à tes ordres, ajouta-t-il, amusé.

Elle n’eut rien à répondre à cela.

Dix minutes plus tard, ils s’engagèrent dans l’allée d’une maison en brique rouge identique aux autres du quartier.

C’était une zone pavillonnaire. D’aucuns rêvaient peut-être de vivre dans une grande demeure pleine de charme entourée d’un immense jardin. Mais pas Jessie. Elle se contenterait volontiers d’une maison simple à condition que les voisins soient sympathiques et que les enfants puissent jouer en paix dans la rue, dans un secteur où les maisons seraient plus ou moins semblables.

En même temps, n’importe quel endroit ferait l’affaire en comparaison de l’appartement fonctionnel où elle vivait, dans une zone malfamée, à l’autre bout de la ville. Rien à voir avec ce quartier résidentiel réservé à la classe moyenne.

Elle soupira, songeuse. Un jour, elle sortirait de cette mouise, elle se l’était juré. À force de détermination et de travail, elle avait bien réussi à surmonter son terrible accident de voiture. Cette même volonté lui permettrait de trouver un nouvel emploi, elle en était certaine.

Ce soir, elle allait lâcher prise, s’amuser un peu et oublier l’espace de quelques heures la précarité de sa situation.

En un clin d’œil, Truitt eut contourné la voiture. Il apparut à sa vitre et lui ouvrit la portière. Il l’aida à descendre pour épargner son genou.

Ce geste plein de bienveillance toucha la jeune femme.

Entre-temps, Rick les avait devancés. Il alla ouvrir la porte d’entrée. Ils le suivirent à l’intérieur. Quand la lumière s’alluma, elle balaya l’endroit des yeux.

Si elle s’était attendue à atterrir dans une garçonnière en désordre, elle s’était trompée. Le séjour était bien ordonné et très épuré. Un canapé en cuir brun était disposé contre un mur face à un écran plat. De part et d’autre du sofa, des fauteuils inclinables. Devant, une table basse en chêne.

L’atmosphère douillette de la demeure la mit aussitôt à l’aise.

— Lequel de vous deux habite ici ? À moins que vous n’y viviez tous les deux ?

— Je l’héberge temporairement, répondit Truitt en désignant son compagnon. Son propriétaire vient de résilier le bail de son appartement.

Du coup, il squatte chez moi. Le temps de trouver une maison à acheter.

Jessie fut surprise d'apprendre qu'elle se trouvait chez Truitt. Il avait un côté sauvage qui contrastait avec l'aspect rangé de la demeure, très traditionnelle. Or Truitt était tout sauf cela.

Il passa un bras autour de ses épaules et l'attira contre lui. Il déposa un baiser sur son front avant de s'emparer de ses lèvres avec fougue.

Une vague de désir la submergea. Elle prit soin de transférer tout son poids sur sa jambe droite pour ne pas perdre l'équilibre.

Truitt dut sentir son malaise car il l'entraîna vers le canapé et l'invita à s'asseoir. Il s'accroupit face à elle et plaça ses mains sur son genou.

À son contact, elle laissa échapper un gémissement. Ses paumes chaudes glissèrent délicatement sur sa peau. Il lui ôta ses sandales et les jeta à quelques mètres de là tandis que Rick s'asseyait à côté d'elle.

— Je devrais prendre mon mal en patience vu que tu as passé la soirée à piétiner et que tu as mal au genou, dit-il en lui baisant l'épaule. Mais je n'ai qu'une envie, te déshabiller. Et te caresser.

— C'est le plus impatient de nous deux, soupira Truitt. Il a autant de délicatesse qu'une bête en rut.

— Parce que toi tu n'as pas envie de la voir nue peut-être ? répliqua Rick.

— Bien sûr que si. Mais ce genre de choses se déguste. Ça fait tellement longtemps que j'en rêve, je ne voudrais surtout pas que ça soit expédié. J'ai envie de lui retirer ses vêtements un à un et de savourer chaque minute.

Jessie était sûrement en train de dormir. Elle ne voyait pas d'autre explication. Elle était chez elle et ses fantasmes se manifestaient de manière plus que réaliste. Un rêve vraiment fantastique dont on n'a pas envie de se réveiller...

Elle s'éclaircit doucement la voix.

— Comment est-ce que ça marche précisément ?

À peine cette question eut-elle franchi ses lèvres qu'elle se sentit très bête. Elle aurait voulu disparaître sous terre.

Rick afficha un grand sourire.

— Chérie, tu es ravissante quand tu rougis. J'adore. Ça me donne envie de te faire tout un tas de choses irrévérencieuses pour que tu rougisses de nouveau.

— J'ai conscience de passer pour une idiote. Mais je n'ai jamais couché avec deux mecs à la fois. Je ne sais pas du tout ce que je suis censée faire.

Truitt remonta sa main le long de sa jambe et la plaça au creux de sa taille.

— Tu n'as rien à faire sinon t'allonger et nous laisser prendre soin de toi. On va te toucher... (Il s'agenouilla et effleura ses lèvres des siennes.) Et t'embrasser... (Il fit courir sa bouche sur le bas de son visage et lui inclina la tête pour poser un baiser juste au-dessous de son lobe, à l'endroit le plus sensible.) Ensuite, on te baisera.

Elle réagit vivement au tableau qu'il lui dépeignait. Le contraste entre ses caresses langoureuses et le sexe torride qu'il lui promettait lui arracha un petit cri.

— Mais pour faire ça, il faut d'abord qu'on t'enlève tes habits, susurra Truitt juste au-dessous de son oreille.

Rick souleva lentement son tee-shirt et le lui retira. Elle se retrouva en soutien-gorge.

— Très jolie, commenta Truitt qui se pencha en avant pour mordiller la bretelle sur son épaule.

Il tira dessus et la fit glisser sur son bras tandis que Rick déboutonnait le short en jean de la jeune femme.

— Mets-toi debout juste une minute, ma belle, lui demanda Rick. Tiens-toi à moi pour ne pas solliciter ton genou. Je vais te déshabiller en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Ensuite on passera dans la chambre.

Truitt l'aida à se lever et elle s'appuya contre l'épaule de Rick pendant que le premier la tenait par le bras. Rick descendit la fermeture Éclair, révélant sa petite culotte en soie.

Son short tomba à ses pieds. Ensemble, Rick et Truitt crochetèrent sa culotte de l'index et la firent glisser vers le bas.

— C'est magnifique, comme le reste de ton corps, souffla Truitt en caressant la fine toison entre ses jambes. J'ai hâte de te goûter.

Les jambes de Jessie furent prises de tremblements irrépessibles. Ses doigts s'enfoncèrent dans l'épaule de Rick tandis qu'elle transférait tout son poids sur sa jambe droite. Rick lui dégrafa son soutien-gorge et le jeta sur le sofa.

En un clin d'œil, Truitt se leva et la recueillit dans ses bras. Rick les précéda dans le couloir au bout duquel se trouvait la chambre. Parvenu dans la pièce, Truitt posa la jeune femme sur le lit.

Debout face à elle, les deux hommes la dévorèrent du regard. À leur tour, ils se dévêtirent.

Immobile, Jessie contempla le spectacle en silence. Truitt ôta sa chemise, exposant ses tatouages. Ils s'enroulaient le long de ses bras et lui couvraient les épaules. Son ventre musclé arborait des motifs tribaux assortis.

Pour sa part, Rick ne portait que l'inscription à son poignet droit. Jessie se demanda ce qui l'avait poussé à se faire graver ces trois mots. Derrière ce credo se cachait forcément une explication d'ordre très personnel.

Quand ils déboutonnèrent leur pantalon, elle retint son souffle. Truitt se débarrassa de son jean et de son boxer en premier. Son pénis se dressa, long et puissant. Il avait les cuisses musclées et le ventre ferme, ce qui le rendait encore plus intimidant.

Rick prit son temps, ôtant ses vêtements à son rythme, mais lorsqu'il se campa tout nu devant le lit, il n'en était pas moins imposant. Au milieu d'une toison sombre, son sexe impressionnant s'érigait.

Elle ignorait encore ce qu'elle allait faire avec cet engin ; une chose était sûre, elle allait prendre son pied.

Truitt contempla avec émoi la divine créature étendue sur son lit. À la seconde où il avait posé les yeux sur elle, le soir où elle avait commencé à travailler dans leur bar habituel, il avait eu le coup de foudre.

Elle n'était pas une beauté fatale. Mais elle dégageait une aura absolument envoûtante. Les deux inspecteurs n'étaient pas les seuls à y être sensibles, d'ailleurs. Tous ceux qui fréquentaient le pub restaient scotchés devant elle, la langue pendante. Le pire, c'est qu'elle n'avait même pas conscience de son pouvoir sur les hommes.

Non, ce n'était peut-être pas la plus belle femme du monde, mais elle l'était aux yeux de Truitt, qui enchaînait pourtant les conquêtes.

Il n'avait jamais partagé ses maîtresses avec son coéquipier. Non, ce n'était pas comme s'ils avaient l'habitude des plans à trois. Le problème, c'est qu'ils avaient tous deux jeté leur dévolu sur Jessie. Or ni l'un ni l'autre n'était prêt à renoncer à elle.

— Comme tu es belle, souffla Truitt.

Le visage de Jessie s'éclaira ; elle avait un sourire désarmant et les joues d'un rose adorable. Ses grands yeux chocolat scrutèrent les deux hommes.

Rick s'agenouilla sur le lit et alla se placer sur sa droite. Il s'empara de ses lèvres dans un baiser vorace.

Truitt profita de la distraction pour écarter les cuisses de la jeune femme. Les boucles blondes de son pubis se séparèrent, révélant sa chair rose et gonflée. Pendant ce temps, Rick lui titillait la pointe des seins.

Truitt se cala entre les cuisses de Jessie et introduisit un doigt dans sa fente humide. Elle émit un gémissement, cambrant le bassin vers le haut. Il enfouit son visage dans les replis de sa féminité jusqu'à ce qu'il sente l'entrée chaude de son sexe.

Il pointa la langue et la goûta. Son arôme lui emplit la bouche. Puis il la lécha de bas en haut, capturant son clitoris entre ses lèvres.

Il dessina un cercle autour du bouton de chair, qu'il aspira doucement. Jessie se tortilla ; des bruits de succion lui parvenaient aux oreilles tandis que Rick lui léchait la poitrine.

Un son très érotique. Le seul qui l'excitât davantage était le claquement des hanches contre une paire de fesses et le va-et-vient d'une verge dans un vagin. Rick avait hâte d'être en elle.

Il titilla l'entrée de son sexe. Elle frémit de plus belle. Il glissa sa langue en elle et dégusta son jus comme s'il savourait un nectar de miel et de soleil.

— Je ne vais pas tenir très longtemps, marmonna-t-il.

Truitt leva la tête. Son ami semblait sur le point de jouir.

— Prends sa bouche. Sa chatte est à moi.

— On ne va pas lui demander de se mettre à quatre pattes, rétorqua Rick. Elle risquerait de se faire mal.

— Mets-lui la tête au bord du lit.

Jessie se redressa, le regard voilé par le désir, les lèvres et les seins rougis par les baisers de Rick.

— Où voulez-vous que je me mette ? demanda-t-elle d'une voix éraillée qui fit le plus vif effet à Truitt.

Il réprima l'envie de jouir partout.

— Retourne-toi, répondit Rick. Pour amener ton visage au bord du lit.

Ensemble, ils l'aiderent à se positionner ; puis Rick se plaça devant elle et glissa son sexe dans sa bouche.

Truitt observa la scène très érotique pendant quelques instants. Rick se mouvait dans la bouche de la jeune femme, qui s'adaptait à ses mouvements.

Excité, Truitt ouvrit sèchement le tiroir de la table de chevet et, fébrile, il sortit une boîte de préservatifs et en sélectionna un. Il déchira l'emballage et déroula le latex sur son membre palpitant. Puis il se hissa sur le lit et se plaça entre les cuisses de Jessie.

— Fais une petite pause, Rick.

Celui-ci se retira, le sexe luisant, recouvert de la salive de la jeune femme. Son gland était mauve et engorgé. Il se pencha en avant et invita Jessie à se retourner vers Truitt.

Elle était magnifique. La chevelure ébouriffée, la bouche gonflée, l'expression grisée.

— Je vais te pénétrer, dit Truitt. Je ne veux pas te faire mal. Si jamais il y a un problème, tu nous arrêtes, d'accord ? On est très impatients, on n'en peut plus. Te voir nue ça nous rend fous. Mais on veut que tu prennes ton pied toi aussi. Toute la nuit.

Elle hocha la tête, les yeux écarquillés. Rick lui baissa la tête et glissa de nouveau son sexe entre ses lèvres.

Truitt n'y tint plus. Il coula sa verge contre sa féminité pour lubrifier le préservatif puis il se positionna devant sa mince fente et s'introduisit en elle.

Au bout d'un centimètre, il dut s'arrêter. Elle était très étroite. Il avait l'impression de forcer l'entrée. Il allait devoir s'y prendre très en douceur.

Il appliqua son pouce sur son clitoris et le caressa avec la délicatesse d'une plume ; sentant qu'elle se décontractait, il donna un coup de reins.

Jessie l'accueillit en elle tout en luttant contre la soudaine intrusion. Elle se contracta si fort autour de lui qu'il faillit s'évanouir de plaisir.

Entre-temps, Rick allait et venait dans sa bouche à un rythme effréné. Truitt savait qu'il ne pourrait pas lui faire l'amour langoureusement cette fois-ci. Aussi se retira-t-il pour replonger brusquement en elle tout en flattant son bouton de chair avec son pouce.

Jessie posa ses mains sur celles de Rick, qui lui tenait la tête pendant qu'il prenait possession de sa bouche. L'espace d'un instant, Truitt crut

qu'elle lui demandait d'arrêter. Il se figea, et ce au prix d'un effort surhumain. Rick l'imita et sortit de sa bouche en toute hâte.

— Non, dit-elle dans un halètement. Non, ne vous arrêtez pas !

Elle ondulait avec frénésie.

Ils se réintroduisirent en elle au même moment et se mirent à aller et venir à une cadence déchaînée. Truitt ferma les yeux. Ses testicules se tendirent et quelques gouttes jaillirent de son membre.

Par réflexe, il augmenta le rythme de ses poussées, cessant de la ménager. Il ne redoutait plus de lui faire mal. Si jamais il s'arrêtait maintenant, il en crèverait.

Rick poussa un cri. Au même instant, la vulve de Jessie convulsa et un liquide réchauffa le sexe de Truitt.

Celui-ci se répandit en elle en accentuant ses va-et-vient. Et lorsqu'il s'écroula sur elle, son membre palpitait encore.

Il grogna et roula sur le flanc. Il lui avait fait l'amour avec une telle vigueur qu'il était surpris que le latex n'ait pas éclaté.

Il alla jeter le préservatif à la poubelle avant de retourner auprès de Jessie. Rick lui essuyait la bouche d'un geste délicat. Puis il la souleva et l'allongea confortablement sur le matelas.

Truitt la ramena contre son torse et la serra fort. Rick vint se placer contre son dos et tous les trois, ils restèrent allongés ainsi, le souffle court, le cœur battant à tout rompre.

— Bordel ! s'exclama Rick d'une voix éraillée. La réalité a surpassé de loin mes fantasmes.

3

Jessie était étendue entre les deux hommes, encore troublée par la scène qui venait de se produire. Comme promis, ils ne l'avaient pas ménagée. Et cela avait été époustouflant.

Ils l'avaient prise et possédée sans aucune retenue. Et ce faisant, ils l'avaient fait jouir comme jamais.

À cette pensée, un délicieux frisson la parcourut et son clitoris se remit à palpiter.

Rick posa un baiser sur son épaule et fit courir ses mains le long de son corps. Il les plaça sur ses hanches dans un geste possessif.

— Ça va ? murmura-t-il.

Elle cala sa tête dans le cou de Truitt.

— Oui.

Ce dernier ricana.

— Tu aimes bien les câlins, toi. Si tu continues à te blottir contre moi comme ça, tu vas te retrouver sur le dos en un rien de temps et je vais te prendre de nouveau.

— Ah non, c'est à mon tour cette fois, protesta Rick.

Elle éclata de rire. Deux hommes qui se battaient pour obtenir ses faveurs, comme si elle était la reine de l'univers. Une chose était sûre, ils savaient flatter l'ego d'une femme.

— Qu'est-ce qui t'amuse ? demanda Rick.

— Vous. Vous vous disputez pour savoir lequel de vous deux va me prendre et de quelle manière. C'est excitant.

— Avant le lever du jour, on va te prendre de toutes les manières imaginables, lui promit Truitt. On ne se dispute pas. Par contre on est peut-être un peu impatients.

Il lui tira la tête en arrière pour l'embrasser.

— On t'a fait mal ? Tu nous as trouvés trop brusques ?

Elle esquissa un sourire.

— Non. C'était parfait. Vraiment, vraiment parfait.

— Tu n'es pas difficile, rétorqua Rick. On ne t'a même pas laissé le temps de jouir.

— Comme vous l'avez dit vous-même, nous avons toute la nuit, répliqua-t-elle d'un ton espiègle. Cela dit, je n'ai pas à me plaindre. Je ne vois pas comment vous pourriez me donner plus de plaisir.

Truitt caressa son postérieur et empoigna la rondeur de sa fesse.

— Tu as déjà tenté le sexe anal ?

Ses joues la brûlèrent de nouveau. Embarrassée, elle secoua la tête.

— Tu aimerais essayer ?

Rick lui mordit l'épaule tout en s'emparant à son tour de son derrière, qu'il massa avec ardeur comme pour lui confier son avis sur la chose.

— Peut-être. J'ai entendu dire que c'était... douloureux.

— Si tu fais ça avec un tocard qui n'en a rien à faire de toi, c'est sûr que ça ne sera pas agréable. Mais nous, nous allons faire ça en douceur. On va faire en sorte que ça te plaise. On peut te prendre en même temps, par devant et par-derrière.

— Je croyais que seuls les acteurs de films pornos faisaient ça...

— Comment le sais-tu ? demanda Rick.

— Ce n'est pas parce que je suis une fille que je n'en regarde pas. Nous, les femmes, nous aimons autant le sexe que les hommes.

— En tout cas, moi je trouve ça très excitant, commenta Truitt. Prendre une femme à deux, la tenir entre nous, vulnérable... c'est terriblement sexy.

La précision et l'aspect cru de l'acte qu'il lui décrivait la firent frissonner. Elle eut soudain très envie d'en faire l'expérience. En plus, ce serait peut-être sa seule nuit de débauche. Autant qu'elle aille jusqu'au bout des choses. Une occasion pareille ne se représenterait peut-être pas deux fois. Ce n'était pas comme si on se précipitait à sa porte pour lui proposer des parties de ce genre.

— L'objectif, c'est de t'exciter à tel point que tu accepteras tout ce qu'on te proposera, la taquina Rick.

— C'est déjà le cas.

— Rien ne presse, dit Truitt avec nonchalance. On n'est pas obligés de tout faire cette nuit. Il y a aussi demain soir. Ou après-demain. Mais si tu veux tenter l'expérience, on sera plus que ravis de te satisfaire.

Jessie ne savait pas trop quoi répondre. À en juger par leur discours, ils attendaient davantage qu'une simple aventure sans lendemain. Mais comment cela fonctionnait-il quand la relation impliquait plus de deux personnes ? Que cherchaient-ils au juste ? Un plan cul régulier ?

Elle n'avait rien contre le sexe pour le sexe, mais elle n'en avait pas l'habitude. Pas parce qu'elle était prude, surtout parce que l'occasion se présentait rarement. De la même manière, elle n'avait jamais couché avec un homme avec qui elle avait voulu plus qu'une liaison.

— Et ton genou ? demanda Rick. Tu as parlé d'un accident de voiture. Ça doit être assez récent pour que tu en souffres encore.

— Ça fait deux ans...

Truitt fronça les sourcils.

— Deux ans ? Et tu as encore mal ?

— C'était... un accident très grave. Il m'a fallu beaucoup de temps pour m'en remettre. J'ai subi six opérations de la jambe et du genou. Ils ont dû procéder à une reconstruction totale de certaines parties de mon os.

— Pourquoi est-ce que tu travailles comme serveuse ? la gronda Rick. C'est mauvais pour ta jambe.

— J'étais à la fac au moment de l'accident. J'ai dû arrêter. Depuis, j'ai repris, mais ce n'est pas facile de trouver un boulot qui s'adapte à mes horaires de cours. J'ai des charges qui tombent tous les mois, du coup je ne vais pas faire la fine bouche.

Ils n'insistèrent pas. Tant mieux. Jessie n'avait pas du tout envie de leur apprendre qu'elle avait rendu son tablier ce soir et qu'elle se retrouvait donc au chômage.

Il devait exister une manière de convaincre Merriam de son innocence. Soudain, elle prit conscience qu'elle ne servirait plus les deux inspecteurs le soir, au pub, et elle eut un pincement au cœur. Ces deux-là illuminaient toujours sa journée, si minable qu'elle fût.

Jessie n'était pas une perdante. Autrement, elle aurait jeté l'éponge depuis belle lurette, quand on lui avait annoncé qu'elle ne remarquerait sans doute plus jamais. Ce n'était peut-être pas le meilleur poste du monde, mais

c'était le sien et elle y excellait. Et elle n'avait pas l'intention de laisser sa saleté de patronne l'accuser à tort de l'avoir volée.

— Hé, pourquoi cet air courroucé ? dit Truitt.

Elle se composa un sourire, chassant cette pensée de son esprit.

— Rien. Je suis juste impatiente que débute l'acte deux. D'accord, c'est la première fois que je tente un plan à trois, mais je pense que nous devrions profiter de chaque instant.

Rick lui mordit gentiment le cou, et une onde de plaisir descendit le long de sa colonne. Truitt s'empara de son sein. Il tira doucement dessus et l'aspira fort, lui arrachant un gémissement.

— Tu es vraiment délicieuse, dit-il en la renversant sur le dos pour attraper son autre sein.

Rick se décala un peu pour leur faire de la place. Jessie tendit les bras vers lui pour le caresser. Tout s'était passé trop vite. Elle n'avait pas encore eu l'occasion de les toucher.

Elle glissa les doigts dans la tignasse de Rick tandis que Truitt lui titillait la pointe des seins.

— J'adore tes cheveux, dit-elle.

Le compliment parut le mettre mal à l'aise. Il se tourna vers elle, le regard embrasé, lui prit la main et lui baisa la paume.

— Et moi j'adore les tiens, répliqua Truitt en plongeant sa main dans sa crinière blonde. J'en rêve depuis la première fois que je t'ai vue.

Rick éclata de rire.

— Tu rêvais surtout de la toucher.

Truitt haussa les épaules.

— Oui, aussi.

— Je ne comprends pas, dit-elle, étonnée par leurs paroles.

— Qu'est-ce qui n'est pas clair ? demanda Rick.

— Pourquoi moi ? Vous me traitez tous les deux comme si j'étais une déesse.

— C'est voulu, rétorqua Truitt en s'écartant, le regard étincelant. Pourquoi toi ? Parce que tu es incroyable. Je ne vois pas d'autre mot. Quand je t'ai aperçue pour la première fois, ça m'a fait l'effet d'une balle en plein cœur.

Elle fronça les sourcils.

— Vous vous êtes déjà fait tirer dessus ?

— Moi oui, rétorqua Rick. Lui non. Autrement, il ne s’amuserait pas à faire ce genre de métaphore.

Truitt sourit.

— J’ai une imagination débordante.

Jessie se redressa et se mit à genoux pour contempler de haut les deux hommes allongés sur le lit. Un spectacle délectable. Elle posa ses paumes sur leurs torses respectifs et les promena sur leurs pectoraux et leur ventre ferme.

Elle retraça distraitement les contours du tatouage de Truitt tandis que son autre main s’immobilisa sur le pelvis de Rick, juste au-dessus de la sombre toison qui entourait son sexe.

— J’adore tes tatouages, murmura-t-elle. Souvent, je t’ai regardé en me demandant jusqu’où ils allaient. (Elle se tourna vers Rick, ôta la paume de son bas-ventre et lui prit la main.) Pourquoi est-ce que tu as l’inscription « Honneur, Courage et Bravoure » à ton poignet ? Est-ce que ça a une signification particulière ?

Le visage de Rick se voila un instant. Il posa les yeux sur son poignet.

— C’est en souvenir de mon frère. Il était flic lui aussi. Il est mort dans l’exercice de ses fonctions. Ces trois mots étaient son credo. Ils régissaient sa ligne de conduite. Ce sont des valeurs que notre père nous a inculquées.

— Ça avait l’air d’être des gens bien, dit-elle doucement.

— Très, acquiesça Rick. Le monde n’est plus tout à fait le même sans eux.

— Qu’est-ce qui est arrivé à ton père ?

— Il est mort d’une crise cardiaque un an après avoir quitté l’armée. La même année, mon frère a perdu la vie.

Elle se pencha et le serra contre elle, compatissant à son chagrin.

— Je suis désolée. Ça a dû être une période très difficile.

Quand elle le lâcha, il paraissait confus. Puis il lui caressa la joue en souriant.

— Merci. Personne ne m’a pris dans ses bras depuis la mort de mon père. C’était… réconfortant.

Elle lui rendit son sourire.

— Ravie d’être la première.

Jessie reposa la main sur le ventre de Rick et l’aventura timidement vers le bas, jusqu’à ce qu’elle effleure son érection.

Elle enroula les doigts autour du membre palpitant et doux comme du satin.

Truitt frotta son nez contre l'oreille de Jessie.

— Mets-toi à califourchon sur Rick. Il va s'occuper de toi pendant que je vais chercher du lubrifiant pour te préparer à nous accueillir.

Elle se figura la scène et son souffle se suspendit. Rick sous elle, Truitt derrière elle. C'était d'un érotisme inédit. À présent qu'on lui avait insufflé cette image, elle n'arrivait pas à se l'ôter de la tête.

Rick fouilla dans la table de chevet et y prit un préservatif tandis que Jessie s'installait à califourchon sur lui.

Il laissa le préservatif ouvert sur le lit à portée de main, l'empoigna par la taille et la ramena sur son torse.

— Je n'ai pas encore eu l'occasion de goûter ta petite chatte, murmura-t-il. Et pas question que je te prenne tant que tu ne seras pas prête à m'accueillir. Viens, assieds-toi sur mon visage.

Le feu lui monta aux joues. Un frisson délicieux la balaya. Ses mains se mirent à trembler tandis que Rick la hissait le long de son corps musculeux. Jessie se demanda si elle allait être à la hauteur, elle qui n'avait rien d'une déesse du sexe.

Mais une fois près de son visage, tous ses complexes se volatiliserent. Tout ce qu'elle désirait, c'était sentir la magie de sa langue opérer sur elle.

Il saisit son bassin et la guida.

— Détends-toi et ouvre-toi pour moi.

Elle ravala sa nervosité et se baissa lentement, passant ses doigts dans la chair humide de son intimité. Elle écarta ses lèvres gonflées. Au même instant, il glissa sa langue le long de sa fente jusqu'à son clitoris.

— C'est parfait, susurra-t-il. Ne bouge plus.

Ce fut bientôt impossible. Jessie ondula au-dessus de lui, orientant la bouche de Rick vers les zones où elle brûlait de sentir sa langue. Il la lécha, la mordilla, la caressa. Elle s'agrippa à la tête de lit pour ne pas s'effondrer.

— Vous m'excitez, grogna Truitt.

Jessie se raidit ; l'orgasme montait en elle à la vitesse de l'éclair. Rick la poussa doucement en arrière pour qu'elle s'assoie sur son torse et ils se contemplèrent l'un l'autre pendant quelques instants, à bout de souffle.

— Je ne veux pas que tu jouisses tout de suite, dit-il. J'ai envie d'être en toi à ce moment-là.

Il récupéra le préservatif pendant qu'elle se replaçait sur son entrejambe. Il enfila le latex d'un geste fébrile et lui tendit la main.

Elle entrelaça ses doigts aux siens et se cambra au-dessus de lui, se servant de sa main libre pour le guider en elle. Son gland se positionna à l'entrée de son sexe et ils retinrent tous deux leur souffle.

Les yeux fermés, elle baissa lentement le bassin, savourant la sensation de plénitude qui lui était prodiguée, écartelant son fourreau de chair à l'infini. Sa vulve se contracta autour de lui. Elle se demanda si elle serait capable de l'accueillir tout entier en elle dans cette position.

— Doucement, chérie. Ne force pas.

Mais elle tenait absolument à ce qu'ils goûtent tous les deux au plaisir ultime grâce à elle.

Elle descendit encore un peu, le souffle saccadé.

Lorsqu'elle cala les fesses sur ses cuisses, elle marqua une pause, s'imprégnant de la sensation, celle de son sexe massif étirant son vagin étroit.

Truitt plaça ses paumes chaudes sur son dos et le parcourut de haut en bas avec une extrême sensualité. Elle se cambra comme un félin sous ses flatteries. Il l'attira légèrement vers l'avant pour lui caresser le postérieur, hasardant sa main au creux de sa raie.

Il lui sépara ensuite les fesses et lui effleura l'anus, lui arrachant un petit cri de surprise. Il faufila son doigt dans l'orifice ; elle fut étonnée de la facilité avec laquelle il avait pu la pénétrer. Alors elle comprit qu'il s'aidait du lubrifiant.

— Détends-toi et profite, dit Rick en passant sa main sur son ventre puis en prenant ses seins en coupe. On veut te donner du plaisir. Mais il faut que tu en aies envie autant que nous.

Il frôla ses tétons et un frisson de volupté la parcourut. Truitt enfonça son doigt en elle et posa un baiser sur son dos.

D'une main il lui massait les fesses ; de l'autre il allait et venait dans son anus. Pendant ce temps, Rick taquinait la pointe de ses seins tout en donnant de petits coups de reins intermittents. En réponse à ses poussées, son vagin se contractait.

Jessie avait hâte de sentir Truitt en elle, même si elle savait qu'il lui faudrait être patiente. Il introduisit un deuxième doigt dans son orifice où il

appliqua le gel frais. Elle poussa un soupir et souleva le bassin. Il enfouit un doigt en entier et un halètement de plaisir franchit ses lèvres.

— Tu es tellement étroite, siffla Truitt. Rien que de m’imaginer te prendre par-derrière, ça me rend dingue.

— Moi aussi, marmonna-t-elle en tendant la croupe vers lui.

Lorsqu’il ajouta un troisième doigt, écartelant ses tissus, elle ressentit une légère brûlure. Mais au lieu de se fermer à lui, elle émit un petit gémississement et attendit que son corps s’adapte à la sensation.

— C’est bien, murmura Truitt. Tu es d’une incroyable beauté.

Ses doigts redoublèrent de vigueur. De temps à autre, il s’arrêtait pour les badigeonner de lubrifiant, veillant toujours à ce que ses pénétrations se fassent en douceur.

Elle ferma les yeux, songeant à la sensation qu’elle éprouverait lorsqu’il introduirait son membre dans son mince orifice, étirant ses chairs, forçant l’entrée, l’obligeant à s’adapter à lui.

Des perles de sueur se formèrent sur son front et son souffle se précipita.

— Bon sang, Truitt, passe à la vitesse supérieure. Parce qu’elle va bientôt jouir alors que je ne fais rien, intervint Rick.

— Elle n’est pas encore prête. Je ne veux pas lui faire mal.

— Essaie, l’implora-t-elle. Je te dirai d’arrêter si c’est trop douloureux. Tes caresses sont tellement agréables. Je veux que tu me prennes. Je veux vous sentir tous les deux en moi.

Truitt lâcha un juron avant d’ôter ses doigts de son postérieur. Un instant plus tard, il posa de nouveau les mains sur ses fesses et les écarta. Cette fois-ci, sa verge se positionna sur son anus. Le contact froid du lubrifiant sur le préservatif la fit frissonner quand il la pénétra.

Il la posséda avec mille précautions, centimètre par centimètre. Chaque fois qu’elle pensait avoir atteint sa limite, il percevait son malaise et marquait une pause. Tous deux la caressaient et l’embrassaient pour l’encourager.

Rick fit rouler ses tétons entre son pouce et son index. Il les pinça un peu plus fort à l’instant même où Truitt plongeait en elle jusqu’à la garde.

Jessie s’arc-bouta et renversa la tête en arrière. Elle tressaillit, grisée par la chaleur palpitante des deux sexes enfouis en elle.

Elle planta les ongles dans le torse de Rick qu'elle chevauchait et tâcha de maîtriser ses tremblements irrépressibles.

— Tout va bien. On y est, susurra Truitt dans son dos. Détends-toi. Ajuste-toi à nous. On a tout le temps. J'attends ton signal pour bouger. Je ne ferai rien tant que tu ne seras pas prête.

Elle se pencha en avant, pantelante, la bouche sèche, et pressa les paupières. Elle luttait de toutes ses forces contre l'orgasme qui la guettait. Pas question de jouir. Pas encore. Pas alors qu'ils venaient à peine de commencer. Elle désirait qu'on la prenne fort et longtemps ; elle voulait connaître la sensation d'être prise par deux hommes à la fois.

— Ça va, dit-elle, épuisée. J'en ai envie. Je vous veux tous les deux. Ça me donne le tournis, mais ça ne me fait pas mal.

Rick prit son visage en coupe et redressa le buste pour s'emparer de ses lèvres.

Lorsque Truitt se retira, écartelant ses chairs, elle poussa un geignement. Puis il replongea d'un seul coup, lui arrachant un cri de plaisir.

Finalement, Rick se cramponna à ses cuisses et Truitt à sa taille. Ils la maintinrent fermement et manœuvrèrent en elle à une cadence sensuelle.

L'esprit de Jessie s'embruma.

L'orgasme monta en elle et la submergea avec la puissance d'un raz-de-marée. Elle perdit tout contrôle.

Un cri aigu lui échappa. Son corps se raidit douloureusement. La pression était délicieusement insoutenable.

Les deux hommes plongèrent en elle encore et encore, la pliant à leur désir sans la moindre retenue. Elle les supplia d'arrêter puis les implora de continuer.

Truitt enfouit la main dans sa chevelure et la tira en arrière pour l'embrasser au creux de la gorge. Il la mordit et planta les dents dans son cou, à l'endroit où battait son poulx.

Elle se désagrégea en un millier de particules. Sa vision se brouilla et elle se mit à flotter, baignant dans l'extase.

Sans s'en rendre compte, elle s'était écroulée sur le torse de Rick. Progressivement, elle revint à elle et s'aperçut que sa joue reposait sur son cœur. Quant à Truitt, il était plaqué contre son dos, son buste se gonflant contre elle au gré de son souffle. Rick lui baisa les cheveux et glissa sa main dans ses boucles.

Ni l'un ni l'autre ne s'était retiré. Ses tissus étaient tellement sensibles qu'elle n'osait pas remuer.

— Ne bouge pas, ma belle. Je vais sortir, la prévint Truitt.

Elle retint son souffle mais il fit preuve d'une extrême délicatesse ; elle éprouva une petite brûlure et puis plus rien. Dans un soupir, elle se relaxa complètement. L'orgasme l'avait épuisée.

— Je ne veux pas bouger, marmonna-t-elle contre la poitrine de Rick.

Il lui caressa le dos.

— Personne ne t'y oblige. Reste comme ça dans mes bras.

OceanofPDF.com

4

Jessie était étendue sur Rick. Son souffle lent et régulier indiquait qu'elle dormait. Rick ébaucha un sourire et passa négligemment la main dans ses boucles, entortillant ses mèches autour de ses doigts.

— Elle dort ? s'enquit Truitt en enfilant un bas de jogging et un tee-shirt.

Il s'allongea ensuite sur le lit et roula sur le flanc pour la contempler dans son sommeil.

Même s'ils venaient juste de la posséder, Rick avait encore envie d'elle. Il se demanda ce que Truitt ressentait pour Jessie. C'était un homme... énigmatique. On n'arrivait jamais vraiment à le cerner.

Il saurait bien assez tôt si les sentiments de son ami pour cet ange tombé du ciel étaient profonds.

— Je ne veux pas qu'elle s'en aille, dit-il, observant la réaction de Truitt.

Ce dernier s'assombrit. Il remua les lèvres comme s'il voulait s'exprimer mais aucun son n'en sortit. Au bout d'un moment, il brisa le silence :

— Rick, est-ce que cette histoire va poser un problème entre nous ? Tu te doutes bien que je n'ai pas non plus l'intention de faire une croix sur elle.

Rick haussa les épaules.

— On n'est pas obligés de se disputer. Tout dépend de ce que tu veux.

— Surtout de ce qu'elle veut elle, répliqua Truitt.

Rick acquiesça.

— C'est un peu la question centrale.

Truitt lâcha un soupir las.

— Je n'ai vraiment pas besoin de complications en ce moment.

Un ricanement échappa à Rick mais il le réprima aussitôt de peur de réveiller Jessie.

Truitt se retourna sur le dos pour contempler le plafond.

— Ne nous posons pas toutes ces questions, dit Rick à voix basse, voyant que son ami était tiraillé. On a déjà fait le plus dur. Elle a accepté un plan à trois. Ça ne lui a pas fait peur. Manifestement, on l'attire tous les deux. Il suffit de prendre les choses comme elles viennent et voir où ça nous mène, non ? Ça peut être simple.

Truitt roula sur le ventre.

— C'est impossible. Je ne veux pas qu'elle couche avec un autre. Je ne supporte même pas l'idée qu'elle en regarde un autre. Ça sera forcément difficile. Tu peux retourner ça dans tous les sens, ça ne changera rien. Je n'ai pas envie de la partager. Du coup, ça implique une relation sérieuse. Je n'ai pas envie d'aller voir ailleurs... Non, pas après elle. Mais ça va être compliqué, c'est évident. Et je n'aime pas me sentir comme ça. J'ai l'impression qu'on m'a tiré une balle en plein ventre.

Rick rit dans sa barbe. C'était Truitt tout craché. À cran. Se prenant la tête pour un oui ou pour un non.

— Tu délirés, mon ami. On a couché avec elle deux fois. Qu'est-ce qui te fait dire qu'elle cherche une relation sérieuse ? Peut-être qu'elle voudra se contenter de cette aventure. Avant de décréter qu'on la veut rien que pour nous, il faut déjà qu'elle accepte de nous revoir.

— Je suis une vraie chiffre molle, se plaignit Truitt. À la seconde où j'ai posé les yeux sur elle, j'ai su que j'étais fichu. Et le pire, c'est que je m'en fous.

— Arrête de râler. Tu réfléchis trop.

— Ne me fais pas croire que tu ne te poses pas les mêmes questions, maugréa Truitt. Je te connais. Tu es déjà en train de chercher un moyen de la convaincre de rester. Tu ne veux pas qu'elle retourne travailler. Tu veux la garder ici au chaud pour la dorloter.

— Je suis si facile à décrypter que ça ?

— Non, mais je te connais par cœur. Tu aimes bien être aux commandes. Avec toi, c'est tout ou rien. Tu ne vois que ce que tu as envie de voir. Tu élabores un plan, ensuite tu le réalises au pied de la lettre.

— Je ne sais pas comment je dois le prendre.

— Bien. C'est ce qui fait de toi un bon flic. Tu restes focalisé sur ton affaire.

— D'accord, je l'admets. Peut-être que j'aimerais bien qu'elle reste. Mais si on commence à lui sortir ce genre de discours à son réveil, alors qu'on n'a passé que quelques heures avec elle, on risque de passer pour des tarés. Et elle prendra ses jambes à son cou. Franchement, je ne pourrai pas le lui reprocher. Le flic que je suis mettrait en garde n'importe quelle femme contre un type qui pense ce que je pense en ce moment.

Truitt se renfroigna davantage.

— On est complètement fous.

— Peut-être bien. Quoi qu'il en soit, on ne veut pas qu'elle parte en se disant que ce n'est qu'une aventure d'un soir. Qu'elle n'est qu'une nana de plus à notre tableau de chasse.

— *Ton* tableau de chasse. Moi j'ai surtout été célibataire.

Jessie remua la tête et posa son autre joue sur le torse de Rick. Elle se blottit contre lui et poussa un soupir d'aise. Rick lui caressa la chevelure.

— Elle a un truc absolument irrésistible, reprit-il à voix basse. En plus, non seulement elle est belle, mais elle est généreuse. Tu te rends compte qu'elle m'a fait un câlin pour me réconforter ? !

— Tu es triste parce que moi je ne t'ai jamais fait de câlin, c'est ça ? le taquina Truitt.

Rick le fusilla du regard et lui fit un doigt d'honneur.

— Va te faire foutre, mec.

Truitt ricana. Puis il étira les bras en l'air.

— Je suis claqué. La semaine a été longue. Si jamais elle reste, on ferait mieux de grappiller quelques heures de sommeil, pour pouvoir passer la journée de demain à baiser comme des malades.

— Non. À faire l'amour langoureusement, répliqua Rick en secouant la tête.

Truitt était... égal à lui-même. Cela faisait cinq ans qu'ils étaient coéquipiers. Depuis le temps, Rick avait abandonné l'idée de le changer. Il ne lui apprendrait pas à avoir un peu plus de tact.

De toute façon, Truitt était un grand garçon. Il pouvait se débrouiller seul. Si Jessie restait avec eux, elle apprendrait à gérer son manque de délicatesse. Ou pas.

Rick roula doucement sur le côté, reposant la tête de Jessie sur le lit entre eux deux. Truitt l'enlaça par la taille et la ramena contre son torse.

— Va enfiler des vêtements, marmonna-t-il. Je n'ai pas envie de te voir à poil.

Rick se leva et alla chercher un short dans la pièce voisine. Quand il revint dans la chambre, Truitt dormait à poings fermés, la joue collée contre l'oreille de Jessie.

Oui, son coéquipier avait cette fille dans la peau. Mais il était mal placé pour le juger car lui aussi était tombé sous le charme de la jeune femme.

5

Lorsque Jessie rouvrit les yeux, la chambre baignait dans l'obscurité. Elle était nichée entre deux corps musclés et chauds.

Ses joues la brûlèrent. Ridicule. Voilà qu'elle rougissait dans le noir pour avoir passé une nuit torride avec deux hommes magnifiques !

Elle releva la tête et parcourut la pièce des yeux à la recherche d'une horloge mais n'en trouva pas. De toute façon, il fallait qu'elle se lève pour aller aux toilettes.

La jeune femme se glissa par terre avec mille précautions, sans les enjambrer pour ne pas les troubler dans leur sommeil. Elle ignorait s'ils travaillaient aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, ils avaient besoin de repos, surtout qu'ils s'étaient couchés très tard.

Elle chercha ses vêtements à tâtons sur la moquette, récupéra son short et fouilla dans la poche pour consulter l'heure sur son téléphone portable. Il était tôt. Ou bien très tard. Tout dépendait du point de vue. Il lui arrivait souvent de se coucher dans ces eaux-là à la fin de son service.

Elle réfléchit un instant. Comme tous les matins, Merriam serait dans son bureau jusqu'à six heures. Elle y restait enterrée jusqu'au lever du jour pour y faire Dieu seul sait quoi. Elle était sans doute en train de pester en étudiant les carnets de comptes du bar. Les serveuses l'entendaient régulièrement rouspéter à propos des dépenses et menacer de les réduire, à commencer par le salaire du personnel.

Dans la salle de bains, Jessie s'assit sur le siège rabattu des toilettes et évalua ses options. La veille au soir, elle avait perdu son sang-froid. Elle avait été prête à claquer la porte et à trouver un autre emploi. Toutefois, l'état de ses finances ne lui permettait pas de chômer, ne serait-ce que

quelques jours, et rien ne garantissait qu'elle trouverait immédiatement un autre travail.

Autrement dit, il ne lui restait plus qu'à aller se prosterner aux pieds de Merriam, la convaincre de son innocence et l'implorer de la reprendre à son service.

Elle esquaissa une grimace de dégoût. Dur dur de ravalier sa fierté ! Ça n'avait jamais été son fort. Elle se massa le genou d'un air songeur avant de poser les yeux sur sa jambe couverte de cicatrices.

Les agents de recouvrement ne se montraient pas forcément compréhensifs, et il fallait bien qu'elle mange et qu'elle finance ses études. Si elle tenait à se relever, elle allait devoir mettre son ego en sourdine et plaider sa cause auprès de Merriam.

En partant maintenant, elle serait de retour à temps pour préparer le petit déjeuner. Si tout se passait bien, ils ne se rendraient même pas compte de son absence. Au pire, si Merriam l'envoyait balader, elle rassemblerait ses affaires, ramasserait ses pourboires et sa paie et irait chercher du boulot au lieu de flâner chez elle toute la journée.

Le samedi était son seul jour de repos. Le reste du temps, soit elle étudiait, soit elle travaillait pour gagner sa croûte.

Elle s'habilla en un clin d'œil, se passa de l'eau sur le visage et noua sa crinière en une queue-de-cheval. Puis elle traversa la chambre à pas de velours et marqua une pause dans la cuisine pour y laisser un mot. Juste au cas où ils se réveilleraient avant son retour.

Réflexion faite, elle préféra s'assurer qu'ils avaient des réserves de nourriture. Le cas échéant, elle devrait faire un crochet par l'épicerie ouverte vingt-quatre heures sur vingt-quatre, en bas de la rue. Des œufs, du fromage et quelques champignons, ça ne coûtait pas grand-chose. De quoi faire une omelette et peut-être même des biscuits.

Après avoir inspecté le réfrigérateur, elle secoua la tête d'un air désespéré. Apparemment, cuisiner n'était pas leur tasse de thé. À en juger par les nombreux cartons de traiteurs et de pizzas, ils mangeaient rarement chez eux.

Ravie de son programme, elle sortit de la maison sans un bruit et rejoignit sa voiture.

Vingt minutes plus tard, elle pénétrait sur le parking du *Powell's Pub*. Comme prévu, la jeep de Merriam était encore garée à l'extrémité du parc

de stationnement qui, hormis sa voiture, était à cette heure-ci désert.

Jessie sortit de son véhicule tout en farfouillant dans son sac à main à la recherche de la clé qu'elle n'avait pas encore rendue, et elle se dirigea vers l'entrée. À l'intérieur, elle s'avança vers le bureau de Merriam situé à l'arrière du bar. Un filet de lumière filtrait sous la porte.

Jessie marqua une pause, redressa le buste et carra les épaules, puis elle frappa.

— Qui est là ? aboya Merriam. Je vous préviens, je suis armée.

Jessie savait que sa patronne planquait un revolver dans le tiroir de son bureau. Merriam aimait bien l'exhiber à tout-va et faisait savoir dans tout le pays qu'elle avait une arme à sa disposition. Elle disait que cela dissuadait les braqueurs.

— C'est Jessie, Merriam. Il faut que je vous parle.

Un long silence s'ensuivit.

— Entre.

Jessie poussa la porte et jeta un coup d'œil dans la pièce. Merriam était installée à son bureau, la mine revêche.

— Il faut être sacrément culottée pour revenir ici après ton départ précipité d'hier soir.

Jessie n'en croyait pas ses oreilles.

— Vous m'avez renvoyée ! Qu'est-ce que j'étais censée faire d'autre ?

— Tu étais d'accord pour finir ton service. Enfin, jusqu'à ce que ces deux flics viennent te faire du gringue.

Jessie aurait parié gros que cette femme n'avait jamais souri de sa vie. Elle était tellement ridée qu'on lui aurait donné soixante-dix ans alors qu'elle avait la cinquantaine, et elle avait la voix rocailleuse des gros fumeurs.

— Écoutez, Merriam, je ne vous ai rien piqué. Vous m'avez accusée sans la moindre preuve. J'aimerais récupérer mon poste, dit-elle avec une assurance et un aplomb dont elle n'était pas peu fière.

Merriam pinça les lèvres.

— Je sais que tu n'as pas volé cet argent. Mais ta réaction d'hier soir ne m'a pas beaucoup plu. Du coup, j'hésite encore à te reprendre.

De nouveau, Jessie n'en revenait pas.

— Vous saviez que j'étais innocente ? Et vous m'avez quand même virée ? Qu'est-ce qui vous a pris ?

— Tu ne fais rien pour me convaincre de te réembaucher, fit remarquer Merriam d'une voix sèche. Ce n'est qu'au moment de la fermeture que j'ai découvert que tu n'étais pas coupable. Je n'en dirai pas plus. Maintenant, il me manque un employé, donc si tu te pointes ce soir à l'heure du service, tu pourras récupérer ta place.

Jessie demeura immobile pendant quelques instants, à court de mots. Elle s'était attendue à devoir batailler. Elle s'y était même préparée. Sceptique, elle plissa les yeux. Cela avait été trop facile. Or sa patronne était tout sauf malléable.

Merriam la foudroya du regard.

— Arrête de me regarder avec des yeux de merlan frit. Je me suis trompée. C'est la première et la dernière fois que tu m'entends dire ça. Tu veux récupérer ton emploi, oui ou non ? Décide-toi vite, histoire que je sache si je dois réembaucher un ou deux employés.

Jessie esquissa un sourire.

— Oui, madame. Je serai là ce soir.

Merriam la chassa d'un geste de la main.

— Bien. Débarrasse-moi le plancher. J'ai encore pas mal de pain sur la planche avant de rentrer me coucher.

La tête légère et le cœur victorieux, Jessie pivota sur ses talons et quitta le bureau.

— N'oublie pas de fermer la porte à clé derrière toi, cria Merriam dans son sillage.

Jessie s'exécuta et se dirigea vers sa voiture. À mi-chemin, elle s'arrêta et fit un signe triomphant du poing. La roue commençait enfin à tourner !

En plus, elle avait amplement le temps de passer à l'épicerie. Elle serait de retour bien avant que les hommes ne se réveillent.

Truitt se mit à remuer. D'instinct, il caressa le lit près de lui mais il se heurta à du vide. Il tapota le matelas à l'endroit où Jessie s'était endormie. La place était froide. Il redressa la tête et cligna les yeux, le regard lourd de sommeil. Rick roupillait à l'autre bout du lit.

Une délicieuse odeur de nourriture lui chatouilla soudain les narines. Il huma l'air à pleins poumons. Quel délice ! Son estomac gargouilla et il roula sur le flanc en se frottant le ventre. C'était une première. Jamais

personne n'avait cuisiné chez eux. Avec Rick, ils avaient pour habitude de prendre leurs repas dehors, ou à emporter, ou encore de réchauffer des plats en conserve. Ils avaient banni les plats au four à micro-ondes parce que c'était tout bonnement dégueulasse.

Truitt hésita à se doucher avant d'aller voir ce que Jessie leur mijotait. Finalement, il décida de sauter la douche, au cas où la jeune femme aurait prévu de s'en aller bientôt.

Il pénétra dans la cuisine d'un pas nonchalant. Jessie se baissait vers le four pour y jeter un œil. Elle lui offrit une vue plongeante sur son joli petit postérieur moulé dans un minishort qui ne laissait pas grande place à l'imagination. Son érection du matin s'amplifia.

Décidément, il fallait qu'il apprenne à se contrôler en sa compagnie.

Elle claqua la porte du four et se retourna. En le voyant, ses yeux s'illuminèrent. Ce regard le réchauffa tout entier.

— Super, tu es debout ! Le petit déjeuner sera prêt dans une dizaine de minutes.

— J'ai le temps de prendre une douche ? demanda-t-il, gêné de se présenter sous cet aspect devant la jeune femme.

Il devrait s'estimer heureux qu'elle n'ait pas pris ses jambes à son cou. Il se passa la main sur les mâchoires et songea qu'il avait aussi besoin de se raser.

— Si tu te dépêches, répondit-elle, les yeux pétillants. Les petits pains, c'est meilleur quand ça sort du four.

— Des petits pains ? s'exclama-t-il avec plaisir. Faits maison ?

— Ma grand-mère se retournerait dans sa tombe à l'idée qu'on achète des petits pains tout faits, répliqua Jessie en éclatant de rire. File ou bien tu mangeras froid.

— J'y vais, j'y vais, dit-il en s'élançant vers la salle de bains.

Il revint huit minutes plus tard, le visage doux comme la peau d'un bébé. Il n'arborait qu'une seule coupure, preuve de son rasage éclair. Rick était déjà à table et Jessie mettait le couvert. En l'apercevant, elle lui adressa un sourire et sa poitrine se serra de nouveau.

— Assieds-toi. Je m'apprêtais à servir l'omelette. Les petits pains sont cuits à point et le gravy¹ est prêt.

— Mmm, du gravy ! s'écria Truitt en se léchant les lèvres.

Rick partit d'un petit ricanement.

— Ça fait des lustres qu'on n'a pas fait un vrai repas maison. Attends-toi à ce qu'on se prosterne à tes pieds après ça.

Jessie arquait un sourcil et ses lèvres se retroussèrent.

— Ce ne serait pas pour me déplaire.

D'un geste, elle invita Truitt à s'asseoir puis elle se précipita vers le plan de travail, rapporta l'omelette et repartit aussi sec. Deux allers-retours plus tard, elle disposait une assiette débordante de petits pains moelleux accompagnés d'un bol de gravy fumant.

Un parfum divin flottait dans la cuisine.

Truitt se jeta sur la nourriture comme s'il n'avait pas mangé depuis des jours. Lorsqu'il enfourna la première bouchée, il faillit avoir un nouvel orgasme.

— C'est bon ? s'enquit Jessie.

La bouche pleine, Rick ferma les yeux pour mieux savourer le repas.

— Tu es incroyable, dit Truitt une fois qu'il eut avalé sa propre bouchée. Non seulement tu es magnifique et adorable, mais en plus tu cuisines bien. Est-ce que tu as des défauts ?

La jeune femme rosit, visiblement ravie du compliment.

Pendant la demi-heure suivante, les deux hommes mangèrent comme des chancres.

Quand son assiette fut vide et qu'il eut englouti son dernier petit pain, Truitt se renversa en arrière dans son siège et poussa un soupir d'aise. Jessie se leva pour débarrasser la table. Mais Rick enroula les doigts autour de son poignet et l'obligea à se rasseoir.

— Après ta chute d'hier soir, il vaut mieux que tu reposes ton genou. Reste assise. Nous ferons la vaisselle plus tard.

— D'accord. De toute façon, il va falloir que j'y aille. Je suis de service ce soir, et on va avoir pas mal de boulot. Il manque un employé.

Truitt se pencha en avant sur sa chaise tandis que Rick caressait le poignet de la jeune femme. Il allait parler quand la sonnerie de son téléphone retentit.

Les deux hommes pestèrent à l'unisson.

— Oh non, pas maintenant !

Jessie leur adressa un regard perplexe.

— Nous avons une sonnerie spéciale attribuée à notre chef, expliqua Rick. Désolé, chérie, il faut que je réponde.

Il dégaina son portable et salua brièvement son interlocuteur. Truitt l'observa tout du long. Rick se rembrunit, jeta un bref coup d'œil à Jessie et reporta son regard sur son coéquipier.

Pour que leur supérieur les contacte pendant leur jour de congé, c'est que l'heure était grave. Pourvu que le tueur en série n'ait pas encore frappé ! Il pria en silence.

— On se met en route, répliqua Rick d'une voix sombre.

Il raccrocha et coula un regard perturbé à Truitt. Puis il serra la main de Jessie et lui effleura les doigts.

— On doit filer et je ne sais pas pour combien de temps on en aura. Mais je veux que tu restes ici. Repose-toi. Fais tout ce que tu as à faire. Je t'appellerai. Donne-moi ton numéro de portable.

Jessie parut sceptique mais fit ce qu'on lui demandait. Rick enregistra son contact dans son téléphone. Puis il se leva et fit signe à Truitt de le suivre.

— Allons-y. Je te raconterai en chemin.

¹. Sauce brune traditionnelle à base de jus de viande. (N.d.T.)

6

Rick se campa devant le corps sans vie de Merriam Powell et lâcha un profond soupir. Quel merdier ! Ça allait être compliqué à bien des égards. Il coula un regard à Truitt, qui affichait le même air dépité. Maigre consolation : Jessie n'irait pas travailler ce soir.

L'un des inspecteurs présents sur les lieux du crime mentionna le nom de Jessie. Rick pivota sur lui-même et se dirigea vers lui, l'interrompant en pleine conversation.

— Qu'est-ce que Jessie Callahan a à faire dans cette histoire ? demanda-t-il.

Trevor Phillips, dit « Bull »¹, étrécit les yeux, visiblement irrité par son intrusion.

— Tu la connais ?

— Oui. Truitt et moi, nous fréquentons souvent cet endroit. Jessie est serveuse ici. Elle était de service hier soir.

— Eh bien, sache que votre serveuse est le suspect numéro un dans cette affaire. D'après ce que nous avons réuni comme preuves jusque-là, je crois que ça va être réglé en un tournemain.

— Qu'est-ce que tu racontes ? s'emporta Truitt qui intervint dans la conversation.

— Elle n'est pas à son appartement. J'ai envoyé Jones la chercher. Vous ne sauriez pas où elle se trouve par hasard ? demanda Bull.

Rick et Truitt échangèrent un regard. Ça se corsait ! Jamais on ne leur confierait cette affaire. Pas maintenant. Pas si Jessie s'y retrouvait mêlée. Toujours est-il qu'ils pouvaient lui fournir un alibi et la blanchir du meurtre de sa patronne.

— Où est le chef ? demanda Rick. On a une information cruciale à lui communiquer.

— Il est en route. Merriam Powell était une très bonne amie à lui. Il est résolu à coincer son assassin.

Le lieutenant Markham pénétra dans le bureau à l'instant où Jud Hennessee recouvrait la tête de Merriam Powell d'un drap. Il stoppa son geste et tira légèrement le tissu, juste assez pour entrevoir le visage ensanglanté de son amie d'enfance.

— Bon sang, marmonna le chef. (Il se releva et se dirigea vers les trois hommes.) Des pistes ?

Bull acquiesça.

— Je veux à tout prix épingler le fils de pute qui a fait ça, grommela leur supérieur.

Rick prit la parole.

— Écoutez, chef, on a un élément important à vous signaler. Il concerne le suspect numéro un dans cette affaire. Je ne dispose pas de tous les faits. Bull était sur le point de me les transmettre. Mais une chose est sûre, Jessie Callahan ne peut pas avoir tué Merriam Powell parce qu'elle était... elle a passé toute la nuit chez moi. Elle était avec Truitt et moi. Jusqu'à quelques minutes plus tôt.

Le lieutenant reporta son attention sur Bull.

— Et il s'agit de votre suspect numéro un ?

Bull décocha un regard noir aux deux coéquipiers. Son expression déplut beaucoup à Rick. C'était comme s'il ne les croyait pas. Peut-être les pensait-il capables de mentir pour protéger la jeune femme.

— Nous avons des témoins qui la placent sur les lieux du crime aux environs de cinq heures du matin, ce qui correspond à l'heure approximative de la mort, rétorqua Bull.

— C'est n'importe quoi, lâcha Truitt. Elle était au lit avec moi.

Le chef haussa un sourcil.

— Je croyais qu'elle était avec Rick. Il faudrait savoir.

— Jessie était avec nous deux, d'accord ? lâcha Rick. Peu importe. Elle a un alibi.

Bull croisa les bras.

— À quelle heure avez-vous quitté le bar avec elle hier soir ?

— C'est un interrogatoire ? rétorqua Truitt, prêt à monter au créneau.

Le lieutenant leva une main pour les interrompre.

— Tout le monde dehors.

Les quatre hommes sortirent du bar et se dirigèrent vers la voiture de leur supérieur. Ce dernier s'appuya contre une portière et devisagea Rick et Truitt puis Bull.

— Tâchons de clarifier la situation et vite. Répondez aux questions de Bull. Si elle était avec vous, ce sera vite résolu mais si vous êtes tous les deux impliqués dans cette affaire, nous devons faire les choses dans les règles.

— On est partis aux alentours de vingt-trois heures, dit Rick.

— Et c'est à cette heure-ci qu'elle finit son service d'ordinaire ? demanda Bull.

Truitt secoua la tête.

— Non. En général, c'est elle qui fait la fermeture. Mais elle s'est fait mal au genou et nous a dit qu'elle était libre de rentrer chez elle.

— Voilà ce que nous savons, dit Bull d'une voix posée. Jessie s'est fait renvoyer hier soir. J'ai deux témoins plus une note dans le carnet professionnel de Merriam déclarant que Jessie était soupçonnée de voler de l'argent dans la caisse et que Merriam avait dû la congédier. Ça s'est passé aux environs de vingt-deux heures quarante-cinq. Des témoins ont également entendu Jessie la menacer. Maintenant, vous affirmez être partis avec elle à vingt-trois heures. Est-ce qu'elle a évoqué son licenciement ?

Une boule se forma dans le ventre de Rick. Il jeta un coup d'œil à son acolyte, qui paraissait lui aussi sous le choc.

— Non, bredouilla Truitt. Elle a dit qu'elle devait travailler ce soir parce qu'il manquait un employé. Elle nous a dit ça il y a moins d'une heure.

— OK. Vous êtes absolument sûrs de savoir où elle se trouvait ce matin à cinq heures ? poursuivit Bull.

Rick déglutit.

— Je ne me suis réveillé qu'à sept heures. Elle était en train de préparer le petit déjeuner.

Truitt confirma sa version.

— Oui. Je me suis levé quelques minutes avant lui. On s'est endormis vers trois heures du matin.

— Quelle est la nature précise de votre relation avec Mlle Callahan ?
intervint le chef. Depuis combien de temps la connaissez-vous ?

Rick n'aimait pas trop le tour que prenait la discussion et la boule dans son estomac grossissait au fil des secondes.

— Quelques semaines. On venait au pub prendre un verre. On flirtait. On lui faisait des avances.

— Et elle les acceptait ?

Truitt secoua la tête.

— Non. Jusqu'à hier soir.

— Elle savait que vous étiez flics ? demanda leur supérieur.

Rick fit signe que oui.

— Ce n'était pas un secret.

Un long silence s'ensuivit. Bull et le lieutenant se dévisagèrent sans mot dire. Truitt faisait grise mine.

— Impossible, finit-il par dire. Je me fiche qu'elle ait l'air suspecte. Elle n'a rien fait. Elle est tellement... douce. Elle ne ferait pas de mal à une mouche.

Rick glissa sa main dans ses cheveux et détourna la tête. Il se sentait idiot et il n'aimait pas ça. S'étaient-ils fait berner par deux grands yeux chocolat ?

— Ça ne vous a pas traversé l'esprit que, peut-être, elle s'était servie de vous ? demanda le chef sans hausser le ton. Elle se fait virer, décide de se venger de sa patronne, et se trouve grâce à vous un alibi en béton ? Allons, qui va aller remettre en question la parole de deux inspecteurs affirmant qu'elle a passé toute la nuit dans leur lit ?

Truitt se frotta le ventre en faisant la moue. Il secoua vigoureusement la tête en signe de protestation.

La mort dans l'âme, Rick exprima finalement ses doutes à voix haute.

— Dans le fond, Tru, qu'est-ce qu'on sait vraiment d'elle ? (Il se tourna vers Bull.) Tes témoins sont fiables ?

— Deux employés. Ils nous ont rapporté avoir surpris une violente dispute entre Mlle Callahan et Mlle Powell hier soir. Ce matin, un vigile finissant son service et un homme faisant son footing ont repéré sa voiture sur le parking devant le bar.

— Merde, jura Rick.

Truitt se mura dans le silence. Il avait les sourcils froncés et les mâchoires contractées.

— Bon, vous deux, je vous retire cette affaire. C'est Bull qui mènera l'enquête. Entre-temps, je vous demande de garder vos distances avec Jessie Callahan. On vous réinterrogera de manière formelle au poste si jamais elle se sert de vous comme alibi et nie s'être présentée au bar ce matin.

Le téléphone de Bull sonna ; il leva l'index et leur tourna le dos pour prendre l'appel. Rick ne prêtait qu'une oreille très distraite aux propos qu'on lui tenait. Son esprit était comme engourdi, incrédule. Il se sentait vraiment très stupide.

Le fait qu'elle ait cédé à leurs avances le soir où elle s'était fait renvoyer et avait menacé sa patronne paraissait étrange. La coïncidence était énorme. Impossible de ne pas s'interroger.

Bull raccrocha et pivota vers ses collègues, le visage grave.

— Vous disiez que Jessie était restée chez vous après votre départ ?

— Oui, acquiesça Rick.

— Jones vient de la cueillir devant son appartement. Il l'amène au poste.

Jessie était assise dans la salle d'interrogatoire du poste de police, le ventre noué et les nerfs en pelote. Personne ne lui avait donné la raison de sa présence dans ces locaux. On lui avait juste dit qu'on avait des questions à lui poser. À quel sujet ?

Peut-être qu'elle n'aurait pas dû accepter de venir. Tant qu'ils ne l'avaient pas arrêtée, elle avait le droit de refuser de les suivre, non ? Toutefois, l'agent de police mastoc qui lui avait demandé de l'accompagner l'avait tellement intimidée qu'elle était montée dans sa voiture sans broncher – à l'arrière, comme une criminelle.

L'idée qu'on l'ait surprise se faisant embarquer par la police la mortifiait, de même que les regards qu'on lui avait jetés dans la rue lorsque l'agent l'avait escortée de son véhicule jusqu'au poste.

Il l'avait installée dans une petite pièce qui ne contenait qu'une table et des chaises. Une salle froide et aseptisée qui avait accentué son malaise.

Rick et Truitt auraient-ils eu un pépin ? Non, si tel était le cas, pourquoi l'aurait-on prévenue elle ? À moins que les deux inspecteurs ne l'aient mentionnée d'une manière ou d'une autre ?

Jessie secoua la tête. À quoi bon échafauder toutes sortes d'hypothèses plus absurdes les unes que les autres ? Patienter, c'était le mieux qu'elle avait à faire. Ensuite, elle pourrait rentrer chez elle.

Elle demeura assise pendant ce qui lui parut une éternité. L'endroit était désert et baignait dans un silence de mort. Elle aurait sans doute pu partir si elle l'avait voulu. Ils n'avaient pas le droit de la retenir contre son gré, n'est-ce pas ? La porte était grande ouverte. S'agissait-il d'un test ?

Elle secoua la tête de nouveau. N'importe quoi ! Voilà qu'elle devenait parano !

Au bout d'un long moment, deux individus entrèrent dans la pièce. Le premier était un homme d'âge mûr grisonnant, les yeux petits et perçants surmontés de sourcils noirs broussailleux. Il avait un air à la fois important et autoritaire, mais ce ne fut pas lui qui prit place face à elle. Il se campa sur le côté, les bras croisés, à la jauger de haut.

Gênée, elle porta son regard sur l'homme devant elle. Une boule se forma dans sa gorge. On aurait cru qu'il allait l'écraser comme un moustique.

— Mademoiselle Callahan, je suis l'inspecteur Phillips. J'aimerais vous poser quelques questions.

— Bien, bredouilla-t-elle. À quel propos ? Il y a un problème ? Il est arrivé quelque chose à Truitt et Rick ?

L'inspecteur Phillips plissa les yeux.

— C'est moi qui vais poser les questions à partir de maintenant. Tôt dans la matinée, Merriam Powell a été retrouvée assassinée sur son lieu de travail, dans son bureau du *Powell's Pub*.

La mâchoire de Jessie faillit se décrocher. Elle abattit les paumes sur la table et se dressa sur ses pieds d'un bond.

— C'est impossible ! Elle était vivante. Je l'ai vue. Je lui ai parlé. Et j'ai fermé la porte à clé derrière moi.

L'inspecteur adressa un regard à son collègue, toujours à l'écart.

— Vous admettez donc avoir été au pub ce matin ?

Jessie fronça les sourcils et se rassit sur sa chaise.

— Bien sûr. Je suis allée la voir pour discuter de mon poste. Nous avons parlé une dizaine de minutes environ et puis je suis partie.

— Et il était quelle heure ?

Elle se gratta le front.

— Cinq heures, je crois. Pas loin en tout cas. Je me suis levée tôt et je savais qu'elle partirait vers six heures et qu'il fallait que je la voie avant.

— Vous étiez en colère ? Vous vous êtes disputées ?

— Non. Pas du tout. J'étais résolue à plaider ma cause. Voyez-vous, la veille au soir, elle m'a accusée de voler de l'argent. C'est n'importe quoi : je ne touche jamais à la caisse. Bref, elle m'a renvoyée. Tout d'abord, je m'étais résignée à mon sort. Mais j'ai besoin de cet emploi. Du coup, je suis retournée à son bureau pour défendre mon bifteck. À mon arrivée, elle m'a dit qu'elle savait que je n'y étais pour rien, qu'elle l'avait découvert au moment de la fermeture du bar. Mais que ça l'avait énervée que je m'en aille avant la fin de mon service. Elle m'avait virée !

Elle s'interrompt le temps de reprendre son souffle.

— Poursuivez, lui indiqua l'inspecteur.

— Elle a ajouté qu'on était à court de personnel. J'imagine qu'elle a renvoyé celui ou celle qui la volait. Je n'en sais rien. En tout cas, elle m'a dit que si je voulais récupérer mon travail, il fallait que je vienne prendre mon service ce soir.

— Je vois.

Il jeta un nouveau coup d'œil à son collègue. Le regard de Jessie navigua d'un homme à l'autre et elle prit brutalement conscience de la réalité. D'accord, elle était lente au démarrage, mais cela devint soudain clair comme de l'eau de roche dans son esprit : on la soumettait à un « interrogatoire ».

— Vous croyez que c'est moi qui l'ai tuée, murmura-t-elle.

L'inspecteur se pencha en avant.

— Eh bien, je vais vous expliquer ce que les témoins nous ont rapporté. Mlle Powell vous convoque dans son bureau. Elle vous renvoie pour avoir volé dans la caisse. Le ton monte. Vous êtes furieuse. Vous la menacez. Quelques minutes plus tard, vous quittez le bar en compagnie de deux inspecteurs de police. Vous les accompagnez chez eux. Vous vous amusez un peu. Puis vous attendez qu'ils s'endorment pour vous éclipser, vous retournez au bar, vous vous disputez de nouveau avec Mlle Powell et,

lorsqu'elle refuse de vous reprendre à son service, vous la tuez. Ensuite, vous rentrez chez Truitt Cavanaugh avant que les deux hommes se réveillent, leur préparez le petit déjeuner, faites comme si de rien n'était, leur dites que vous devez aller bosser, et vous attendez qu'ils s'en aillent pour filer à votre tour. Est-ce que jusque-là, je suis sur la bonne voie ?

Jessie devint livide. Abasourdie, elle ne pouvait plus articuler le moindre mot. C'était ce que la police pensait ? Truitt et Rick partageaient-ils cette théorie ? Ils avaient déjà dû raconter leur nuit à cet inspecteur, autrement comment serait-il au courant ?

— Seriez-vous en train d'insinuer que je me suis servie d'eux pour assassiner ma patronne ? lança-t-elle.

Cette hypothèse était complètement tirée par les cheveux. Stupéfiée, Jessie resta assise à les regarder bêtement tandis que l'inspecteur l'examinait d'un œil sévère.

— Je trouve très étrange que vous ayez soudain accepté les avances de mes collègues alors que vous les avez repoussées pendant des semaines. La nuit même où vous perdez votre emploi et menacez votre patronne. Le lendemain matin, on la retrouve morte et vous étiez présente sur les lieux du crime à l'heure du meurtre. En fait, il semblerait que vous soyez la dernière personne à l'avoir vue en vie. Alors, dites-moi, de quoi ça a l'air ?

Elle se leva d'un bond pour la seconde fois.

— Je me fiche de ce que ça a l'air ! Je n'ai rien fait. Elle m'a reprise à son service ! Elle avait renvoyé quelqu'un d'autre, c'était évident. Pourquoi est-ce que vous n'interrogez pas les autres employés ?

— Oh, nous allons le faire. Nous en avons déjà entendu quelques-uns. Ça ne sent pas bon pour vous, mademoiselle Callahan. Dans l'intérêt de tous, je vous suggère vivement de nous avouer la vérité. Vous êtes allée la trouver pour lui faire changer d'avis. Et puis, on peut imaginer qu'elle vous a tenu tête et que vous avez perdu les pédales. Le procureur se montrera peut-être plus clément si vous nous dites exactement ce qui s'est passé.

Des larmes de rage lui montèrent aux yeux et l'idée que ces enfoirés la voient pleurer la mit encore plus en colère. Elle crispa les poings pour se retenir de frapper le salopard condescendant qui lui faisait face.

— Je n'ai rien fait, gronda-t-elle. Et à moins que vous ne m'arrêtiez, je n'ai pas l'intention de rester ici une seconde de plus. Vous n'avez pas intérêt à m'approcher sans mandat d'arrestation.

— Vous feriez mieux de coopérer maintenant, intervint l'homme qui s'était tu jusque-là.

Jessie dirigea sa rage contre lui.

— Allez vous faire foutre. Je me barre de cet endroit.

Elle sortit de la pièce comme une furie et faillit rentrer de plein fouet dans Rick et Truitt, qui se tenaient juste à l'extérieur de la salle, dans le couloir. Elle fit un pas en arrière et ses épaules s'affaissèrent. Une onde de soulagement la parcourut.

— Dieu merci, vous voilà, chuchota-t-elle. Dites-leur que je suis innocente. Faites-leur comprendre.

— On ne peut pas, répliqua Rick d'une voix très formelle.

Confuse, elle plissa le front et observa les deux hommes tour à tour. Rick paraissait... stoïque. Quant à Truitt, il avait l'air à vif, fâché, et perplexe. Bienvenue au club !

La réalité lui tomba dessus comme un bloc de béton. Ils la croyaient coupable eux aussi. Ils la dévisageaient comme si elle les avait trahis. Comme si elle les avait utilisés.

La déception fut si profonde que ses jambes faillirent se dérober sous elle. Mais elle se ressaisit. Hors de question de leur montrer à quel point leur jugement la blessait.

— Je n'ai rien fait, dit-elle calmement. Je vous en prie, croyez-moi.

Un éclair passa dans les yeux de Rick. Il hésitait et semblait... tiraillé. Avait-il envie de la croire ? Elle n'en était pas sûre. Rick était difficile à déchiffrer. Elle aurait aimé lire le doute dans ses yeux, et peut-être était-il là, mais comment pouvait-elle en être certaine ?

— Pourquoi est-ce que tu t'es absentée pendant si longtemps, Jessie ? demanda Truitt. D'après ton témoignage, tu n'es restée qu'une dizaine de minutes dans le bar. La chronologie des événements n'est pas logique. Donne-nous quelque chose à nous mettre sous la dent. Dis-nous ce qui s'est passé pour qu'on puisse t'aider.

Elle les regarda longuement, de plus en plus sidérée.

— Je suis passée par l'épicerie pour acheter de quoi vous faire un petit déjeuner.

Incapable de supporter plus longtemps leur regard accusateur, elle passa devant eux en les bousculant légèrement, remontant le couloir lentement tout d'abord, puis en pressant le pas. L'un d'eux l'appela par son nom, mais

elle continua sur sa lancée. Si elle se retournait, ils risqueraient de voir à quel point elle était dévastée.

Elle jaillit du poste de police et descendit la rue sans vraiment savoir où ses pieds la menaient, certaine d'une chose, c'est qu'il était hors de question de passer une minute de plus dans un environnement aussi hostile. Ciel, ils pensaient tous qu'elle avait abattu un être humain de sang-froid ! Ils avaient perdu la tête. Le pire dans cette histoire, c'est qu'ils étaient on ne peut plus sérieux dans leurs accusations, et c'était surtout cela qui lui donnait la chair de poule.

Et dire que le matin même encore, ils la trouvaient adorable. Douce, craquante et belle. Bla-bla-bla. Elle se sentait tellement stupide qu'elle fut prise d'une migraine.

Trois pâtés de maisons plus loin, elle sortit son portable de sa poche et s'avachit sur le trottoir. Elle ramena les genoux contre sa poitrine tout en composant un numéro de téléphone d'une main tremblotante.

— Je t'en prie, réponds, murmura-t-elle.

— Allô ?

— Kirsten, Dieu merci ! C'est Jessie.

— Jessie ? Ma puce, tout va bien ? On dirait que tu es en train de pleurer. Qu'est-ce qui se passe ?

Jessie essuya la larme qui roulait le long de sa joue d'un geste agacé et tâcha de désagréger le nœud qui s'était formé dans sa gorge.

— Il faut que tu viennes me chercher, dit-elle d'une voix brisée.

¹. *Bull* signifie « taureau » en anglais. (N.d.T.)

7

— Tu veux que j’aille leur botter les fesses ? s’exclama hargneusement Kirsten, remontée comme jamais.

Jessie ferma les yeux, les doigts enroulés autour de son mug de café chaud, et en huma le riche arôme. Elle avait beau faire son possible pour se calmer, elle tremblait de tous ses membres. Même ses dents claquaient, produisant un son très désagréable.

Kirsten lui retira délicatement la tasse des mains pour la poser sur la table basse devant le canapé, et elle rouvrit les paupières.

— Tu vas finir par te renverser la tasse dessus et t’ébouillanter. Tu frissonnes encore.

— Merci d’être venue.

Kirsten avait rappliqué en un éclair et l’avait ramenée à son appartement. Heureusement d’ailleurs. Jessie redoutait de rentrer chez elle et de se retrouver toute seule.

— Arrête de me remercier. C’est pour ça que les copines sont là, non ?

Les yeux de Jessie s’embruèrent de nouveau.

— Tu es la meilleure amie qu’on puisse rêver d’avoir. Tu as toujours été là pour moi depuis la sixième.

— L’inverse est vrai aussi.

Kirsten était une belle femme avec un sourire avenant. Un sourire séduisant qui poussait naturellement les gens à l’aborder. Elle était légèrement plus grande que Jessie mais beaucoup plus fine. Elle avait une taille de guêpe qui faisait pâlir d’envie son amie et elle se déplaçait avec une grâce qui retenait l’attention des hommes dans la rue.

Sa longue chevelure auburn prenait de multiples reflets chauds au soleil. Ses yeux étaient d’un bleu des plus purs, hypnotiques.

— Tu n’as pas répondu à ma question. Est-ce que tu veux que j’aille leur botter les fesses ?

Jessie esquissa un maigre sourire.

— Non. C’est moi l’imbécile dans cette histoire. Je n’aurais jamais dû suivre Rick et Truitt chez eux. Merriam m’avait virée et j’étais bouleversée. Je me suis fait mal au genou et ils m’ont proposé... un peu de réconfort.

Kirsten lâcha un petit cri outré.

— Ils ne t’ont pas proposé que ça.

— En tout cas, j’ai vraiment mal choisi mon soir pour accepter. Non seulement la police croit que j’ai assassiné une femme, mais en plus on me prend pour une espèce de salope qui a séduit deux inspecteurs pour pouvoir ensuite s’en servir d’alibi.

— J’ai l’impression d’entendre le scénario d’une mauvaise série B.

— À qui le dis-tu ! s’écria Jessie en se cachant le visage. Qu’est-ce que je vais faire ? Ils sont convaincus de ma culpabilité. Apparemment, ils auraient des témoins. Qu’est-ce que je vais devenir, Kirsten ? Je n’ai pas les moyens de me payer un avocat. Et puis il faut absolument que je retrouve un boulot. Mais qui acceptera de m’employer à présent qu’on me soupçonne de meurtre ?

Kirsten lui prit la main et la serra affectueusement.

— Ça saute aux yeux que tu es innocente. Tu es la personne la plus douce que je connaisse. Essaie de ne pas t’affoler. Ils ne t’ont pas arrêtée. Ça veut dire qu’ils ne possèdent pas encore les preuves nécessaires. Ils vont bien finir par coincer le meurtrier de Merriam. Au pire, on demandera de l’aide à mon père. Il te considère comme sa fille. Jamais il ne te laisserait dans la panade.

Jessie fut incapable de retenir ses larmes plus longtemps ; elle fondit en larmes dans les bras de son amie.

— Je n’oublierai jamais tout ce que tu as fait pour moi. Tu es restée à mes côtés à l’hôpital, et tout au long de ma convalescence alors qu’on n’était même pas sûrs que je remarcherais un jour.

Kirsten la serra fort et déposa un tendre baiser sur sa joue.

— Et toi tu étais avec moi quand j’étais au plus mal. Tu m’as secoué les puces alors que j’avais envie de me laisser mourir.

Kirsten s’écarta et caressa la chevelure ébouriffée de Jessie.

— Tu as besoin d'un peu de repos, ma puce. Je sais, c'est difficile de trouver le sommeil quand on est si perturbée et qu'on craint le pire. Je vais te donner un de mes somnifères. Ça ne peut pas te faire de mal. C'est juste un petit coup de pouce pour t'aider à dormir.

Jessie hocha la tête, les paupières lourdes. Elle était crevée. À l'heure présente, elle aurait tout donné pour perdre connaissance pendant quelques heures et ne plus se soucier de rien.

Le téléphone du bureau retentit. Rick décrocha. Un bref silence s'ensuivit avant que le bruit familier d'un synthétiseur vocal craquette à l'autre bout du combiné, un son angoissant.

Il se raidit et se tourna vivement, agitant les bras pour attirer l'attention de Truitt et de ses autres collègues à portée de main.

— Bonjour inspecteur Broughman. Je dois vous avouer que vous me décevez. Ma dernière proie s'est avérée fort décevante. Elle ne m'arrivait pas à la cheville. Il faudra que je choisisse une femme digne de mes talents la prochaine fois. Je vous donnerais volontiers les coordonnées de ma dernière prise, toutefois mon petit doigt me dit que vous n'allez pas avoir de mal à la retrouver.

L'estomac de Rick se récria, mais avant qu'il puisse répondre, la ligne se coupa. Il s'affaissa dans son siège, le combiné à la main. Quelques instants plus tard, son supérieur entra en trombe dans son bureau suivi de plusieurs agents de police.

— C'était lui. Bon sang, il y a encore une victime. Il était déçu, a trouvé qu'elle n'était pas à la hauteur de ses espérances.

Des jurons fusèrent de toutes parts. Le lieutenant se pinça l'arête du nez et ferma les yeux.

— Nom de Dieu ! Il n'a rien dit d'autre ?

— Simplement qu'il choisirait mieux la prochaine fois. Qu'elle n'était pas digne de lui. Il n'a voulu donner aucunes coordonnées géographiques prétextant qu'elle ne serait pas difficile à localiser.

— Il monte d'un cran, fit remarquer Truitt. Deux semaines se sont écoulées depuis le dernier meurtre. Deux fois moins de temps qu'entre les deux dernières victimes.

— Autrement dit, il va bientôt se remettre en quête d'une nouvelle proie, commenta Bull d'un air grave. Il faut à tout prix coincer ce fils de pute.

— Prévenez toutes les unités, déclara le lieutenant. Il faut lancer les recherches. Faites-le le plus discrètement possible. Évitions d'alerter les médias avant d'avoir retrouvé un corps. Les gens seraient capables d'aller ratisser eux-mêmes les bois et risqueraient de fouler les lieux du crime.

Les agents se dispersèrent peu à peu. Rick glissa une main dans ses cheveux. Il souffrait d'un fichu mal de crâne. Quel borbier ! Voilà qui tombait au plus mauvais moment. Même s'il ne voulait pas entendre parler de l'enquête sur le meurtre de Merriam Powell, il avait du mal à croire à la culpabilité de Jessie. Aux dernières nouvelles, ce n'était plus qu'une question de formalités ; le dossier serait bientôt transmis au procureur. Et bien qu'il soit censé garder ses distances avec cette affaire – et avec Jessie – il n'avait pas l'intention de fermer les yeux. Il avait besoin de savoir. Sauf qu'avec ce nouveau rebondissement dans l'affaire du tueur en série, il n'aurait pas un moment à lui.

Avec un soupir las, il composa le numéro de son groupe de bénévoles. Malheureusement, le cadavre d'une autre jeune femme allait hanter ses rêves. Mais il fallait la retrouver. Elle méritait d'être enterrée dans la dignité au lieu de pourrir anonymement seule dans la forêt.

Jessie et Kirsten étaient assises jambes croisées sur le canapé de Kirsten, chacune tenant un gros pot de crème glacée dans les mains. Jessie était accro à celle qui était truffée de morceaux de cookies. À ses yeux, c'était la meilleure au monde. Quant à Kirsten, elle avait opté pour un mélange bizarre de parfums et de noix. Rien que de penser à ce que contenait sa glace, Jessie frissonna.

Kirsten zappa pendant un long moment, une manie qui hérissait Jessie. Mais elle ne dit rien et se focalisa sur sa crème glacée. Et sur toutes les délicieuses calories qui se trouvaient dedans. Hé, quand votre vie craint, empiffrez-vous de glace !

— Bordel, Jessie, c'est toi !

Jessie releva la tête et étrécit les yeux, confuse.

— Hein ?

Elle scruta l'écran tandis que Kirsten augmentait le volume. Lorsqu'elle vit une photo d'elle au journal télévisé, elle se figea. Le présentateur commentait le meurtre de la propriétaire d'un pub local mais la seule chose que Jessie entendit, ce fut son nom et le fait qu'elle était considérée comme suspecte potentielle dans cette affaire. S'ensuivait un portrait d'elle où l'on précisait qu'elle avait été serveuse dans ledit bar jusqu'à ce qu'on la renvoie parce qu'on la soupçonnait de voler sa patronne.

— Putain ! s'écria Kirsten. Je n'en crois pas mes oreilles. Ils n'ont pas le droit. Tu n'as pas été arrêtée. C'est de la diffamation !

« Bien qu'aucun mandat n'ait été délivré à ce jour, on s'attend à ce que la police procède à une arrestation d'ici peu. »

Le ventre de Jessie se vrilla et sa bouche devint très sèche. Elle fixa longuement l'écran noir après que Kirsten l'eut éteint et jeté la télécommande à l'autre bout de la pièce.

— C'est décidé ! J'appelle mon père. C'est un scandale. Ils n'ont pas le droit de te faire ça. Une « source au sein du service de police » ? Bordel de merde. Quand on saura qui a vendu ta peau on lui collera un procès au cul, grommela Kirsten. Ils n'ont pas le droit de donner ton nom en pâture aux médias alors qu'aucune charge n'a été retenue contre toi ! Je croyais qu'on était présumé innocent jusqu'à être déclaré coupable ? Ils ont déjà commencé ton procès, nom de Dieu !

Jessie était incapable de parler. Sa gorge était trop nouée. Elle nageait en plein cauchemar. D'accord, elle avait un peu flippé quand on l'avait emmenée au poste de police pour y être interrogée. Certes, ça l'avait énervée qu'on l'accuse du meurtre de Merriam à brûle-pourpoint. Cependant, jamais elle ne se serait doutée que les choses en arriveraient là. Peut-être qu'elle se voilait la face, mais on ne jetait pas les innocents en prison, n'est-ce pas ? Sauf dans les thrillers ou les romans policiers ? Seigneur, qu'elle avait été naïve !

— Qu'est-ce que je vais faire ?

Son amie s'assit à côté d'elle et la prit par les épaules.

— Nous allons commencer par engager les services d'un avocat. Un putain de bon avocat ! Papa connaît sans doute quelqu'un. Je vais l'appeler sur-le-champ. Écoute-moi bien, Jessie. Si jamais ils viennent t'arrêter, tu ne lâches rien. Pas un seul mot. Tu regardes droit devant toi et tu refuses de parler tant que ton avocat ne sera pas là pour te conseiller. Compris ? Pas

même une syllabe. Ils vont essayer de te tirer des aveux. De te faire dire tout un tas de choses qu'ils vont pouvoir déformer et utiliser contre toi au tribunal. Si tu gardes le silence, ils n'auront rien à se mettre sous la dent.

Jessie hocha bêtement la tête. Puis elle se blottit contre Kirsten comme si sa vie en dépendait.

— J'ai peur. Ce genre de choses, ce n'est pas censé arriver en dehors des films.

Kirsten la serra fort avant de s'écarter.

— Demain, tu récupéreras toutes tes affaires. Tu vas emménager avec moi jusqu'à ce que cette histoire soit réglée.

— Mais je ne peux pas faire ça. Je n'ai même pas de boulot, protesta Jessie.

— Justement. Tu ne peux pas payer de loyer si tu n'as pas d'emploi. Et si tu ne t'installas pas chez moi, tu te retrouveras à la rue. Hors de question. Tu n'auras qu'à me déposer à mon travail. Ensuite tu prendras la voiture pour aller récupérer tes affaires et tu viendras me rechercher à la fin de mon service.

— Je t'adore, répondit vivement Jessie.

Kirsten lui adressa un sourire.

— Moi aussi. On ne va pas se laisser faire par ces flics. À présent, je vais passer un coup de fil à papa. Il va être furieux. On va te tirer de là, Jessie. Je te le promets.

8

Bien qu'il ait vu un nombre incalculable de cadavres au cours de sa carrière dans la police, Truitt détournait toujours le regard à la vue d'une jeune femme gisant par terre, le corps à moitié couvert de feuilles mortes, de terre et de boue, le tout mélangé au sang séché provenant des multiples entailles. Le tueur avait dit vrai. La victime n'avait pas été dure à trouver, d'autant plus que ce monstre d'arrogance l'avait abandonnée en forêt à l'endroit où la police avait l'habitude d'entamer ses fouilles quand elle ratissait cette zone.

Ce fils de pute prenait son pied à pourchasser une jeune femme sans défense. L'acte de tuer était pour lui un loisir. Cette pensée emplissait Truitt de rage.

Les dernières minutes de la vie de cette fille avaient été marquées par la douleur, la terreur, et la prise de conscience qu'elle allait mourir. Cette fois-ci, le coup de feu avait été tiré à bout portant. Non, à en juger par les traces sur ses genoux et la plaie causée par la balle, cet enfoiré avait rattrapé sa prisonnière, l'avait forcée à s'agenouiller et l'avait exécutée de sang-froid.

À moins qu'il ne l'ait même pas relâchée dans les bois pour se lancer à sa poursuite. Et s'il avait modifié les règles de son jeu ? Au téléphone, le tueur s'était plaint de sa victime qui n'avait pas été à la hauteur... Peut-être qu'elle avait refusé de courir. Peut-être qu'elle s'était rendu compte que ça ne servirait à rien et qu'elle avait baissé les bras, tout simplement.

La police criminelle avait délimité un large périmètre tout autour de la scène. Au-delà, de nombreux agents de police fouillaient méticuleusement les lieux à la recherche du moindre indice. Tôt ou tard, le tueur commettrait forcément une erreur.

Toutefois, ce salopard allait jusqu'à récupérer ses douilles de balles. Pire encore, soit il avait le pas le plus léger qui soit pour un homme, soit il couvrait extrêmement bien ses traces car ils ne trouvèrent aucun signe de passage, pas la moindre empreinte aux alentours des lieux du crime. Rien que du sang et des empreintes appartenant à la victime.

C'était une jolie fille. Sans doute une étudiante. Une vingtaine d'années de moins que la dernière victime. Ses yeux bleus étaient voilés et figés dans la mort, sa chevelure maculée de sang. Truitt secoua la tête en lâchant un soupir de frustration. Parfois, son boulot était insupportable.

Bientôt, on plaça le corps dans une housse mortuaire et il fut transporté jusqu'à la fourgonnette du médecin légiste. On remballa le matériel. Comme le crépuscule tombait sur les bois, Rick et Truitt traînèrent le pas jusqu'à leur voiture, suivis des bénévoles.

Ils étaient sales, fatigués et découragés.

Truitt se rembrunit un peu plus en apercevant la camionnette du journal télévisé près de leur véhicule. Déjà, le lieutenant répondait aux questions des journalistes. À ce rythme, l'affaire allait devenir une véritable attraction touristique.

— Ça te dit qu'on déguerpisse ? marmonna Rick. Qu'on s'achète un pack de bières et qu'on se bourre la gueule ?

Truitt ne dit pas non.

Au moment où ils montaient en voiture, le portable de Truitt sonna. Lorsqu'il reconnut l'identifiant, son ventre se noua.

— C'est Bull, grommela-t-il.

Bon sang, leur collègue avait probablement arrêté Jessie. Super. C'était exactement ce dont ils avaient besoin pour couronner cette magnifique journée.

— Cavanaugh à l'appareil.

— Truitt, c'est Bull. Écoute, mec, vous devriez venir au poste. Je sais que vous avez eu une journée éprouvante, mais j'ai quelque chose qui pourrait vous intéresser.

Truitt poussa un soupir.

— Entendu. On arrive.

Il fourra son téléphone dans sa poche.

— Il veut qu'on le retrouve au poste.

Rick serra les lèvres.

— Génial. Et moi qui me disais que la journée ne pouvait pas être pire.

Ils regagnèrent la ville en silence, traversant les quartiers environnants d'où venaient pour la plupart les femmes victimes du Meurtrier des Bois.

Quand ils parvinrent au poste de police, la nuit était tombée. Truitt avait une faim de loup ainsi qu'un rendez-vous avec un pack de bières.

Il descendit du pick-up de Rick et regarda fixement les quelques marches qui menaient à l'entrée de l'établissement.

— Fait chier.

— Allez viens. Qu'on en finisse avec cette sale journée, dit Rick.

Ils franchirent le seuil et Rick salua l'agent à la réception.

— Salut, les mecs. Bull est dans son bureau. Il vous attend.

— Bull a l'air un peu trop impatient de nous parler, fit remarquer Truitt d'une voix tendue. Ça ne me dit rien qui vaille.

Rick ne dit rien. Ils longèrent le couloir au bout duquel était situé le bureau de leur collègue. Ils le trouvèrent assis à sa table, noyé sous une montagne de dossiers. En les entendant entrer, il leva la tête et posa son stylo.

— Tu as procédé à une arrestation ? s'enquit Rick d'entrée de jeu.

— Oui.

Truitt fit la grimace.

— Dans ce cas, pourquoi tu nous as fait venir ? Tu aurais pu nous l'annoncer au téléphone.

Bull vrilla ses yeux aux siens.

— Jessie est innocente. Elle disait la vérité.

Rick se figea. Le cœur de Truitt cogna contre ses côtes.

— Une petite minute, balbutia Rick. Hier encore, tu étais convaincu de sa culpabilité. Qu'est-ce qui t'a fait changer d'avis ?

— Asseyez-vous. J'ai quelque chose à vous montrer.

Bull pivota sur son siège et dirigea la télécommande sur un écran de télévision situé à quelques mètres de là. Rick et Truitt prirent place sur des chaises.

Ils regardèrent les images défiler en silence. Le journal télévisé accablait Jessie comme si elle avait déjà été reconnue coupable.

— Qui leur a transmis ces renseignements ? s'emporta Rick. Qui est à l'origine de cette putain de fuite ?

— Je ne sais pas, répliqua Bull. Le chef est furax. Comme nous tous. Personne ici n’apprécie que les médias diffusent ce genre de saloperies sans qu’on y soit préparés.

— Bordel de merde, jura Truitt. En résumé, peu importe qu’elle soit innocente, à présent tout le monde la croit coupable.

Bull leva une main.

— On fait notre possible pour limiter les dégâts. On a obtenu des aveux. Le chef va gérer lui-même la conférence de presse pour annoncer l’arrestation ; nous allons faire savoir que Mlle Callahan a joué un rôle crucial dans la découverte du véritable meurtrier.

— C’est un peu tard, commenta Rick avec amertume. Qui avez-vous arrêté ?

— L’alibi de Jessie s’est avéré. Elle était bien à l’épicerie au moment des faits. Et elle disait vrai. Elle n’a passé qu’une dizaine de minutes dans le pub. Certes, elle aurait pu tuer Mlle Powell durant ce laps de temps. Mais il y avait énormément de sang sur la scène de crime. Impossible qu’elle se soit changée et nettoyée puis rendue au magasin aussi rapidement. Lorsqu’on a commencé à interroger les autres employés, l’une des histoires ne tenait pas la route. On a poussé la barmaid dans ses retranchements et elle a craqué en trente secondes. Au bout de cinq minutes, elle pleurait comme une madeleine et est passée à table.

— Alors pourquoi avoir laissé fuir cette information sur Jessie ? s’énerva Truitt. On n’est pas une bande de putain d’amateurs ! Règle numéro un, on ne fricote pas avec la presse ; règle numéro deux, on ne transmet pas le nom d’un suspect potentiel tant qu’on n’a aucune preuve !

— Je suis aussi furieux que vous, répliqua Bull, dépité. Si jamais je mets la main sur celui qui a parlé aux journalistes... Son indiscretion compromet mon enquête.

— Est-ce que quelqu’un a annoncé à Jessie qu’elle n’était plus suspecte ? intervint Rick.

Bull marqua une pause avant de se tourner vers lui.

— J’ai pensé que vous aimeriez vous en charger. C’est vous qui voyez. Je voulais vous en parler en premier. J’ai obtenu les aveux il y a une heure à peine et je vous ai appelé illico.

Truitt glissa ses doigts dans ses cheveux. Jessie devait leur en vouloir à mort. Mais il fallait l’informer de la bonne nouvelle.

— Merci, Bull. On apprécie, dit Truitt en se levant.

Rick l’imita ; ils le saluèrent d’un signe du menton avant de regagner leur véhicule. Rick demeura silencieux pendant un long moment, le regard dans le vide.

— Bon sang ! s’exclama-t-il en abattant son poing dans le volant. Elle disait la vérité. Elle nous a raccompagnés chez nous parce qu’elle en avait envie.

Truitt hocha la tête.

— Ouais. On a déconné. En même temps, on n’a pas eu de chance. Sa patronne qui se fait assassiner le soir où elle cède enfin à nos avances. C’est une drôle de coïncidence.

— Peut-être que ce n’était pas qu’une simple coïncidence, rétorqua Rick. On n’a pas tous les détails mais il est tout à fait possible que quelqu’un ait saisi la balle au bond et se soit servi de Jessie comme bouc émissaire.

— Nous allons passer la voir. Tu as son adresse ?

Rick appela Bull.

Vingt minutes plus tard, ils arrivèrent au pied de l’immeuble de Jessie. Sa voiture était garée devant. Truitt poussa un soupir de soulagement. Au moins, elle était chez elle. Ils l’obligeraient à les écouter.

Quand ils parvinrent sur le seuil, la porte s’ouvrit à la volée et Jessie surgit, tirant une valise à roulettes. En les apercevant, elle s’arrêta net, perdit l’équilibre et esquissa une grimace de douleur car elle avait transféré son poids sur la mauvaise jambe. Rick la rattrapa de justesse.

Alors elle recula de quelques pas. La valise tomba sur le sol dans un bruit sourd.

— Vous êtes venus m’arrêter ? demanda-t-elle, pleine d’appréhension.

Elle parut soudain très fragile. La peur que trahissaient à la fois ses yeux et sa voix eut raison de Truitt, qui jura dans sa barbe. Il voulut la toucher pour lui offrir un peu de réconfort mais elle se déroba.

— Non, rassure-toi, dit Rick d’une voix très douce. Nous sommes venus te dire qu’on avait arrêté un suspect. Tu n’es plus soupçonnée.

Elle les dévisagea pendant quelques instants, incrédule. Son regard navigua de l’un à l’autre. Finalement, elle secoua la tête comme si elle n’avait pas tout à fait saisi la portée des paroles de Rick.

— C'est tout ? Je ne suis pas en état d'arrestation ? demanda-t-elle d'une voix éraillée.

Truitt lui fit signe que non.

— Tu es libre.

Les larmes lui montèrent aux yeux et elle détourna la tête pour les essuyer.

— Tout le monde me croit coupable de toute façon. Cette histoire a fait la une de tous les journaux aujourd'hui. Je ne vais jamais pouvoir trouver un nouvel emploi.

— On va arranger ça, promit Truitt. La police te doit bien ça. Notre chef va se charger de clarifier la situation.

Elle déglutit avec peine et ses joues reprirent peu à peu une teinte normale.

— Vous ne pouvez rien faire pour moi. Vous ne pouvez pas contrôler les pensées des gens. Tout ce qu'ils savent, c'est que mon visage a fait la une des journaux. Certains ne se rappelleront sans doute pas pourquoi, mais ils sauront qu'il y a quelque chose de louche chez moi, et ils seront méfiants. Non, vous ne pourrez rien arranger.

Truitt n'y tint plus.

— Allons discuter à l'intérieur. Tu partais quelque part ?

— Oui. Chez une amie. Je vais m'installer chez elle quelque temps. Et non, je ne vous propose pas de rentrer.

— Jessie, je t'en prie, insista Rick.

Un éclair passa dans les yeux de la jeune femme.

— C'est drôle comme les rôles s'inversent subitement. L'autre jour, c'est moi qui vous implorais. Je vous suppliais de me croire. Mais vous faisiez votre travail. Si je suis en colère, ce n'est pas parce qu'on m'a soupçonnée. Vous avez rempli votre devoir. Je comprends que vous ayez dû garder vos distances. En revanche, vous voulez savoir ce qui me met hors de moi ?

Truitt laissa retomber sa main.

— Que vous m'ayez soudain considérée comme une inconnue. Comme si je ne représentais rien à vos yeux. Comme si je vous avais trahis. Je conçois que vous ayez eu un moment de doute. Seulement vous m'avez condamnée sans même me demander si j'étais coupable.

Effectivement, ils ne lui avaient pas posé la question. Ils s'étaient retranchés derrière leur colère, et la crainte qu'elle ne les ait utilisés.

— Le devoir avant tout, je le sais. Mais ça vous aurait écorché la bouche de me dire : « Tu es mal barrée, Jessie. Dis-nous ce qui s'est passé. » Mais non. Jamais ça ne vous a traversé l'esprit. Personne ne me l'a demandé. Vous êtes partis du principe que vous connaissiez et vous m'avez prise pour une sorte de salope qui avait couché avec vous pour se trouver un alibi.

Son discours les mit très mal à l'aise.

— Il faut que j'y aille, marmonna-t-elle.

Sur ces mots, Jessie récupéra sa valise et descendit les quelques marches du perron en direction de sa voiture.

Une fois au pied des escaliers, son genou céda et elle bascula en avant. Par réflexe, elle prit appui sur sa valise.

— Bon sang, Jessie ! s'écria Rick en dévalant les marches pour lui porter secours. Laisse-moi au moins prendre ta valise. Ménage ton genou.

— Laissez-moi tranquille, dit-elle d'une voix affligée. Je n'ai vraiment pas envie d'avoir cette conversation maintenant. Je suis crevée. Je n'ai pas dormi depuis des jours.

Truitt lui emboîta le pas et glissa une main sur son épaule. Il la massa légèrement pour la réconforter. Elle se raidit mais le laissa faire.

— Je suis désolé, Jessie. Je t'ai mal jugée. Tu as raison. J'aurais dû te parler. Je ne veux pas que ça se termine comme ça entre nous.

Elle posa sur lui ses yeux très las.

— « Nous » ? De qui veux-tu parler, Truitt ? De Rick, toi et moi ? (Elle secoua la tête.) On a passé une nuit sympa. On s'est bien amusés. Le sexe était génial. Je ne sais pas trop ce que tu attends de plus.

— Beaucoup plus, gronda Rick.

Surprise, elle pivota vers ce dernier qui lui arracha sa valise des mains.

— On te veut, Jessie. On te veut tous les deux. Pas seulement pour une nuit. Au contraire. On sait qu'on a déconné. Mais on te supplie de nous donner une autre chance.

Jessie porta la main à son front et ce fut à cet instant qu'il prit pleinement conscience de ce qu'elle avait enduré. Il l'observa tandis qu'elle tâchait de réprimer sa colère.

— Je n'ai pas la force de parler de ça maintenant, répéta-t-elle dans un murmure. Il faut que j'y aille.

Elle se remit à marcher en direction de sa voiture, plus lentement cette fois. Rick la suivit avec sa valise, qu'il rangea dans le coffre sans un mot.

— Ne porte pas ton bagage, lui dit-il d'un ton bourru. Demande à quelqu'un de t'aider.

Elle acquiesça et s'installa au volant.

— Tu seras de retour quand ? demanda Truitt avec empressement.

Pas question de la laisser disparaître dans la nature comme ça.

Jessie haussa les épaules.

— Je ne sais pas. Ma vie a changé. J'ai besoin de prendre du recul pendant plusieurs jours pour décider de ce que je vais faire à partir de maintenant.

— Ne prends pas trop de temps non plus, Jessie, ajouta Rick calmement. Mais on t'attendra.

9

— Et qu'est-ce que tu leur as répondu ? s'enquit Kirsten en léchant sa cuiller.

Avachies sur le canapé, les deux jeunes femmes s'empiffraient de crème glacée, ce qui était devenu ces derniers temps un rituel nocturne quasi quotidien – et très mauvais pour la ligne.

— Tu as conscience que ça nous reviendrait moins cher d'acheter directement un pot de cinq litres, fit remarquer Jessie.

— C'est une question d'intention, répliqua Kirsten. Si j'achète un pot de cinq litres, mon intention sera de le manger en entier. Alors que si j'achète un petit pot d'un litre, je me limiterai à ça.

Jessie éclata de rire.

— Ta logique ne tient pas la route. Si on mange un petit pot d'un litre tous les soirs, on consomme la même quantité de crème glacée.

Kirsten plissa le nez.

— Je culpabilise moins quand j'achète un petit pot.

Jessie enfourna une autre cuillerée de glace dans sa bouche en poussant un soupir. La panique était retombée, mais son taux d'anxiété était au plus haut. Elle allait devoir payer son loyer d'ici à quelques jours et elle était toujours sans emploi. Kirsten lui avait proposé de l'héberger jusqu'à ce qu'elle trouve un nouveau travail et un nouveau toit. Si elle acceptait, il ne lui restait que trois jours pour déménager.

Elle partit d'un rire léger. À part la vaisselle, les vêtements et son téléviseur qu'elle n'allumait jamais, elle n'avait rien à emballer.

— Alors ? insista son amie. Qu'est-ce que tu as répliqué à tes flics préférés ? Tu n'as pas répondu.

Jessie émit un long soupir.

— Ce ne sont pas mes flics préférés. Et je n'ai pas dit grand-chose. J'étais chamboulée. Encore un peu sous le choc. Ils ne voulaient pas que je m'en aille mais qu'est-ce que j'étais censée faire d'autre ?

— Est-ce qu'ils étaient vraiment navrés ?

— C'est-à-dire ?

— Est-ce qu'ils t'ont implorée ? Est-ce qu'ils ont rampé à tes pieds ?

Jessie se rembrunit.

— Non, et heureusement. Ça m'aurait mise mal à l'aise. Ils avaient juste l'air... désolés. Franchement, sur le coup je ne me suis pas trop intéressée à leurs états d'âme. J'avais mes propres problèmes à gérer et ils n'en faisaient pas partie. Ce ne sont pas eux qui ont été accusés de meurtre. Eux dont la photo a paru dans tous les journaux régionaux.

— Tu as bien raison, ne te laisse pas marcher dessus ! La question c'est : qu'est-ce que toi tu attends de cette liaison ?

Jessie soupira.

— Je n'en sais rien. Je ne comprends pas ce qu'ils recherchent. Au départ, ce n'était qu'une aventure d'un soir. À présent, j'ai l'impression qu'ils en veulent plus – tous les deux ! Comment est-ce que ça peut marcher ?

— Tu ne te posais pas tant de questions quand il a fallu coucher avec les deux à la fois, souligna Kirsten avec un sourire amusé.

— Arrête de te moquer, marmonna Jessie. Je suis dubitative, voilà tout.

Kirsten haussa les épaules.

— Je ne vois pas où est le problème. Tu n'as qu'à prendre les choses comme elles viennent. Tu verras bien ce que ça donne.

Jessie lui adressa un regard étonné.

— Tu les défends maintenant ? Alors qu'il y a deux jours à peine, tu les traitais de salopards, tu disais qu'il fallait les castrer, et pire encore.

— OK, j'ai tendance à m'emporter un peu. Mais d'après ce que tu me dis, ils ont l'air sincèrement désolés et ils se font du souci pour toi. Comment pourrais-je leur en vouloir alors qu'ils ne souhaitent que ton bien et t'encouragent à prendre davantage soin de toi.

Jessie leva les yeux au ciel.

— J'ai besoin de temps. Histoire de retomber sur mes pieds et de remettre un peu d'ordre dans ma vie. Parce que là, c'est le bordel. Ce n'est

vraiment pas le moment d'entamer une relation. Qu'elle soit sérieuse ou pas.

— Je comprends. Mais une fois que tu auras emménagé ici avec moi et que tu auras retrouvé un emploi, je pense que tu devrais les rappeler et leur donner au moins une chance. Une chance de ramper à tes pieds.

Jessie explosa de rire.

— Ça fait du bien de rire un peu ! J'ai beaucoup de chance de t'avoir.

— Tu m'oublieras aussi sec quand tu auras retrouvé tes deux beaux flics. Quand tu m'as raconté votre nuit de folie, j'étais verte de jalousie. Bon, ils ont leur caractère mais ce sont des hommes. On ne peut pas leur demander d'être parfaits. Si nous voulions l'être idéal, on grefferait des pénis aux femmes et on leur couperait les seins.

Elles éclatèrent de rire et une vague de soulagement parcourut Jessie. Quelques jours plus tôt, elle était persuadée que sa vie était fichue. Qu'elle allait croupir en prison pour le restant de ses jours.

Jessie avait mis du temps à se remettre de son accident de voiture. La vie n'avait pas toujours été rose pour elle. Mais dans son malheur, elle avait beaucoup de chance, et elle aurait préféré mille fois essayer un nouveau coup dur plutôt que de passer sa vie derrière des barreaux.

— Nous devrions fêter ça ! s'exclama-t-elle.

Le visage de Kirsten s'éclaira.

— Je suis bien d'accord. On est pathétiques, assises sur un canapé à nous bâfrer de glace alors que nous devrions être en train de célébrer le fait que tu n'as pas tué ta saleté de patronne.

Jessie soupira.

— Elle n'était pas si mauvaise... C'était juste...

— Une peste. Méchante et caractérielle. Une vieille chouette qui n'avait pas dû se faire baiser depuis la découverte du feu.

Jessie tâcha de retenir un fou rire parce que... c'était mal de parler ainsi des morts.

— J'admets qu'elle était caractérielle. Pour ce qui est de sa vie sexuelle, en revanche, je ne m'avancerai pas car c'est juste... écœurant.

Avec un ricanement, Kirsten jeta ses jambes sur l'accoudoir du canapé.

— Bon, qu'est-ce qu'on fait ? Le *Powell's Pub* est fermé. De toute façon, nous ne remettrions pas les pieds dans cet endroit pour tout l'or du

monde. Je te propose qu'on aille dans un bar et qu'on se mette une mine. On prendra un taxi pour rentrer.

Jessie partit d'un rire léger.

— OK. Si nous allons dans un bar sombre, personne ne me reconnaîtra.

Rick passa des heures au téléphone à interroger les proches de la victime. Tant et si bien qu'au bout du compte il fut saisi d'une terrible migraine. En outre, l'enquête n'avancait pas. Plus ils poursuivaient leurs investigations, moins ils trouvaient de sens à tout cela.

L'équipe chargée de l'affaire tâchait d'établir un lien entre les différentes victimes. En vain. Ces femmes n'avaient aucun point commun.

Jusque-là, le tueur semblait choisir ses proies au hasard. C'était terrifiant. Sur quels critères se basait-il ? Est-ce qu'il se contentait de faire un petit tour en voiture, repérait une femme et la kidnappait ?

Les victimes ne venaient ni du même quartier ni de la même ville. Elles n'avaient pas les mêmes loisirs. Elles ne faisaient pas leurs courses au même endroit, pas plus qu'elles ne fréquentaient la même église. Enfin, elles n'exerçaient pas le même métier. Certaines étaient encore étudiantes, d'autres carrément au chômage.

Le seul dénominateur commun, c'était le fait qu'elles soient de sexe féminin. Ce qui laissait un nombre incalculable de proies potentielles.

— Rentrons, dit Truitt. La journée a été longue et on piétine. Nous avons besoin de récupérer un peu. On reprendra demain matin.

Des murmures approuvateurs s'élevèrent dans la salle. Mais une fois tout le monde parti, Rick resta assis, les yeux rivés aux photos de la scène de crime.

— Allez, mec. Allons-nous-en. On va se prendre une petite bière.

Rick poussa un soupir las.

— Oui, tu as raison.

Il se levait de son fauteuil quand son portable sonna. Il consulta l'écran et se rembrunit : l'identifiant était privé. Il porta l'appareil à son oreille.

— Inspecteur Broughman.

Une onde de frissons remonta le long de sa colonne vertébrale lorsqu'il perçut le petit bruit métallique distinctif :

— Inspecteur, je voulais simplement vous annoncer que j'ai d'ores et déjà sélectionné ma prochaine victime. Je suis sûr qu'elle sera plus à la hauteur que la précédente.

— Espèce d'enfoiré ! rugit Rick dans le combiné. Arrête ton petit jeu de malade. Ces femmes sont innocentes.

Silence.

— Non, inspecteur. Elles sont loin de l'être.

Sur ces mots, il raccrocha. Rick eut envie de tout casser.

Le chef passa sa tête par la porte.

— Il y a un problème, Broughman ?

— Il vient de recevoir un nouvel appel du tueur, répondit calmement Truitt.

— Et ? s'enquit le chef.

— Il a dit qu'il avait déjà trouvé sa prochaine victime. Bon sang, chef ! Qu'est-ce qu'on fait ? Je ne me suis jamais senti aussi impuissant, pesta Rick. Comment est-on censé protéger ces femmes si on ignore son mode de sélection ? On se contente d'attendre qu'il fasse un faux pas ?

Leur supérieur avait pris dix ans en quelques semaines. Ses cheveux paraissaient plus gris et les rides de son visage étaient plus prononcées.

— Il est temps de mettre en garde la population. Il faut au moins prévenir les femmes de la région. Nous devons être plus fermes également. Nous avons déjà publié quelques communiqués, mais ça ne suffit pas. Il faut absolument faire comprendre aux femmes la gravité de la situation. Qu'elles prennent conscience qu'elles sont en partie responsables de leur sécurité.

Truitt émit un son étranglé.

— De toute façon, je ne vois pas ce qu'on peut faire de plus, répliqua Rick. Nous ne savons pas comment il enlève ses victimes. Il n'y a aucune trace de lutte chez elles. Aucune activité anormale. C'est à croire qu'elles suivent cet homme de leur plein gré.

— Peut-être que c'est le cas, répliqua Truitt. Et si c'était un homme qui inspirait la confiance ?

— Mais il n'y a aucun lien entre ces femmes, dit leur supérieur Quel pourcentage de chances y a-t-il pour qu'elles le connaissent toutes et ne se méfient pas de lui ?

— Nous pourrions interroger les voisins pour savoir s'ils ont aperçu des employés de la compagnie de l'électricité, du gaz, ou de la municipalité chez la dernière victime, suggéra Rick.

Truitt secoua la tête.

— On a déjà éliminé cette piste. Ni camionnette de service ni homme en uniforme repéré dans ces quartiers. C'est l'une des premières choses auxquelles j'ai pensé.

Rick poussa un soupir. Son mal de crâne s'amplifiait.

— Rentrez chez vous, ordonna le chef. Vous ne me servez à rien dans votre état actuel. Le maire et moi allons nous réunir et organiser une conférence de presse sur-le-champ. Et tant pis si ça crée un mouvement de panique. Les femmes de cette ville vont devoir être sur leurs gardes.

Rick hocha la tête, résigné. Peut-être que ce cinglé avait déjà kidnappé une autre femme, une femme qu'ils ne pourraient pas sauver.

— Allons prendre un verre, dit-il à Truitt.

De toute façon, il ne trouverait pas le sommeil cette nuit. Dès qu'il fermait les yeux, l'image d'une belle jeune femme couverte de sang et de boue surgissait dans son esprit.

10

Maquillée et coiffée, Jessie ne ressemblait en rien au cliché qui avait paru dans les journaux. Elle ignorait comment ils avaient réussi à obtenir cette photo. On aurait dit qu'elle avait la gueule de bois. D'autant plus qu'il était rare qu'elle boive à l'excès.

Ce soir, en revanche, elle avait l'intention de faire une entorse à la règle afin de se libérer du stress qu'elle avait accumulé ces derniers temps.

— Bon sang, qu'est-ce que c'est fort ici ! s'écria-t-elle en entrant dans un bar situé non loin de chez Kirsten.

— Hein ?

Jessie se pencha à l'oreille de son amie.

— Je dis que c'est fort !

Kirsten hocha la tête, la mine réjouie. Ensemble, elles se faufilèrent jusqu'au bar. La musique cessa un instant mais les oreilles de Jessie continuèrent de bourdonner.

— Ah ! s'exclama-t-elle. On ne va pas avoir besoin de brailler pour commander un verre.

Le barman était craquant à sa façon, un peu BCBG peut-être. Jessie ne put toutefois s'empêcher de songer aux deux flics qui lui tournaient la tête.

Les deux jeunes femmes se firent servir puis Kirsten se tourna vers la salle faiblement éclairée, sa boisson à la main, pour prendre la mesure de la foule réunie là.

— Pas grand-chose à se mettre sous la dent ce soir, marmonna-t-elle. Les mecs mignons se comptent sur les doigts de la main.

— Voilà ton problème, fit remarquer Jessie. Tu les aimes gentils et doux comme des agneaux alors que tu devrais t'intéresser aux vrais mecs. Virils

et mauvais garçons. Des mecs dont tu sais au premier regard qu'ils vont te faire prendre ton pied au lit.

— C'est ça. Eh bien sache qu'on n'est pas toutes la reine des partouzes, rétorqua sèchement Kirsten.

— Dans ta bouche, ça semble très sale, grommela Jessie.

Kirsten ricana.

— Tu es très chou quand tu rougis. Allons, ne fais pas attention à ce que je dis. Je suis jalouse comme un pou en ce moment. Je donnerais n'importe quoi pour être à ta place et me retrouver dans un lit avec deux superbes spécimens.

Sur ces mots, elle avala une gorgée d'alcool, tendit son verre en l'air et trinqua.

— Cul sec, mon amie. La nuit ne fait que commencer et nous n'avons pas assez bu.

Jessie vida son verre d'un trait.

Kirsten pivota sur elle-même, commanda une nouvelle tournée et demanda en plus six shots de tequila.

— Oh non, protesta Jessie. Pas question que je boive ça.

— Cesse de faire ta rabat-joie et bois. C'est moi qui offre ce soir.

Jessie esquissa une grimace avant de prendre un petit verre avec réticence.

— On est folles.

— Folles mais craquantes, répliqua Kirsten avec un sourire mutin.

Elle brandit son shooter, porta un toast et elles approchèrent toutes deux le verre à leurs lèvres puis renversèrent simultanément la tête en arrière.

La gorge en feu, les larmes aux yeux, Jessie toussota. Autour d'elle, les applaudissements retentirent et ce fut alors qu'elle s'aperçut qu'elles avaient un public.

— Zut !

Kirsten haussa les épaules.

— Si c'est un spectacle qu'ils veulent, ils vont l'avoir.

Au son des « bois, bois, bois » qui emplirent la salle, Jessie saisit son deuxième shooter. Une seconde plus tard, elle avait l'œsophage à vif.

— Encore un et on va danser, l'encouragea Kirsten en indiquant du pouce le groupe de musique qui revenait de sa pause.

L'alcool aidant, Jessie se décontractait peu à peu ; elle était même partante pour danser. Cela faisait longtemps qu'elle ne s'était pas lâchée et elle avait très envie de remuer son popotin.

Elles trinquèrent encore, vidèrent leur verre, puis Kirsten hurla au barman :

— Sers-nous une autre tournée ! On revient après cette chanson !

Elle saisit Jessie par le coude et l'entraîna sur la piste à l'instant même où retentirent les premières mesures du morceau.

En un éclair, elles furent entourées d'une véritable foule d'hommes et de femmes. Désinhibée, Jessie se laissa gagner par la musique et le rythme. Elle ferma les yeux et s'abandonna à l'euphorie du moment.

Soulagée. Libérée de la peur qui l'avait oppressée ces derniers jours.

Kirsten et elle poussèrent des cris de joie, ensemble puis séparément. À la manière dont elles se frottaient l'une contre l'autre, on les prenait très probablement pour des lesbiennes. Le fait qu'elles se hurlent des « je t'aime » à tour de rôle à plusieurs reprises dut sûrement renforcer cet a priori. Mais ça ne semblait pas déranger les hommes, bien au contraire. Plus elles se montraient exubérantes, plus ils s'attroupaient autour d'elles sur la piste de danse.

À la fin du long morceau, Kirsten attira son amie vers le bar où attendaient leurs boissons.

— Allez, on boit encore un peu et ensuite on retourne danser ! cria Kirsten pour se faire entendre.

— Si je ne vomis pas avant !

À présent, quelques personnes s'étaient jointes à leur festival de shooters et le barman avait aligné toute une rangée de petits verres de tequila. Des mains avides s'en emparèrent et, au terme d'un compte à rebours commençant à trois, ils burent d'un seul trait, les uns après les autres.

— Tu vois ce que je vois ? grommela Rick en pénétrant dans le pub.

Truitt plissa les yeux et les braqua sur le comptoir où Jessie se tenait, entourée de tout un groupe. Elle enchaînait les shots en compagnie d'une jeune femme de son âge.

— Oui, je vois.

— Qu'est-ce qu'elle fout ?

— Elle est en train de se prendre une cuite, apparemment, répondit sèchement Truitt.

La fille qui accompagnait Jessie posa brutalement son verre sur le comptoir, la prit par la main et la conduisit sur la piste de danse sans qu'ils aient eu le temps de la rejoindre.

La scène qui se déroula ensuite devant eux les décontenança. Truitt ouvrit des yeux grands comme des soucoupes ; son jean lui parut soudain trop serré. La copine de Jessie, tout en courbes, se déhanchait à merveille, ondulant en rythme avec la musique.

Elle avait un décolleté pigeonnant – le Wonderbra y était sans doute pour quelque chose. Sa poitrine semblait sur le point de déborder du corsage.

Pendant ce temps, un nombre hallucinant de mecs s'étaient agglutinés autour de Jessie, essayant de la toucher et de se frotter à elle, au grand dam des deux hommes.

— Elle est ivre, rugit Rick.

— Tu penses ? ironisa son coéquipier.

— On ne va quand même pas sortir notre insigne. Vu sa récente expérience avec la police, elle ne voudra plus jamais nous parler après. On n'a qu'à se faire passer pour des copains en colère, les interrompre et emmener Jessie loin de cet endroit.

— Hum, ça risque de poser un problème, souligna Truitt. Visiblement, Jessie est venue avec sa copine. Je n'ai pas vu sa voiture sur le parking. Autrement dit, on va devoir les ramener toutes les deux.

— Tu te fais passer pour le petit ami de qui ? demanda Rick.

— Je m'occupe de Jessie. Toi de l'autre.

— Elle est pas mal. Si je n'avais pas repéré Jessie en premier, je me la serais tapée, pas de doute.

Truitt leva les yeux au ciel.

— Allons-y. Je ne vais plus supporter ce spectacle bien longtemps. Elles n'en sont pas à leur premier verre.

Ils se frayèrent un passage à travers la foule en jetant des regards menaçants sur leur chemin. Lorsqu'ils eurent rejoint les deux femmes, elles dansaient dans une posture étrange, à moitié agenouillées. Jessie frottait son dos et ses fesses contre la poitrine et l'entre cuisse de sa copine. Elles se trémoussaient comme si elles étaient en plein peep-show.

Truitt comprenait mieux pourquoi elles avaient suscité un tel émoi parmi la gent masculine.

Il se campa non loin d'elle et croisa les bras. Les gens avaient élargi le cercle autour d'eux si bien qu'ils se retrouvèrent cernés de toutes parts, Jessie et sa copine au centre de la ronde. Les curieux attendaient de voir ce qui allait se passer.

Lorsque les deux femmes finirent par se retourner, elles eurent une drôle de réaction. Jessie se figea brutalement, les yeux écarquillés. À côté d'elle, sa copine s'arrêta aussi et jaugea Rick de haut en bas avec une telle impudence qu'il se sentit un peu gêné.

— Ce ne serait pas tes flics préférés, Jessie ?

Kirsten posa cette question à l'instant même où la musique s'arrêta et sa voix résonna à travers la salle. Quelques secondes plus tard, la prestation des deux femmes fut saluée par une salve d'applaudissements et de sifflements.

Jessie se remit bientôt de sa surprise et fit une moue tout à fait charmante.

— D'abord, ce ne sont pas *mes* flics.

Rick s'approcha et elle dut renverser la tête en arrière pour le regarder tant il se tenait près.

— Si, répliqua-t-il. C'est nous. En chair et en os.

Jessie secoua la tête.

— J'imagine que tu ne voudras pas m'en laisser un, dit son amie d'un ton larmoyant.

Rick sourit à pleines dents ; Truitt retroussa imperceptiblement les lèvres.

— Tu peux les avoir tous les deux. Avec ma bénédiction, s'emporta Jessie. Ce sont des connards.

— Des connards super canon, précisa sa copine. Vous savez ramper ?

Surpris par sa question, Truitt cligna les yeux.

— Parce qu'à mon avis, vous allez devoir ramper sérieusement si vous voulez que Jessie vous pardonne. Elle a vécu un véritable enfer ces derniers jours. On est sorties pour lâcher un peu la pression. Et vous, vous venez lui gâcher sa soirée.

— Comment tu t'appelles, ma belle ? demanda Rick.

— Kirsten. Je suis son amie. Sa *meilleure* amie. Si elle ne veut pas vous accompagner, elle restera avec moi, répondit-elle sur un ton hargneux.

— Vous allez nous accompagner toutes les deux, dit Truitt. Vous êtes ivres. On veut être sûrs que vous rentrez chez vous saines et sauves. Soit vous nous suivez gentiment, soit on vous traînera de force. On ne vous laisse pas le choix.

Kirsten cligna les paupières et Jessie ouvrit des yeux ronds, tâchant visiblement de donner un sens à son discours.

Puis Jessie fronça les sourcils et leva le menton.

— Vous n'en seriez pas cap.

Elle n'aurait pas dû dire ça. Surtout à Rick. C'était comme si elle avait agité une côte de porc sous le nez d'un pitbull affamé.

Il la souleva, la jeta sur son épaule et plaça une main possessive sur son postérieur.

Kirsten, les mains en signe de capitulation, s'exclama :

— Je vous suis, je vous suis !

— Repose-moi par terre ! protesta Jessie.

Truitt poussa Kirsten vers la sortie. Devant la porte, Rick brandit son insigne à l'intention du vigile qui lui adressait un regard méfiant. À la vue de la plaque, il s'écarta pour laisser passer Rick malgré les cris de la jeune femme qui se débattait sur ses épaules.

Sur le parking, il se dirigea à grands pas vers son pick-up, les petites fesses de Jessie pointant vers le ciel. Il ouvrit la portière arrière, la déposa sur la banquette et la foudroya du regard en se penchant à l'intérieur.

— Qu'est-ce que tu as dans le crâne ? ! Te trémousser sur une piste de danse alors que tu as mal au genou ? Tu risques de le regretter amèrement demain.

Truitt et Kirsten contournèrent le véhicule. Il lui fit prendre place à côté de Jessie sur la banquette, puis il s'installa à l'avant. Il se retourna à l'instant où Rick claquait la portière arrière.

— Ça va, Jessie ? Tu as mal au genou ?

— Non, marmonna-t-elle.

— Elle est dans les vapes, dit Kirsten.

— Visiblement, dit Rick en prenant le volant. Vous avez bu combien de verres ?

Kirsten haussa les épaules.

— Six... sept... dix shooters peut-être.
— Bon sang ! s'écria Truitt. Dix ? Ça suffirait à endormir un éléphant.
Qu'est-ce que vous avez pris ?
— De la tequila.
— Vous êtes tombées sur la tête ? ! s'exclama Rick.
— Elle voulait faire la fête, argumenta Kirsten. Hein, Jessie ? dit-elle en se tournant vers son amie, soudain très silencieuse. Jessie ? répéta-t-elle en se penchant sur elle.
La tête contre la vitre, la bouche entrouverte, la jeune femme avait perdu connaissance.

11

— Vous n’avez qu’à me ramener chez moi, dit Kirsten tandis que la voiture quittait le parking. Je suis sobre, promis juré. Comme ça, vous pourrez ramper aux pieds de Jessie en toute intimité. Quand elle se sera réveillée.

Rick jeta un coup d’œil à Kirsten par-dessus son épaule.

— Je préférerais que tu ne restes pas seule.

Kirsten fit la moue.

— Je suis une grande fille. En plus, je tiens bien l’alcool. Je dois avoir des gènes mutants ou un truc dans le genre. J’arrive à emmagasiner beaucoup d’alcool dans mon petit corps. Tout le monde se demande comment je fais pour ne pas m’évanouir dans mon vomi.

Truitt afficha une grimace de dégoût et Rick partit d’un éclat de rire.

— OK, poupée. On va te raccompagner chez toi et te mettre au lit. Ensuite, on ramènera Jessie chez nous et on pourra... ramper à ses pieds.

Kirsten esquissa un sourire satisfait.

— Je savais bien que vous n’étiez pas que mauvais.

Elle leur donna l’adresse de son appartement et leur indiqua la route. Rick l’escorta jusqu’à sa porte par mesure de précaution et pour juger par lui-même de son état de sobriété. La jeune femme n’avait pas menti : malgré la quantité astronomique d’alcool qu’elle avait ingurgitée, elle arrivait à tenir des propos cohérents.

Jessie en revanche...

Rick posa son regard sur la banquette arrière. Elle était toujours avachie contre la vitre. Ils regagnèrent ensuite leur maison, se garèrent dans l’allée. Truitt descendit et ouvrit doucement la portière pour que Jessie ne s’affale pas par terre.

Il lui ôta sa ceinture, la recueillit dans ses bras et se dirigea vers l'entrée. Rick aurait aimé que ce soit contre lui qu'elle soit blottie. Il avait cruellement besoin de la toucher.

Les derniers jours avaient été un véritable supplice pour les deux hommes. D'abord, la pensée qu'elle s'était servie d'eux. Puis la crainte qu'elle ne soit jetée en prison. Enfin, la prise de conscience de leur erreur et la peur de la perdre pour de bon.

— À ton avis, je la couche directement ou bien je la fais découvrir ? demanda Truitt une fois à l'intérieur.

— Allonge-la sur le lit. Je vais faire du café. Ensuite on avisera.

Truitt longea le couloir jusqu'à la chambre, Jessie dans ses bras, pendant que Rick gagnait la cuisine.

Dix minutes plus tard, il apporta un mug fumant dans la chambre et trouva Jessie pelotonnée contre Truitt. Ils échangèrent un regard ; Rick déposa la tasse sur la table de chevet et se pencha à l'oreille de Jessie.

— Jessie, réveille-toi...

Truitt lui caressa la joue. Incapable de se retenir plus longtemps, Rick s'agenouilla sur le lit et se pencha à l'oreille de la jeune femme. Il ne voulait ni la réveiller en sursaut ni l'inquiéter. Il souhaitait qu'elle se sente... à l'aise. En sécurité.

— Jessie, murmura-t-il. Réveille-toi, ma belle. Ouvre tes jolis yeux. Je t'ai apporté du café. Ça va te faire du bien.

À ces mots, ses paupières remuèrent et ses yeux encore assoupis rencontrèrent ceux de Rick. Puis son nez se plissa.

— Oh non, pas de café.

Rick rit doucement ; elle était adorable. Il mourait d'envie de la serrer contre lui pour qu'elle s'endorme dans ses bras.

— Qu'est-ce que vous faites là ? s'étonna-t-elle.

Truitt lui mordit gentiment l'épaule. Elle renversa la tête en arrière et le contempla d'un air très surpris.

— On habite ici, répondit Truitt.

— Qu'est-ce que je fais ici ? Je n'ai pas envie de vous parler. Je faisais la fête, je m'amusais. Mais maintenant je ne m'amuse plus du tout.

— Si tu n'étais pas si soûle, tu verrais qu'on peut s'amuser ensemble aussi, répliqua Rick.

— La pièce tourne... Je ne me sens pas très bien, dit-elle, changeant de sujet.

Elle était soudain pâle comme la mort et des perles de sueur s'étaient formées sur son front.

— Tu as envie de vomir ?

— Je ne sais pas. Peut-être que je devrais prendre une douche.

Derrière elle, Truitt arqua un sourcil, l'air de dire : « On ne va pas la laisser prendre une douche dans son état. » Rick n'était pas stupide. Il n'allait pas la laisser seule. Elle risquerait de se casser la figure dans la cabine et de se fendre le crâne.

— Seulement si l'un de nous deux t'accompagne, dit Rick.

Elle déglutit avec peine et s'humecta les lèvres.

— Peu importe. J'ai juste besoin de me lever. Je me sens nauséuse.

Rick se mit debout et la prit dans ses bras. Une fois dans la salle de bains, il la déposa près des toilettes. Après s'être assuré qu'elle n'allait pas basculer la tête la première dans la cuvette, il tendit un bras vers la douche pour tourner le robinet.

Quand il pivota vers elle, elle s'était rendormie, la joue contre la lunette des toilettes. Il rit dans sa barbe, se pencha en avant et la redressa. Puis il se mit en devoir de la déshabiller.

Mais il appela bientôt Truitt à sa rescousse. Celui-ci surgit quelques secondes plus tard et découvrit la scène avec un amusement non dissimulé.

— Besoin d'un coup de main ? demanda-t-il avec un sourire en coin.

— On peut dire ça. Tu m'aides à lui retirer ses vêtements.

Tandis que le premier la maintenait droite, le second lui ôtait ses habits.

— Déshabille-toi et va dans la douche, dit Truitt. Je la tiens pendant ce temps.

Il la souleva et la plaça dos au lavabo. Puis il la pencha un peu en avant pour que sa tête repose dans son cou et il la serra contre lui.

Rick se dévêtit et passa les doigts sous l'eau pour tester la température. Elle était trop tiède à son goût, ce qui lui arracha une grimace. Prenant son courage à deux mains, il pénétra dans la cabine, se positionna sous le jet, et fit signe à Truitt d'amener Jessie.

À peine l'eau eut-elle coulé sur le dos de la jeune femme qu'elle poussa un petit cri étouffé et écarquilla les yeux.

Rick la ramena contre lui et pressa les lèvres contre sa tempe ; elle grelottait dans ses bras mais, au bout de quelques instants, elle se détendit et son corps devint malléable. Il crut qu'elle avait de nouveau perdu connaissance mais, s'écartant un peu d'elle, il se rendit compte qu'elle était tout à fait consciente.

— J'aurais peut-être dû me forcer à boire le café, dit-elle, les lèvres tremblotantes. Au moins, c'était chaud.

— Je vais te réchauffer dans une minute, lui promit Rick.

Elle se serra contre lui, appuyant le front sous son menton tandis que l'eau ruisselait sur leurs deux corps entrelacés.

— Je ne t'ai pas encore pardonné, dit-elle.

Il esquissa un sourire.

— Ce n'est qu'une question de temps.

Elle se crispa dans ses bras mais ne protesta pas.

— Tu veux un gommage complet tant qu'on y est ? demanda Rick.

Elle secoua la tête.

— Je préférerais sortir de là avant de me transformer en glaçon.

Il passa la main derrière elle pour fermer le robinet. Jessie poussa un soupir de soulagement qui résonna dans le brusque silence de la pièce. Rick rouvrit la porte de la cabine devant laquelle Truitt patientait muni d'une immense serviette.

La jeune femme sortit de la douche en claquant des dents. Truitt l'enveloppa dans le linge en coton et la frotta vivement afin de la réchauffer.

Rick saisit une autre serviette et les contourna pour retourner dans la chambre à coucher. Quelques instants plus tard, Jessie le rejoignit drapée de sa serviette, Truitt dans son sillage.

Rick se dépêcha d'enfiler un short et un tee-shirt et tendit les bras en direction de Jessie. Elle s'avança et se blottit contre son torse.

— Mets-toi au lit, dit-il en posant un baiser sur sa chevelure humide.

— Je n'ai pas d'habits de rechange.

Truitt ouvrit un tiroir et lança un tee-shirt sur le lit.

— Tiens. Enfile ça. C'est parfait pour dormir.

Les joues roses, elle lâcha sa serviette et s'empressa d'enfiler l'immense maillot ; l'ourlet lui tombait juste au-dessus de son genou. Rick aurait aimé qu'elle soit tout le temps comme ça. Vêtue d'un haut trop grand, accessible à ses caresses à tout moment.

Son sexe se dressa et il remua pour soulager son entrejambe.

Jessie s'allongea sur le lit et alla se faufiler sous la couette, qu'elle remonta jusqu'à son nez. Les deux hommes s'installèrent de part et d'autre de la jeune femme. Elle poussa un soupir d'aise et les tremblements de son corps s'apaisèrent.

— Tu es suffisamment sobre pour nous entendre te supplier et nous regarder ramper à tes pieds ?

Elle plissa les yeux.

— Vous, vous avez parlé avec Kirsten. Cette fille est obsédée. Elle n'a que ça à la bouche. De simples excuses me suffisent.

— Vraiment ? dit Truitt à voix basse. Parce qu'on ne te demande pas seulement de nous pardonner, Jessie. On veut plus. Beaucoup plus.

Une boule se forma dans sa gorge. Elle regarda tour à tour les deux hommes.

— C'est-à-dire ?

Rick posa un doigt sur sa joue et retraça délicatement la ligne de sa mâchoire jusqu'à son menton.

— On veut la totale. On veut que tu sois à nous. On veut prendre soin de toi, veiller à ce que tu ménages ton genou, te retrouver le soir à la maison après une rude journée de travail, manger tes bons petits plats. Est-ce que ça te paraît intéressant ?

Jessie cligna les yeux. Serait-ce l'alcool qui lui causait des hallucinations auditives ?

Soudain, elle n'avait plus froid. Au contraire, une onde de chaleur la balaya jusqu'à la pointe des orteils. Les deux hommes la regardaient avec ardeur comme si... comme s'ils étaient très sérieux.

— Je suis encore soûle, c'est ça ?

Truitt ricana au creux de son oreille.

— Non. Enfin, pas au point d'imaginer des choses.

— Qu'est-ce que tu en penses, Jessie ? demanda Rick en la scrutant. Ne te pose pas trop de questions. Dis-nous simplement ce que tu veux. Ce que te dicte ton cœur.

— Je suis sans doute folle mais je veux la même chose, répondit-elle avant de se rétracter. Je ne sais même pas ce que cela signifie, comment ça marche...

Rick posa son index sur sa bouche.

— Chut. Tout ce qu'on veut savoir, c'est ce que tu désires. On fera en sorte que ça fonctionne.

Il était très persuasif.

Ses lèvres se mirent à frémir ; elle les observa l'un après l'autre.

— Vous m'avez fait de la peine. Vous m'avez jugée à tort. Me croire capable d'une telle infamie...

Les deux hommes se sentirent tout penauds.

Elle inspira à fond et poursuivit :

— Je ne sais pas tout. On vous avait sans doute interdit de me parler. Mais le regard que vous m'avez jeté au poste de police, et le fait que vous ne soyez pas intervenus quand vos collègues m'accablaient dans la salle d'interrogatoire... ça m'a blessée. D'accord, on ne se connaissait pas vraiment, mais j'avais l'impression que nous étions très complices. Après tout, vous fréquentiez régulièrement le pub. Et quand on a fini par coucher ensemble, c'était... je ne sais pas. C'était comme si on se côtoyait déjà, qu'on était sortis ensemble une bonne dizaine de fois. Vos soupçons étaient légitimes. Mais ça m'a fait mal. La nuit qu'on venait de passer ensemble était particulière pour moi. Je ne vous aurais pas suivis chez vous si je ne vous avais pas accordé un minimum de confiance. Je suppose que j'attendais la même chose de vous en retour.

— Je comprends, dit Truitt d'une voix posée. On te le devait bien. En réalité, on ne t'a jamais vraiment crue coupable. Mais on aurait dû t'en parler. Au lieu de ça, on s'est fermés, comme si on était sûrs que tu t'étais fichue de nous. J'en suis navré.

Rick acquiesça.

— Et c'est vrai, notre supérieur nous avait interdit de communiquer avec toi. Mais ce n'est pas une excuse. On aurait pu te soutenir. On aurait pu faire pas mal de choses. Mais non. Et on t'a fait de la peine. Ça n'arrivera plus jamais, Jessie. Tout du moins pas de manière intentionnelle. Je sais, on te demande de nous donner une chance qu'on t'a refusée. Mais je t'en prie, tu ne le regretteras pas cette fois.

— D'accord, dit-elle d'une voix presque imperceptible.

Truitt effleura son épaule des lèvres et Rick s'empara de sa bouche.

Elle les sentit soulagés. La tension qui nouait leurs muscles se relâcha un peu, et ils se détendirent contre elle.

— Je suis censée emménager avec Kirsten, dit-elle une fois que Rick se fut écarté. Tant que je suis sans emploi, je ne peux pas payer le loyer de mon appartement. Et je n'ai pas encore eu l'occasion de prospecter. Je dois aller récupérer mes affaires demain.

— Emménage avec nous, proposa Rick. Tu as beaucoup d'affaires ? Pas question que tu portes des meubles !

Elle écarquilla les yeux.

— Non, je ne possède pas grand-chose. C'était une location meublée. Tout ce que j'ai, ce sont des vêtements, un peu de vaisselle et un téléviseur. Des chaussures et autres babioles ; l'équivalent de quelques cartons.

— Rick et moi sommes de service demain après-midi. On travaille sur une affaire compliquée. On risque d'être en retard mais tu n'as qu'à déménager ce que tu peux pour commencer et nous récupérerons le reste après le boulot.

Jessie passa sa langue sur ses lèvres. Tout allait si vite. Un courant d'adrénaline pétillait dans ses veines. Cette sensation grisante que l'on éprouve quand on sait que l'on vient de prendre une bonne décision.

— Vous êtes sûrs que c'est ce que vous voulez ? Vous n'avez probablement pas l'habitude d'avoir une femme dans vos pattes à la maison.

— Ce n'est pas dans nos pattes qu'on te veut, répliqua Rick avec un sourire en coin. Mais oui, on en est sûrs.

— Alors moi aussi, répondit-elle.

Ils parurent rassurés. Elle se blottit contre le buste de Rick, et Truitt se pressa contre son dos.

Leurs mains étaient chaudes et douces contre sa peau.

— J'ai eu la peur de ma vie, susurra-t-elle.

Truitt posa ses lèvres sous son oreille.

— Tu n'as plus rien à craindre, Jessie. Désolé de ce qui t'est arrivé. On ne t'a pas fait confiance mais ça ne se reproduira plus. À partir de maintenant, on communiquera mieux.

Elle hocha la tête. Rick lui releva le menton et plongea son regard dans le sien.

— Moi aussi, je suis navré, Jessie. Donne-nous une seconde chance. On ne te laissera plus tomber.

Elle esquissa un sourire puis un bâillement lui échappa. Rick lui caressa la joue et pressa sa tête contre son torse.

— Dors, ma belle. On t'aidera à déménager demain et on avisera à partir de là.

OceanofPDF.com

12

Une langue lui chatouilla le dessous de l'oreille, la tirant de son sommeil de manière délicieuse. Son poulx se précipita et elle émit un soupir d'aise tandis qu'on lui mordillait le lobe.

— Bonjour, susurra Rick contre sa peau.

Elle s'étira avec paresse puis roula sur le dos pour le contempler. Derrière elle, Truitt se réveilla à son tour et vint se blottir contre son dos, retraçant avec sa paume une ligne de sa taille à sa poitrine.

— Bonjour, répondit-elle.

— Comment ça va ? Pas trop mal au crâne ?

Elle secoua la tête.

— Non, ça va plutôt bien. Quelle heure est-il ?

— Pas loin de dix heures. On doit aller bosser juste après le déjeuner. Je n'ai pas pu m'empêcher de te réveiller, histoire de voir si tu étais partante pour...

Il se pencha et s'empara de sa bouche dans un baiser ardent.

— Partante pour quoi ? chuchota-t-elle quand il s'écarta.

Un sourire canaille étira les lèvres de Truitt. Un frisson exquis la parcourut.

— Oh...

— C'est un oui ou un non ?

Jessie se retourna vers lui, enhardie. Elle avait beaucoup plus confiance en elle que la première fois qu'ils avaient couché ensemble. Et aujourd'hui, elle se sentait d'humeur téméraire. Elle s'appuya sur les coudes et lui titilla la mâchoire du bout des dents, appréciant le contact de sa barbe de quelques jours sur sa langue.

Parvenue à sa bouche, elle lui lécha la lèvre inférieure et l'embrassa.

— Un oui, murmura-t-elle.

Il lui saisit le menton pour lui rendre son baiser, puis il éloigna son visage afin de la contempler.

— Retire ton haut.

Elle s'exécuta sans attendre. Rick lui prit son tee-shirt des mains et le jeta par terre.

Jessie s'agenouilla entre eux et les deux hommes s'adossèrent à la tête de lit pour l'observer.

Sous leur regard embrasé, elle se sentait belle. Désirable.

— Joue avec tes seins, dit Rick. Malaxe-les et caresse-toi les tétons.

Le rouge lui monta aux joues et sa poitrine se tendit. Hésitante, elle remonta ses mains le long de son ventre, soupesa ses seins et en frôla la pointe durcie.

Un délicieux frisson l'envahit. Elle se pinça les tétons et tira doucement dessus.

— Dis-nous ce que tu veux, Jessie, demanda Truitt. Dis-nous comment te faire plaisir. Aujourd'hui, nous sommes à tes ordres. Sachant qu'on a beaucoup de choses à se faire pardonner.

Un flot d'adrénaline se répandit dans ses veines ; ce n'était pas l'alcool de la veille qui la mettait dans cet état mais les deux hommes sexy qui partageaient son lit. Leur présence la grisait.

Elle baissa les yeux un instant mais Rick plaça l'index sous son menton, l'invitant à redresser la tête. Il l'encouragea d'un sourire, trouvant sa timidité tout à fait craquante.

— Viens par là.

Il la plaça à califourchon sur ses cuisses. Elle rougit encore, ses joues arborant une nuance rose ravissante.

— Dis-nous ce qui te ferait plaisir.

Jessie fit un petit sourire et glissa un regard à Truitt, qui la dévorait des yeux.

— Je vous veux tous les deux. Comme la dernière fois.

— Tu veux dire tous les deux en même temps ? s'enquit Truitt. L'un dans ta fente, l'autre dans tes fesses ?

Rick fut surpris par le franc-parler de son ami, mais la crudité de ses mots parut plaire à Jessie, dont la respiration se précipita.

Elle hocha la tête en se mordant la lèvre inférieure. Elle avait d'abord voulu prendre les commandes. Puis elle se rétractait, subitement intimidée. À croire qu'elle jouait deux rôles à la fois : celui de la tigresse sensuelle et celui de la chatte effarouchée. Or cette ambivalence fascinait Rick.

Il se demanda si elle savait à quel point il la trouvait magnifique. Attirante. Se doutait-elle de l'effet qu'elle avait sur lui ?

Rick tendit le bras et repoussa une mèche qui lui barrait le front, glissant les doigts dans son épaisse crinière. Il fit courir sa main sur la rondeur généreuse de ses seins, le long de sa taille et de ses hanches.

— Tu es sublime, Jessie, dit-il d'une voix voilée. Si belle que mes mains tremblent quand je te touche.

Elle le fixa, le regard pétillant.

Il se pencha en avant, enroula ses bras autour d'elle et la ramena contre lui. Ses seins doux se pressèrent contre son torse. Il enfouit son visage au creux de son cou et inhala son parfum avant de déposer une traînée de baisers jusqu'à sa bouche.

— J'ai envie que tu t'allonges entre Truitt et moi et qu'on te submerge de tendresse.

Elle poussa un petit gémissement et elle s'abandonna dans ses bras, son corps plantureux se pressant contre le torse musclé de Rick. Il l'allongea sur le dos.

Sa chevelure se déploya en auréole tout autour de son visage. Elle posa sur eux un regard languide et implorant.

Comme si elle avait besoin de les supplier !

Truitt se mit debout et se dévêtit en un éclair. Il alla s'étendre près de Jessie.

Rick s'écarta du lit mais il mit plus de temps à se déshabiller, les yeux rivés sur Jessie que Truitt abreuvait de caresses.

Celui-ci se mit au-dessus d'elle, s'empara de sa bouche et glissa sa main sous son dos pour la plaquer contre lui. Un geste que Rick interpréta comme une marque de possession. Certes, ils partageaient la même femme mais, dans le fond, chacun désirait inconsciemment qu'elle lui appartienne.

Rick ne se sentait pas menacé par Truitt. Ils se comprenaient. Avec le temps, une fois les ardeurs des premiers jours calmées, chacun jouirait de ses moments d'intimité avec Jessie.

Peut-être qu'il aurait dû être plus méfiant, songer davantage aux problèmes qu'ils risquaient de rencontrer, à vouloir partager la même femme. Mais dans l'esprit de Rick, une chose était sûre : il était hors de question de tirer un trait sur Jessie. Et Truitt avait le même sentiment, il le savait. Jessie n'avait pas le rôle le plus facile dans cette relation triangulaire. Toujours est-il que Rick ferait tout son possible pour qu'elle soit heureuse et qu'elle se sente en sécurité auprès d'eux.

Il fouilla dans la table de chevet et jeta le paquet de préservatifs sur le lit. Puis il se rallongea pour admirer la femme qui avait capturé son cœur.

Truitt avait glissé les doigts entre ses cuisses. Il les aventura dans les replis doux de son sexe tandis qu'il mêlait sa langue à la sienne. Rick se pencha pour s'emparer d'un téton. Elle se cambra aussitôt en poussant un petit cri qui résonna dans le silence de la pièce.

Truitt se déplaça sur le côté pour laisser de la place à son ami. Rick fit courir sa main le long du ventre de la jeune femme et l'engouffra dans ses boucles pour lui flatter le clitoris pendant que Truitt titillait sa fente.

— Attendez, gémit-elle.

— Ça ne te plaît pas ? s'étonna Truitt.

Les yeux alanguis, elle avait l'air droguée. Shootée au désir. Ses lèvres gonflées étaient tellement excitantes que Rick mourait d'envie d'introduire son membre dans sa bouche.

— J'adore, dit-elle dans un halètement. Mais je suis sur le point de jouir et je ne veux pas que ça s'arrête si vite.

Truitt esquissa un sourire en coin tout en retirant sa main d'entre ses jambes.

Rick frotta ses lèvres contre sa joue puis s'empara de sa bouche.

— J'ai une position en tête, susurra-t-il. Détends-toi et profite.

— Hum... quelle est cette fameuse position ? demanda-t-elle d'une voix voilée.

Se rappelant comment elle avait réagi au langage cru de Truitt, il décida de lui dépeindre un tableau très coloré de ce qu'il avait à l'esprit.

— Tu vas t'asseoir sur ma queue et je vais l'enfoncer profondément dans tes fesses. Tru s'est fait plaisir la dernière fois. Maintenant c'est à mon tour. Tu vas t'allonger en arrière et Tru s'enfouira dans ta chatte. Je te tiendrai pendant qu'il te baisera et me délecterai du simple fait d'être en toi

jusqu'à ce qu'il ait terminé. Ensuite, je vais prendre tes jolies petites fesses jusqu'à ce que tu m'implores d'en finir.

Une onde de frisson lui parcourut la peau. Ses tétons se durcirent, en quête d'attention. Elle se trémoussa d'impatience.

— Bon sang, s'écria Truitt. Dépêche-toi avant que je lui jouisse dessus.

Rick lâcha un ricanement. Sa description était destinée à exciter Jessie, mais elle avait eu le même effet sur son ami.

— Vas-y, dit Truitt. Et passe-moi le putain de lubrifiant.

Rick se leva, alla récupérer le tube et s'assit sur le bord du lit. Il s'étendit sur le dos et en badigeonna son sexe en érection avant de confier le tube à Truitt afin qu'il prépare Jessie à l'accueillir.

Quelques instants plus tard, Truitt la prit dans ses bras et vint la déposer délicatement entre les cuisses de Rick. Celui-ci redressa le buste, l'agrippa par la taille et la ramena contre son sexe.

— Je vais te soulever et te placer à califourchon sur ses cuisses, dit Truitt. Laisse-le te guider.

Jessie jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et décocha à Rick un regard lascif qui aurait mis le feu à un iceberg.

— Dépêche-toi, lança-t-il à Truitt.

Ce dernier la porta comme une plume et l'installa dos à lui, à cheval sur ses cuisses. Il plaça son membre à l'entrée de son sexe, la suréleva légèrement et s'introduisit en elle.

Il l'attira vers le bas et poussa un gémissement d'agonie alors qu'elle enrobait progressivement son gland. Il marqua une pause et s'enfouit un peu plus en elle.

Elle se cramponna à ses genoux et planta les ongles dans sa peau.

— Je te fais mal ?

Elle secoua vivement la tête et l'accueillit davantage en elle.

Il s'enfonça jusqu'à la garde, le souffle entrecoupé. À chaque bouffée d'air, il avait l'impression de vouloir enfiler une corde dans une tête d'aiguille.

Il lui enserra la taille et coula les mains le long de son buste de bas en haut et inversement, la touchant, la caressant, enroulant ses bras autour d'elle pour lui palper les seins. Il avait très envie de jouir et fit son possible pour se retenir.

Il la ramena contre son torse. Jessie poussa un soupir et s'abandonna à son étreinte, ronronnant comme un chaton satisfait. Il adorait le contact de sa chair féminine et douce contre lui. Et son parfum. Il prit une profonde inspiration et enfouit son nez dans sa chevelure pour humer son odeur jusqu'au bout.

Truitt contempla la scène qui se déroulait sous ses yeux. Rick ancré en Jessie, assise à califourchon sur lui, dos à lui, les cuisses très écartées, le sexe exhibé face à lui.

Elle avait la tête renversée en arrière, nichée dans le cou de Rick, les yeux fermés, et son visage affichait une expression d'abandon total. On aurait dit un ange.

Rick prit ses seins en coupe et les soupesa. Truitt ne put résister à pareille invitation. Il se mit à genoux entre les jambes de la jeune femme et aspira la poitrine qu'on lui tendait en offrande.

Jessie émit un couinement, se cambra et engouffra ses mains dans la tignasse de Truitt. Elle lui maintint la tête tandis qu'il suçait l'un après l'autre ses tétons.

— Prends-moi, Truitt, je t'en supplie. Je ne vais pas tenir longtemps et j'en ai trop envie. Je vous veux tous les deux en moi.

Ses désirs étaient des ordres. Il se leva d'un bond et vint se presser contre elle. Il attrapa un préservatif, l'enfila et positionna son sexe à l'entrée de sa féminité.

Elle allait être délicieusement serrée vu que Rick était déjà enfoui en elle. Elle était si étroite que s'insinuer en elle, c'était comme accéder au paradis.

Il s'introduisit en elle.

Elle empoigna ses cheveux.

Rick enroula les doigts autour de ses jambes et les écarta encore, ce qui arracha un gémissement à la jeune femme, qui s'étira autour de Rick.

S'il ne se dépêchait pas, il éjaculerait alors qu'il s'était à peine introduit en elle. Aussi poussa-t-il vigoureusement en elle jusqu'à se retrouver à mi-chemin.

Jessie était incontrôlable. Elle se tortillait et ondulait entre les hommes et il fallut qu'ils combinent leurs forces pour la maintenir suffisamment immobile.

Truitt se retira un peu et plongea de plus belle en elle tout en capturant ses lèvres.

Il prit à la fois sa bouche et son sexe sans aucun ménagement. Il avait atteint sa limite et, de toute façon, la délicatesse n'avait jamais été son fort.

Sa poitrine s'écrasa contre son torse, ses tétons se frottant contre sa peau. Il la tenait prisonnière entre eux. C'était sans doute la vision la plus excitante que Rick ait eue de sa vie.

Une peau d'albâtre prise entre deux corps bronzés.

Il l'agrippa par la taille et se mit à aller et venir en elle, se délectant des petits halètements que lui arrachait chacune de ses poussées.

— Tu vas bientôt jouir, bébé ? gronda Truitt.

— Non, protesta Rick. Pas encore. Je ne veux pas qu'elle jouisse tout de suite. Tu n'as qu'à finir, mais j'ai besoin qu'elle soit encore excitée ou je risque de lui faire mal.

Truitt posa la main sur sa joue dans un geste tendre contrastant avec la brutalité de ses coups de reins. Puis il ferma les yeux et contracta les mâchoires si fort qu'il craignit de se briser les dents.

Il jouit rapidement, son corps tout entier secoué par la violence de son orgasme. Son souffle se précipita, ses jambes s'affaiblirent, ses genoux tremblèrent, et des bouffées de chaleur l'envahirent à plusieurs reprises.

Un dernier coup de boutoir au cœur de sa féminité, et il demeura là, en son centre, frémissant après avoir déchargé sa dernière goutte. Pendant quelques instants, il resta sans bouger, enfoui dans le corps de la jeune femme. Elle était à lui. Il n'existait pas d'intimité plus forte que celle-ci. Une fusion des corps. Des âmes.

Son pouls s'accéléra et, alors qu'il se retirait, il faillit s'écrouler. Dès qu'il se fut écarté, Rick se leva, toujours agrippé à Jessie, et la souleva tout en restant ancré dans ses fesses.

Il se tourna et l'étendit à plat ventre sur le lit. Il sortit un instant, et un petit cri échappa à Jessie.

— Allonge-toi complètement, chérie. Ne mets aucun poids sur ton genou. Je veux que tu te relaxes.

Elle se détendit, la joue pressée contre le matelas et elle ferma les yeux tandis qu'il se plaçait au-dessus d'elle. Il lui écarta à peine les jambes, se contentant de lui séparer les fesses pour glisser son sexe au creux de sa raie. Puis il donna un coup de reins.

Dès qu'il fut en elle, il s'étendit sur son dos, la couvrant totalement de son corps tandis qu'il allait et venait.

Le claquement de sa chair contre celle de la jeune femme était d'un érotisme incroyable. Plus vite. Plus fort. Il planta ses paumes dans le matelas de part et d'autre de ses épaules, et il la prit sans aucune réserve, exactement comme il le lui avait promis.

Truitt était de nouveau excité par la vue qui s'offrait à lui.

Il crut que son ami allait jouir. Mais ce dernier se retira brusquement et retourna la jeune femme sur le dos.

— Tiens son genou pour que je ne lui fasse pas mal, demanda-t-il à Truitt tandis qu'il s'emparait de son autre jambe et l'écartait pour bénéficier d'une vue plongeante sur sa féminité et ses fesses.

Truitt s'exécuta pendant que Rick s'enfouissait encore dans son postérieur.

Dans cette position, Jessie se sentait beaucoup plus vulnérable. Rick la souleva légèrement tandis qu'il la pénétrait. Il approcha la main de son sexe et lui caressa le clitoris.

Elle arc-bouta le dos et son corps se raidit. Puis il glissa son pouce dans sa fente tout en continuant de flatter son bouton de chair.

— Jouis, Jessie. Jouis pour moi.

Ils avaient tous les deux l'air proches de l'agonie. Jessie avait les traits déformés par le plaisir, les yeux fermés. Un cri lui échappa. Elle hurla leurs deux prénoms alors que Rick plongeait en elle une dernière fois.

Il s'affala sur elle. Truitt reposa délicatement sa jambe. Rick roula sur le flanc.

Truitt la recueillit dans ses bras pour qu'elle vienne se blottir contre son torse. Rick s'approcha de son dos et déposa une pluie de baisers sur son épaule nue.

— Ça va ? demanda Rick à voix basse.

Jessie esquisssa un sourire et tourna la tête de manière à croiser son regard.

— C'était incroyable. Truitt et toi, vous êtes... parfaits.

Truitt ne partageait pas complètement son avis, mais son compliment flatta son ego. Il posa un baiser sur son front alors qu'elle fermait les yeux.

— Quand devez-vous partir ? murmura-t-elle.

Rick poussa un soupir.

— Si seulement on pouvait rester... Dans une heure environ.

— Je vais demander à Kirsten de venir me chercher. Elle me déposera à mon appartement. Ça vous évitera de partir plus tôt pour me déposer.

Rick lui caressa les cheveux et frotta son nez contre son oreille.

— Bonne idée. Comme ça, on va pouvoir employer l'heure qu'il nous reste à des choses bien plus intéressantes.

— Je suis d'accord avec lui, répliqua Truitt en capturant les lèvres de Jessie.

OceanofPDF.com

13

Ce n'était pas son meilleur jour mais c'était loin d'être le plus mauvais. Avec de la chance, le pire se trouvait déjà derrière elle et le meilleur restait à venir.

D'humeur plutôt philosophe, Jessie se mit au volant de sa voiture et salua Kirsten de la main en quittant l'allée de sa maison.

Son amie était venue la chercher chez Truitt pour l'emmener récupérer sa voiture chez elle. Elle lui avait proposé de l'accompagner à son appartement afin de l'aider à faire des cartons mais Jessie avait décliné. Elle n'avait pas grand-chose à emballer. Et puis Kirsten devait aller travailler.

Les deux hommes lui avaient déjà envoyé des messages adorables. Elle craignait de s'être lancée dans cette histoire un peu vite. Mais ne pouvait-on pas prendre au moins une décision hâtive dans sa vie ?

Pourvu qu'elle ne vienne pas à le regretter ! Et puis tant pis si c'était le cas, au moins elle se serait sentie vivre.

Elle se gara au pied de son immeuble et poussa un soupir. Cet endroit n'allait pas lui manquer. Elle ne s'y était jamais sentie chez elle. C'était un lieu où elle avait rongé son frein, attendant de rembourser son emprunt, de finir ses études, et de trouver un emploi plus gratifiant.

La comptabilité n'était pas un domaine de travail très folichon, mais tout le monde avait besoin d'un comptable. Les entreprises en embauchaient sans cesse. C'était un secteur stable et Jessie avait un grand besoin de stabilité dans sa vie.

Peut-être qu'avec le temps elle serait en mesure de monter sa boîte. Remplir les déclarations d'impôts et tenir les comptes des petits commerces. L'idée de gérer un jour sa propre affaire et d'avoir sa plaque professionnelle à son nom devant sa porte lui donnait de délicieux frissons.

Plus tôt elle aurait donné son préavis de départ et empaqueté ses effets, plus vite elle pourrait tourner la page. À partir de maintenant, les choses ne pouvaient que s'arranger.

Elle pénétra dans l'appartement et parcourut du regard l'espace étriqué où elle avait vécu depuis son accident. Non, décidément, ça n'allait pas lui manquer.

Enthousiaste à l'idée de se lancer dans une nouvelle aventure, elle gagna la chambre et se mit à emballer ses vêtements. Puis elle se rendit dans la salle de bains et fourra tous ses produits de toilette dans un sac. Elle déposa ses bagages à l'entrée, près de la porte.

Elle était sur le point de vider la cuisine quand un mouvement attira son attention par la fenêtre qui donnait sur la rue. Les sourcils froncés, elle s'approcha du carreau pour jeter un coup d'œil dehors. Son inquiétude s'accrut lorsqu'elle aperçut une voiture de police garée juste devant l'allée qui menait de la rue à son immeuble. Elle n'avait pas osé stationner sa voiture à cet endroit et voilà qu'un abruti de flic lui bloquait à présent le passage.

Elle songea ensuite que l'abruti de flic en question n'était peut-être que Rick et Truitt, et ses joues s'échauffèrent. Elle était à fleur de peau depuis sa récente expérience avec la police.

Jessie sortit sur le perron et jeta un coup d'œil en direction du véhicule. La portière s'ouvrit et une policière grande et élancée descendit de voiture en lui décochant un sourire. Elle remonta l'allée en direction de l'entrée.

Jessie la dévisagea, méfiante.

— Vous êtes Jessie Callahan ?

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ? rétorqua la jeune femme d'un ton belliqueux.

— J'aimerais que vous m'accompagniez au poste. Nous devons vous poser quelques questions supplémentaires sur l'un de vos collègues. Nous enquêtons toujours sur le meurtre de Merriam Powell.

Oh, à présent ils avaient besoin de son aide ? Elle se fichait que cette femme travaille avec Rick et Truitt. Elle pouvait aller se faire voir. Peut-être avait-elle pardonné aux deux hommes mais elle n'avait pas l'intention d'excuser le reste de leur équipe.

— Je suis occupée, répliqua-t-elle sèchement.

La femme arqua les sourcils.

— Ça ne prendra pas longtemps.

— Dans ce cas, vous n’avez qu’à me poser les questions ici pendant que je finis de faire mes cartons.

Sur ces mots, Jessie pivota sur ses talons. À sa grande surprise, l’agent de police s’élança vers elle et la saisit par le coude.

— Vous partez quelque part ? demanda-t-elle.

Elle la lâcha et fit un pas en arrière.

— Ça ne vous regarde...

Sa phrase resta en suspens. Une brûlure la traversa de part en part. Son corps se raidit et une onde de peur la parcourut de la tête aux pieds. Elle ne pouvait ni bouger, ni parler, ni crier. En quelques secondes, ses lèvres s’engourdirent et sa bouche devint très sèche.

Son genou esquinté ploya et elle allait s’écrouler par terre quand la policière s’avança et la retint, un grand sourire aux lèvres. Elle la traîna ensuite jusqu’à sa voiture de patrouille, au bout de l’allée.

Puis elle ouvrit l’arrière du véhicule et y déposa rapidement Jessie comme si elle craignait qu’on ne les surprenne. Jessie s’affala sur le côté. L’agent se pencha en avant.

Jessie eut à peine le temps d’entrevoir la crosse d’un pistolet. Elle reçut un coup violent dans la tête et le néant l’engloutit.

— Je me demande pourquoi Jessie ne décroche pas son portable. Elle a répondu à mon message il y a quelques heures de ça, et depuis, plus rien.

Truitt glissa sa main dans sa tignasse et bâilla à s’en décrocher la mâchoire. Ils avaient passé la journée à interroger les proches et les collègues de la victime.

Il n’avait qu’une envie : rentrer chez lui, prendre Jessie dans ses bras et dormir d’une traite pendant vingt-quatre heures.

Il jeta un coup d’œil à Rick, qui semblait très soucieux.

— Elle déménageait, dit-il pour le rassurer. Elle est sans doute occupée. Ou avec des amis.

— Ça n’explique pas pourquoi elle ne répond pas à son téléphone. Et il n’est pas éteint, autrement je tomberais directement sur la messagerie.

Truitt fronça les sourcils mais, avant qu’il ait eu le temps de répondre à son coéquipier, la sonnerie du bureau retentit.

— Cavanaugh à l'appareil.

— Truitt Cavanaugh ?

— Lui-même. Kirsten ?

Il avait reconnu sa voix.

— Oui, c'est moi. Vous avez eu des nouvelles de Jessie depuis ce matin ?

Un sentiment d'appréhension s'empara de lui. Un nœud se forma dans son ventre. Il décocha un regard à Rick qui scrutait toujours son portable d'un air sombre.

— Non, Rick était en train de me dire qu'elle ne répondait ni à ses appels ni à ses messages. Tu ne l'as pas vue non plus ?

Rick tendit l'oreille. Il s'approcha de Truitt, l'air alarmé, et colla son oreille près du combiné pour suivre la conversation.

— Non, répondit Kirsten. Le truc, c'est que je suis passée à son appartement. Sa voiture est toujours garée là mais la porte d'entrée est fermée à clé. On dirait qu'elle n'est pas là mais où peut-elle être passée si elle n'est pas avec vous ?

— OK. Merci de ton coup de fil. Rick et moi, on va la trouver. Je te le promets.

— Tenez-moi au courant. Je me fais un sang d'encre.

— C'est noté.

Truitt raccrocha et se leva d'un bond. Il saisit sa clé de voiture. Rick s'appuya sur le bureau de son partenaire, les paumes à plat, le visage déformé par l'inquiétude.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Kirsten se fait du souci. Elle n'a pas eu de nouvelles de Jessie de toute la journée. Apparemment, elle est allée jeter un coup d'œil à son appartement et sa voiture y est toujours. Par contre la porte est verrouillée et elle n'a pas l'air d'être là.

— Putain. Il est vingt heures passées et ça fait un sacré moment qu'elle n'a donné aucun signe de vie. J'aurais dû aller m'assurer que tout allait bien, je le savais. Imagine qu'elle se soit blessée chez elle et qu'elle ait perdu connaissance ?

— Allons-y, dit Truitt en quittant le bureau en trombe.

Quelques minutes plus tard, ils parvinrent devant l'appartement de Jessie et se garèrent derrière son véhicule. Rick avait jailli de la voiture sans

attendre que Truitt se soit arrêté. Il descendit à son tour et s'élança vers la porte d'entrée dans le sillage de son coéquipier.

Ils tournèrent la poignée mais c'était fermé. Ensemble, ils enfoncèrent la porte. Au bout de la deuxième tentative, elle céda et ils se ruèrent à l'intérieur.

— Jessie ! cria Truitt. Jessie, tu es là ?

Dans sa hâte, Rick faillit se prendre les pieds dans des valises et se vautrer par terre. Ils se précipitèrent dans la chambre, seule autre pièce composant l'appartement en dehors de la salle de bains. Mais l'endroit était désert.

— Bon sang, où est-elle passée ? s'écria Rick.

— Elle a quasiment fini de faire ses valises. La chambre et la salle de bains sont vides. Il ne lui restait plus que la cuisine. Ses bagages sont près de la porte et sa voiture devant l'immeuble. Où a-t-elle pu aller ?

— J'ai un mauvais pressentiment, dit Rick. Ça va te sembler fou, Tru, mais je n'arrive pas à m'ôter cette idée de la tête.

— Quoi ? Parle.

— Le tueur a appelé pour nous dire qu'il avait sélectionné sa prochaine victime. C'est la première fois qu'il fait ça. Je sais que ça a l'air insensé... Et si ce fils de pute l'avait choisie après l'avoir vue dans le journal télévisé ?

— Ce serait une sacrée coïncidence. Quelles sont les probabilités ? À moins que ce type ne nous surveille. Auquel cas il saurait que nous fréquentons Jessie. Mais c'est grotesque.

— Pourquoi m'appelle-t-il, moi, chaque fois ? demanda Rick sans élever la voix. Pourquoi pas quelqu'un d'autre ? Le chef, par exemple ? Ce n'est pas qu'une question d'attention. De toute évidence, il s'intéresse à moi. Du coup, il est sûrement au courant pour Jessie. À moins que ce ne soit une putain de coïncidence. Quoi qu'il en soit, j'ai le très mauvais pressentiment que ce bâtard a mis le grappin sur Jessie. Et si nous n'agissons pas vite, nous allons la perdre.

14

Jessie se réveilla avec un énorme mal de crâne, les muscles parcourus de tremblements, et l'esprit confus. Comment était-elle arrivée là ? Où était-elle ?

Un doux crépitement résonnait au-dehors. La pluie. Ce bruit apaisa quelque peu ses douleurs. Elle tenta de remuer la tête ; pour une raison qu'elle ignorait, le reste de son corps refusait de lui obéir. Mais à peine eut-elle bougé qu'une brûlure atroce lui transperça le genou.

Elle poussa un cri aigu et voulut déplacer sa jambe mais elle était bloquée. Elle était attachée à une table en bois, complètement nue.

Un visage apparut au-dessus d'elle. Un visage familier. Alors, tout lui revint d'un seul coup en mémoire. La policière qui s'était présentée à la porte de son appartement. Cette chienne l'avait électrocutée !

La femme enfonça la crosse de son pistolet dans le genou de Jessie.

La douleur était tellement insoutenable que Jessie faillit suffoquer. Elle tourna son visage sur le côté, et inspira à fond par le nez pour ne pas vomir.

— Je suis contente que vous ayez repris connaissance. La partie de chasse est sur le point de commencer.

Ces mots furent prononcés avec un tel détachement, un tel calme, qu'une vague de frissons se faufila le long de la colonne vertébrale de Jessie. Étendue sur la table, haletante, elle tâchait désespérément de trouver un sens à tout ça. Pourquoi l'avait-elle enlevée ? Cette femme ne faisait-elle pas partie de la police ?

— Voilà comment ça va se dérouler...

Ses cheveux étaient ramenés en arrière en une queue-de-cheval stricte, si serrée que la peau de son visage se tendait, faisant ressortir ses pommettes anguleuses. Avec un peu de maquillage, elle serait jolie... Jessie

faillit éclater de rire, prenant conscience des pensées ridicules qui lui traversaient l'esprit.

La femme était grande. Très grande. Elle possédait un physique athlétique, un corps tonique sans un seul gramme de graisse.

Elle portait un pantalon de camouflage et un débardeur noir et tenait à la main un vilain couteau où se réfléchissait la faible lumière. Jessie détourna le regard de la lame, devinant qu'elle se trouvait dans une sorte de pavillon de chasse.

La femme se pencha encore un peu plus. Elle était si proche à présent que Jessie distinguait son propre reflet dans la lame.

— Je vais te libérer et tu vas courir. Puis je vais te pourchasser et t'abattre. C'est équitable. Je t'offre une chance de te battre pour ta survie. Toutes celles qui t'ont précédée étaient trop stupides pour en faire bon usage, mais ce n'est pas ma faute. Je leur ai donné l'occasion de s'en sortir.

— Si vous vouliez vraiment que ce soit juste, vous ne m'auriez pas esquiné le genou, rétorqua Jessie, les dents serrées. Vous savez que je ne peux pas courir dans mon état.

La femme haussa les épaules.

— On est capable de se surpasser quand sa vie est en jeu.

Elle glissa soudain la lame le long du flanc de Jessie qui sentit sa chair se déchirer. Elle poussa un hurlement d'horreur tandis que la douleur l'assaillait de nouveau. L'odeur du sang lui parvint aux narines et elle fut prise d'un haut-le-cœur.

— Qu'est-ce que vous faites ? !

Ciel, qu'est-ce qu'elle avait mal ! Elle avait l'impression que son corps était en feu et qu'il était en train de se consumer. Cette femme était complètement tarée. Impossible de discuter avec une barjot.

— Pour traquer une proie, on remonte la piste laissée par son sang. Or je ne peux pas suivre cette piste en l'absence de sang, répondit calmement la femme.

Elle appliqua ensuite la lame sur la jambe abîmée de Jessie et lui fit une entaille superficielle des hanches au genou. Jessie arc-bouta le dos, se débattant contre ses liens tout en poussant des cris de douleur. Les larmes ruisselèrent le long de ses joues et elle ferma les yeux, priant pour se réveiller de ce cauchemar. Pour trouver la force de courir quand le moment viendrait.

— Pourquoi ne m’implorez-vous pas ? s’étonna la femme.

Le ton surpris de sa voix fit tiquer Jessie. Elle rouvrit les paupières.

— Détachez-moi et lâchez-moi dans les bois, qu’on en finisse.

Sa tortionnaire ricana.

— Impatiente de mourir à ce que je vois. Je vous aime bien. En assistant à votre interrogatoire, j’ai su que vous me donneriez plus de fil à retordre que les autres. Ma dernière prise s’est avérée très décevante. Elle n’a même pas voulu courir. Ce n’était pas très amusant.

— Vous êtes complètement givrée, grommela Jessie. Ne perdons pas de temps. Pourvu que je sois là quand on vous arrêtera. Je me ferai un plaisir de vous remettre à votre place.

— Vous croyez vraiment que vos chers inspecteurs vont vous sauver ?

La douleur commençait à surpasser l’adrénaline causée par la colère. Si elle n’était pas libérée sous peu, elle serait incapable de faire plus de quelques pas à travers les bois.

— Non. Je ne compte pas sur eux. (Elle respira longuement pour combattre la douleur accablante.) Je vais m’en sortir toute seule.

Cette fois-ci, la femme éclata de rire mais elle se mit à trancher les cordes qui retenaient Jessie à la table. La surface poisseuse était couverte de sang.

— Vous n’avez qu’à vous imaginer qu’il s’agit d’une sorte de cache-cache version adulte. Je vais aller patienter dans la pièce voisine pour vous donner une avance de cinq minutes. Après quoi, je me lancerai à votre poursuite.

Elle enfila un fusil de chasse à son épaule et quitta la pièce vers l’arrière de la maison. Jessie ne perdit pas une seule seconde. Elle se redressa en sursaut et glissa de la table.

Une douleur vive lui transperça la jambe et son genou fléchit. Elle s’agrippa à la table pour ne pas tomber. Elle se dirigea en titubant vers la porte ; une petite voix dans sa tête lui recommanda de ne surtout pas céder à la panique. Elle s’arrêta et fit un point rapide.

Elle était nue comme un ver et n’avait rien sous la main pour stopper l’hémorragie. Le sang dégoulinait le long de son corps pour aller former une flaque à ses pieds, trahissant ses moindres pas. Autant brandir un signal lumineux. Avec ces traces, la femme allait la retrouver en un battement de cils.

Elle parcourut la cabane du regard mais ne repéra rien qui puisse juguler l'écoulement de sang. Alors, elle songea au crépitement de la pluie. Une bouffée d'espoir monta en elle, une nouvelle dose d'adrénaline se diffusa dans ses veines.

Elle franchit le seuil en boitillant et traversa le porche branlant, souffrant en silence dès qu'elle avait le malheur de poser trop de poids sur sa jambe gauche. Elle se tint sous la pluie quelques instants, le temps de nettoyer le sang de son corps, puis elle courut en direction de la zone qui lui parut la plus touffue de la forêt.

Les dents serrées, elle ravala ses cris de douleur. Consciente de la quantité de sang qu'elle perdait, elle plaqua les mains sur ses blessures et les comprima en trotinant à l'aveuglette. Une fois qu'elle se fut un peu éloignée du pavillon, elle s'agenouilla par terre et gratta le sol avec frénésie, rassemblant des poignées de boue qu'elle plaça sur ses plaies pour les colmater. Elle parsema ensuite des feuilles mortes sur son corps en guise de camouflage.

— Réfléchis, Jessie, se dit-elle en se relevant difficilement.

Elle observa les alentours d'un regard fiévreux. Quelle direction emprunter ? Elle ne voyait rien que des bois plongés dans le noir. Les nuages formaient une voûte dans le ciel. Pas un seul astre de visible. Les étoiles étaient absentes, la lune aussi.

Elle n'avait aucune chance de distancer son bourreau. En revanche, elle pouvait se montrer plus rusée que lui.

Détaler à travers bois comme un animal blessé était la dernière chose à faire. Il fallait qu'elle trouve une bonne cachette où se dissimuler jusqu'au petit jour. À l'aube, elle distinguerait mieux le décor et, surtout, elle verrait la tueuse approcher.

En silence, elle se fraya un chemin à travers les arbres, ignorant la panique qui la gagnait. Les cinq minutes étaient-elles déjà passées ? Elle avait l'impression qu'une éternité s'était écoulée depuis qu'elle avait quitté la maisonnette.

Des épines se plantèrent dans ses pieds, la faisant grimacer, mais elle continua sur sa lancée. Si elle les retirait, il se pourrait qu'elle saigne encore plus. En outre, chaque seconde était précieuse.

Soudain le faisceau d'une lampe torche balaya la forêt. Jessie se figea. Était-ce le fruit de son imagination ? Elle scruta la pénombre sans bouger.

Là. Encore. À environ trois cents mètres d'elle, elle distingua le flash d'une torche à travers les bois.

Son cœur tambourina dans sa poitrine. Une bouffée de panique la saisit à la gorge et elle s'efforça de respirer lentement. Pas question de rester ici ; il fallait qu'elle déguerpisse, mais de manière intelligente.

Elle s'obligea à demeurer immobile le temps de juger de la provenance de la lumière. Le faisceau disparut un instant et son cœur cessa de battre. La folle avait-elle repéré sa piste ?

Elle baissa les yeux pour voir si elle saignait encore en abondance, mais elle ne distinguait rien. Du coup, elle se palpa le corps avec précaution et jura en silence lorsqu'elle sentit sous ses doigts le liquide visqueux du sang.

Au loin, le jet de lumière reparut et se remit à sonder les ténèbres de la forêt. Cette fois-ci, il s'orienta dans sa direction. D'instinct, Jessie plongea au sol et se faufila entre les arbres et les buissons en rampant. Elle alla à l'est de sa position avant de bifurquer au sud, prenant le risque calculé de se rapprocher de la tueuse.

Si son plan marchait, cette dernière passerait devant elle sans s'en rendre compte et, le temps qu'elle rebrousse chemin, Jessie se serait tapie dans une planque jusqu'au petit matin.

Elle croisa les doigts.

Ivre de douleur, elle se demandait à présent si ses pensées avaient un sens. Ce dont elle était sûre, cependant, c'est qu'il n'était pas question de baisser les bras maintenant. Elle n'allait pas s'étendre et se laisser mourir. Au contraire, elle allait forcer son ennemie à sillonner toute la forêt s'il le fallait avant le lever du jour.

15

L'aube filtrait à travers les arbres, aspergeant le ciel sombre d'une lumière pâle. Rick se frotta les yeux et se massa la nuque pour désagréger le nœud qui s'y était formé.

Ils ne savaient pas s'ils fouillaient au bon endroit. Chaque fois que le téléphone de Rick sonnait, il hésitait à décrocher, craignant que ce ne soit le tueur lui annonçant le meurtre de Jessie d'un ton jubilatoire.

Mais il n'avait pas appelé. Il n'avait donné aucune nouvelle.

Le lieutenant avait mobilisé toutes ses unités pour ratisser les bois depuis la veille au soir. Aidés de quelques dizaines de bénévoles, les agents avaient poursuivi leurs recherches jusqu'aux premières lueurs du jour.

En vain.

Pas le moindre signe de Jessie.

— Une nouvelle fournée de bénévoles arrive en renfort avec les équipes de jour, lui apprit Truitt, qui marchait derrière lui à travers la forêt. Ils veulent qu'on se retrouve pour discuter des zones qu'on a déjà vérifiées. Et pour qu'on se mette d'accord afin de couvrir un maximum de terrain.

Rick esquissa une grimace exprimant à la fois la colère et le dépit.

— Vas-y. Moi, je vais continuer à chercher.

Truitt s'arrêta net.

— Pas question qu'on se sépare. Nous allons la retrouver ! Je ne la laisserai pas ici toute seule. Le problème, c'est qu'on tâtonne. Il faudrait qu'on élabore une meilleure stratégie.

Rick pesta mais il suivit Truitt. Ils sortirent des bois pour rejoindre le point de ralliement, dans une clairière non loin de là, où étaient stationnés une multitude de véhicules.

Bull et le chef se tenaient près de Kim Whalen et Victor Manning. Tous étaient vêtus de boots et de vêtements adaptés au crapahutage dans les zones de végétation dense.

— Merci d’avoir répondu à notre appel, dit Truitt tandis qu’il s’avançait vers les agents.

Derrière eux, un autre groupe de bénévoles tout juste arrivés patientait, prêt à recevoir leurs consignes. Truitt ne tenait pas en place, impatient de reprendre les recherches. Mais il s’efforça de se calmer. Il était sur le point de péter les plombs, il le savait.

— Contents de pouvoir être utiles, répondit Bull. Elle compte pour vous, ce qui fait d’elle l’une des nôtres ; en plus on lui doit bien ça après la pression à laquelle on l’a soumise. (Il prit une profonde inspiration et glissa sa main dans ses cheveux.) Putain, ce fils de pute ne l’aurait jamais prise pour cible si elle n’avait pas fait la une des journaux.

Le chef acquiesça d’un air sombre. Kim glissa un coup d’œil vers Truitt mais son regard s’attarda un long moment sur Rick.

— Déplions les cartes. Je pense savoir dans quelle zone on peut orienter nos recherches.

Tandis qu’ils étalaient les plans sur le capot du 4 × 4 du lieutenant, Kim se pencha en avant et indiqua du doigt un périmètre qu’ils avaient négligé.

— Mon père chasse souvent dans ce coin-là. Il existe un petit pavillon de chasse ici, un autre là. C’est très isolé. Vu qu’il n’y a pas eu d’appel, je suppose que le tueur ne veut pas encore que vous la trouviez, ce qui veut dire qu’il fera son possible pour cacher le cadavre.

En entendant ce mot, Rick se raidit et son visage se voila. La boule présente dans le ventre de Truitt prit une dimension monumentale.

— Désolée, bredouilla Kim. J’ai manqué de tact.

S’il ne s’était pas agi de Jessie, Truitt aurait sans doute employé le même langage pour parler de la victime. Tous savaient que Jessie avait très peu de chances de s’en sortir. Mais il tâchait de garder espoir.

Le chef entoura les zones sur lesquelles Kim avait attiré leur attention et traça une ligne droite de ces cercles à leur position actuelle.

— On ira plus vite en 4 × 4.

— En revanche, on ne pourra pas prendre de raccourcis. Les bois sont extrêmement touffus dans cette zone, poursuivit Kim. On pourrait envoyer des quads en reconnaissance et sillonner les parties les plus denses à pied.

— Merci, Kim, murmura Rick. (Il posa la main sur son épaule et la pressa.) Ton aide est appréciable.

Kim lui répondit par un sourire.

— Allons-y.

Son nom résonnait au loin. Jessie se réveilla et tendit l'oreille. Elle était extrêmement faible. Elle voulut répondre aux appels, mais seul un léger murmure franchit ses lèvres.

Lovée dans la boue, elle était arrivée là par le plus grand des hasards, quand elle avait chuté depuis un monticule dans la pénombre. Épuisée, elle s'était frayé un passage à travers les entrelacs de ronces et de buissons épineux. Son corps s'était progressivement recouvert de boue et de feuilles.

Le manteau noir de la nuit s'était peu à peu levé, laissant place à la lumière blanchâtre de l'aube ; une brume inquiétante tapissait le sol. Elle voulut se redresser mais ses bras n'étaient plus assez forts pour la soutenir.

Un bruit lui parvint aux oreilles. Le froissement des feuilles. Un écureuil, un lapin peut-être ? Non, le son était trop lent et mesuré. Des pas d'homme. Plutôt légers. Ceux d'une personne se déplaçant de manière calculée à travers la forêt.

Jessie aurait voulu quitter sa cachette et s'élancer vers le bruit qu'elle percevait. Mais la peur la tétanisait. Elle ferma les yeux et demeura absolument immobile. Elle se mit à divaguer, oubliant un instant qu'elle gisait dans la boue et se vidait de son sang. Qu'une malade se prenant pour le Chasseur Blanc la pourchassait.

— Elle ne perd rien pour attendre, marmonna Jessie en songeant à cette psychopathe.

Cela lui fit le plus grand bien de le dire. L'idée qu'elle puisse un jour se venger de cette femme l'emplit d'un bref sentiment de satisfaction.

Le bruit se rapprocha et la panique la gagna. Et si on découvrait sa planque ? Dans sa position, elle était vulnérable. Elle ne pourrait pas se défendre. Et si cette chienne la repérait et l'abattait d'une balle dans la tête ? À moins qu'elle ne la poignarde ? Et elle qui restait étendue là, recroquevillée dans la boue, à pleurer sur son sort tout en priant pour que personne ne la voie.

Bon sang, si je dois mourir, ce sera en me battant jusqu'au bout. Cette cinglée mérite une bonne raclée.

Elle se releva tant bien que mal ; chaque geste étant un supplice. La douleur était constante, s'insinuant à travers ses membres tel un serpent.

D'une main elle ramassa une grosse pierre, de l'autre une branche de la taille d'une batte. Il lui fallut rassembler toute sa volonté, son désir de survie pour se hisser en position verticale.

C'est alors qu'elle vit la policière. Debout à quelques mètres d'elle, elle scrutait l'horizon à l'aide de jumelles. Elle avait troqué son fusil contre un pistolet porté à l'épaule. Avait-elle repris sa couverture de flic ?

Passant la pierre de sa main gauche à sa main droite, elle visa l'arrière de son crâne et la lança de toutes ses forces. Six années de softball portèrent enfin leurs fruits. Le caillou percuta violemment la tête de la femme, qui s'écroula à genoux.

Jessie se mit à courir. Plus tard, elle se demanderait comment elle avait pu couvrir pareille distance avec un genou en miettes. La douleur était insoutenable mais la crainte de mourir encore plus forte ; elle lui instilla assez d'adrénaline pour lui permettre d'accomplir l'impossible.

Sans lui laisser le temps de réagir, Jessie lui assena un violent coup de bâton dans le dos. La policière s'avachit à plat ventre, le visage dans la boue. D'une main tremblante, Jessie s'empara du pistolet à son épaule et recula, palpant la crosse avec des doigts fébriles. Ne devrait-il pas y avoir une sécurité ? Peut-être pas.

Jessie pointa son arme sur elle.

La policière se remit lentement debout. Elle la dominait par sa taille.

— Jessie ! Oh, mon Dieu, Jessie ! s'écria-t-on dans son dos.

— Kim, que se passe-t-il ?

Les deux voix parvinrent aux oreilles de Jessie, mais elle ne voulut pas détourner la tête de son ennemie. Pas question. Une seule seconde d'inattention pouvait leur coûter la vie à tous les trois.

— Tu mérites de mourir, espèce de cinglée, rugit Jessie.

Kim leva les mains en l'air, les yeux implorants. Incroyable à quel point les fous pouvaient avoir l'air innocents.

— Rick, Truitt, dites à votre copine de baisser son arme. Je crois qu'elle a perdu la tête. Elle est visiblement traumatisée. Elle n'a pas conscience de ses actes.

Jessie ne s'était pas attendue à cette ligne de défense.

— Écoutez, Jessie, je suis de votre côté. Je suis dans le même camp qu'eux, poursuivit Kim en désignant les deux hommes qui se tenaient sur le côté. (Elle se tourna vers eux.) Elle m'a frappée et m'a piqué mon arme. Calmez-la avant qu'elle ne tue quelqu'un.

La main de Jessie se mit à trembler ; l'engourdissement qui l'avait saisie durant la nuit commença à s'estomper.

— Jessie, ma chérie, donne-moi ce pistolet. C'est fini maintenant. Tu es blessée. Laisse-nous prendre soin de toi.

La voix grave et rassurante de Rick l'enveloppa, lui procurant un profond réconfort. Mais elle avait vu le mal dans le regard de cette femme. Elle le voyait de nouveau, derrière son air faussement innocent.

Rick et Truitt la croiraient-ils ? Prendraient-ils partie pour elle contre l'une des leurs ?

Truitt intervint à son tour, la suppliant de ne rien faire d'irréfléchi, comme s'il croyait qu'elle avait perdu la boule et qu'elle avait besoin d'être canalisée.

— Jessie, nous sommes là. Tu as survécu. On va coincer cet enfoiré. Tu as ma parole. Mais tu as besoin d'un médecin. Tu es couverte de sang et tu me fais peur. Abaisse ton arme et laisse-nous t'aider.

— C'est elle, lança Jessie d'une voix blanche. Elle s'est garée devant chez moi. Elle m'a donné un coup de Taser et elle m'a frappée. J'ai perdu connaissance. À mon réveil, j'étais attachée à une table dans un pavillon de chasse. Elle m'a défoncé le genou avant de m'entailler le corps. Pour que je saigne, pour pouvoir suivre ma piste. Elle me réservait le même sort qu'à toutes les autres, mais j'ai été plus rusée qu'elle. Oui, tu m'entends, sale chienne ? J'ai été plus rusée que toi. J'ai gagné. Et je te jure que je vais te casser les dents une fois que Truitt et Rick t'auront arrêtée.

Elle aventura un coup d'œil vers Rick et Truitt. S'ils ne la croyaient pas, s'ils la laissaient seule avec cette femme pendant ne serait-ce qu'une minute, elle allait tenter de lui faire la peau. À moins que Jessie ne la tue avant. Quoi qu'il en soit, quelqu'un allait mourir.

Truitt et Rick paraissaient horrifiés, inquiets, perplexes. Puis un déclic se produisit en eux. Ils comprirent et la colère se peignit sur leur visage.

Truitt dégaina son pistolet et visa Kim pendant que Rick enlaçait Jessie pour lui retirer délicatement son arme des mains.

Ses dernières forces l'abandonnèrent et elle s'effondra par terre avant que Rick puisse la rattraper. Truitt détourna son attention pendant une brève seconde, ce qui donna l'opportunité à Kim de saisir l'arme à sa cheville.

Elle ajusta Jessie. Rick se jeta devant la jeune femme pour la protéger. Jessie hurla, un coup de feu retentit. Et le son résonna à ses oreilles.

OceanofPDF.com

16

Les hurlements de Jessie transpercèrent le silence de la forêt. Rick se figea, ne sachant pas trop qui, de Truitt ou de Kim, avait fait feu.

— Rick, est-ce que Jessie va bien ? s'enquit Truitt.

Rick leva la tête et vit Kim étendue par terre à quelques mètres de lui. L'arme dont elle avait menacé Jessie reposait non loin de sa main inerte.

— Appelle la centrale, Truitt. On a besoin des secours. Elle respire encore ?

Truitt se dirigea lentement vers le corps de sa collègue sans cesser de la braquer de son pistolet. Il s'agenouilla et appliqua son pouce sur sa gorge, au niveau de son pouls. Il secoua la tête.

Alors Jessie se mit à remuer dans les bras de Rick. Elle lui palpa le torse et le dos avec frénésie.

— Tu n'as rien ? demanda-t-elle faiblement. Est-ce que cette folle t'a touché ?

— Je vais bien, Dieu merci, lâcha Rick.

Jessie était dans un état pitoyable. Son corps était couvert d'un mélange de sang, de boue et d'humus auquel s'étaient collées des feuilles mortes. Ses yeux étaient voilés par le choc. Lorsqu'il lui annonça qu'il était indemne, elle lâcha prise et faillit s'effondrer.

Saisie de violents tremblements, elle se cramponna à lui avec désespoir. Rick la fit s'asseoir par terre, ôta sa veste et la passa autour du corps nu de la jeune femme.

Truitt s'accroupit auprès d'eux ; il voulut toucher Jessie. Mais il avait si peur de lui faire mal qu'il se ravisa.

— J'ai prévenu la centrale, mais il faut qu'on se mette en route. Ce sera plus rapide de la ramener que d'attendre les secours. Un hélicoptère va

venir la prendre dans la clairière pour la transporter jusqu'à l'hôpital.

— Frappez-la pour moi, murmura Jessie.

Rick fronça les sourcils. Qu'avait-elle dit ?

— Qu'est-ce qu'il y a, Jessie ?

Elle leva la tête et adressa un regard à Truitt ; elle tenta de bouger la main pour le caresser. Truitt la lui saisit et porta sa paume à ses lèvres. Dans les yeux du policier, elle distingua un mélange de chagrin, d'émotions et de crainte.

— Frappez-la. Je lui avais promis que je m'en sortirais et que je lui casserais la figure une fois que vous l'auriez mise K-O. Alors, faites-le pour moi.

Rick partit d'un rire nerveux. Au bout de quelques instants, il ne savait plus s'il pleurait ou s'il riait. Il se dressa fébrilement sur ses pieds et pesta en se rendant compte à quel point il se sentait faible. Était-ce l'amour qui plongeait un homme dans cet état ?

Truitt passa son bras sous Jessie.

— Ça va sans doute faire un peu mal, ma chérie. Désolé, il faut qu'on te déplace.

— C'est bon, articula-t-elle. Je suis tellement heureuse d'être encore en vie que je pourrais supporter n'importe quoi.

Truitt la souleva et Jessie poussa un cri de douleur à glacer le sang. Les yeux brillants de larmes, il la tint fermement contre son torse.

— Je suis navré de t'avoir fait mal, Jessie.

Elle posa sa joue contre son buste et ferma les yeux.

Pris de panique, Rick posa un doigt sur son cou et fut soulagé de sentir son pouls, quoique léger. Il l'enveloppa délicatement dans la veste afin de la couvrir au mieux.

— Elle est à bout de forces, mec, constata Truitt. Elle a tenu bon jusqu'à notre arrivée.

— Elle s'en est sortie toute seule, commenta Rick en passant devant le cadavre de Kim.

Il s'arrêta, le temps d'envoyer un signal lumineux pour indiquer leur emplacement ainsi que celui du corps de Kim. Puis il rattrapa Truitt.

— En effet, elle n'a pas eu besoin de notre aide, acquiesça Truitt d'un ton admiratif. Non seulement elle a survécu malgré ses blessures et son

genou, mais elle a donné une bonne raclée à Kim. Sans notre intervention, elle l'aurait sûrement achevée.

— Heureusement qu'elle ne l'a pas tuée. Elle a déjà subi assez de traumatismes.

— Putain, tu te rends compte ? Depuis le début, le tueur en série était juste sous notre nez.

Rick n'en revenait toujours pas non plus. Il était rare qu'un tueur en série s'avère être une femme. Qu'est-ce qui avait pu pousser Kim à commettre pareille ignominie ? Manifestement, elle avait perdu la tête. Truitt avait bien fait de la neutraliser. Si elle avait survécu, elle aurait sans doute plaidé la folie, écopé de quelques années dans un établissement psychiatrique et recouvré la liberté.

Parfois le système judiciaire n'était pas à la hauteur.

Rick scruta la jeune femme que Truitt tenait dans ses bras et ravala la boule dans sa gorge. C'était une battante. Il était tellement fou d'elle qu'il avait l'impression que le monde chavirait tout autour de lui.

L'amour n'était pas censé vous tomber dessus. Si ? L'amour était quelque chose qui se travaillait. Qu'on obtenait au prix de nombreux efforts. Il n'y avait qu'à prendre l'exemple de ses parents qui se donnaient du mal jour après jour pour faire fonctionner leur mariage et faire en sorte de satisfaire leur partenaire. Mais peut-être que l'amour arrivait comme ça, comme par miracle, et que l'engagement consistait à faire marcher une relation *après* être tombé amoureux.

Une nuée d'agents de police accompagnés d'un groupe de bénévoles rappliquaient dans leur direction, attirés par le signal lumineux envoyé par Rick. Lorsqu'ils tombèrent nez à nez avec Truitt qui portait Jessie dans ses bras, des cris de joie fusèrent et résonnèrent à travers la forêt.

Jessie remua et tenta de lever la tête. Mais les hurlements de célébration parurent lui faire peur. Elle enfouit son visage dans le cou de Truitt, et Rick s'empressa de venir se placer devant son ami pour le protéger de la foule.

— Allons-y. L'hélicoptère ne devrait plus tarder à atterrir. Il faut qu'on se dépêche de la transporter à l'hôpital.

Ils laissèrent à leurs collègues le soin de sécuriser le périmètre de la scène et se hâtèrent de rejoindre le point de ralliement des recherches.

En jaillissant dans la clairière, une nouvelle salve de félicitations les accueillit. Deux secouristes se précipitèrent auprès d'eux et prirent Jessie

des bras de Truitt, réticent à la lâcher. Ils la déposèrent sur une civière.

— Heure d'arrivée de l'hélicoptère estimée à deux minutes, dit l'un des urgentistes.

Rick et Truitt restèrent auprès de Jessie tandis que les brancardiers nettoyaient les plaies sur ses bras pour lui mettre une perfusion.

Leur supérieur s'approcha et les attira à l'écart.

— Qu'est-ce qui s'est passé dans les bois ? Vous pensez vraiment que Kim était notre tueur en série ? C'est un bon flic. Je n'arrive pas à croire qu'elle soit coupable de ces meurtres. Nous nous serions doutés de quelque chose.

Truitt prit un air grave.

— Elle a voulu tirer sur Jessie. Alors que Rick l'avait désarmée. Jessie ne la menaçait pas. Mais elle s'est emparée de son arme de secours. Sans mon intervention, elle aurait abattu Jessie et Rick de sang-froid.

Leur chef lâcha un juron.

— Ça n'a aucun sens !

— C'est Kim qui nous a indiqué la zone où se planquait Jessie, répliqua Rick d'une voix tendue. Jessie a réussi à lui échapper la nuit dernière quand elle s'est lancée à sa poursuite. À mon avis, Kim est revenue ici dans l'espoir de la trouver avant nous et de finir ce qu'elle avait commencé.

Le chef passa sa main sur son visage et dans ses cheveux.

— Je n'arrive pas à y croire. C'est complètement insensé.

La colère et la surprise se peignirent sur les traits de leur supérieur, faisant ressortir ses rides. Ils étaient tous au bout du rouleau. Ils manquaient de sommeil et tout le monde était ahuri de constater que la personne qu'ils pourchassaient depuis des mois, le fou responsable de tant de meurtres abominables, était l'un des leurs.

Le rugissement de l'hélicoptère attira leur attention. Ils levèrent la tête en direction du ciel. Sans perdre un instant, les secouristes soulevèrent la civière et s'élancèrent vers la zone d'atterrissage. Jessie avait une perfusion dans chaque bras.

— Allez-y, leur ordonna le chef. On reparlera de ça plus tard. Je me doute que vous avez envie d'être à ses côtés.

Les deux hommes ne se firent pas prier. Mais une fois parvenu devant l'engin où on chargeait Jessie, on leur dit qu'il n'y avait pas assez de place pour eux.

Malgré leur frustration, ils ne voulurent pas retarder l'hélicoptère et ils s'écartèrent.

— Viens, dit Rick en saisissant Truitt par le coude. Je vais conduire.

OceanofPDF.com

17

Truitt arpentait la salle d'attente des urgences ; il consulta sa montre pour la énième fois. Cela faisait plusieurs heures que les médecins avaient pris en charge Jessie, et personne n'était venu les informer de son état de santé.

Kirsten faisait un esclandre au bureau d'accueil, exigeant des nouvelles sur-le-champ. La réceptionniste tentait de la calmer, mais la jeune femme trépignait de colère. Truitt admirait le dévouement que cette fille témoignait à Jessie.

Rick était avachi sur un fauteuil près d'une fenêtre, l'expression impassible.

Au bout d'un très long moment, une infirmière surgit dans la salle et appela la famille de Jessie Callahan.

Rick se dressa d'un bond et Kirsten rappliqua au pas de course.

L'infirmière les escorta le long d'un couloir. Elle marqua un temps d'arrêt devant une chambre.

— Attendez le médecin ici, leur dit-elle. Il va venir vous parler dans quelques instants.

Elle pénétra ensuite dans la chambre et Truitt se hissa sur la pointe des pieds pour jeter un coup d'œil à l'intérieur. Il entraperçut Jessie étendue sur un lit, entourée par une équipe médicale qui lui bloquait la vue. Du coup, il ne put même pas voir si elle avait repris connaissance ou pas.

Kirsten poussa un long soupir et s'adossa contre le mur.

— Ça va ? demanda Rick.

Elle hocha la tête, chassant une larme qui roulait sur sa joue.

— Elle a déjà enduré tellement de choses. Son accident de voiture fut un coup très dur pour elle. Les médecins n'étaient même pas sûrs qu'elle

puisse un jour remarcher sans l'aide d'une canne. Et maintenant ça. On l'accuse de meurtre. Ensuite elle est kidnappée par une malade mentale. Jusqu'où ça va aller ? Elle n'a jamais fait de mal à personne. Elle travaille dur. C'est la fille la plus adorable au monde. Elle a le cœur sur la main. C'est comme si le destin s'acharnait contre elle.

Truitt lui pressa affectueusement l'épaule.

— Elle a beaucoup de chance d'avoir une amie comme toi. Ne t'en fais pas. À présent, nous sommes là pour veiller sur elle. Nous allons bien nous en occuper. On l'aidera à surmonter ce coup dur. Elle peut compter sur nous.

Kirsten tourna son visage ravagé par les larmes vers Truitt.

— Tu me le promets ? Je veux juste son bonheur.

Rick vint se placer de l'autre côté de la jeune femme et, imitant son ami, posa la main sur son épaule.

— Tu as notre parole.

La porte s'ouvrit et un médecin, la quarantaine, les dévisagea tous les trois tour à tour.

— Docteur Anderson, dit-il en tendant la main vers Truitt. Je suis le chirurgien orthopédiste de garde.

— Truitt Cavanaugh. Mon coéquipier Rick Broughman et Kirsten, l'amie de Jessie. Comment va-t-elle ? demanda-t-il d'une voix à la fois inquiète et impatiente.

Après avoir serré la main à Rick et Kirsten, le médecin croisa les bras sur son bloc-notes et s'appuya contre le mur près de la porte de la chambre.

— L'urgentiste finit de recoudre ses blessures. Elle a perdu beaucoup de sang mais les entailles n'étaient pas profondes au point de causer des dommages internes. Ce qui m'inquiète, c'est son genou, qui avait déjà subi un lourd traumatisme lors d'un précédent accident. Pour être tout à fait franc avec vous, je ne sais pas comment elle a trouvé la force de s'échapper. Étant donné l'état de son genou, elle n'aurait même pas dû pouvoir marcher, encore moins courir. Sa rotule est en miettes. Nous allons la monter au bloc dans quelques instants pour tenter de reconstruire l'os. Si ça n'est pas possible, nous devons mettre une prothèse.

— Pourra-t-elle marcher de nouveau ? s'enquit Kirsten.

— En général, je préfère ne pas me prononcer. Ça dépend vraiment du patient, de sa détermination, du succès de l'opération. Chaque cas est

unique. Mais dans celui de Mlle Callahan, je peux vous affirmer sans hésiter qu'elle remarchera, et très vite. Elle aura besoin de rééducation et elle devra se déplacer en fauteuil roulant dans les premiers temps avant de passer aux béquilles. Mais vu la volonté de cette jeune femme, je suis certain qu'elle recouvrera l'ensemble de ses capacités. Est-ce que son genou sera comme neuf ? Non. Mais elle vivait déjà avec un genou abîmé.

— Est-ce qu'on peut la voir ? l'interrompit Truitt.

— Je n'y vois pas d'inconvénients. Elle est sous antalgiques, ce qui la rend somnolente. Nous voulons qu'elle bouge le moins possible pour ne pas aggraver sa blessure au genou. Nous avons immobilisé sa jambe le temps de la monter au bloc opératoire. Dès qu'ils auront fini de la recoudre, vous pourrez entrer et la voir pendant quelques minutes avant qu'on l'emmène.

— Merci, répondit Rick.

Le médecin s'éloigna et ils attendirent tous les trois devant la chambre de Jessie, impatients. Incapable de rester tranquille, Truitt se mit à faire les cent pas dans le couloir, le regard rivé au sol.

Quinze minutes plus tard, la porte se rouvrit et l'infirmière les invita à entrer. Truitt se rua dans la chambre, suivi de Rick et de Kirsten.

Il s'approcha de son chevet, Kirsten derrière lui tandis que Rick se plaçait de l'autre côté du lit.

Jessie semblait très vulnérable.

Sa jambe droite était bandée du genou à la hanche. L'autre était immobilisée par une large attelle en plastique. La blouse d'hôpital ne couvrait que partiellement ses seins et une partie de son flanc gauche. Le droit arborait un épais pansement à l'endroit où l'on avait recousu son entaille.

Elle était étendue, totalement immobile, les paupières fermées. Son souffle était si léger que Truitt se pencha sur sa bouche pour vérifier qu'elle respirait toujours.

Elle avait une perfusion dans chaque bras. Du coup, il ne savait pas où la toucher. Elle était reliée à tout un tas de matériel médical. Il opta finalement pour sa main, qu'il serra, puis il s'inclina pour déposer un baiser sur son front.

— Jessie, murmura-t-il. Nous sommes là, bébé. Tu vas bien maintenant. Ils vont prendre soin de toi ; ensuite, Rick et moi nous te ramènerons à la maison.

Elle ne remua pas.

Il lui caressa le front, chassant les mèches de ses yeux. Pendant un long moment, il la contempla en silence, la poitrine serrée et les yeux qui picotaient.

Puis il glissa secrètement au creux de son oreille :

— Je tiens à ce que tu saches que je t’aime, Jessie. Je t’aime depuis le premier regard, mais j’ai toujours eu une trouille bleue de dire ces mots. Plus maintenant. Tout ce que je redoute, c’est que tu me quittes.

Il lui baisa la tempe et elle bougea très légèrement.

— Tu n’es plus seule, Jessie. Rick et moi, on est là. On ne s’en ira pas. On sera là à ta sortie du bloc. Et pendant toute ta convalescence.

Ses yeux s’ouvrirent lentement et elle le dévisagea d’un œil languide. Puis elle esquissa un sourire. Un sourire si attendrissant que le cœur de Truitt bondit dans sa poitrine.

— Tu es là, murmura-t-elle.

— Évidemment.

— Où est Rick ?

Celui-ci lui caressa la joue ; elle tourna lentement la tête dans sa direction.

— Je suis là, Jessie. Et Kirsten aussi.

Jessie jeta un coup d’œil au bout du lit et sourit.

— Salut, toi, dit-elle d’une voix à peine perceptible.

— Comment tu te sens ? demanda Truitt avec douceur.

— Heureuse, souffla-t-elle.

Sa réponse les surprit. Truitt fronça les sourcils, se demandant si les médicaments n’avaient pas atteint son cerveau.

— Je suis vivante, dit-elle dans un chuchotis. J’ai survécu. Je me l’étais juré. C’est tout ce qui compte pour l’instant.

— Tu as bien raison, acquiesça Rick.

Jessie reporta les yeux sur Truitt. Elle avait les paupières lourdes.

— Tu m’as dit que tu m’aimais ?

Il posa un baiser sur son front, inhalant son odeur. Elle sentait le sang, la terre et les produits antiseptiques de l’hôpital, mais il l’apprécia tout de même car elle portait un autre parfum aussi, celui du courage et de la volonté de vivre.

— Oui, répondit-il à voix basse. Mais nous en reparlerons plus tard quand tu auras moins mal et que tu ne seras plus sous l'effet des médicaments.

La porte s'ouvrit et l'infirmière reparut.

— Navrée mais nous allons la monter au bloc. Vous pouvez patienter dans la salle d'attente du service de chirurgie. Les médecins viendront s'entretenir avec vous une fois l'opération terminée.

Kirsten bouscula Truitt pour aller poser un baiser sur la joue de son amie.

— Tiens bon, copine. C'est bientôt fini.

Lorsque Kirsten s'écarta, Rick et Truitt se penchèrent en même temps pour embrasser Jessie.

— Tu es une battante, dit Rick. Nous serons là à ton réveil.

18

Jessie se réveilla dans un nuage de coton. Pendant un long moment, elle scruta le blanc, tâchant de se repérer dans cet espace laiteux. Peu à peu, les bruits autour d'elle refirent surface. Elle se rendit compte qu'elle fixait un plafond et que quelqu'un à côté d'elle prononçait doucement son prénom.

Elle coula un regard vers la voix et vit une femme souriante vêtue d'une blouse d'hôpital.

— Ah, vous êtes réveillée. Bon retour parmi nous. Est-ce que vous avez mal quelque part ?

Si l'infirmière n'avait pas évoqué la douleur, Jessie aurait sans doute continué à flotter dans sa petite bulle. Malheureusement, la réalité la fit brusquement éclater, s'insinuant jusqu'à son genou et sa hanche.

Elle avait la bouche très sèche. Elle voulut parler mais ses lèvres étaient gercées et sa gorge la faisait souffrir ; les sons qui s'échappèrent de sa bouche se réduisirent à des râles. Aussi se contenta-t-elle de hocher la tête. Plusieurs fois afin que l'infirmière comprenne bien.

Elle trifouilla sa perfusion et, quelques instants plus tard, la jeune femme se remit à flotter sur un petit nuage très doux où la douleur n'existait plus.

Lorsqu'elle reprit conscience, elle entendit de nouveau son prénom. Sauf que cette fois, les voix étaient plus graves et plus tendres. Elle esquissa un sourire rêveur.

Un léger rire lui fit ouvrir les yeux.

Truitt et Rick étaient penchés au-dessus de son lit ; ils la fixaient d'un regard empli d'inquiétude et d'amour.

— Coucou, toi, dit Rick. L'infirmière trouve que tu as dormi un peu trop. Elle nous a demandé de te réveiller.

Jessie fronça les sourcils.

— Plut tôt tu te réveilleras, argumenta Truitt, plus tôt on te transférera dans ta propre chambre.

— D'accord, articula-t-elle avec difficulté.

Rick l'embrassa. Truitt glissa sa main sous la sienne et, avec ses pouces, il lui massa les jointures. Ils avaient un besoin irrépressible de la toucher.

— Je vais bien ? demanda-t-elle d'une voix râpeuse.

— Oui, ma chérie, la rassura Rick en déposant un baiser sur sa tempe.

Elle poussa un soupir de soulagement. Elle était encore trop groggy pour juger de l'état général de son corps, des zones qui la faisaient souffrir, mais ses amis ne paraissaient pas trop alarmés, ce qui voulait dire qu'elle n'était pas aux affres de la mort.

Elle baissa les yeux sur le plâtre qui immobilisait sa jambe et son souffle se suspendit.

— Mon genou ?

Les deux hommes échangèrent un regard.

— Dites-moi la vérité.

— Le chirurgien orthopédiste pense que tu as besoin d'une prothèse. Étant donné ta blessure précédente et les douleurs que ton articulation te cause. Il veut discuter de cette éventualité avec toi, expliqua Rick.

Elle fit la grimace.

— Ce n'est pas si grave, la réconforta Truitt. La pose d'une prothèse soulagera tes souffrances et ton genou sera plus fort.

Elle pressa ses paupières pour réprimer ses larmes. Jusque-là, elle n'avait pas craqué, même face à une mort certaine.

— Jessie, ne pleure pas, chérie.

Elle rouvrit les yeux et les larmes dégoulinèrent, brouillant sa vision.

— Je n'ai pas les moyens de me payer ce genre d'opération. Je suis au chômage. Je n'ai pas de couverture sociale. Je suis encore en train de rembourser les frais de mes opérations passées. Et maintenant, je peux dire adieu à mes études.

Elle se mordit la lèvre, honteuse de paraître si défaitiste. Elle avait survécu. Elle était en vie. C'était l'essentiel, non ? Bon, elle ne pourrait peut-être plus marcher, et alors ? Elle se servirait d'une canne. Ou bien de béquilles. D'un fauteuil roulant, s'il le fallait. Elle était *en vie* !

Truitt s'accroupit à son chevet pour se mettre à sa hauteur et la regarder dans les yeux.

— Tu te rappelles ce que je t'ai dit juste avant que tu ne montes au bloc ?

Après une brève hésitation, elle hocha la tête et interrogea Rick du regard. Comme si elle attendait de lui... la même déclaration.

Rick se pencha en avant, posa un doigt sous son menton et l'invita gentiment à tourner le visage vers lui. À croire qu'il avait lu dans ses pensées.

— Je t'aime, Jessie. Je te l'ai dit dans les bois, mais tu avais perdu connaissance. Je te l'ai dit dans ma tête des millions de fois. À présent, je te le dis à voix haute. Je t'aime.

Cette fois, elle ne tenta pas de refouler ses sanglots. Les larmes ruisselèrent le long de ses tempes pour aller se perdre dans sa chevelure. Truitt approcha sa bouche et en captura une entre ses lèvres, dans un baiser d'une tendresse infinie.

Puis il murmura au creux de son oreille.

— Si je te le répète, c'est pour que tu saches que tu n'es pas seule. Nous allons t'aider à surmonter cette épreuve. Tu m'as bien entendu, j'ai dit « nous ». Nous allons t'accompagner du début à la fin. Et tu sais quoi ? Nous trouverons une solution. Tu vas te faire poser cette prothèse et ensuite tu feras ta rééducation.

Le regard de la jeune femme navigua d'un homme à l'autre. Elle n'osait pas espérer, exprimer à voix haute des mots qui lui rongeaient l'esprit. Elle s'humecta les lèvres et prit son courage à deux mains.

— Vous êtes tous les deux d'accord pour... si... enfin, vous ne serez pas fâchés si...

— Si quoi, chérie ? demanda Rick en lui effleurant la joue de l'index.

— Si je vous aime tous les deux, chuchota-t-elle.

— J'espère bien que c'est le cas, marmonna Truitt. Autrement, ça risquerait de peser lourdement sur notre amitié. Sans oublier le bordel que ça ferait lorsque ni l'un ni l'autre d'entre nous n'accepterait de renoncer à toi.

Elle eut de plus en plus de mal à se concentrer, la douleur dans sa jambe augmentant peu à peu. Elle savait que ce moment était important. Il allait

sans doute marquer un tournant dans sa vie, scellant son avenir. Leur avenir. Mais les mots lui vinrent difficilement.

Un gémissement franchit ses lèvres sans qu'elle puisse le réprimer.

— J'appelle l'infirmière, dit Rick, inquiet.

— Non, protesta-t-elle en lui attrapant le bras alors qu'il s'apprêtait à s'éloigner. Pas tout de suite. S'il vous plaît. Il faut que... j'ai quelque chose à vous dire avant.

Un soupir lui échappa et elle ferma les yeux, luttant contre la nouvelle vague de douleur.

— Chut, dit doucement Truitt en lui caressant le front.

Rick se retourna vers elle, l'air soucieux.

— Je vous ai posé une question, mais je n'ai rien dit en retour. Or j'ai besoin de le dire... Je vous aime tous les deux.

Le regard de Rick se réchauffa. La main de Truitt s'immobilisa sur son front. Elle glissa un coup d'œil dans sa direction et vit la joie illuminer ses yeux. Rick revint à son chevet et s'empara de ses lèvres.

— Je t'aime aussi, Jessie. À présent, tu m'autorises à aller chercher l'infirmière ?

— Le médicament qu'elle m'administre me donne envie de dormir.

Le sourire de Truitt lui mit du baume au cœur.

— Ce n'est pas grave, chérie. Nous serons là à ton réveil pour te répéter à quel point nous t'aimons.

Six mois plus tard

— Pourquoi est-ce qu'elle a refusé qu'on l'accompagne chez le kiné ? maugréa Truitt.

Il se rassit dans son fauteuil en consultant sa montre. À cette heure-ci, elle avait déjà effectué la moitié de sa séance. Il mourait d'envie de sauter dans sa voiture et d'aller la récupérer.

— Je ne sais pas, répliqua Rick. Elle n'a même pas voulu qu'on la dépose devant la porte. Ça lui aurait pourtant évité de traverser le parking avec sa canne.

— Peut-être qu'on lui tape sur les nerfs. Tu trouves qu'on est trop envahissants ?

À cet instant, Bull hasarda la tête dans leur bureau.

— Salut, les mecs, j'ai entendu dire que Jessie avait sa dernière séance de rééducation aujourd'hui. Comment va-t-elle ?

— On n'en sait rien, rétorqua Rick, amer. Elle n'a pas voulu qu'on l'y conduise.

— Dites-lui qu'on est de tout cœur avec elle.

— On n'y manquera pas, dit Truitt en saluant Bull de la main.

Les six derniers mois avaient été éprouvants pour Jessie ; en même temps, ç'avait été une période placée sous le signe du bonheur et de la découverte. Ensemble, ils avaient posé les jalons d'une relation peu conventionnelle. Un ménage à trois.

Les médias s'étaient emparés de l'histoire incroyable de Jessie. En quelques jours à peine, le public, ému par son histoire, avait établi une cagnotte pour l'aider à couvrir ses frais médicaux.

L'université locale lui avait même offert une bourse d'études afin qu'elle puisse achever son cursus. Du coup, elle avait suivi des cours à

distance. Et dès le semestre suivant, elle pourrait retourner à la fac.

Surtout, ils avaient vécu ensemble, tous les trois. À sa sortie de l'hôpital, Jessie s'était installée chez Truitt. Dans les semaines suivant son opération, Kirsten lui avait rendu visite régulièrement pour l'aider quand ses deux compagnons étaient de service.

Ça n'avait pas été rose tous les jours. À la suite de son intervention chirurgicale, Jessie avait été en proie à de violents cauchemars. La douleur était quasi permanente. Elle trouvait difficilement le sommeil et lorsqu'elle arrivait enfin à dormir, elle se heurtait à ses démons intérieurs.

Très protecteurs, Truitt et Rick l'avaient dorlotée tout du long. Ils passaient leur temps à s'assurer qu'elle prenait soin d'elle. Dès qu'elle en faisait trop, ils la sermonnaient. Ce qui avait tendance à agacer la jeune femme.

Mais chaque jour qu'ils passaient en sa compagnie était un miracle. Jessie était une véritable bénédiction.

La folie de Kim demeurait un mystère. Une enquête poussée sur sa vie avait révélé une femme aigrie nourrissant une haine farouche pour les autres femmes. Des femmes qu'elle considérait comme faibles et inférieures. Dans son esprit, toutes ses victimes avaient commis une faute. C'était d'ailleurs pour cette raison qu'elle les choisissait. Kim relevait des détails futiles négligés lors des enquêtes. Mais pour une femme instable et profondément dérangée, ces broutilles avaient pris une proportion démesurée, des péchés impardonnables pour lesquels Kim avait décidé de châtier les jeunes femmes.

Les autorités n'avaient pas pu déterminer avec précision le moment où la policière avait perdu les pédales. Ses premières années de service étaient impeccables. Kim avait donné l'image d'une policière motivée possédant un sens de la justice infaillible.

La raison la plus plausible de sa folie, s'il en était une, était une affaire sur laquelle elle avait travaillé trois ans plus tôt. Une jeune mère qui avait maltraité et tué ses enfants, et qui avait finalement été relâchée, pour vice de forme. Kim avait pris cette affaire très à cœur, ce qui lui avait valu de prendre un congé maladie pendant quelque temps. À son retour, elle avait paru plus taciturne et plus renfermée. Mais jamais ses collègues ne se seraient doutés que sous ses dehors irréprochables se cachait une tueuse en série.

Qu'est-ce qui l'avait poussée à torturer et à tuer des innocentes ? Cette question hantait Rick et Truitt. Peut-être qu'ils n'auraient jamais la réponse. Ils devraient se contenter d'hypothèses non vérifiables.

On avait également découvert qu'elle était obsédée par Rick. Cette découverte les avait bluffés. Personne n'avait jamais rien soupçonné. Si elle avait choisi Jessie pour cible, c'est parce qu'elle était persuadée que la jeune femme s'était effectivement servie de Truitt et Rick pour se fournir un alibi.

Aux yeux de Kim, Jessie avait commis un péché impardonnable qu'elle se devait de punir.

— Hé, mec, il est l'heure, dit Rick en vérifiant encore sa montre. Allons chercher notre femme.

Truitt se leva, impatient de retrouver Jessie. À vrai dire, il n'avait pas encore réussi à surmonter ses propres démons, des démons qui le hantaient depuis qu'il avait failli la perdre.

Jessie enroula la serviette autour de son cou et s'allongea sur le dos, le souffle saccadé. Elle était fatiguée. Et la série d'exercices qu'elle venait de pratiquer avait fatigué son articulation. Son genou lui faisait mal. Pourtant, un sentiment d'excitation vertigineux frémissait dans ses veines. Aujourd'hui, elle allait surprendre Rick et Truitt et marcher jusqu'à eux sans l'aide de sa canne.

— Comment vous sentez-vous ? lui demanda Carmen, sa thérapeute.

Jessie afficha un sourire radieux.

— Fatiguée. Euphorique. Excitée et nerveuse à la fois.

— Vous avez de quoi être fière. Vous avez fait d'incroyables progrès en très peu de temps.

Jessie se pencha en avant pour se frotter le genou mais Carmen s'installa sur le tabouret face à elle, repoussa sa main, et se mit à la masser pour faire passer la douleur.

— Je suis prête à tourner la page, déclara Jessie à qui le fait de prononcer ces mots fit le plus grand bien. J'ai consacré beaucoup trop de temps à questionner le passé. À présent, il me faut aller de l'avant.

Carmen approuva ses paroles d'un sourire.

— Si seulement tous mes patients étaient aussi motivés que vous. Le problème, c'est que je me retrouverais au chômage.

Le téléphone de Jessie vibra, lui signalant qu'elle venait de recevoir un message. Elle le sortit de sa poche et sourit en lisant le texto de Kirsten.

Je croise les doigts pour toi, copine. Mets-en-leur plein la vue.

Elle rangea son portable et prit une profonde inspiration. Il était l'heure et elle craignait que les deux hommes ne gâchent sa surprise en se présentant en avance à la clinique.

— Je suis prête, dit-elle à Carmen.

La kinésithérapeute se mit debout et tendit la main à Jessie, qui fit non de la tête.

— Je peux le faire seule.

Jessie poussa sur ses jambes, plia le genou une fois, avant de transférer tout son poids dessus. Elle éprouva quelques picotements et une légère douleur.

Elle fit quelques pas pour tester son équilibre sans sa canne. Une onde de délice la parcourut, suivie d'une vague d'euphorie.

— Vous voulez que je vous accompagne jusqu'à l'entrée ? demanda Carmen avec un grand sourire.

— Non, merci. Il faut que je le fasse seule.

Tandis que la jeune femme se dirigeait vers la sortie, l'équipe de thérapeutes qui avaient travaillé avec elle tout au long de sa convalescence se rassembla et l'applaudit. Ses joues la brûlèrent et les larmes lui montèrent aux yeux.

Joseph, l'un des techniciens, lui lança un baiser et lui tint la porte ouverte alors qu'elle avançait sur le seuil ensoleillé.

À peine eut-elle posé le pied sur le bitume du rond-point, devant la clinique, qu'elle porta son regard au loin. Sur le parking, elle aperçut Rick et Truitt qui marchaient dans sa direction. Ils ne l'avaient pas encore vue.

Jessie pressa le pas. Elle quitta l'auvent, laissant derrière elle le bâtiment où elle avait passé tant de temps ces derniers mois.

Elle refréna son élan, craignant de trébucher en avant alors qu'elle était sur le point de vivre son moment de gloire. Ravie, elle s'aperçut qu'elle ne boitillait que très légèrement. Certes, elle marchait plus lentement qu'avant, mais cela changerait peu à peu. Le temps qu'elle reprenne confiance en elle.

Pour l'heure, l'essentiel, c'était qu'elle arrive à se déplacer sans béquilles ni canne.

Les deux hommes se rapprochaient. Elle ne les quitta pas du regard. Bientôt, leurs yeux se posèrent sur elle et ils la reconnurent. Truitt s'arrêta net. Rick avança encore de quelques pas avant de se figer.

Ils parurent tout d'abord sous le choc ; puis un lent sourire illumina leur visage. Truitt poussa un petit cri victorieux et s'élança vers elle, Rick dans son sillage.

Le premier la prit dans ses bras et la fit tourner dans les airs, lui arrachant un éclat de rire. Puis il la reposa par terre avec le plus grand soin, lui tenant le bras comme s'il redoutait qu'elle ne chancelle.

— Alors, qu'est-ce que vous en pensez ? dit Jessie.

Elle lâcha la main de Truitt et pivota lentement sur elle-même. Quand elle marqua un temps d'arrêt, Rick avait les yeux qui pétillaient et Truitt souriait d'une oreille à l'autre.

— Ce que j'en pense, articula lentement Rick, c'est que tu es une femme extraordinaire. Je suis très fier de toi, Jessie. Tu es une vraie battante.

Jessie l'enlaça par la taille et le serra fort.

— Je n'aurais jamais pu faire ça sans votre aide à tous les deux. Je vous aime tellement. Je n'oublierai jamais le soutien que vous m'avez apporté tout au long de mon rétablissement.

À peine se fut-elle écartée de Rick que Truitt l'attira contre lui et enroula un bras puissant autour d'elle.

— Ça te dit qu'on rentre à la maison et qu'on te montre à quel point on t'aime et on t'admire ? dit Truitt.

Elle les prit tous les deux par la taille et les laissa se blottir contre elle tandis qu'ils se dirigeaient vers le pick-up.

— Cette idée me plaît. Un homme ne montre jamais assez à sa femme combien il l'aime.

— Tu as bien raison, gronda Rick en s'emparant de sa bouche. Nous avons prévu de te le prouver pendant les cinquante prochaines années.

OceanofPDF.com

KARIN TABKE
Sublime tentatrice¹

OceanofPDF.com

OceanofPDF.com

À toutes les filles qui veulent juste s'amuser !

OceanofPDF.com

1

Ce jour-là, la vie de Colin Daniels, flic sous couverture à New York, allait prendre un tournant décisif. Or ce bouleversement ne serait lié ni à la blonde occupée à lui faire une fellation ni à la rouquine assise sur son visage.

Charlie Sheen possédait peut-être du sang de tigre et l'ADN d'un Adonis¹, mais à trente-quatre ans Colin avait la libido d'un adolescent de seize ans et l'endurance d'un taureau brahmane. Cerise sur le gâteau, il avait la chance de pouvoir exercer les deux en compagnie d'une créature différente chaque soir. Cette nuit-là, le menu qu'il avait commandé aurait presque suffi à lui faire oublier l'appel qu'il attendait.

Colin donna un coup de reins entre les lèvres succulentes de la blonde et enfonça les doigts dans le petit derrière de la rouquine tout en glissant la langue entre les replis de sa féminité. Quand la blondinette se mit à accélérer les va-et-vient de sa bouche sur son sexe, il ôta sa main d'une fesse et l'engouffra dans sa chevelure pour la ralentir. Il aimait qu'on le suce lentement et jusqu'à la garde. La blonde gémit, lui massa les testicules et l'engloutit.

Il poussa un grondement de plaisir. La rouquine parut jalouse du plaisir que sa copine prodiguait à leur homme.

Elle tendit les bras en arrière et voulut repousser la blonde, mais celle-ci tint bon. Elle redoubla d'ardeur, aspirant Colin de plus en plus fort.

Colin privilégiait la diversité, le renouvellement. À ses yeux, c'était le sel de la vie.

Il aimait le sexe. Les femmes. Les femmes de toutes formes, tailles, couleurs et parfums. Il aimait le fait de pouvoir les aimer toute la nuit sans attaches. Il ne ramenait jamais aucune femme chez lui ; il ne restait jamais

chez elles pour le petit déjeuner. Les relations sans lendemain, c'était son modus vivendi.

À cause de son travail, il refusait de s'engager dans une relation. C'était trop compliqué avec le boulot qu'il exerçait. Enfin, encore fallait-il qu'il soit sûr de ne pas avoir perdu son poste.

— Salope, siffla la rousse.

Le juron accompagné d'un mouvement brusque signala à Colin que le crêpage de chignon démarrait. Avec précaution, il extirpa son appareil génital de là et roula sur le flanc, s'échappant de justesse. Un instant plus tard, la rouquine se jeta sur la blonde. Elles sortirent leurs griffes et, sans l'intervention de Colin, l'histoire aurait sans doute tourné au pugilat.

Exaspéré, il sépara les deux femmes d'un geste ferme. Puis il attrapa son jean et l'enfila. Il en avait sa claque.

— T'es contente ? Tu le fais fuir ! s'écria la blonde.

Et la bagarre reprit de plus belle. Décidément, il était temps de déguerpir. Feulant et crachant comme des chatons en colère, les femmes roulèrent par terre en se battant.

— Les filles ! Arrêtez tout de suite !

Comme des enfants pris la main dans le sac, elles remontèrent sur le lit, l'air penaud.

— On va être gentilles, Colin, promit la blonde en faisant la moue.

La rouquine hochait vigoureusement la tête. Pour prouver à quel point elle était sérieuse, la blonde fit courir sa main sur la hanche de sa rivale et l'attira vers elle. La rousse se cambra et coula ses doigts sur le ventre de la blonde, de son nombril à sa chatte rasée. Excité par ce spectacle, Colin reconsidéra son départ. Voyant qu'il hésitait, les femmes sourirent de manière synchrone. Elles lui rappelaient les siamois dans *La Belle et le Clochard*. Sauf que ces chattes-ci ronronnaient.

Inspirée, la rousse poussa brutalement la blonde sur le dos et lui écarta les cuisses. Elle tourna la tête et adressa un regard coquin à Colin. Son membre gonfla encore. Alors elle plongeait en avant, offrant à sa vue sa croupe et sa vulve humide et rose. Une proposition très alléchante.

La blonde miaulait et gémissait, et il savait qu'elle ne simulait pas pour lui faire plaisir. La rouquine était aguerrie dans le domaine des cunnilingus et des fellations. Rien que d'y penser, son membre palpitait.

Satanées bonnes femmes !

Il tira un préservatif de sa poche arrière, baissa son jean, déchira l'emballage et le déroula sur son sexe. Il attira à lui le derrière de la rouquine et plongea dedans. Elle émit un petit cri en se frottant contre lui. En même temps, elle léchait la blonde, qui émettait des gémissements de plaisir. Colin contracta les mâchoires, ferma les yeux et se laissa transporter.

Il donna un puissant coup de reins, s'arc-bouta et jouit brusquement dans la rouquine. Au même instant, le thème musical du générique de *Dragnet*² retentit dans la pièce. C'était la sonnerie de son téléphone. Son corps tout entier se raidit.

Il était sur le point d'obtenir la réponse à la question qui le taraudait depuis des mois. Avait-il ou non été réhabilité ?

Il se retira subitement de la rouquine et saisit son portable dans sa poche.

— Daniels à l'appareil.

— Vous avez encore eu de la veine, sergent, dit son capitaine, qui désapprouvait manifestement la décision de ses supérieurs.

Pas étonnant. Depuis que Colin avait rejoint l'unité opérationnelle, quatre ans plus tôt, c'était la troisième fois que le capitaine l'appelait pour lui annoncer qu'il avait échappé de justesse à la sanction. Cette fois-ci, on l'accusait de coups et blessures. Qu'était-il censé faire quand un criminel refusait d'obtempérer ? Chanter *Kumbaya* ? Colin n'avait jamais frappé un homme qui ne le méritait pas. Sauf cette fois-là. Son informateur s'était trompé. Du coup Colin s'en était pris à tort au frère du criminel. Il avait ensuite tenté de s'excuser. Mais ça n'avait pas suffi. La victime voulait le faire payer en le faisant destituer. Et elle avait presque réussi.

Colin afficha un sourire victorieux, fessa la rouquine et se dirigea à grands pas vers la salle de bains.

— Je vous souhaite une excellente soirée également, capitaine Moriarty.

— Allez vous faire foutre, Daniels. Je vous veux dans mon bureau à six heures du matin pétantes. Entrez par la porte arrière et ne parlez à personne de cet appel, pas même à votre représentant syndical.

Sur ces mots, Moriarty raccrocha.

Colin remonta sa braguette, glissa son téléphone dans la poche arrière de son pantalon et retourna dans la chambre où ses déesses haletantes l'attendaient. Un grand sourire aux lèvres, il ramassa sa chemise et l'enfila.

— Le devoir m'appelle, mesdames.

— Non ! s'écrièrent-elles en bondissant du lit.
Il quitta la chambre sans tenir compte de leurs supplications.

Le soleil poignait à peine à l'horizon lorsque Colin pénétra dans un immeuble quelconque du Bronx, siège de la FIST, section fédérale d'investigation, unité opérationnelle constituée d'agents de police titulaires et de fédéraux chevronnés exerçant sur une zone qui recouvrait trois États – New York, le Connecticut et le New Jersey – et dont le rôle était de faire tomber les grandes familles de criminels des métropoles. Il ne s'agissait plus seulement des Sopranos mais des Irlandais, des Cubains et des Russes. Le crime était une activité très lucrative dans cette région.

Quand il pénétra dans les locaux en sifflant avec nonchalance, le capitaine Moriarty le foudroya du regard depuis son bureau, sur sa gauche.

— Le retour du fils prodigue hors d'atteinte, plaisanta l'agent spécial Jackson Davies depuis son box.

Il topa dans la main de Colin à son passage.

— C'est surtout qu'ils ne trouvaient pas d'autre pigeon pour se farcir le sale boulot, répliqua Colin.

Pour intégrer l'unité opérationnelle, il fallait répondre à tout un tas de critères non négociables. Notamment avoir travaillé à la brigade des stupéfiants, des mœurs, et à la brigade criminelle. Être et rester célibataire pour les hommes sur le terrain (cette règle ne concernait pas les superviseurs). Ne pas avoir de famille pour ne pas avoir à justifier les longues absences. Ne pas être dans une relation amoureuse susceptible de sensibiliser le sujet. Aucun engagement personnel n'était accepté. Pas même avec un poisson rouge. Les avantages ? En contrepartie, les membres de cette unité avaient la satisfaction de pincer des caïds et de les envoyer croupir en prison. C'était la raison de vivre de Colin.

Jackson acquiesça.

— Tu as sans doute raison mais, la prochaine fois, assure-toi qu'il s'agit de la bonne personne avant de casser la gueule à un mec.

Colin afficha un sourire canaille et se servit une tasse de café.

— Je plaide le Cinquième Amendement, Davies.

— Daniels, dans mon bureau, aboya le capitaine depuis le seuil.

Colin brandit sa tasse en direction de Teague, un autre agent et de Dimarco, la nouvelle recrue, et entra en plastronnant dans la pièce à la cloison transparente.

— Fermez cette putain de porte, champion ! rugit Moriarty.

Colin s'exécuta et s'avachit sur la seule chaise disposée face à son supérieur.

Le capitaine Moriarty le fusilla du regard. Il n'avait jamais porté Colin dans son cœur et ce sentiment était partagé. C'était peut-être lié au fait que Colin s'était tapé sa femme – avant qu'il ne l'épouse, évidemment – un paquet de fois pendant une bonne semaine. Lisa Delveccio-Moriarty était l'une des rares femmes qu'il avait recontactées une fois ou deux... voire plus.

— Le coureur de jupons va enfin trouver un rival à sa hauteur, déclara le capitaine en faisant glisser une enveloppe en papier kraft jusqu'à lui sur le bureau.

Colin posa sa tasse de café et saisit le dossier. À l'instant où il allait le soulever, Moriarty abattit son poing dessus. Son regard bleu acier se vrilla à celui de Colin.

— Vous foirez ça et je vous jure par tout ce qu'il y a de plus sacré que je vais vous enculer si fort que vous allez me tailler une pipe.

Colin ignore ses menaces. Il comprenait que son chef ait du mal à digérer son aventure avec sa femme. Chaque fois que Moriarty posait les yeux sur lui, il se doutait qu'il l'imaginait faire des galipettes avec Lisa. Et même s'il prenait un malin plaisir à lui pourrir la vie, Colin comprenait sa position. Moriarty était blessé. C'était une question d'orgueil.

Colin était peut-être un coureur de jupons, mais il n'avait pas l'habitude de narguer un homme en se vantant de s'être tapé sa femme.

— Reçu cinq sur cinq, répondit-il en soutenant son regard.

Le capitaine se rassit.

Colin ouvrit le dossier, qui ne contenait qu'une photo. Il la prit entre ses doigts et hocha la tête. Une sensation étrange et familière s'insinua en lui. Il avait sous les yeux le portrait en couleur d'une jeune femme magnifique au visage triste qui fixait l'objectif comme si elle le regardait dans un silence morose. Une épaisse chevelure dorée auréolait ce visage à la beauté très classique. De grands yeux émeraude le dévisageaient, surmontant un joli

petit nez et une bouche qui faisait la moue. Ces lèvres, il les imaginait déjà lui donnant du plaisir.

Son sexe se durcit aussitôt. Une réaction viscérale. Cette femme était la sensualité incarnée. En même temps, un autre sentiment s'empara de lui, refrénant ses élans.

Derrière ces immenses yeux songeurs frangés de longs cils noirs brûlait un feu féroce. Le même qui le consumait de l'intérieur. Quelqu'un avait blessé cette femme. Camouflée sous son maquillage, une balafre courait de la commissure gauche de sa bouche à son oreille. Il reporta le regard sur son capitaine.

— Sophia Gilletti. Très bientôt l'ex-femme d'Angelo Gilletti.

— Qu'est-ce qui est arrivé à son visage ?

— Il lui a donné un coup de couteau parce qu'elle avait parlé à un autre homme.

Écœuré, Colin secoua la tête.

Il avait beau enchaîner les conquêtes, il veillait toujours à ce que les femmes soient satisfaites quand il les quittait. En guise de cadeau d'adieu, il leur offrait d'ailleurs un ou deux orgasmes censés leur tenir chaud. Certainement pas une cicatrice.

— Quel enfoiré.

— C'est peu dire. C'est pour ça qu'elle s'est enfuie. Et c'est pour ça que vous allez vous rendre en Californie et la ramener ici, dans un lieu sûr où elle pourra confier son témoignage au procureur.

Donc il ne s'agissait pas d'une criminelle qu'on lui demandait d'épingler mais d'un témoin dont il devait assurer le transport et la protection. La perspective de faire la connaissance de cette femme fit frémir le sang dans ses veines.

— Où est Angelo Gilletti ?

— On ne sait pas exactement. Il a disparu de nos radars il y a quatre jours de ça. La dernière fois qu'on l'a aperçu, c'était au *Scalia* dans le quartier de Little Italy. Il y est entré et n'en est jamais ressorti. On pense qu'il a quitté la ville par les égouts.

— L'endroit qui convient à ce genre de personnage.

— Il a mis à prix la tête de sa femme à un million de dollars. Allez la chercher et ramenez-la à New York. Elle s'installera dans l'appartement du dessus, où elle bénéficiera d'une protection rapprochée.

Colin interrogea son capitaine du regard.

— Qui m'accompagne ?

— Vous y allez seul. On a fait courir la rumeur selon laquelle votre carrière est finie dans nos services, que vous ne pourrez plus exercer, et qu'un mandat d'arrestation a été lancé contre vous. Ça donnera l'impression que vous êtes en cavale. Personne ne pourra se douter qu'en réalité vous êtes censé récupérer le témoin le plus convoité de l'histoire de cet État.

Quelque chose dans le plan du capitaine déplaisait à Colin.

Son chef soutint son regard.

— Je vais vous demander de me donner votre insigne ainsi que votre revolver. (Il tira un sac noir de sous son bureau et le plaça devant Colin.) Vous trouverez dedans une centaine de cartouches, deux pistolets dont on a pris soin d'effacer le numéro de série, un silencieux et trois mille euros en liquide. Vous avez vingt-quatre heures pour effectuer votre mission. Au terme de ce délai, le mandat prendra effet. Si vous prenez plus de temps, vous en mesurerez les conséquences.

Colin examina le contenu du sac. Il y trouva exactement ce que le capitaine avait répertorié. Il hésita toutefois à lui confier son insigne et son arme. Même si le FIST suivait ses propres règles, son plan lui paraissait un peu trop tiré par les cheveux. Moriarty le haïssait-il au point de lui tendre un piège ? S'agissait-il d'un coup monté ? Il regarda de nouveau le portrait de la jeune femme. Ces yeux verts le hantaient. Il accepterait cette tâche, pour elle. Une fois sa mission accomplie, il réglerait ses comptes avec Moriarty une bonne fois pour toutes.

— Le temps presse, Daniels.

Colin dégaina son Glock et le posa sur le bureau. Puis il sortit son insigne de son portefeuille et le plaça à côté de son arme. Pour finir, il tira un pistolet du sac noir, le chargea, et le fourra dans son holster d'épaule.

— Où est-elle ?

— Dans une résidence privée sur le lac Tahoe. (Le capitaine lui tendit une feuille pliée en deux.) Elle ignore votre venue. Vous allez devoir la convaincre de vous suivre.

— Et comment suis-je censé faire ? !

— Vous n'avez qu'à user de votre charme légendaire.

Colin chargea le second semi-automatique.

— Elle n'est pas au courant qu'elle va témoigner contre son mari non plus, je me trompe ?

Moriarty pinça les lèvres.

— Elle veut seulement sauver sa peau. Nous avons eu la chance de pouvoir la localiser. C'est un fédéral en retraite, qui à l'époque avait tenté de mettre le père Gilletti en prison, qui l'a reconnue. Il l'a aperçue à une station essence de Placerville. Déformation professionnelle oblige, il l'a suivie jusqu'à Tahoe et en a informé notre service.

— Donc je suis supposé me présenter à sa porte et lui dire : « Bonjour, je vous ramène à New York afin que vous puissiez témoigner contre votre mari, qui, soit dit en passant, a mis votre tête à prix » ?

— Jouez sur le fait qu'on assurera sa protection et qu'on la fera bénéficier du programme de protection des témoins une fois l'affaire classée.

— Et vous voulez que je réalise cette prouesse en moins de vingt-quatre heures ?

— Vous ne portez pas le titre de sergent pour rien, se moqua Moriarty en se levant. Employez tous les moyens nécessaires pour la convaincre de parler au procureur. Gilletti est un chien enragé. Rien qu'à Brooklyn, il est responsable d'une douzaine de meurtres, dont celui de deux agents de police. Sa femme est notre seul espoir de le coincer.

Colin se mit debout et prit connaissance des coordonnées inscrites sur le papier, qu'il replia.

— Qui d'autre connaît cette adresse ?

— Personne à l'exception des deux individus présents dans cette pièce et du fédéral en retraite. Je l'ai remercié pour le renseignement mais ai fait comme si ça n'avait pas grande importance.

Colin sortit son briquet de sa poche et brûla la feuille de papier. Il regarda les cendres se répandre sur la table.

— Tenez-moi informé de votre progression, Daniels. Je veux savoir où vous vous trouvez à tout moment.

C'était une autre première. Même si le rapport d'avancement faisait partie de la paperasse administrative de suivi, chacun des membres de cette unité était libre de fournir ces justificatifs quand bon lui semblait. On n'avait jamais imposé à Colin de se justifier au fur et à mesure de sa

mission. D'ailleurs, on ne lui avait jamais demandé de rendre son insigne et son arme de service non plus.

— Je viendrai au rapport dès que j'en aurai l'occasion.

Il saisit le sac noir et l'enfila à son épaule ; puis il quitta le bureau et le bâtiment.

Debout sur le trottoir, il s'imprégna des rayons du soleil matinal. Le plan de Moriarty ne lui disait rien qui vaille. Il avait un mauvais pressentiment. Il éprouva néanmoins une vague d'excitation. Les fédéraux tentaient de coincer le fils Gilletti depuis des années. C'était un caïd qui se prenait pour une rock star. Le père s'était finalement fait arrêter quelques années plus tôt, mais le vieillard était mort dans la prison de Rikers avant le début de son procès. Épingler le fils serait un coup magistral.

Colin afficha un grand sourire en songeant aux yeux émeraude et aux lèvres boudeuses de l'épouse. Obtenir des infos sur Sophia Gilletti serait son petit plaisir à lui.

À l'instant où il traversait la rue, une Lincoln noire surgit à pleine vitesse et lui fonça dessus.

¹. Référence à une réplique culte de l'acteur américain qui se targuait d'être au-dessus du commun des mortels. (N.d.T.)

². Série policière américaine. (N.d.T.)

2

Colin bondit sur le capot à la manière d'un cascadeur hollywoodien, roula sur le toit de la voiture puis le coffre pour atterrir sur la route, de l'autre côté du véhicule. Il se mit à courir comme un dératé. Les pneus crissèrent derrière lui et les balles fusèrent à ses oreilles. Il bifurqua dans une ruelle sur sa gauche, la Lincoln sur ses talons. Elle le rattrapait. Il sauta, s'agrippa à une échelle de secours et passa les pieds à l'intérieur de l'immeuble par une fenêtre restée ouverte, au premier étage.

Il avait atterri dans un bureau. Une nuée de secrétaires émirent des cris de terreur ; il venait d'interrompre leur pause-café du matin. Il jaillit dans un couloir, dévala un escalier et rejoignit la ruelle voisine en moins de quelques minutes. Bientôt, il atteignit le bâtiment situé face à celui de son unité. L'endroit était étonnamment silencieux pour un milieu de semaine, ce qui le rendit méfiant. Un éclair métallique attira son œil. Il porta le regard sur le parking à deux étages de l'autre côté de la rue et entrevit un sniper. Celui-ci plongea derrière la rambarde en béton pour se planquer.

Son cœur tambourina contre ses côtes. De l'extérieur, l'immeuble qui abritait ses bureaux ressemblait à une agence de sécurité ordinaire. Est-ce que sa couverture avait sauté ? Est-ce que le Q.G. de son unité opérationnelle avait été compromis ?

Ce ne serait pas une première. C'était la troisième fois qu'ils déménageaient en trois ans. Ils avaient beau se faire passer pour une agence banale et donner le change, il arrivait que les criminels qu'ils pourchassaient les prennent pour cible. Les deux camps ennemis jouaient habilement au chat et à la souris.

Avec l'explosion des ventes de joujoux high-tech sur le marché, il devenait de plus en plus difficile de garder une longueur d'avance sur les

criminels. Pour cette raison, Colin avait toujours un attirail avec tout le nécessaire planqué à portée de main, une réserve à laquelle il pouvait facilement accéder en cas de pépin.

Il revint sur ses pas, longea la ruelle, contourna l'immeuble et monta au dernier étage du parking où il avait repéré le tireur. Le type était à présent calé entre deux 4 × 4 aux vitres teintées. On aurait dit un véhicule gouvernemental, mais ce pouvait tout aussi bien être la Mafia. Colin dégaina son pistolet et plongea la main dans le sac pour prendre le silencieux. Sans un bruit, il le vissa à son arme et, avec la discrétion d'un félin, il s'approcha de son ennemi.

Il contourna les véhicules à pas de velours et s'accroupit sans un bruit. À deux voitures de là, le 4 × 4 le plus proche démarra.

Merde.

Ces types l'attendaient de pied ferme. Il rebroussa chemin, flairant le guet-apens. À l'instant où il retrouvait son sac, les portières arrière du 4 × 4 coulissèrent et un régiment d'hommes en jaillit. Colin s'élança vers la cage d'escalier. Des crissements de pneus accompagnés de martèlements de bottes le suivirent. Alors qu'il parvenait au premier étage, une décapotable déboîtait de sa place de parking. Colin ouvrit brutalement la portière gauche et saisit le conducteur stupéfié par le col.

— Désolé, mais je vais devoir vous emprunter votre voiture.

Il tira l'homme et le projeta par terre avant de sauter au volant. Il débraya, appuya sur l'accélérateur et partit sur les chapeaux de roue.

Le 4 × 4 n'était pas loin derrière. Colin enfonça la barrière de sécurité à la sortie du parking et opéra un virage serré à droite pour rejoindre la rue. Il grilla un feu rouge, tourna à gauche toute et brûla un autre feu. La petite Fiat tenait magnifiquement bien la route, mais le 4 × 4 était toujours visible dans son rétroviseur. Il fallait qu'il le sème.

Au carrefour suivant, Colin prit un sens interdit à droite, tourna encore à droite pour se retrouver dans une impasse. Il appuya sur le champignon et enfonça les chaînes au bout de l'allée. Puis il freina à fond, saisit le sac noir et s'engouffra à l'arrière d'un bâtiment. Il connaissait bien cet ancien immeuble abritant un groupe financier et savait que de nombreux tunnels le reliaient aux immeubles voisins. Il ressortit deux pâtés de maisons plus loin, vola le vélo d'un coursier et pédala jusqu'à la Greyhound station, non loin de là. Quelques minutes plus tard, il pénétrait dans la gare et se

dirigeait droit sur une rangée de casiers. Sans attendre, il entra la combinaison d'un cadenas, récupéra une de ses fausses cartes d'identité et échangea les trois pistolets que Moriarty lui avait remis contre trois Glock de sa propre collection. Il récupéra ensuite un iPad, deux portables prépayés et un petit sac en cuir dans lequel il fourra son argent liquide et son téléphone personnel après l'avoir éteint. Puis il verrouilla le casier. Il se précipita dans les toilettes pour hommes où il dégaina son pistolet semi-automatique, le mit dans le sac que Moriarty lui avait donné, et jeta le tout dans une poubelle.

C'était grâce à son instinct qu'il avait survécu jusque-là. Et en ce moment, son instinct lui sommait de ne faire confiance à personne.

Neuf heures plus tard, il roulait au volant d'un 4 × 4 de location le long de l'Emerald Bay Road dans la région du lac Tahoe. Quelques kilomètres le séparaient désormais de Sophia Gilletti. Durant le vol qui l'avait conduit à l'ouest du pays, il avait eu amplement le temps de songer à la suite des événements. Ses armes n'étaient pas traçables. Son iPad était enregistré sous un nom d'emprunt relié à une fausse adresse e-mail qu'il avait créée à partir d'un ordinateur public dans le Maryland. Pour accéder à la connexion, il avait payé au moyen d'une carte Visa prépayée. Autrement dit, même s'il y avait un signe de son activité sur Internet, son identité demeurerait secrète. Il ne pouvait se fier à personne, pas même à son supérieur. Il suffisait que ses ennemis trouvent le moyen d'exercer une pression sur son chef pour qu'il soit fichu. On n'était jamais trop prudent.

Le soir commençait à peine à tomber sur les chaînes de montagnes californiennes. L'air frais de l'altitude lui aéraient les poumons. Pour la première fois depuis des lustres, Colin se sentit vraiment seul, et pas épié. Mais lorsqu'il pénétra dans la communauté des Keys, ses sens se mirent en alerte. Un 4 × 4 noir le dépassa lentement.

Putain...

Il consulta son GPS. Cette zone était constituée de méandres de canaux, de voies navigables et de maisons. Une sorte de petite Venise. Pour ne pas éveiller les soupçons, il ne ralentit pas. Quand l'adresse qu'il recherchait apparut dans son champ de vision, les poils se dressèrent sur sa nuque. Le temps semblait s'être arrêté. Les demeures étaient plongées dans le silence.

Pas une voiture dans les allées, pas un résident sur les pelouses. Les rideaux étaient tirés devant les fenêtres. Seul un véhicule était stationné devant une maison bordant le canal, celle où était censée se trouver Sophia Gilletti. Colin ralentit et s'engagea dans une allée, une centaine de mètres plus loin, à l'abri des regards. Si seulement il avait eu le temps d'acheter un pistolet. Toutefois son instinct lui cria de rejoindre Sophia le plus vite possible. Il longea le canal à l'arrière des maisons, connectées les unes aux autres par un long ponton, jusqu'à ce qu'il atteigne celle de Sophia.

Elle possédait un système d'alarme. Il ouvrit la boîte à fusibles pour couper le courant, mais il s'aperçut qu'on l'avait devancé. *Tiens, tiens...* Colin tourna la poignée. La porte était ouverte. *Et merde...*

Le rez-de-chaussée baignait dans le noir. Il tendit l'oreille. Silence. Il huma l'air. Le parfum envoûtant d'une femme lui chatouilla les narines. Sophia était là. Il grimpa l'escalier en bois et, parvenu à la dernière marche, il perçut un bruit devant lui.

Sophia abattit la lampe sur la tête de l'intrus. Sans attendre de voir si elle l'avait assommé, elle prit ses jambes à son cou. Et fonça droit dans un torse musclé. Terrifiée à l'idée que les sbires de son mari l'aient retrouvée, elle poussa un cri d'horreur. Une main puissante se plaqua sur sa bouche. L'homme la ramena contre lui et l'entraîna jusqu'au pied de l'escalier.

— Je ne vous veux pas de mal, chuchota une voix masculine au creux de son oreille.

Elle lui griffa la main et le mordit jusqu'au sang.

— Nom de Dieu ! Je vous ai dit que je ne vous voulais aucun mal.

Elle pivota face à lui et lui assena un coup dans les testicules. Il poussa un grognement de douleur et relâcha son étreinte. Elle eut tout juste le temps d'entrevoir ses yeux d'un bleu frappant avant de le bousculer et de s'élancer dans le jardin par la porte arrière. Il y avait un jet ski à l'extrémité du ponton... Si elle pouvait l'atteindre...

À l'instant où elle franchissait le seuil, un corps puissant se jeta sur elle par-derrière. Ensemble, ils roulèrent jusqu'au ponton et tombèrent dans les eaux peu profondes.

Sophia crachota de l'eau en se débattant. Des balles fusèrent autour d'eux.

Il la saisit par la chevelure et l'attira sous le ponton.

— Bon sang, ne restez pas dans sa ligne de mire, jura-t-il.

Des bruits de pas résonnèrent sur les planches au-dessus de leurs têtes. Sophia observa l'homme contre qui elle était blottie. Surprise, elle faillit presque s'évanouir. Non, impossible. Ça ne pouvait pas être... D'un regard, il lui somma de se taire. Ses dents s'entrechoquaient si fort que toute la communauté du lac Tahoe devait entendre.

Il l'entraîna lentement jusqu'au bout du ponton, à l'opposé de l'endroit où se dirigeaient les pas.

— Ne bougez pas.

Tétanisée, Sophia se contenta de hocher la tête. Il se hissa hors de l'eau. Son instinct lui intimait de rester mais elle ne pouvait faire confiance à personne. Peut-être avait-il l'intention de voler à son secours maintenant, mais comme tous les autres, il voudrait obtenir quelque chose d'elle en échange. Une chose qui risquait de mettre sa vie en danger. Sophia se coula peu à peu vers la maison la plus proche. Le soleil commençait à se coucher. Si elle arrivait à s'éclipser...

— Bon sang, je vous ai dit de ne pas bouger.

Elle pivota sur elle-même. Ses dents claquaient de plus en plus fort et son corps grelottait tellement – l'eau du lac était glacée – qu'elle ne trouva même pas la force de l'envoyer promener. Il saisit ses bras et la ramena au bout du ponton, où il l'aida à sortir de l'eau pour l'escorter jusqu'à un petit 4 × 4.

Quelques instants plus tard, ils roulaient sur Emerald Bay Boulevard en direction du sud.

Malgré le froid glacial et les seize années qui s'étaient écoulées, Sophia n'en doutait plus. Elle connaissait cet homme. Le timbre grave de sa voix l'avait d'abord fait tiquer. Puis son regard bleu de cobalt. À présent qu'elle avait tout le loisir de l'examiner, elle était certaine qu'il s'agissait bien de lui. Colin Daniels. Celui auquel elle avait pensé chaque fois qu'Angelo l'avait touchée. Son corps se remit à trembler, sous le coup de l'émotion cette fois. À l'époque, elle venait d'arriver au lycée alors qu'il était en dernière année. Le mauvais garçon dans toute sa splendeur. Toutes les filles étaient à ses pieds, y compris la plupart des bonnes sœurs de l'établissement de Saint-John.

Sophia frémit en songeant à l'ardeur avec laquelle il lui avait fait l'amour. Elle se remémora ses caresses enflammées. À ce souvenir, elle s'agita dans ses vêtements mouillés.

Il lui glissa un regard très étrange. Comme si son visage lui paraissait familier mais qu'il n'arrivait pas à se souvenir pourquoi. La colère s'empara d'elle. Ce fichu coureur de jupons ne l'avait pas reconnue. En revanche, il savait sûrement qu'elle était l'épouse d'un grand caïd. Le monde entier était au courant. Et comme tous les autres, s'il était là aujourd'hui, c'était parce qu'il souhaitait obtenir quelque chose d'elle. Encore un qui la prenait pour une marchandise. Tous les gens qui avaient partagé sa vie l'avaient considérée ainsi, à commencer par ses parents. Alors pourquoi pas cet homme également ?

Sophia plissa les yeux. Cette nuit-là, seize ans plus tôt, il avait bouleversé son univers. Pourtant, aujourd'hui, il ne la reconnaissait même pas ! Avait-elle été si insignifiante à ses yeux ? Une conquête de plus à son palmarès ? Cela dit, elle s'était glissée dans son lit en connaissance de cause. C'était elle qui l'avait séduit et non pas l'inverse. Elle l'avait choisi pour une raison bien précise : lui offrir sa virginité avant que ses parents ne la vendent à la famille Gilletti.

Au moins, Colin s'était acquitté de sa mission – très bien même – sans rien demander en retour. Le fait qu'il ne l'ait jamais recontactée après avoir couché avec elle l'agaçait plus que de raison. Vu l'attitude détachée qu'il affichait, elle était prête à parier sa vie – qui ne valait pas grand-chose en ce moment – que si elle lui rappelait leur liaison torride, il ne se souviendrait même pas d'elle. Aussi décida-t-elle de faire comme si elle ne l'avait jamais connu.

— Qui êtes-vous ? Et que faisiez-vous chez moi ?

Allait-il dire la vérité ?

— Je fais partie d'une unité très spéciale de la police. On m'a chargé de vous ramener à New York pour que vous puissiez témoigner contre votre époux.

Le cœur de Sophia chavira. Angelo était une brute de la pire espèce. Elle avait fui le foyer conjugal. Un véritable affront pour un homme tel que lui. La disparition soudaine de sa femme lui avait causé de nombreux torts. Son orgueil en avait pris un coup car, dans son esprit, un homme incapable de maîtriser sa femme était incapable de gérer ses affaires. Il ne trouverait le

repos qu'une fois Sophia morte. Ou pire : une fois qu'il l'aurait à nouveau sous sa botte, prisonnière. Elle déglutit avec peine. Alors non, pas question qu'elle témoigne contre lui.

— Arrêtez-vous sur le bas-côté et laissez-moi descendre.

— Nous pouvons vous protéger.

La panique se diffusa dans ses entrailles. Elle était à deux doigts de vomir.

— Comme les fédéraux ont protégé ma cousine, Nicole Santi ?

— Je ne suis pas au courant de cette affaire.

Sophia tremblait comme une feuille. Elle enroula les bras autour de son buste.

— Je vous en prie, laissez-moi partir.

Colin lui effleura l'épaule.

Elle tressaillit.

— Je vous ai dit que je ne vous voulais aucun mal, répéta-t-il avec calme. Si je n'étais pas intervenu, vous seriez morte à l'heure qu'il est.

Sophia porta le regard droit devant elle et songea à l'avenir morne qui s'offrait à elle. Elle en avait tellement marre de vivre dans la peur, marre de se demander à quelle sauce Angelo allait la manger. Marre de fuir.

— De toute façon, on va finir par avoir ma peau. À quoi bon retarder le moment fatidique ?

Elle n'avait aucun espoir. Si Angelo avait pu la retrouver à Tahoe, c'est qu'elle n'était nulle part à l'abri de lui et de ses hommes de main.

Colin ralentit et prit une voie secondaire sur la droite. Il roula pendant quelques centaines de mètres avant de s'arrêter.

— Hé, dit-il en se tournant vers elle.

Ses yeux bleus cobalt se rivèrent à son visage. Elle ne voulait pas le regarder mais ce fut plus fort qu'elle. Un frisson la parcourut quand elle repensa au feu qui les avait animés à l'époque. C'était alors un garçon arrogant ; il lui avait annoncé sans détour qu'il allait l'envoyer au septième ciel. Aujourd'hui, la même flamme brûlait dans ses yeux. Mais pas pour elle. Pour la justice.

— Vous, les flics, vous êtes tous les mêmes. Vous vous fichez du prix qu'on va payer du moment que vous obtenez ce que vous voulez.

Il secoua la tête.

— Je me soucie de votre bien-être, Sophia.

Son prénom franchit ses lèvres comme du miel frais dégoulinant de la ruche. Elle frémit. Il lui adressa ce sourire qui l'avait séduite, des années plus tôt. Et qui faillit presque la faire craquer de nouveau aujourd'hui.

— Kidnapper les gens, ça fait partie du descriptif de votre travail ?

Son sourire s'élargit. Le corps de Sophia s'échauffa en dépit des habits mouillés qu'elle portait.

— Partez du principe que vous êtes sous ma protection personnelle.

— Montrez-moi une pièce d'identité d'abord.

Il se pencha en avant et tira son portefeuille détrempe de sa poche arrière avant de le lui tendre.

Elle l'ouvrit et examina un permis de conduire au nom de Jacob Black délivré par la ville de New York avec ses mensurations et ses particularités physiques. Son corps fut saisi de tremblements. De peur cette fois. Il n'était pas celui qu'il disait être.

Elle lui rendit ses papiers.

— J'ai froid, je suis trempée, et j'ai faim.

Et la prochaine fois qu'ils s'arrêteraient, elle prendrait la poudre d'escampette.

Il fourra le portefeuille dans sa poche et fit marche arrière.

— Moi aussi, mais je ne me plains pas.

Sophia croisa les bras et s'enfonça dans son siège. Quand il alluma le chauffage et tourna les ventilateurs dans sa direction, elle esquissa un sourire narquois.

— Vous êtes tellement attentionné !

— Je ne cherche qu'à vous faire plaisir.

Ils roulèrent pendant près d'une heure dans un silence total. Sophia ne cessait d'en venir à la même conclusion : s'il était vraiment flic, il lui aurait révélé sa véritable identité. Autrement dit, il n'était pas de la police. Du coup, pour qui travaillait-il et que voulait-il vraiment d'elle ? Il sortit de l'autoroute à Placerville et s'arrêta devant une agence de location de voitures.

— Il faut qu'on change de véhicule. On nous a repérés dans ce 4 × 4.

— Pourquoi ne pas en voler un ?

— Parce que c'est illégal, rétorqua-t-il en lui décochant un clin d'œil.

Le ventre de Sophia fondit. Mince !

Il contourna la voiture pour lui ouvrir la porte. Elle le fusilla du regard avant d'examiner la main qu'il lui tendait. De longs doigts épais aux ongles coupés court. Elle ferma les yeux, se remémorant les caresses expertes qu'ils lui avaient prodiguées. Seize années avaient passé, pourtant elle se rappelait leur nuit ensemble comme si ç'avait été la veille.

— Venez, Sophia. On n'a pas toute la nuit.

Elle le suivit jusqu'au bureau d'accueil de l'agence de location. Quelques instants après que le soi-disant « Jacob » eut confié un bakchich au concessionnaire, ils s'en allèrent au volant d'une Honda blanche.

— Vous connaissiez l'homme qui vous a attaquée au lac Tahoe ?

Non, elle ne l'avait jamais vu de sa vie. Ce qui ne voulait pas dire qu'il ne travaillait pas pour son mari. Elle haussa les épaules.

— Vous savez où se trouve votre époux ?

Non, elle n'en avait pas la moindre idée mais plutôt mourir que de lui donner le moindre renseignement.

— Vous allez continuer à jouer au roi du silence longtemps ?

Pardon ? Elle eut très envie de lui dire le fond de sa pensée, mais elle se retint. À la place, elle l'observa longuement. Il avait l'air en forme. Il semblait s'être assagi depuis le lycée – elle aussi, en même temps. Il était immense et musclé. Ce qui l'obligeait à se tasser derrière le volant. Il se déplaçait avec la grâce d'un félin et l'arrogance d'un étalon. Colin Daniels était la coqueluche de ces dames, l'orphelin irlandais des quartiers pauvres à qui les nonnes pardonnaient tout, à qui les prêtres filaient une tape affectueuse dans le dos, et que les parents de bonne famille sermonnaient gentiment. Membre de l'équipe régionale de football, de baseball et de hockey. À l'époque c'était un mauvais garçon. Aujourd'hui, c'était toujours un mauvais garçon mais dans le corps d'un homme. Elle ne pouvait s'empêcher de saliver en le regardant.

Sophia poussa un soupir de lycéenne enamourée.

Il la dévisagea d'un air grave, tâchant de lire dans ses pensées. De minuscules pattes-d'oie se dessinaient au coin de ses yeux bleus frangés de cils noirs épais. Il avait un nez droit, des lèvres pleines et douces – elle frissonna –, une bouche à damner un saint. Ses cheveux noirs de jais étaient coupés avec style et plutôt longs pour un homme qui se disait flic. Il portait des vêtements très seyants, même humides. Brusquement, il claqua des

doigts sous son nez pour la tirer de sa rêverie. *Hum... de quoi parlaient-ils déjà ?* Elle réfléchit à sa dernière remarque.

— Vous pensez que je joue ? Que ça m’amuse ? s’exclama-t-elle avec dédain. Et si vous commenciez par me dire qui vous êtes vraiment ?

— Je vous ai montré ma pièce d’identité. Vous désirez connaître mon groupe sanguin aussi ?

— Qui me dit que ce ne sont pas des faux ?

Il lui décocha un regard blessé qui lui transperça le ventre.

— Si tel est le cas, j’ai mes raisons.

— Oh.

Il se radoucit et haussa les épaules.

Sophia n’arrivait pas à rester insensible à cet homme. Sans pouvoir se l’expliquer, elle lui voulait du bien. Et cela la terrifiait. Elle avait fait son possible pour satisfaire Angelo au début de leur relation. Mais rien de ce qu’elle disait ou faisait au lit – ou ailleurs – ne l’avait jamais contenté. Au fil du temps, il était devenu sadique. Lorsqu’elle avait cessé de pleurer et de l’implorer, qu’elle s’était endurcie, l’avait contemplé d’un regard froid et impassible alors qu’il lui faisait mal, il avait fini par la laisser tranquille. Quoi qu’il en soit, son mari ne lui avait pas fait perdre espoir. Elle savait que la relation entre un homme et une femme pouvait être merveilleuse. Et elle serait éternellement reconnaissante à Colin Daniels de lui avoir montré cela.

— Je ne connaissais pas l’homme qui m’a attaquée au lac Tahoe, et je ne sais pas où est Angelo.

— Une fois de retour à New York, nous le débusquerons.

— Ne comptez pas sur moi pour faire l’appât. Je ne retournerai jamais à New York.

— Oh que si. Vous êtes la seule à pouvoir envoyer en prison ce minable que vous avez épousé.

— Au risque de me faire tuer ?

Il lui jeta un bref coup d’œil.

— Je vous l’ai dit et répété, nous pouvons vous protéger.

— Je ne veux pas de votre protection. Je veux juste que vous vous arrêtiez dans la prochaine ville et que vous me laissiez m’en aller.

— Vous avez des papiers d’identité sur vous ? De l’argent liquide ? Un plan pour rester en vie ?

— Je suis une fille pleine de ressources quand il le faut, monsieur Black. C'est ce qui m'a permis de tenir le coup toutes ces années.

Il ébaucha un sourire en dépit de la gravité de la conversation. Son regard balaya son visage avant de se poser sur sa poitrine. Une flamme apparut dans ses yeux.

— Je parie que vous êtes pleine de ressources en effet.

L'allusion la fit monter au créneau.

— Savez-vous ce que mon mari m'a fait quand il m'a entendue rire à une blague de notre cuisinier ? Il m'a entaillé la joue avant d'égorger Roberto. Puis Il m'a obligée à nettoyer le sang. Alors, je vous interdis d'insinuer que je me suis servie de mon corps pour parvenir à mes fins.

— Ce n'est pas ce que je...

— Peu importe ce que vous pensez de moi, monsieur Black. Il est hors de question que j'aille à New York. Et je n'ai absolument pas l'intention de vous donner à vous ou à qui que ce soit des renseignements sur mon époux. Si vous connaissez un tant soit peu mon mari, vous savez qu'en montant dans cette voiture avec moi, vous avez signé votre arrêt de mort. Quiconque me porte secours est un homme mort. Quiconque a le malheur de me parler est un homme mort. Alors, je vous en supplie, laissez-moi descendre dans la prochaine ville.

Il pinça les lèvres. Lorsqu'il posa de nouveau les yeux sur elle, il affichait un visage sévère.

— Je ne vous laisserai pas vous en aller. Ni dans la prochaine ville ni dans la suivante. Votre témoignage est crucial. Votre vie aussi. (Il reporta les yeux sur la route.) J'ai des compétences très particulières qui, lorsque je les applique, ne pardonnent pas. Je ne fais pas de quartier. Je vais vous protéger, au péril de ma vie s'il le faut.

Sophia déglutit avec peine. Il avait l'air très sûr de lui. Dieu merci, il était dans son camp. Mais ça ne changeait rien au problème.

— Je ne rentrerai pas à New York avec vous.

Il lâcha un soupir de frustration.

— J'avais prévu de prendre l'avion ce soir, mais sans papiers vous ne passerez jamais le contrôle d'identité. Du coup, nous allons devoir y aller en voiture. (Il lui décocha un regard.) Je vous propose un marché. Une fois que nous serons parvenus en Pennsylvanie, si je ne vous ai pas convaincue

de témoigner contre votre mari, je vous donnerai le reste de mon argent liquide et vous serez libre de partir.

Sophia considéra sa proposition. Ils en avaient pour quatre à cinq jours de route s'ils mettaient le cap à l'est maintenant. Ce qui lui donnait au moins quatre-vingt-dix heures pour s'éclipser. Elle répondit sans hésiter :

— Marché conclu.

Il lui tendit la main. Cette fois, Sophia la serra. Quand il enroula ses doigts autour des siens, ils sentirent tous deux un courant électrique passer.

Il lui lâcha la main en jurant dans sa barbe.

Quant à Sophia, elle était trop élégante pour trahir son émotion.

Au moment où le soleil commençait à se lever, ils quittèrent l'autoroute n° 5 pour pénétrer dans une petite ville de campagne. Ils roulèrent en direction de l'est pendant quelques kilomètres avant qu'il ne s'arrête sur le parking d'un hôtel sordide.

— Oh chouette, un hôtel cafardeux !

— C'est toujours mieux que de flotter sans vie sur le lac Tahoe.

Dans le mille.

Colin l'entraîna avec lui à l'accueil où il réserva une chambre située à l'arrière de l'établissement. Il se doutait que l'agent de location automobile de Placerville serait incapable de tenir sa langue si les hommes de Gilletti repéraient son 4 × 4 et allaient lui poser des questions. Il avait demandé à cet homme de ranger la voiture dans le petit garage couvert. Pourvu qu'il l'ait fait, songea Colin. Cela vaudrait mieux pour tout le monde. Le cas échéant, Colin savait qu'une fois qu'ils auraient obtenu les renseignements qu'ils cherchaient, les sbires de Gilletti se débarrasseraient de l'agent.

La réceptionniste déshabilla Colin du regard sans se formaliser de la présence de Sophia. Elle fit glisser la carte sur le comptoir avec un sourire enjôleur.

— Si vous avez besoin de quoi que ce soit, monsieur Black, venez me trouver. Je suis là jusqu'à midi.

Colin lui décocha un clin d'œil. Sophia était effarée par l'audace de la jeune femme.

Une fois qu'ils eurent rejoint leur chambre exiguë, Colin mit le verrou et la chaîne de sécurité. Il se tourna vers elle et indiqua la salle de bains d'un geste du menton.

— Nous avons trois heures maximum devant nous avant de reprendre la route. Déshabillez-vous et donnez-moi vos vêtements. Je vais faire à la cougar de l'accueil une offre qu'elle ne pourra pas refuser.

— Oh je n'en doute pas, répliqua Sophia en jetant un regard dépité sur le petit lit au matelas défoncé. Je suis certaine qu'elle sera plus que ravie de vous héberger pour la nuit.

— Je serais probablement plus en sécurité chez elle, mais vous êtes coincée avec moi. Nous allons devoir partager ce lit.

Sophia secoua la tête en reculant vers la porte. Dieu lui vienne en aide ! Si elle se retrouvait seule dans une chambre avec lui pendant une heure, elle ne jurerait plus de rien. Alors trois heures entières en sa compagnie ?!

— Je ne compte dormir ni par terre ni dans la baignoire.

— Mais...

— Écoutez, jeune femme, je vous ai sauvé la vie et vous me traitez comme si j'étais un violeur. Nous sommes tous les deux adultes. La situation n'est pas idéale, je vous l'accorde, mais nous ferons au mieux. À présent, ôtez vos habits.

Sophia campa sur ses positions. Elle se montrait déraisonnable, elle le savait. À vrai dire, elle était vexée comme un pou. Ils avaient passé plusieurs heures d'affilée dans la même voiture, et il ne la reconnaissait toujours pas ! Était-elle si facile à oublier ?

— J'ai dit quelque chose de mal ou bien vous vous comportez toujours comme une gamine pourrie gâtée de deux ans quand un homme vous sauve la vie ?

— Je ne vous ai rien demandé !

Quelle remarque stupide, songea-t-elle.

— Vous pourriez au moins me remercier.

Elle plissa les yeux, mais son corps s'échauffa.

— Au moins ? Vous avez autre chose à l'esprit ?

Il afficha un sourire.

— J'ai deux ou trois idées en tête.

Ses seins se tendirent.

— Je vous connais à peine !

Il fondit sur elle, le regard embrasé. Elle posa les yeux sur la bosse de son jean.

— À peine.

Sophia retint son souffle. Il passa la main dans sa chevelure ébouriffée. Puis il approcha son visage du sien. Le cœur de la jeune femme bondit dans sa poitrine. Il allait l'embrasser.

— Je sais que vous avez peur, Sophia. À votre place, je serais terrifié. Mais il faut que vous me fassiez confiance. Rien ne vous arrivera tant que vous serez sous ma protection. Je ne le permettrai pas.

Il recula.

Le cœur de Sophia cessa de battre un instant. Gênée, elle rougit.

— Maintenant, déshabillez-vous.

Mortifiée, elle acquiesça, se précipita dans la salle de bains, ferma la porte, et se débarrassa de ses vêtements sales et trempés. Elle entrebâilla la porte pour les jeter par terre dans la chambre, y compris son soutien-gorge et sa petite culotte.

Puis elle claqua la porte et la ferma à clé. Elle y resta longtemps adossée, s'efforçant de calmer sa respiration. Une myriade d'émotions se déchaînait en elle. Oui, elle était terrifiée à l'idée qu'Angelo la retrouve. Qu'il la torture et la tue à petit feu pour se venger du fait qu'elle l'avait humilié. Qu'il l'oblige à regarder pendant qu'il ferait subir le même sort à Colin.

Bon sang, elle avait bien cru qu'il allait l'embrasser. Et elle avait fondu comme un glaçon sur un gril en fonte. Ciel, elle avait très envie de lui. Elle aurait aimé connaître l'extase dans ses bras une fois encore.

Pendant seize ans, elle s'était raccrochée au souvenir de leur nuit ensemble. Peut-être son imagination avait-elle amplifié la chose. Peut-être ce fantasme lui avait-il permis de tenir le coup tout du long. Sans le savoir, Colin lui avait donné de l'espoir. Il lui avait prouvé que tous les hommes n'étaient pas des monstres de perversion et que le sexe n'était pas censé être douloureux. À moins qu'elle n'ait perdu la tête et ne se soit monté le bourrichon !

Sophia pénétra dans la cabine de douche et tourna le robinet d'eau chaude à fond pour qu'elle soit bouillante. Peut-être avait-elle besoin de l'aide d'un psy ou de médicaments – voire des deux. Peut-être avait-elle juste besoin de coucher avec un homme dont elle savait qu'il ne lui ferait pas de mal. Ou bien peut-être désirait-elle juste se venger.

Sophia réfléchit longtemps sous la douche. Allait-elle séduire Colin Daniels, le rendre dingue au point qu'il s'agenouillerait à ses pieds et la

supplierait de coucher avec lui, ou bien allait-elle prendre une bonne douche froide et tirer un trait dessus ?

OceanofPDF.com

3

Colin faisait les cent pas devant la chambre d'hôtel. Il ne voulait pas entrer, de peur de céder à ses pulsions et de sauter sur la jeune femme. À la seconde où elle avait ouvert la bouche, dans la voiture, sa voix légèrement voilée avait ravivé son érection ainsi que ses souvenirs. Maria. La fête de fin d'année du lycée. Elle l'avait abordé comme un ange descendu du ciel et elle s'était donnée à lui. À plusieurs reprises.

Il se rappelait encore sa peau satinée, sa poitrine plantureuse, sa petite chatte de vierge toute douce. La voracité avec laquelle elle avait englouti son sexe.

Bon sang !

Il se frotta le visage. Il en avait encore envie. Et cela l'énervait qu'elle ne se souvienne pas de lui. Comment une fille pouvait-elle oublier sa première fois ? !

Il avait failli l'embrasser. Après tout, même si elle l'avait effacé de sa mémoire, elle le désirait. Il le devinait à la manière dont palpitait sa jugulaire, dont ses narines se gonflaient et ses lèvres s'entrouvraient. Sans compter ses seins qui avaient pointé alors qu'il ne faisait pas froid dans la pièce.

C'était un supplice pour lui de rester professionnel. Mais elle était fragile. Terrifiée. Et malgré sa réputation de coureur de jupons, il n'était pas du genre à profiter d'une femme vulnérable. En outre, il ne lui parlerait pas de la nuit qu'ils avaient passée ensemble des années plus tôt. Cela risquerait de compliquer les choses. Et il était partisan de la simplicité.

Ce qui ne voulait pas dire qu'il n'avait pas envie de la prendre sauvagement.

Il inspira puis expira. Pour leur bien à tous les deux, il allait devoir se calmer et garder sa braguette remontée.

Il passa la carte dans la serrure et poussa la porte, qu'il referma à clé derrière lui. Il pivota face à la pièce et se figea net, les yeux exorbités.

Sophia sortait de la salle de bains, le corps chaud et ruisselant d'eau. Il refréna l'envie de la jeter violemment sur le lit et de plonger si profondément en elle qu'il s'y perdrait pendant des jours. Il n'avait qu'à se débarrasser de la serviette qu'il avait nouée à sa taille ; l'histoire de quelques secondes.

En effet, il avait confié ses habits et ceux de Sophia à l'hôtesse d'accueil après avoir rapporté le changement de programme à Moriarty. L'employée n'aurait fait de lui qu'une bouchée. D'ailleurs, Colin préférait ne pas songer à ce qu'elle était en train de faire avec ses vêtements.

Il reporta son attention sur Sophia dont les courbes étaient à peine dissimulées par une serviette trempée. Une sorte de seconde peau.

— Bon sang, vous ne pouvez pas vous couvrir un peu plus ?

Elle lui décocha un regard coquin et sourit. Son membre sursauta contre sa cuisse. Ils allaient droit dans le mur.

— Je ne suis pas une magicienne. Il ne me suffit pas de claquer des doigts pour agrandir ma serviette, dit-elle en observant celle de Colin qui se soulevait lentement. En revanche, je pourrais vous emprunter la vôtre.

Colin serra les dents, ordonnant mentalement au petit diable entre ses jambes de se tenir tranquille.

— Vous la voulez vraiment ? s'entendit-il demander d'une voix rocailleuse.

Elle posa ses grands yeux verts sur lui et soutint son regard. Elle déglutit avec peine. Il contempla la lente ondulation de sa glotte, imaginant qu'il pressait ses lèvres contre sa gorge.

— Oui.

Il n'en crut pas ses oreilles. Sa mâchoire se décrocha.

Son sexe se tendit comme un ressort contre le tissu-éponge. La friction était insoutenable. Il siffla. Seigneur. À quoi jouait-elle ? Colin fit un pas vers elle. Elle écarquilla les yeux, déstabilisée. Il s'efforça de calmer sa respiration et tendit la main vers elle, non pas pour la toucher, se dit-il, mais pour la rassurer. Il la désirait de tout son être, toutefois il se rappela qu'il n'était pas un chien en rut.

Sophia secoua la tête et recula contre le mur. Un éclair de peur passa dans ses yeux. Il s'arrêta net et laissa retomber sa main.

— Je ne suis pas comme Angelo, dit-il. Je ne vais pas vous faire de mal.

Les yeux de Sophia s'embruèrent. Elle hocha lentement la tête et des sanglots roulèrent le long de ses joues. Colin s'était toujours considéré comme quelqu'un d'altruiste. Mais ce qu'il éprouvait pour la femme qui lui faisait face dépassait la simple compassion. Un besoin ardent de la protéger le prit aux tripes. Il était prêt à tuer quiconque oserait lui faire du mal.

Il posa un doigt sur sa joue et essuya une larme. Puis il lui caressa le visage, effleurant sa cicatrice.

— Quand je me retrouverai face à votre époux, je le tuerai rien que pour ça.

Elle leva la tête, les yeux emplis de chagrin, d'appréhension et... d'un terrible besoin d'être comprise.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-il doucement.

— Ma liberté.

Son cœur se fendait à l'idée qu'Angelo ou que l'un de ses sbires s'en prenne à cette femme.

— Je ne peux pas vous donner ça, Sophia.

Son prénom franchit ses lèvres comme une caresse. Leurs âmes étaient en quelque sorte liées. Il secoua la tête pour chasser les émotions ridicules qui s'emparaient de son esprit. Ses doigts se posèrent sur l'épaule humide de la jeune femme, qui se mit à trembler de tous ses membres.

Il fit un pas en arrière, se demandant quel genre d'animal instillait une terreur pareille chez une femme. Il fallait qu'elle comprenne qu'elle n'avait rien à craindre de lui. Il ne la toucherait pas.

En revanche, pas question de lutter contre sa nature. Il n'était pas un enfant de chœur et il n'avait pas l'intention de faire semblant de l'être. Et peut-être qu'il arriverait à la détendre un peu. Il passa devant elle et se dirigea vers la salle de bains. Il dénoua la serviette à sa taille et lança, par-dessus son épaule, alors qu'il pénétrait dans la douche :

— Je vous ai à l'œil.

Il sentit qu'elle était en train de l'observer. Il pivota face à elle ; son corps tout entier était visible à travers la vitre de la cabine de douche. Le regard de Sophia se posa sur son érection. Il tourna le robinet, le jet glacé lui cingla le corps. Ses muscles se relaxèrent, son sexe se tendit de plus

belle. Il s'efforça de se calmer tandis que l'eau se réchauffait progressivement, aspergeant sa verge.

— Si vous avez un minimum de jugeote, vous allez vous emmitoufler sous la couette et vous endormir avant que je sorte de la douche.

Elle resta immobile. Ils se dévisagèrent pendant une longue minute ; ni l'un ni l'autre ne détourna le regard. Il saisit le savon et, les yeux vrillés aux siens, il fit mousser le savon entre ses mains. La vapeur embua les vitres. Il essuya la paroi d'un geste de la main et se savonna le torse, le ventre, et s'aventura plus bas... Sophia ouvrit de grands yeux. Ses joues s'empourprèrent.

Il enroula ses mains autour de son membre dur comme du granit. Ses yeux se plissèrent tandis qu'il se caressait. Sophia entrouvrit les lèvres et ses yeux se posèrent sur son sexe. Elle avala difficilement sa salive et ferma la porte.

Sophia rejeta le couvre-lit, tira la couverture d'un coup sec et se glissa sous le drap. Son cœur battait si vite qu'elle n'arrivait plus à respirer. *Seigneur !* Pourquoi l'avait-elle reluqué ? Il la prenait sûrement pour une... Elle enfouit son visage dans l'oreiller, chercha le cordon de la lampe à tâtons et éteignit la lumière. Elle était mortifiée par son propre culot. Non, elle n'était pas comme ça !

Comme *quoi* ?

Comme cette horrible bonne femme à l'accueil de l'hôtel ! Une garce assoiffée de sexe !

Beurk !

Quelques instants plus tard, la porte de la salle de bains se rouvrit. Sophia aurait voulu qu'un gouffre s'ouvre au centre du lit et l'engloutisse tout entière.

Le matelas s'affala sous le poids de Colin. Il s'étira et roula contre elle, entraîné dans le creux du lit. Sophia se crispa. Il s'écarta aussitôt mais le contact de son corps ferme s'était imprimé contre sa peau. Sophia ferma les yeux, tâchant de ne pas prêter attention au souffle chaud de Colin contre son cou. Elle remua pour s'emmitoufler dans les draps et ses fesses effleurèrent quelque chose de dur. Elle écarquilla les yeux.

— Bon sang, maugréa-t-il. Cessez de vous agiter.

— Je n'arrive pas à trouver une position confortable.

— Vous me mettez super mal à l'aise.

Sophia ne put réprimer un sourire.

— Ce n'est pas cher payé pour m'avoir kidnappée.

Il se rapprocha et se blottit contre elle.

— Je ne vous ai pas enlevée.

Elle commit l'erreur de se tourner face à lui. Sa poitrine s'écrasa contre son torse. Le drap qui les séparait glissa contre la pointe sensible de ses seins. Elle émit un petit cri étouffé et cambra le dos.

— Vous n'auriez pas dû faire ça, dit-il d'une voix rauque.

En un éclair, il la plaqua contre le matelas et s'empara de ses lèvres.

Le corps de Sophia se ranima soudain, envahi par un tourbillon de sensations. Elle voulut extirper ses bras du drap mais elle était coincée, comme si elle portait une camisole de force. Colin arracha soudain sa bouche de la sienne ; sa respiration chaude caressait ses lèvres gonflées.

— Je n'ai pas l'intention de m'excuser pour ça, Sophia. Mais je vous jure que ça ne se reproduira plus.

Il se leva, saisit un oreiller et s'avachit sur l'édredon qu'elle avait jeté par terre.

— Dormez. Je vous réveille dans deux heures et demie.

Sophia scruta longuement le plafond, tâchant de calmer la tempête qui se déchaînait en elle. *Pourquoi était-ce lui qui fixait les règles du jeu ? Pourquoi pas l'inverse ?* Elle le désirait. Et il était évident qu'il avait envie d'elle lui aussi. Fallait-il qu'elle le lui dise franchement ?

Peut-être qu'elle le ferait.

Le souffle de Colin lui chatouillait la joue.

— Réveillez-vous, Sophia. On doit s'en aller.

Elle ouvrit brusquement les yeux et son sang ne fit qu'un tour. Angelo les avait-il retrouvés ?

— Rassurez-vous, tout va bien. Il faut juste qu'on reprenne la route.

Elle roula face au mur. Le drap avait glissé pendant la nuit et elle se rendit compte qu'elle avait les fesses à l'air. Comme elle se glissait vers le bord du lit, il effleura sa chute de reins.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il de but en blanc.

Il fit courir ses doigts sur le carré de peau mutilée. Sophia se crispa.

— Ma marque.

Elle se mit debout, se dirigea vers la salle de bains le menton haut et referma silencieusement la porte derrière elle. Elle l'entendit alors cogner dans le mur, ce qui la fit sursauter. Toutefois elle n'avait pas peur de lui. Les accès de colère de Colin n'avaient rien à voir avec ceux d'Angelo. Jamais Colin ne dirigerait sa fureur contre elle. Il n'était pas ce genre d'homme.

Quand elle retourna dans la chambre, Colin était habillé. Et énervé. Il désigna le lit.

— Vos vêtements.

Il se tourna le temps qu'elle s'habille. Pile au moment où ils s'apprêtaient à sortir, le téléphone retentit. Le cœur de Sophia bondit dans sa poitrine. Colin posa un doigt sur ses lèvres pour lui intimer le silence, puis il décrocha lentement le combiné et le plaça contre son oreille. Elle distingua la voix râpeuse d'une femme puis plus rien.

Colin raccrocha et lui lança un regard grave. Son sang ne fit qu'un tour.

— Ils sont juste devant. Là où j'ai garé la voiture. C'était Ruby, la cougar. Son coupé rouge est stationné derrière l'accueil ; les clés sont dessus. On va s'y diriger très lentement.

Colin prit son sac en cuir et entrebâilla la porte. Il lui prit la main et, ensemble, ils sortirent sous le soleil aveuglant. Ils rasèrent les murs et dépassèrent un chariot de ménage devant une porte entrouverte. Le véhicule apparut bientôt dans leur champ de vision, une cinquantaine de mètres plus loin.

Le ronron d'un moteur se rapprochait par-derrière. D'instinct, Colin poussa Sophia dans la chambre devant laquelle ils venaient de passer. La femme de ménage sursauta.

— *Por favor señorita, el esposo de mi hermana es muy malo y en busca de ella. Por favor, vamos a quedarnos aquí hasta que pasa* ¹, bafouilla Colin en sortant une liasse de billets qu'il fourra dans le tablier de l'employée.

Des portières de voiture claquèrent et des bruits de pas retentirent à l'extérieur de la chambre.

— *Por favor*, répéta Colin en entraînant Sophia dans la salle de bains.

Ils se cachèrent derrière la porte qu'il laissa partiellement ouverte pour ne pas éveiller les soupçons.

— Où sont les clients de la chambre d'à côté ? s'écria un homme avec un accent italien à couper au couteau.

— *No hablo Ingles*², répondit la femme de chambre.

Il la gifla, lui arrachant un cri. Sophia tressaillit contre Colin.

— Un *hombre* et une *señora*. *Donde*³ ?

— *Se fueron en un taxi*⁴, mentit-elle.

— Quel taxi ?

— Los Banos Taxi, hurla-t-elle.

Il la frappa une nouvelle fois pour faire bonne mesure. Sophia frémit pour elle.

Lorsque les portières de voiture se refermèrent et que le moteur s'éloigna, elle s'échappa des bras de Colin et s'élança auprès de l'employée. Elle était en train de s'essuyer le visage. Son nez pissait le sang.

— Je suis vraiment désolée, dit Sophia en l'aidant à se relever.

— Ça va, ça va. Qu'ils aillent au diable, ces salopards.

Sophia regarda la femme, bouche bée. Cette dernière afficha un sourire édenté.

— J'ai subi les crises de colère d'un mari abusif pendant des années avant de trouver le cran de lui plomber les fesses. J'aurais dû le faire bien avant.

Colin secoua la tête et lui tendit quelques billets supplémentaires.

— Comment vous appelez-vous ? Je vous en enverrai davantage.

— Berta Martinez. Ruby sait où me contacter. Filez avant que ces *tontos*⁵ s'aperçoivent qu'il n'y a pas de compagnie de taxis Los Banos et reviennent sur leurs pas.

— Berta, nous vous devons une fière chandelle, répliqua Colin en lui embrassant le front avec gratitude.

Sans perdre une minute, il saisit Sophia par la main et jeta un coup d'œil dans le parking. La voie était libre.

— Allons-y.

Il l'entraîna vers la Firebird Pontiac délabrée datant sans doute des années quatre-vingt. Ils sautèrent dedans. Colin mit le contact et la voiture s'anima.

Il chaussa ses lunettes de soleil et se coiffa la tête d'un chapeau de cowboy trouvé sur la banquette arrière.

— Baissez-vous. C'étaient les types qui vous ont attaquée au lac Tahoe. J'ai reconnu leur voiture, dit-il en s'engageant sur la route.

Un long moment s'écoula. Sophia tâchait de calmer sa respiration erratique. Elle était terrorisée.

— Vous pouvez vous redresser maintenant, dit-il finalement.

Elle se carra dans son siège, inspirant et expirant à fond.

Colin lui pressa la main.

— Je vous ai promis que je vous protégerai.

Sophia n'osa pas croiser son regard de peur de s'effondrer. Elle ôta sa main de la sienne. Elle aurait aimé le croire, mais elle ne connaissait que trop bien Angelo. Il irait jusqu'au bout pour la récupérer. Non pas par amour, mais par désir de possession. Il la considérait comme son bien, sa propriété. En tant que telle, il ne supportait pas l'idée qu'elle puisse lui échapper. Il était beaucoup trop fier pour cela.

— Comment nous ont-ils retrouvés ?

— Je suppose qu'ils ont passé à tabac le mec de l'agence de location de voitures de Placerville. Il a sans doute fini par leur fournir les coordonnées GPS du véhicule.

— Mais comment pouvaient-ils savoir qu'il nous avait loué une voiture ?

— Le 4 × 4 dont je me suis débarrassé avait aussi une puce GPS. Ils ont retrouvé l'agence de location à l'aéroport de Tahoe. Peut-être qu'ils avaient loué leur propre véhicule au même endroit.

— Et maintenant, où allons-nous ?

— À l'aéroport de San Francisco. Je vais me débarrasser de la voiture de Ruby, emprunter un véhicule sur le parking longue durée et conduire jusqu'à l'aéroport de San Jose. Là je l'abandonnerai et louerai un hélicoptère pour ficher le camp de Californie. On trouvera un autre moyen de locomotion plus tard et on mettra le cap vers l'est.

— Ils nous retrouveront.

Les hommes d'Angelo ne lâchaient jamais l'affaire. Ils finissaient toujours par mettre la main sur leur proie.

Colin lui serra la paume.

— Avant, il faudra qu'ils nous rattrapent.

Sophia retira sa main, qu'elle posa sur ses genoux, et elle détourna la tête vers la vitre. Le paysage défilait sous ses yeux, à l'instar de sa vie. Elle

n'aurait jamais dû quitter Angelo. Elle avait fui le foyer conjugal et, à cause de sa décision, des gens avaient perdu la vie. D'autres ne tarderaient pas à mourir. Et lorsque son époux lui mettrait le grappin dessus, il le lui ferait payer cher.

— Pourquoi avez-vous épousé Gilletti ? demanda Colin à brûle-pourpoint.

— Il a fait à mon père une offre qu'il ne pouvait pas refuser.

— C'est-à-dire ?

— Il l'a menacé de découper ma mère en petits morceaux jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien d'elle s'il refusait de lui donner ma main. Mon père avait trois jours pour accepter. Le cas échéant...

Colin se cramponna au volant.

— J'aurais tué cet enfoiré sur-le-champ.

— Papa ne savait pas que j'avais surpris leur conversation. Je suis allée trouver Angelo le matin du troisième jour et lui ai promis de l'épouser une fois le lycée achevé.

Colin secoua la tête et lui jeta un bref regard avant de reporter les yeux sur la route.

— Pourquoi vous, en plus du fait que vous êtes magnifique ?

Le compliment fit sourire Sophia.

— La famille Gilletti avait besoin d'une façade pour blanchir son argent. La compagnie d'investissement de mon père était le trompe-l'œil idéal.

— Vous êtes une fille courageuse, Sophia. Comment vos parents ont-ils pris la nouvelle ?

— Ils furent partagés entre soulagement et désespoir. Ça n'avait pas d'importance. Mon père a hésité à se sacrifier pour moi, mais moi je n'ai pas réfléchi. J'ai foncé tête baissée. Ils sont morts l'année dernière à trois mois d'intervalle. Du coup, je ne craignais plus qu'Angelo ne leur fasse du mal et je me suis enfuie. À ce moment-là, j'ignorais encore que je ne pourrais jamais lui échapper complètement.

— Si. Vous l'avez quitté. Et je vous jure qu'il ne vous approchera plus jamais.

— Par ma faute, il est possible que l'homme de l'agence de location de Placerville soit mort. La femme de chambre a le nez cassé. Et qui sait le sort qu'Angelo réservera à Ruby ?

Colin afficha un sourire en coin.

— Je miserais plutôt sur Ruby. Elle a un fusil de chasse sous le bureau d'accueil. Braqué directement sur les bijoux de famille des clients.

— Pourquoi a-t-elle été si prompte à nous aider ? s'étonna Sophia, une pointe de jalousie dans la voix.

Le sourire de Colin s'étira.

— Eh bien, j'avais quelque chose qu'elle désirait et vice versa.

— Vous n'avez pas fait ça !

Il renversa la tête en arrière et éclata de rire.

— Non, ce n'est pas ce que vous pensez. Je lui ai proposé de lui donner un coup de pouce. Elle a un fils qui a des déboires avec la police. Je vais voir ce que je peux faire pour lui à mon retour.

— Mais nous sommes en Californie.

— Le bras long de la loi ne connaît pas de limite. (Il désigna le plancher sous ses pieds.) Fouillez sous le siège et voyez ce qu'elle m'a laissé.

Sophia s'exécuta et trouva un sac en tissu. Il était lourd.

— Ouvrez-le.

Elle en sortit un revolver ainsi que deux boîtes de munitions et plusieurs chargeurs.

— Bien joué, Ruby. Je vous revaudrai ça.

— J'imagine ce qu'elle aurait préféré échanger avec vous, commenta Sophia en fourrant le tout dans le sac qu'elle remit sous le siège.

— Vous êtes jalouse ? demanda-t-il d'un air taquin.

— N'importe quoi. Je vous connais à peine.

— Et pourtant moi j'ai l'impression de vous connaître, répliqua-t-il en lui adressant un petit sourire. Peut-être dans une vie précédente ?

Le sang de Sophia frémit dans ses veines. Elle faillit lui dire qu'ils se connaissaient mieux qu'il ne le pensait mais elle se ravisa. Elle préférait attendre qu'il lui révèle sa véritable identité avant de passer aux aveux.

— Et vous ? Vous avez grandi dans quel coin ?

— Je n'ai jamais connu mon père. Quant à ma mère... elle avait quelques soucis. Elle est morte quand j'avais neuf ans. Étrangement, ma vie s'est améliorée à partir de là. J'ai été élevé par différentes familles d'accueil, surtout dans le Queens. C'étaient des foyers stables. J'ai fait mon possible pour me tenir à l'abri des ennuis. Mais le sort en était jeté. On me trimbalait à droite et à gauche. Il m'arrivait sans cesse des mésaventures.

— Vous avez fréquenté quelles écoles ?

— J'ai commencé par le système public. Mais ce qui m'a permis d'échapper à la prison, c'est l'athlétisme. Quand j'ai eu l'âge d'aller au lycée, l'école catholique locale cherchait à développer son programme de sport. Je savais que si je ne me calmais pas un peu, ma chance finirait par tourner. On m'a fait une proposition impossible à refuser. J'ai décroché mon diplôme au lycée Saint-John d'Astoria dans l'Oregon.

Une boule se forma dans la gorge de Sophia. C'était le soir de la remise de diplôme qu'elle l'avait attiré à l'écart et l'avait séduit.

— Ensuite vous êtes allé à l'université ?

Il sourit.

— Non, les études, ça n'a jamais été mon fort. Le lendemain de la remise de diplôme, j'ai filé à Parris Island où j'ai sacrifié six années de ma vie au Corps des Marines. Ensuite, j'ai intégré le service de police de la ville de New York, le NYPD.

— Vous avez dit faire partie d'une unité opérationnelle.

— C'est venu plus tard. Mais oui. On fait du bon boulot. C'est gratifiant. Je me ferai d'ailleurs un plaisir d'envoyer votre mari en prison.

Sophia demeura silencieuse un long moment, réfléchissant à ce qu'impliquaient ses paroles. Il avait intégré un camp d'entraînement le lendemain même de leur nuit ensemble, une nuit qui avait changé son monde à jamais. Il ne lui avait pas donné signe de vie mais était-ce parce qu'il n'en avait pas eu l'occasion ou parce qu'il n'en avait pas eu l'envie ? À cette époque, elle se faisait appeler Maria. C'est sous ce prénom qu'il l'avait connue. Maria Castavettes. Sophia était son deuxième prénom. Angelo n'aimait pas Maria. Il disait que cela lui rappelait sa mère. Aussi avait-il décidé de l'appeler Sophia. En outre, au lycée elle était brune. Elle s'était teinte en blond il y avait des années, pensant faire plaisir à Angelo. Mais il avait trouvé qu'elle ressemblait à une prostituée de bas étage. En représailles, elle s'était décoloré un peu plus les cheveux et était devenue blond platine.

— Vous avez été marié ? demanda-t-elle.

À peine la question eut-elle franchi ses lèvres qu'elle s'en mordit les doigts.

— Non, Dieu merci !

Elle se raidit.

— Qu'est-ce que vous avez contre le mariage ?

— Tout d'abord, vous êtes la dernière personne que j'aurais imaginée défendre cette institution. Mais pour répondre à votre question, mon travail ne me permet pas de prendre un tel engagement.

— menteur ! Vous vous servez de ça comme excuse.

Il répondit par un sourire.

— Je ne suis pas doué pour m'ancrer quelque part. Je bouge tout le temps.

— Encore une excuse. Quelle est la vraie raison ?

— J'aime le changement. La diversité.

— Le sel de la vie. Je devrais essayer. Mais je ne me remarierai jamais de toute façon.

— Après ce que vous avez subi, je vous comprends.

— Ça ne veut pas dire que je suis contre les relations amoureuses. Uniquement si je pose mes propres conditions.

Il frémit.

— Les relations amoureuses. Le mot redouté de tous les célibataires récalcitrants.

— Alors pour vous, ce n'est que du sexe à l'état pur ?

Il posa ses magnifiques yeux bleus sur elle et lui décocha un sourire canaille.

— Du très bon sexe à l'état pur, précisa-t-il.

— Vous avez l'air très sûr de vous.

— Eh bien, vous m'avez vu dans mon plus simple appareil, non ?

Sophia piqua un fard. Il sourit de nouveau.

— J'aime bien quand vous rougissez comme ça. Il n'y a plus assez de femmes qui ont ce genre de réaction.

Bon sang, il l'avait amadouée avec une telle subtilité qu'elle n'avait pas pris conscience qu'il l'avait prise dans ses filets. Tant pis. Tout ça n'avait plus d'importance. Tout ce qui comptait, c'était le moment présent. Vu son manque de pot et l'ingéniosité d'Angelo, mieux valait ne pas songer au lendemain.

— Je vais prendre exemple sur vous. J'ai envie de vivre avant de mourir, dit-elle d'une voix presque imperceptible. (Puis d'un ton plus ferme :) Je veux vivre chaque jour comme si c'était le dernier. (Elle pivota vers lui.) Vous me trouvez attirante ?

— Vous savez bien que oui, répondit-il en la gratifiant de son sourire le plus envoûtant. Et vous, vous me trouvez séduisant ?

— Très. Tellement, à vrai dire, que j'ai envie de coucher avec vous.

Colin fut saisi d'une quinte de toux et la regarda avec des yeux ronds, comme si un troisième œil venait de lui pousser sur le front.

— Et vous, vous voudriez coucher avec moi ? dit-elle comme si elle lui demandait de lui passer le plat de petits pois à table.

Il était rouge jusqu'à la pointe des oreilles.

— *Pardon ?*

— Vous m'avez très bien entendue.

— Je... Non. Non ! J'en ai très envie, évidemment, mais... je suis en mission.

— Et alors ?

Il secoua la tête.

— Je ne peux pas. J'aurais l'impression de profiter de vous, de votre fragilité.

Sophia partit d'un éclat de rire. Elle rit si fort que ses joues lui firent mal. Elle se plia en deux, incapable de se maîtriser.

— C'est l'Irlandais chanceux qui dit ça ? ! Je n'en crois pas mes oreilles.

Il se crispa.

— Où avez-vous entendu ce surnom ?

Sophia secoua la tête.

— Je suis allée à Saint-John, moi aussi. Je vous ai vu vous balader dans la cour du lycée avec une fille différente au bras chaque jour, parfois deux ou trois dans la même journée. Alors ne me faites pas le coup du mec qui a des scrupules.

— Pensez ce que vous voulez.

— J'en ai bien l'intention.

Elle s'enfonça dans son siège et plaqua un sourire sur son visage, tâchant de faire bonne figure alors qu'elle était mortifiée. Il l'avait rejetée.

— Ce n'est pas grave. Je trouverai quelqu'un d'autre.

— Pour quoi faire ? demanda-t-il, incrédule.

— Pour une bonne partie de jambes en l'air, répliqua-t-elle même si l'idée de coucher avec un autre homme que Colin ne la tentait pas le moins du monde.

— Je vous ferai remarquer qu'on est en cavale. Qu'est-ce qui vous prend d'avoir soudain envie de sexe ? Avec le premier venu qui plus est.

— Ça ne m'a pas pris d'un seul coup. Et je n'en ai pas envie avec n'importe qui. Avant mon mari, il n'y en avait eu qu'un. Et c'était... (Sa voix se brisa.) C'était parfait. Je veux connaître ça encore une fois. Pendant des années, j'ai vécu en prison avec un geôlier sadique. Maintenant, tant que je suis libre, je veux vivre à fond, comme si j'allais mourir demain. Ce qui risque vraiment de se produire. Je veux faire l'amour comme je l'entends avant de m'en aller.

— Vous n'allez pas mourir !

— Nous allons tous mourir, Colin.

Il serra les dents et lui coula un regard de guingois.

— Tant que vous serez avec moi, vous ne risquez rien.

Elle haussa les épaules.

— Qu'en savez-vous ?

— Personne n'est jamais mort sous ma protection. Et vous ne serez pas la première.

— Je ne suis qu'une mission pour vous.

Elle s'en voulut d'avoir dit ça. Bien sûr qu'elle n'était qu'une mission. Que serait-elle d'autre ? Il ne se souvenait pas d'elle. Et même s'il se rappelait leur aventure d'une nuit, qu'est-ce que cela changerait ? Ils avaient couché ensemble une fois, des années auparavant.

— Je prends mon travail très au sérieux.

— C'est ce que je constate.

Pendant une heure, ils roulèrent en silence.

— J'ai faim, dit-elle finalement.

Ils quittèrent l'autoroute à la sortie suivante, et firent une pause dans un fast-food où ils commandèrent à manger pour un régiment. Puis ils reprirent la route. Ils parvinrent à l'aéroport de San Francisco où ils changèrent de voiture sans incident. Ils firent de même à San Jose, où ils rencontrèrent un pépin. Pour la distance qu'ils voulaient parcourir, l'hélicoptère ne serait pas disponible avant le lendemain matin.

Sophia avait toutes les peines du monde à garder les yeux ouverts et Colin commençait lui aussi à fatiguer.

— Prenons une chambre pour la nuit. On reviendra demain matin.

Il se gara devant un hôtel appartenant à une chaîne de meilleur standing que le précédent. Il réserva une chambre avec un seul lit mais elle s'en moqua. Elle s'effondra à plat ventre sur le matelas gigantesque et dormit jusqu'à ce que sa vessie la réveille brusquement, quelques heures plus tard.

1. « S'il vous plaît, madame, l'époux de ma sœur est très méchant et il est à sa recherche. Je vous en prie, nous allons rester ici jusqu'à ce qu'il soit parti. » (*N.d.T.*)

2. « Je ne parle pas anglais. » (*N.d.T.*)

3. « Où ? » (*N.d.T.*)

4. « Ils sont partis en taxi. » (*N.d.T.*)

5. *Tontos* signifie « idiots » en espagnol. (*N.d.T.*)

OceanofPDF.com

4

Réveillée par une envie pressante de faire pipi et la tête pleine de pensées coquines, Sophia se précipita dans la salle de bains et se déshabilla. L'eau froide ne suffit pas à atténuer son excitation. Il n'existait qu'un seul remède pour calmer ses ardeurs, or celui qui aurait pu y parvenir n'était pas intéressé. Elle sourit et fit couler l'eau chaude.

Il fallait qu'elle lui fasse une offre qu'il ne pourrait pas refuser. Colin Daniels ne voulait pas la satisfaire parce qu'il avait des principes, ce qu'elle trouvait admirable chez un homme, mais c'était le cadet de ses soucis à l'heure présente. Elle avait très envie de lui. Chaque zone érogène de son corps frétillait depuis qu'elle était sortie de la douche la nuit précédente. Elle était plus que capable de se satisfaire seule, et le faire devant Colin serait pour elle le summum de l'érotisme. Elle posa les yeux sur le triangle de poils entre ses cuisses et décida de se faire une petite toilette. Elle fouilla dans la trousse de Colin, lui piqua un rasoir, et se mit au travail. Une demi-heure plus tard, emmitouflée dans un peignoir de bain de l'hôtel, elle regagna la chambre, propre comme un sou neuf, récurée de la tête aux pieds, les cheveux séchés et le corps doux comme les fesses d'un bébé.

Son souffle se suspendit quand elle l'aperçut allongé sur le dos, les mains croisées derrière la tête, qui la dévisageait de son regard bleu alangui par le sommeil. Il ne portait qu'un boxer noir et soit il avait une érection matinale, soit il était heureux de la voir. Sophia fit mine de n'avoir rien remarqué. Même si elle mourait d'envie de chevaucher ce bel étalon, elle avait un autre plan en tête. En outre, elle n'avait pas l'intention de le supplier de faire l'amour avec elle. Et même s'il changeait d'avis, elle avait sa dignité. Elle allait lui faire regretter sa décision.

Elle lui adressa un sourire langoureux et dénoua lentement la ceinture de son peignoir. Il arqua le sourcil gauche, visiblement intéressé par le tour que prenaient les événements. Elle répondit en ôtant complètement la ceinture de son vêtement. La robe de chambre bâilla légèrement, révélant son corps nu. Il haussa son deuxième sourcil. Le sourire de Sophia s'élargit ; elle fit glisser le vêtement par terre. Il tomba en formant un petit tas autour de ses chevilles. Colin retint son souffle.

D'un pied, elle envoya le peignoir à quelques mètres de là.

— C'est un coup bas, Sophia. Tu ne joues pas selon les règles.

Elle fit comme si de rien n'était, passa ses doigts dans sa longue chevelure et la secoua puis elle s'allongea près de lui. Elle roula sur le ventre, appuya son menton au creux de ses paumes et plongea ses yeux dans les siens.

— Alors le room service, c'est en option ?

Son regard bleu cobalt s'embrasa. Il tendit le bras pour la toucher mais se ravisa au dernier moment. Il crispa le poing et écarta la main. Sophia sourit en son for intérieur. Elle ne faisait que commencer. D'un mouvement sensuel, elle s'étendit sur le dos, faisant rebondir ses seins sous son nez. Colin inspira à fond.

Elle se tourna innocemment face à lui, le corps en feu.

— Dis-moi, Colin, admettons que tu n'aies pas autant de scrupules et que tu acceptes mon offre, que me ferais-tu ?

Elle le sentit s'agiter près d'elle. Elle inséra son index dans sa bouche et le suçà, puis elle en posa l'extrémité humide sur le ventre de Colin et retraça les contours de ses abdominaux, de son nombril à l'élastique de son boxer.

— Hypothétiquement, tu me prendrais plutôt comme Tarzan ou... (Elle inclina la tête de côté et sourit, amusée de le mettre mal à l'aise.) Ou bien tu me ferais l'amour langoureusement ?

Il roula sur le côté et se coula vers elle mais en prenant garde de garder un espace entre leurs corps.

— Hypothétiquement ? Je commencerais par botter ton joli petit derrière. Pour te punir d'avoir songé à demander à un autre homme de te satisfaire.

Cette fois, ce fut elle qui retint son souffle. Il approcha le visage de sa poitrine et souffla sur la pointe tendue de son sein. Sophia se cambra,

frottant son téton contre son menton. Des papillons agitèrent son intimité. Elle pressa ses paupières puis les rouvrit lentement.

Il poursuivit :

— Ensuite, je te lécherais les orteils et je remonterais lentement ; j’embrasserais tes mollets, tes cuisses... (Il ferma les yeux et inspira.) Hum, oui, je sucerais alors ta délicieuse petite chatte.

Il descendit progressivement le long de son corps, son souffle embrasant sa peau sur son passage. Il s’arrêta devant son sexe rasé, rouvrit les yeux et leva la tête vers son visage.

— C’est pour moi que tu as fait ça, Sophia ?

Elle déglutit et hocha la tête, se demandant à quel moment elle avait perdu le contrôle de la situation.

— Merci, susurra-t-il près de sa féminité. Écarte les jambes.

Mais elle avait anticipé sa demande.

— Mon Dieu, tu es magnifique, s’écria-t-il. (Il aventura son nez un peu plus bas.) Et toute mouillée rien que pour moi.

Son souffle caressa les replis sensibles de son intimité. Sophia ferma les yeux, entrouvrit la bouche et s’agrippa au drap, froissant le tissu entre ses poings. Son corps était tellement tendu qu’elle craignait de se rompre en deux.

— Hypothétiquement, chuchota-t-il, avant de plonger ma queue dans cette petite chatte trempée, je ferais en sorte que tu m’en implores, Sophia. Jusqu’à ce que tu n’en puisses plus.

Il déposa une traînée de baisers sur la rondeur de sa hanche. Sophia poussa un long soupir en arc-boutant le dos.

— Pas de contact, murmura-t-elle d’une voix voilée.

— Je parie que tu es aussi douce au goût que tu sens bon. (Il posa le nez contre sa cuisse et inhala son odeur.) Je te ferais jouir avec mes lèvres, je sucerais ton petit clitoris jusqu’à ce que tu explodes dans ma bouche.

Sophia émit un gémissement et se cambra de plus belle.

Il souffla sur sa féminité, lui arrachant une succession de petits cris et, incapable de se retenir davantage, elle lâcha le drap et glissa ses doigts jusqu’à son sexe gonflé et humide.

Elle serra les dents tandis que sa féminité palpitait contre sa main. Dieu du ciel, il lui faisait tout oublier. Elle ferma encore les yeux, s’étendit sur le matelas et se figura que c’était sa main à lui qui la caressait.

— Tu es égoïste, Sophia. Profondément égoïste, fredonna-t-il. Garder toute cette friandise rien que pour toi. Refuser de la partager.

Lentement, elle flatta son clitoris. Des ondes de plaisir la prirent au dépourvu.

— Si c'était ma main, j'enfoncerais tellement mon doigt dans ta chatte moite que tu décollerais.

Sophia retint sa respiration. Son corps était en feu. Elle voulait qu'il fasse tout ce qu'il lui décrivait. Et plus encore. Mais pas question de l'implorer. Elle se cambra, écarta les cuisses, et insinua son majeur dans sa vulve. Ses lèvres s'entrouvrirent.

— Oh, couina-t-elle.

La respiration de Colin se précipita, chatouillant l'intérieur de ses cuisses.

— C'est bien Sophia, l'encouragea-t-il. Caresse-toi comme ça. Dedans, dehors, doucement. Imagine que c'est moi qui suis en toi.

Elle se frotta contre sa paume ; si seulement c'était lui. Une vague de volupté la parcourut et elle rouvrit aussitôt les yeux. Il se redressa et s'empara de sa bouche, étouffant ses cris. La jeune femme se liquéfia intégralement, consumée par le désir.

Seules leurs bouches étaient en contact. Il serra le drap à côté d'elle. Leurs langues se mêlèrent. Elle se frotta contre lui, désireuse qu'il la prenne tout entière. Il aspira sa lèvre inférieure et plongea sa langue en elle, l'entraînant dans un tourbillon de plaisir. Leurs deux corps n'en formaient plus qu'un.

Elle souleva les hanches, pressant la poitrine contre son torse, enfouissant son doigt plus profondément dans son sexe, à un rythme de plus en plus rapide. Pendant ce temps, il prenait possession de sa bouche dans une douce agonie.

Elle écarta le visage du sien, exténuée.

— Colin, dit-elle, pantelante. Soulage-moi.

— Je veux te regarder le faire, répliqua-t-il en replaçant sa tête entre ses cuisses.

Il était à l'extrémité du lit, entre ses jambes écartées, d'où il la contemplait. Elle voulait renverser la tête et fermer les yeux, mais il soutenait son regard. Il souffla doucement sur son sexe. Elle se mit à onduler.

— Vas-y, Sophia. Prends ton pied pendant que je te regarde.

Colin appliqua ses lèvres contre son clitoris, entre ses doigts. Alors elle perdit le contrôle. Comme une navette spatiale au moment du décollage, elle fendit l'air à mille deux cents kilomètres à l'heure en direction de la lune et des étoiles. Elle n'arrivait pas à détacher ses yeux de lui. De la vision érotique qu'il lui offrait : son visage entre ses cuisses, ses lèvres luisantes refermées autour de son clitoris, la savourant comme si elle était un mets de gourmet. Jamais elle ne s'était retrouvée aussi exposée, jamais elle n'avait éprouvé un tel désir pour un homme, pour cet homme.

Elle enfouit sa main dans la chevelure de Colin et se cambra.

— Colin, dit-elle dans un halètement quand la première vague de plaisir déferla en elle.

Il aspira son bouton de chair et lui donna un petit coup de langue. Elle souleva le bassin et lui tira les cheveux tout en lui criant de continuer. Il secoua légèrement la tête sans lâcher son clitoris gonflé. Une autre vague l'emporta, suivie d'une troisième tandis qu'il lapait son sexe sans répit, l'entraînant de plus en plus haut... jusqu'à ce que la dernière vague la frappe si violemment qu'elle vola en éclats.

Colin n'avait jamais rien vu d'aussi sexy. Sophia Gilletti venait de jouir sur sa bouche. Ses longues jambes bronzées s'agitèrent et sa poitrine se gonfla tandis qu'elle essayait de reprendre son souffle. Elle gardait sa main pressée entre ses cuisses, comme pour contrôler les spasmes qui la secouaient. Il y posa un baiser et s'allongea au-dessus d'elle en prenant soin de ne pas la toucher. Son regard coula sur ses seins qui pointaient, avides. Incapable de résister à la tentation, il en lécha un. Sophia poussa un gémissement. Son membre lourd tressaillit contre sa cuisse. Elle se mordilla la lèvre inférieure en émettant encore un petit cri. Elle avait les yeux fermés, les lèvres humides et les narines dilatées.

Dieu tout-puissant, il crevait d'envie de plonger en elle. C'en était douloureux. Chaque parcelle de son corps la désirait. Il voulait lui faire tout un tas de choses pas très catholiques, surtout lui faire l'amour tendrement, voluptueusement. Elle le méritait.

Colin secoua la tête, perturbé par ses pensées et les émotions gênantes qu'elles généraient. Faire l'amour ? Qu'est-ce que ça voulait dire ? Colin

était un coureur de jupons, il aimait prendre du bon temps avec les femmes. Il s'éclipsait toujours avant le petit déjeuner. Et pourtant, aujourd'hui, il n'en était plus si sûr.

Il roula vers le rebord du lit et glissa la main dans ses cheveux. Il ne faisait que remplir sa mission. Enfin, c'était ce dont il voulait se persuader. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Sophia le fixait d'un regard satisfait.

Il ne put s'empêcher de sourire.

— Ça t'a plu ?

— Hypothétiquement, oui.

Il renversa la tête en arrière et éclata de rire. Puis il se redressa.

— Je vais sous la douche. Nous allons devoir reprendre la route.

— Il fait encore nuit !

— On ne peut pas rester trop longtemps au même endroit. Le temps est compté, Sophia.

Elle rampa jusqu'à lui. Sa poitrine voluptueuse se balançait en cadence avec les mouvements de ses hanches. À cette vue, le sexe de Colin se dressa.

— Bon sang, Sophia ! Arrête de me narguer.

Elle s'assit sur ses genoux et le dévisagea d'un air totalement félin.

— Je t'ai proposé de faire l'amour avec moi, Colin. Tu as décliné. Maintenant à toi d'en assumer les conséquences.

— Ce n'est pas que je ne veux pas...

— Peu importe la raison, l'interrompit-elle. Le résultat est le même. (Elle se pencha vers lui.) Mais j'ai bien peur que tu n'aies réveillé la tigresse qui dormait en moi. J'en veux encore, avec ou sans toi.

Colin s'assombrit.

— C'est tout ce que c'est à tes yeux ? Du sexe ?

Ce fut au tour de Sophia d'éclater de rire.

— Mon Dieu, Colin. Tu es sérieux. Tu as vraiment dit ça ?

Un sourire mutin aux lèvres, elle posa les yeux sur son sexe érigé, l'excitant davantage. Elle jouait avec le feu. Il pouvait encore changer d'avis...

— Pour l'amour du ciel, non. Ce n'est pas juste du sexe. Je ne veux pas n'importe quel pénis. (Elle caressa son membre depuis son sommet jusqu'à

ses testicules et l'empoigna ; Colin siffla de plaisir.) Seulement un pénis aussi impressionnant que celui-ci.

Il enroula sa main autour de ses doigts et serra. Il ferma les yeux et contracta les mâchoires. Lorsqu'elle se mit à le caresser de bas en haut, il faillit jouir. Il pressa sa main encore plus fortement pour l'arrêter, mais cela ne fit qu'accroître son plaisir.

— Soph...

Elle l'attira doucement vers elle et s'agenouilla, frottant ses seins contre son torse. Colin aspira une goulée d'air. Il était à deux doigts de perdre les pédales. Elle l'embrassa dans le cou et derrière l'oreille. Il l'enlaça fermement par la taille.

— Pendant que tu es sous la douche, est-ce que je peux appeler le service d'étage ?

— Quoi ?

— Est-ce que je peux appeler le service d'étage ?

Colin ferma les yeux et poussa un soupir. Il la força à lâcher son sexe. Quand il la regarda dans les yeux, il vit qu'elle avait l'air amusée. Elle se fichait bien de lui.

— Fais ce que tu veux, mais dis-leur de laisser le plateau à l'extérieur, rétorqua-t-il en prenant son sac noir et en se dirigeant vers la salle de bains.

Il claqua la porte derrière lui.

— Il y a quelque chose qui te ferait plaisir ? demanda-t-elle en éclatant de rire.

— Un café et une pipe !

— Je vais voir si c'est sur la carte !

Malgré son érection douloureuse et ses bourses sur le point d'éclater, Colin esquissa un sourire et secoua la tête. Il ne l'aurait jamais crue si audacieuse. Dommage que leur road trip dût prendre fin dans peu de temps.

En sortant de la douche, il avait encore le sourire aux lèvres. Il noua une serviette à sa taille, prit le revolver de Ruby dans son sac en cuir et le glissa sous la ceinture de sa serviette, dans son dos, au cas où le room service leur réserverait des surprises. Il attrapa une seconde serviette et sortit de la salle de bains en se frottant les cheveux.

— Sophia, il faut qu'on...

Il se figea net. Son sang ne fit qu'un tour.

Ils avaient de la compagnie.

OceanofPDF.com

5

Colin avait été formé pour ce genre de situations, raison pour laquelle il conserva son sang-froid, en apparence. À l'intérieur, il s'en voulait d'avoir quitté des yeux Sophia ne serait-ce qu'une minute. Il avait vraiment déconné !

Un homme massif, cent trente kilos au bas mot, tenait Sophia à la gorge d'une main. De l'autre, il pressait un pistolet-mitrailleur compact P90 contre la tempe de la jeune femme. Elle était nue, pâle comme la mort et, à en juger par son expression, au bord de la syncope.

— Le patron va pas être content quand il apprendra que tu as trempé ton biscuit dans les biens familiaux, fit remarquer Guido¹.

Colin ne releva pas la remarque. Il était surtout curieux de savoir où se trouvait le partenaire de Guido. Il attendait probablement à l'extérieur, dans la voiture, dont le moteur tournait toujours.

— On sait tous les deux que tu n'appuieras pas sur la gâchette, dit Colin. Voilà la vraie question : est-ce que tu vas te contenter de ramener la fille à son mari, ou bien est-ce que tu vas vouloir faire ton cow-boy et tenter de me capturer aussi pour marquer des points auprès de ton patron ?

Guido dirigea son arme sur la poitrine de Colin et la pointa sur son entrejambe.

— On a de la place pour toi.

Il fit feu. Au même instant, Sophia se jeta par terre en lui assenant un violent coup de coude dans les testicules, ce qui suffit à dévier son tir. Colin dégaina son Glock et abattit son ennemi d'une balle entre les deux yeux. Guido s'écroula à genoux de tout son poids avant de s'affaler par terre à plat ventre. Sophia s'élança dans les bras de Colin en poussant un cri de

terreur. Il la ramena derrière lui pour faire bouclier de son corps et braqua son arme sur la forme inanimée.

— Habille-toi, la pressa Colin en ramassant le P90 et en fouillant dans la poche de Guido.

Jackpot ! Un chargeur. Il garda le pistolet-mitrailleur à la main et fourra son arme ainsi que le chargeur dans son sac.

Sophia se vêtit en un éclair. Ensemble, ils traînèrent la dépouille du tueur à gages dans la salle de bains, le hissèrent dans la baignoire et le recouvrirent de toutes les serviettes qu'ils trouvèrent. Colin récupéra son sac, prit Sophia par la main et avança vers la porte de la chambre. Il l'entrebâilla, s'assura que la voie était libre et entraîna Sophia le long du couloir en direction de la cage d'escalier. Ils grimpèrent deux volées de marches. Un sentiment d'urgence s'était emparé de lui. Le partenaire de Guido n'allait pas tarder à se lancer à leur poursuite, si ce n'était pas déjà le cas. Et il allait sans doute emprunter l'ascenseur.

— Nous allons redescendre jusqu'au rez-de-chaussée par les escaliers, dit-il d'une voix blanche.

Il fit en sorte que sa voix reste monocorde, ses mouvements précis, et sa respiration régulière pour ne pas inquiéter Sophia. Si jamais elle céda à la panique, ils seraient dans la mouise.

Elle le suivit sans broncher. À cette heure matinale, le vestibule était désert. Colin l'attira dans les toilettes des femmes. Une fois qu'il eut vérifié qu'ils étaient seuls, il sortit les téléphones prépayés, les éclata contre le lavabo et fit de même avec son iPad.

— Qu'est-ce qui te prend ? s'écria-t-elle tandis qu'il ramassait les morceaux pour les jeter dans la poubelle.

— Je me suis servi de mon iPad pour louer l'hélicoptère. Et pendant que tu étais sous la douche, j'ai utilisé l'un des portables pour avertir mon équipe que nous étions en cavale et que notre retour à New York serait différé de quelques jours.

Elle écarquilla les yeux.

— Tu plaisantes. Tu penses que...

— Quelqu'un a traqué notre signal.

— Mais comment ? Comment Angelo pourrait-il faire ça ?

— Je ne sais pas. En tout cas, il nous a retrouvés. Je préfère ne rien laisser au hasard.

Il lui prit la main et se dirigea vers la porte. Comme il jetait un coup d'œil par l'entrebâillement, le jumeau de Guido entra en trombe dans le hall d'entrée de l'hôtel. Colin se replia.

— Nous avons de la compagnie.

Quelques secondes plus tard, on poussa lentement la porte des toilettes.

Colin s'accroupit sur le siège de la dernière cabine, Sophia tremblant comme une feuille derrière lui. Les bruits de pas se rapprochèrent, accompagnés du cliquetis métallique des portes qu'on ouvrait et refermait avec précaution l'une après l'autre. Les pas s'arrêtèrent devant la cabine voisine de la leur. Le cœur de Sophia cognait contre le dos de Colin. Il pointa son automatique, ajusta sa cible et appuya sur la détente.

Derrière la cloison, l'homme plongeait lourdement par terre. Colin orienta son arme vers le bas et tira encore. Une salve de coups de feu y répondit de l'autre côté de la porte. Colin poussa Sophia contre la paroi pour la protéger de son corps.

Ce ne fut l'affaire que de quelques secondes.

Une mare de sang se répandit sur le carrelage, s'écoulant jusqu'à eux par-dessous la porte. Sans abaisser son arme, Colin ouvrit la porte d'un coup de pied. L'homme gisait sur le dos, le corps criblé de balles. Colin s'empara de son sac noir et y fourra l'arme du mort avant d'y mettre la sienne. Il recueillit Sophia dans ses bras.

— Ferme les yeux.

Colin enjamba le cadavre, la reposa, et ensemble, ils s'élancèrent vers la porte.

Ils franchirent le seuil à l'instant où le personnel de sécurité de l'hôtel jaillissait dans le hall. Lorsque les premières sirènes retentirent au loin, ils roulaient depuis quelques minutes. Pendant une dizaine de kilomètres, Colin ne proféra pas un mot.

Une fois certain qu'on ne les filait pas, il posa les yeux sur le visage blafard de Sophia.

— Que s'est-il passé dans la chambre ?

Elle secoua la tête d'un air désespéré.

— Je... j'étais sur le point d'appeler le service d'étage quand la porte s'est ouverte en grand. Il avait une clé et une pince coupante. Je me suis précipitée vers la salle de bains en criant mais il m'a plaquée au sol... (Sa voix se brisa, les larmes lui montèrent aux yeux.) Je ne savais pas quoi

faire, Colin. J'avais tellement peur qu'il ne nous tue tous les deux ! J'ai cru que ma dernière heure avait sonné !

Colin prit sa main dans la sienne et la serra pour la réconforter. Une vive brûlure lui transperça le biceps, le faisant tressaillir. Bon sang, il avait été touché.

— Chérie, dit-il doucement en lui pressant la main. Je t'ai dit que je te protégerai. Je ne te laisserai plus jamais seule. À compter de maintenant et jusqu'à ce qu'on ait rejoint New York, nous serons comme des siamois.

Elle porta sur lui des yeux terrorisés.

— J'ai tellement peur. Je... Mon Dieu, tu saignes !

Il se fichait de sa blessure par balle. Tout ce qui lui importait, c'était de conduire Sophia à l'abri.

— Ce n'est rien.

Elle secoua la tête et déchira la manche de sa chemise.

— Arrête-toi.

— Je t'ai dit que ce n'était pas grave.

— Arrête-toi, maintenant !

Estimant qu'il était inutile de la chambouler davantage, il se gara sur le bas-côté.

— Retire ta chemise.

Il s'apprêtait à protester, mais se ravisa, voyant l'expression déterminée de la jeune femme. Il détacha sa ceinture de sécurité, déboutonna sa chemise, et l'ôta. Alors il examina le trou dans la partie supérieure de son biceps. La balle l'avait transpercé de part en part. Il avait survécu à des blessures autrement pires sans avoir à recourir à la médecine.

— Colin, c'est beaucoup plus qu'une simple égratignure ! Il faut t'emmener à l'hôpital, dit-elle d'une voix fébrile.

— Hors de question.

Elle ignora sa réponse. Elle enroula le tissu de sa manche autour de son bras en guise de garrot et serra très fort.

— Ça devrait contenir l'hémorragie. Mais on doit nettoyer cette blessure avant qu'elle ne s'infecte.

— Bien sûr, madame l'infirmière.

Colin revêtit sa chemise et commença à la reboutonner mais elle lui fila une tape sur les mains.

— Je n'ai plus deux ans, rugit-il tandis qu'elle défaisait les boutons.

— Plutôt trois, je dirai, répliqua-t-elle.

Quand elle eut terminé, il inclina la tête sur le côté et arqua un sourcil :

— C'est bon ? On peut y aller ?

— Oui.

Il fallait trouver une planque, le temps qu'il recouvre ses esprits et se retourne. Un endroit où il pourrait donner à Sophia quelques leçons de survie. Il mit le contact.

— Tu t'es déjà servie d'une arme à feu ?

— Non.

— Eh bien tu vas apprendre.

Colin ne retourna pas à l'aéroport international de San Jose pour le vol en hélicoptère qu'il avait réservé. Il ne voulait prendre aucun risque. À la place, il mit le cap sur Monterey, où résidait un vieil ami à lui. Evan « Cappy » O'Malley n'avait que huit ans de plus que Colin, mais c'était un marine qui avait effectué de nombreuses missions en Irak et en Afghanistan.

Lorsqu'il emprunta la bretelle de sortie de l'autoroute, à Cannery Row, il sentit le regard de Sophia se poser sur lui. Il lui caressa le genou. Elle se déroba. Elle n'avait pas dit un seul mot depuis qu'elle lui avait bandé le bras. Il savait qu'elle était bouleversée. Et fâchée. Mais ce qui le chagrinait le plus, c'était cette manière qu'elle avait de se fermer à lui. Chaque fois qu'il lui glissait un coup d'œil, elle regardait droit devant elle, dans un état presque catatonique.

— Sophia, murmura-t-il. Parle-moi.

Elle secoua la tête.

— Il n'y a rien à dire. Nous sommes poursuivis par un homme qui a des yeux et des oreilles partout. On vient d'échapper de peu à la mort. Tu es blessé. Il va finir par nous avoir. (Elle avait l'air découragée.) Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Il n'y a rien à ajouter.

— Je veux que tu me fasses confiance. Je t'ai donné ma parole, Sophia. Je vais te protéger.

— Comme dans la chambre d'hôtel ? fit-elle remarquer.

Son commentaire le piqua au vif. Il avait merdé. Cela ne se reproduirait plus. Toutefois, il ne put s'empêcher de monter au créneau.

— Tu es en vie. Qu'est-ce que tu veux de plus ?

— J'aimerais cesser de fuir ! Je ne veux plus avoir peur ! Je veux vivre, Colin, mais pas de cette manière !

Il ne pouvait pas lui en vouloir. Personne ne voudrait de cette existence.
— Fais-moi confiance, Sophia. Ce sera bientôt fini.
Elle s'avachit dans son siège et se remit à scruter la route.
— Ce ne sera jamais fini pour moi.

Sophia patienta dans la voiture pendant que Colin se rendait dans une supérette. Il en ressortit quelques minutes plus tard muni d'un sac plastique. La tache de sang sur sa chemise s'était agrandie. Il grimpa au volant, quitta le parking et roula en direction de Cannery Row. Il fouilla dans le sac et lui tendit un téléphone portable.

— C'est un prépayé. Le seul numéro que tu composeras, et seulement en cas d'extrême urgence, ce sera le mien. (Il tira un autre téléphone du sachet.) Vas-y, enregistre nos contacts.

Elle s'exécuta.

— Tu as acheté de quoi nettoyer ta plaie ?

— Oui.

— Où allons-nous ?

— Dans un endroit qui ne craint rien.

Ce type de lieu n'existait pas dans son monde. Elle n'était nulle part à l'abri. Mais elle se garda bien de le dire à voix haute. Cela ne servait à rien de répéter à Colin qu'Angelo finirait par les retrouver ; ça ne faisait que l'énerver. Or elle ne voulait pas lui faire perdre son sang-froid. Il avait risqué sa vie pour la protéger. Le matin même, alors qu'elle avait perdu ses moyens, il avait gardé la tête froide et lui avait promis qu'ils s'en sortiraient. Dans le fond, elle était convaincue que la seule personne capable d'assurer sa protection était Colin.

Trente minutes plus tard, ils s'arrêtèrent devant un portail en bois surmonté d'une pancarte sur laquelle était sculptée une immense tête de cheval rappelant la pièce d'un jeu d'échecs. Un motif similaire, pour ne pas dire semblable, à celui qui courait sur le flanc droit de Colin.

Il prit son portable et entra un numéro.

— Sergent Daniels demandant l'autorisation d'entrer, chef, dit-il sur le ton formel et respectueux réservé à un officier supérieur.

Quelques instants plus tard, le portail s'ouvrit lentement. Colin appuya sur l'accélérateur et pénétra dans une sorte de jungle psychédélique. Des

palmiers et des fougères géants, parsemés de buissons colorés de fleurs et de plantes qu'elle n'avait vues que dans des magazines, dans des palettes de couleurs, de textures et de parfums incroyables. Des carillons et des nains de jardin plantés entre les pots dispersés au petit bonheur dans la cour. Mais, d'une manière ou d'une autre, le résultat était convaincant. Au bout de l'allée de gravillons se dressait une grande hacienda. Et sous le porche, un fusil à l'épaule et flanqué de deux mastiffs baveux, se tenait un homme qu'elle aurait volontiers imaginé au coin d'une rue, un gobelet à la main, quémandant quelques sous pour pouvoir s'acheter son alcool.

— Capitaine, s'écria Colin, le visage fendu d'un sourire. (Il arrêta le véhicule au pied du porche et mit le frein à main.) Reste là.

Il descendit de voiture. Les molosses se mirent à aboyer. D'un mot, leur maître les fit taire.

Colin salua l'homme. Sophia les observa, la gorge et l'estomac noués. Des larmes lui montèrent aux yeux, déformant sa vision. Elle les essuya d'un geste impatient. Elle ne voulait pas éprouver des sentiments de ce type envers Colin. Le trouver sexy était une chose. Malheureusement, il ne cessait de lui prouver qu'il était digne de l'amour d'une femme. Elle secoua la tête, blasée. L'amour ? Elle ne savait même plus ce que cela voulait dire. Et elle ne voulait pas le savoir.

Le capitaine marmonna quelque chose et Colin le serra dans ses bras. Puis ils échangèrent quelques mots. Le vieil homme hocha la tête et rentra dans la maison. Colin revint ouvrir la portière à Sophia.

— Viens. On sera tranquilles ici, personne ne nous trouvera.

Elle lâcha un long soupir de soulagement et lui prit la main. Quand ils pénétrèrent dans l'immense hall d'entrée, le capitaine avait disparu.

— Le capitaine O'Malley est de nature timide. Il est assez sauvage et préfère qu'on ne l'approche pas trop. Je lui ai dit qu'il était stupide, mais il a insisté pour qu'on occupe le rez-de-jardin.

— Parce qu'il ne veut pas que je voie à quoi il ressemble ?

Colin haussa les épaules, dubitatif.

— J'ai cessé de chercher à comprendre il y a des années. Je sais seulement que c'est quelqu'un de confiance et que, grâce à lui, nous allons pouvoir rejoindre New York.

— Il va nous y conduire en voiture ?

Pourvu que non, songea-t-elle.

— Chérie, nous allons nous y rendre en avion.

— Comment ? Je n'ai pas de papiers d'identité.

— Le capitaine O'Malley a plus d'un tour dans son sac. C'est un homme qui possède de nombreux talents, et beaucoup de joujoux. Dont un qui vole.

Cette idée aurait dû enthousiasmer Sophia mais ce ne fut pas le cas. En prenant l'avion, ils parviendraient à New York plus vite que prévu. Or elle ne voulait pas y aller. Pas si elle désirait souffler ses prochaines bougies.

— Quand doit-on partir ?

— Demain matin.

Elle acquiesça en silence, une boule à la gorge. Si elle voulait s'enfuir, elle devrait le faire le soir même. Hors de question qu'elle monte dans cet avion.

¹. Aux États-Unis, dans le langage familier, surnom péjoratif donné aux hommes d'origine italienne. (*N.d.T.*)

6

Colin escorta Sophia jusqu'à une grande chambre cosy au bout d'un long couloir. Elle était décorée à l'image du jardin ; un méli-mélo de tissus, de textures et de couleurs exotiques encadrant un assemblage de meubles éclectiques qui, en fin de compte, formait un tout harmonieux. Elle hasarda un coup d'œil dans l'immense salle de bains et lorgna la baignoire géante avec envie. Colin s'approcha par derrière, la faisant sursauter.

— Tu te souviens de ce que j'ai dit ? Comme des siamois.

Sophia frémit. Le souffle chaud de Colin lui caressa la nuque et la chaleur de son corps l'irradia.

— Je pense qu'on peut se séparer le temps de prendre un bain.

Elle avait besoin de passer un peu de temps toute seule, histoire d'élaborer un plan d'évasion. Son ventre se tordit. Ça n'allait pas être facile de quitter Colin.

— Je te frotterai le dos.

Il chassa sa longue crinière de ses épaules et pressa ses lèvres sous son oreille. Un frisson la parcourut. Si seulement elle ne devait pas s'en aller. Elle voulait s'appuyer contre son torse ferme et se blottir dans ses bras toute la nuit.

Comme s'il avait lu dans ses pensées, il l'enlaça par la taille et la ramena contre lui. Puis il déposa une traînée de baisers le long de son oreille.

Ses jambes se dérochèrent sous elle. Il aspira son lobe. La pointe de ses seins s'érigea. Elle ferma les yeux et se laissa aller pendant quelques minutes. Après tout, ils étaient deux adultes consentants. Et n'avait-elle pas mérité un bref moment de détente après toutes ces mésaventures ?

Du bout des doigts, il effleura ses tétons puis les tira doucement l'un après l'autre tandis que sa langue dessinait le contour de son oreille. Sophia émit un gémissement et se cambra contre lui. Tout l'excitait chez cet homme. Il était à la fois menaçant et passionné, et il savait précisément ce dont son corps avait envie.

— Il ne t'arrivera rien, Sophia. Je te le jure sur ma vie, dit-il d'une voix rauque.

Ses paroles la ramenèrent brusquement sur terre. À la réalité.

Elle pivota face à lui dans ses bras et plongea le regard dans l'océan bleu de ses yeux. Elle prit quelques instants pour se ressaisir et ne pas laisser l'émotion percer dans sa voix. Elle croyait Colin mais elle ne pouvait pas lui en dire autant.

— Si seulement je pouvais te promettre la même chose... Mais même si Angelo finit en prison, il ne s'arrêtera que lorsqu'on lui aura rapporté ta tête sur un plateau. Et tu sais qu'il peut avoir cette influence même derrière des barreaux.

— C'est mon problème, dit-il en l'embrassant.

Elle apprécia infiniment ce baiser, le réconfort qu'il lui donnait. Elle prenait volontiers tout ce que Colin Daniels avait à lui offrir, à une exception près. Elle ne le laisserait pas sacrifier sa vie pour la sauver. Non, ça elle ne le permettrait pas. Et si elle retournait à New York avec Colin, Angelo le tuerait.

Son cœur se serra à la seule pensée de le perdre. Elle comprit soudain qu'elle l'aimait et cette prise de conscience lui arracha un petit cri. Elle l'avait toujours aimé. Elle était tombée amoureuse de lui la nuit où il lui avait fait l'amour pour la première fois. Il avait été si doux, si tendre, si attentionné. Il lui avait permis de tenir le coup pendant les années qui avaient suivi. C'était le souvenir de cet homme qui lui avait donné le courage de se lever le matin. Le fantasme de ce qu'une relation pouvait être entre un homme et une femme. En rien comparable avec la violence d'Angelo et la faiblesse de son père.

Elle n'allait pas le remercier en conduisant Angelo jusqu'à lui.

Son baiser devint plus vorace et les harpons émotionnels qu'il avait déjà plantés dans son cœur s'ancrèrent davantage. Elle voulait céder. S'abandonner à la passion, le temps d'une nuit. Une nuit qui, peut-être,

l'aiderait à survivre pendant une nouvelle décennie ? À moins que cela ne l'anéantisse ? Ne la fasse mourir de chagrin ?

Elle le désirait ardemment, mais lui livrer son corps risquait de compliquer la situation. La crainte surpassa son désir. La peur d'en vouloir plus. L'angoisse de mettre la vie de Colin en danger. La frayeur de tomber encore plus amoureuse d'un homme pour lequel elle était déjà prête à mourir.

Elle détacha ses lèvres des siennes.

— Colin, il faut désinfecter ta blessure.

— Ne t'en fais pas pour moi. Le capitaine va me recoudre, dit-il en tentant de capturer de nouveau ses lèvres.

Sophia détourna la tête, n'ayant pas la force de croiser son regard, redoutant qu'il ne lise dans le sien.

— Arrête de me repousser, Sophia.

Elle se composa un sourire en l'observant.

— Je ne te repousse pas. Je suis juste stressée.

Il posa les yeux sur la baignoire.

— Un bon bain t'aiderait à te relaxer, suggéra-t-il avec un sourire comme s'il avait prévu autre chose pour la détendre. Saute dans la baignoire. Je serai dans la chambre.

Il la laissa seule. Privée de la chaleur de son corps, un étrange sentiment de vide l'envahit et elle chassa de son esprit ses projets d'évasion. Elle y songerait plus tard. Elle reporta son attention sur la pièce. Cette salle de bains était un petit coin de paradis. L'énorme baignoire de style jacuzzi, flanquée de deux marches, trônait en plein milieu. Non loin de là, une douche immense en pierre de taille munie de deux pommes de douche, un lavabo italien en marbre, un bidet et une grande étagère offrant un assortiment de serviettes molletonnées et de lotions, sels de bain et huiles essentielles. Curieux qu'un militaire possède tous les produits de toilette nécessaires à une femme, réfléchit-elle. Peut-être qu'elle avait jugé le capitaine un peu vite et que se cachait sous ses dehors bourrus un personnage bien plus complexe qu'elle ne l'avait cru de prime abord.

Un autre détail retint son attention. La pièce était seulement pourvue de deux vasistas. Autrement dit, la seule issue était par la chambre.

À l'inverse, cela voulait dire que personne ne pouvait entrer. Personne sauf Colin. Ce qui signifiait qu'elle était en sécurité. Pour le moment.

Elle ferma doucement la porte et tourna les deux robinets à fond. Elle prit tout son temps pour choisir les sels et huiles de bain qu'elle disposa sur la margelle de la baignoire. Puis elle saisit deux serviettes duveteuses et faillit trépigner de plaisir en ouvrant le tiroir sous les étagères. Il contenait une robe paréo blanche. Elle la prit, espérant que le capitaine ne verrait pas d'inconvénient à ce qu'elle l'emprunte pendant son bref séjour. Il fallait qu'elle lave ses propres habits. Un soupir nerveux lui échappa. La nuit venue, pendant que Colin dormirait, elle se fauflerait par la fenêtre et s'enfuirait, allant là où ses jambes la porteraient. Si elle-même ne savait pas où elle se rendait, comment Angelo pourrait-il la traquer ? Elle subtiliserait un peu de liquide à Colin et ferait profil bas aussi longtemps que possible avant de bouger de nouveau.

Elle finirait par atterrir quelque part, mettrait un peu d'argent de côté en travaillant comme serveuse dans un restaurant et repartirait. Sophia s'était résignée à son sort. Angelo vivant, jamais elle ne serait à l'abri du danger. Et si elle voulait que Colin vive, elle devait rompre tout lien avec lui. Pour son bien.

Une fois la baignoire à moitié pleine, Sophia se déshabilla, releva sa chevelure avec des pinces qu'elle avait trouvées dans le tiroir sous le lavabo et se glissa dans l'eau chaude et veloutée. Oh, c'était si bon ! Elle s'y plongea jusqu'au cou et se prélassa. Reposant la tête contre le rebord de la baignoire, où une encoche avait été prévue à cet effet, elle enclencha les jets et se délassa davantage encore. Ses muscles étaient douloureusement crispés. Les jets d'eau et les bulles massèrent son corps fourbu, dénouant les tensions les unes après les autres. Que ne donnerait-elle pas pour un massage intégral !

— Tu as l'air sur un petit nuage.

La voix de Colin résonna à moins d'un mètre d'elle. Elle ouvrit les yeux et son souffle se suspendit. Il ne portait que son jean. L'humidité de la salle s'était déposée sur son torse sculpté, qui luisait. Les muscles épais de ses bras et de ses épaules roulaient au gré de ses mouvements. Le tatouage représentant un cheval noir sur son flanc gauche prenait enfin sens. C'était l'insigne de sa compagnie.

Sophia admira son biceps droit, où sa blessure était impeccablement recousue. Elle remarqua une cicatrice de dix centimètres de long sur son biceps gauche et une autre, semblable, sur son avant-bras. Elle les pointa du doigt.

— Comment tu t'es fait ça ?

— Un combat au couteau à Falloujah.

Pour la première fois, Sophia le considéra comme le survivant qu'il était. Son enfance, le lycée, les marines, la guerre qu'il avait menée à l'étranger, l'unité opérationnelle. Ses cicatrices étaient une preuve de son engagement et de ses victoires. Pouvait-il l'emporter sur Angelo ? Une lueur d'espoir s'alluma en elle. S'il y avait un homme capable de tenir tête à son mari, c'était Colin.

— Je suis ravie que tu aies gagné.

— Je gagne toujours, répliqua-t-il sans arrogance, soulignant simplement les faits.

Il retira son jean et se retrouva en boxer. Il fit un pas vers elle, puis un autre. Le ventre de Sophia papillonna. Elle se glissa de l'autre côté de la baignoire, hors de sa portée.

— Qu'est-ce que tu fais ? Tu ne peux pas mouiller ton bras !

Il lui décocha ce sourire canaille qui la faisait fondre chaque fois. Il ôta son caleçon et entra dans l'eau, s'enfonçant dans la mousse.

— Viens ici, dit-il d'une voix rauque, fixant sur elle son regard embrasé.

Elle secoua la tête en allant se placer à l'opposé de lui.

— Non, Colin. C'est fini.

— Tu m'as demandé de te faire l'amour. C'est l'endroit idéal.

Elle répondit par un sourire mais campa sur ses positions. Ce serait déjà suffisamment dur de lui dire adieu en l'état actuel des choses.

— Je t'ai demandé de coucher avec moi, pas de me faire l'amour. Et c'était avant...

Rapide comme l'éclair, il lui saisit le poignet. Elle couina tandis qu'il l'attirait vers lui.

— Tu me croirais si je te disais que depuis que j'ai une activité sexuelle, je n'ai fait l'amour qu'à une seule femme ?

— menteur ! Tu as couché avec toutes les filles de Saint-John et probablement toutes les femmes de New York.

— Sauf une.

Sophia cessa de se débattre, piquée par la curiosité.

— Tu es en train de me dire que tu fais la différence entre coucher et faire l'amour ?

— Pas toi ?

— Si, mais je ne pensais pas que...

— ... l'homme des cavernes que je suis était capable de faire la distinction ?

Elle haussa les épaules.

— Un truc comme ça.

Il l'emprisonna entre ses bras.

— Tu ne me connais pas si bien que ça.

Les fesses de Sophia remontèrent le long des jambes de Colin ; son membre épais et rigide se planta à l'intérieur de sa cuisse.

Elle cessa un instant de respirer. Si elle se déplaçait d'un ou deux centimètres sur sa gauche, il serait en elle.

— Oui, articula-t-elle avec peine, le souffle saccadé. Je n'en doute pas.

Il noua les mains dans son dos et la plaqua contre lui. Sophia s'agrippa à ses épaules pour le repousser, le dos cambré.

— Tu as des seins incroyables, gronda-t-il en prenant un téton dans sa bouche.

Une onde délicieuse se propagea en elle pour aller se ficher au cœur de sa féminité. Son corps s'enflamma.

— Oh...

Il fit courir ses mains le long de son dos lisse et huilé et lui empoigna le postérieur. Il remua le bassin et son membre se dressa entre ses fesses.

— Touche-moi, Sophia, dit-il en capturant son autre sein.

Le désir dans sa voix était irrésistible. Sophia ouvrit les yeux et plongea son regard dans le bleu du sien. Sa main droite glissa le long de son torse musclé, son ventre et ses hanches. Quand elle frôla sa verge, il lâcha un soupir et s'arc-bouta contre sa paume. Du bout des doigts, elle dessina un cercle autour de son gland. Par réflexe, il esquissa un mouvement du bassin vers l'avant. Pourtant elle ne faisait que l'effleurer. Elle traça une ligne le long de son membre en suivant la veine saillante et elle prit ses testicules en coupe.

— Tu es une allumeuse, Sophia, rugit-il avant de dévorer la pointe de son sein.

Ses démonstrations de passion éveillèrent en elle son côté bestial. Il se cramponna à ses fesses, la pressant contre ses hanches. Sophia bascula la tête en arrière, agrippa son membre et se mit à le caresser doucement.

Elle se demandait ce que cela ferait de sentir de nouveau son sexe en elle. Elle ne songea pas à toutes les fois où Angelo l'avait rabaissée et humiliée, la forçant à le toucher. Colin n'avait rien à voir avec Angelo. Il aimait lui donner du plaisir. Lui donner la sensation qu'aucune autre femme n'existait à ses yeux.

Il plaça ses grandes mains sous ses seins et les soupesa pendant qu'il en aspirait une pointe. Elle se détendit complètement et s'abandonna à lui. Cette nuit, elle en avait longuement rêvé. Elle donnerait n'importe quoi pour qu'il y en ait une centaine d'autres, mais elle savait qu'elle n'aurait que celle-ci. Et elle allait devoir s'en contenter. Elle le prit des deux mains et continua de le caresser ; il fut bientôt dans un tel état d'excitation qu'il balançait les hanches contre elle, le souffle entrecoupé. Sophia s'écarta brusquement. Elle ferma les robinets et se tourna vers lui. Il avait la peau en feu, son buste se soulevait au fil de sa respiration, rapide.

— Assieds-toi sur le siège, lui ordonna-t-elle en indiquant la place moulée dans le marbre.

Il lui adressa un regard dubitatif mais s'exécuta. Seules ses jambes et ses fesses étaient immergées tandis que son sexe se dressait hors de l'eau dans toute sa gloire comme un obélisque au milieu des sept mers. Elle s'approcha de lui et s'agenouilla.

— C'est à mon tour de te donner du plaisir. Tu t'es bien occupé de moi la nuit dernière, dit-elle en donnant un coup de langue autour de son gland.

Il leva le bassin ; elle le força à se rasseoir. Et le prit dans sa bouche.

Colin se crispa tandis qu'elle avalait son sexe avec gourmandise. Il engouffra les doigts dans sa chevelure soyeuse. Ciel, il adorait la manière dont elle le suçait. Comme si elle le vénérât. Avec lenteur et respect. En même temps, elle lui massait doucement les testicules. La façon dont sa langue s'enroulait autour de son gland lui procurait un plaisir proche de

l'agonie. Il bandait tellement qu'il en avait mal. Il voulait tant être en elle qu'il ne savait pas comment il réagirait si elle se refusait à lui ensuite.

La tête de la jeune femme montait et descendait ; elle léchait son sexe comme un cône glacé en train de fondre lors d'un jour d'été caniculaire. Ses lèvres douces et exquises se refermaient sur lui, se cramponnaient à lui comme s'il était son dernier repas. Elle enroula les mains autour de lui tandis qu'elle l'aspirait. Lentement, profondément, de haut en bas.

— Bon sang !

Il allait jouir aussi vite qu'un adolescent de seize ans. Ses lèvres se resserrèrent et elle lui palpa les bourses. Il enfonça les doigts dans sa crinière, agitant le bassin d'arrière en avant pour aller et venir dans sa bouche.

— Sophia ! éructa-t-il en se répandant subitement dans sa gorge.

Elle s'agrippa à lui et, de ses lèvres succulentes, elle suçsa sa semence jusqu'à la dernière goutte.

Haletant, Colin étendit les bras et s'agrippa au rebord de la baignoire. Puis il se renversa en arrière contre la margelle, le regard rivé à Sophia, qui recueillait du bout de sa petite langue rose les derniers vestiges de son nectar sur son membre encore érigé. Cette vue le maintenant en état d'excitation, elle le caressa encore. Ses ongles étaient courts, peint d'un vernis transparent. Sa peau était rouge comme ses lèvres, lisse et couverte d'huile. L'envie de la prendre était si pressante que son sexe gonfla dans sa main.

— Tu es une tentatrice, marmonna-t-il en l'attirant sur ses genoux.

Il l'enlaça par la taille et frotta son nez dans son cou. Son poulx battait la chamade contre ses lèvres. Il enfouit ses doigts dans sa chevelure et lui ramena la tête en arrière pour l'embrasser. Ses lèvres s'entrouvrirent en guise d'invitation. Chaque courbe de son corps plantureux s'imprima sur sa peau. Elle lui faisait perdre la tête et il ne savait pas comment reprendre le contrôle.

— C'était incroyable, dit-il d'une voix imperceptible.

Elle sourit.

— Je suis contente que ça t'ait plu. C'est ma première fellation.

— Quoi ?

Il n'en crut pas ses oreilles. Pourtant, avec son mari...

— Angelo préférerait que ce soit ses putains qui lui fassent ça. Je n'allais pas m'en plaindre. J'étais trop soulagée. (Elle noua les bras autour de son cou et frotta sa poitrine contre son torse.) Je suis sûre que tu as connu mieux mais je suis contente de ne pas t'avoir déçu.

Il la serra plus fort.

— Je ne vais pas te mentir et t'affirmer qu'on ne m'a jamais sucé. En revanche, je peux t'assurer qu'aucune femme avant toi ne l'avait fait avec autant de... raffinement.

Elle lui assena une petite tape, se dégagea de ses bras et alla se placer à l'autre extrémité de la grande baignoire. Elle prit une éponge et l'imbiba d'huile de bain. Puis elle la passa sur ses seins. Leur pointe se durcit. Comme le sexe de Colin.

— Sophia.

Elle posa ses grands yeux verts sur lui. Il déglutit avec difficulté. La jeune femme avait remis sa vie entre ses mains. Une vive émotion s'empara de lui. Un sentiment inédit et surprenant. Il eut l'impression de se prendre un coup de poing dans le ventre. Protéger Sophia, ce n'était pas une mission comme les autres. C'était plus profond que cela. Beaucoup plus. Tellement plus qu'il n'aurait su le définir. Il ne voulait pas se poser trop de questions, d'ailleurs. Ça lui fichait la trouille.

— Colin ? demanda-t-elle, l'air inquiète.

Il secoua la tête et se ressaisit. Puis il se composa un sourire pour cacher son élan de sentimentalité.

Dieu lui vienne en aide. Il considérait un avenir avec une femme – *cette* femme. Oui, bon sang. *Cette* femme. La *seule*. Cette prise de conscience était à la fois une délivrance et une souffrance. Ça le terrifiait. Il ne voulait pas éprouver ce genre de sentiment. C'était compliqué avec son travail et il avait besoin de temps, histoire que les émotions s'installent – elles étaient tellement imprévues.

— Je vais te baiser comme il se doit, annonça-t-il en plongeant pour la rejoindre. Ensuite je te ferai l'amour comme on ne te l'a jamais fait.

Il l'observa tandis qu'elle s'imprégnait de ses paroles et qu'elle décidait si elle allait jouer la fausse innocente ou bien... Elle secoua la tête et ses yeux s'emplirent de larmes. Mince. Qu'avait-il fait ?

— Colin, je... (Elle posa les yeux sur son éponge ; une larme tomba sur son sein.) Ce n'est pas ce que je veux. Enfin... ce que je veux dire... (Elle

le regarda droit dans les yeux.) Si mais j'ai peur de ne pas...

Il l'interrompit en posant un doigt sur ses lèvres. Il avait deviné la suite. Le sexe compliquerait les choses. Pourquoi était-ce le cas pour les femmes mais pas pour les hommes ? Du moins pas pour lui. Ce qu'il avait ressenti des années plus tôt quand il l'avait prise dans ses bras lui avait fichu la frousse. Il avait pris ses jambes à son cou. Il glissa son index sur son sein droit.

— Quels que soient tes sentiments pour moi, Sophia, je ne t'en tiendrai pas rigueur.

La jeune femme se hérissa. Ses joues s'empourprèrent et ses yeux jetèrent des éclairs.

— Que j'aie des sentiments pour toi, ça ne te fait ni chaud ni froid, c'est ça ? Que je redoute que le sexe ne complique la donne, tu t'en fous ? Dans le fond, tu n'es qu'un putain d'attardé émotionnel !

Colin blêmit, surpris par sa réaction.

— J'ai des sentiments aussi, tu sais.

Des sentiments qui, s'il les acceptait, bouleverseraient sa vie. Se faire pointer un revolver sur la tempe ? Ça ne lui faisait pas peur. Avouer à Sophia qu'il l'aimait ? Ça le terrifiait.

— Qu'est-ce que tu ressens exactement pour moi, Colin ?

Il aurait voulu prononcer les mots mais il se dégonfla.

— Je te trouve séduisante.

— Tu aimes tout ce qui a un vagin et des seins !

— Ce n'est pas vrai !

— Oh, navrée, j'ai oublié un détail. Tu aimes tout ce qui a un vagin, des seins et une cervelle de moineau.

Elle lui jeta l'éponge à la figure et sortit de la baignoire.

Il ne put s'empêcher d'admirer l'aspect luisant de sa peau et de désirer son corps plantureux. Elle le foudroya du regard. Il esquaissa un sourire penaud.

— Tu es incroyable ! s'écria-t-elle.

Elle saisit une serviette, s'en drapa le corps et sortit en trombe de la salle de bains.

7

Colin sortit de la baignoire et se précipita dans la chambre à grands pas, nu comme un ver et dégoulinant d'eau. Il allait devoir recoller les pots cassés.

Enveloppée dans sa serviette comme pour se protéger du monde extérieur, Sophia était assise dans un fauteuil Peacock en rotin près de la fenêtre. Elle tourna la tête vers lui et lui décocha un regard noir. Il connaissait les raisons de sa colère. Et il se rendait compte qu'il avait tort de ne pas lui avouer ses sentiments. Il savait comment arranger la situation, mais il n'arrivait pas à se jeter à l'eau. Et si elle était juste emballée sur le moment et que la passion retombe comme un soufflé ? Son ventre se noua. Il passa les doigts dans ses cheveux et l'observa d'un air contrit.

— Est-ce que ça veut dire qu'on ne va pas coucher ensemble ?

Sophia bondit sur lui comme une tigresse. Il trébucha en arrière sur la table qu'il faillit renverser. Elle lui laboura le torse de coups de poing en hurlant.

Colin tenta de l'enlacer pour la calmer mais l'huile du bain la faisait glisser entre ses mains comme une otarie. Elle le frappa au niveau du cou-de-pied. Il perdit l'équilibre et, ensemble, ils basculèrent en avant sur le sol. Ils eurent beau atterrir sur un jeté en alpaga, le choc tira sur ses points de suture. Cela lui fit un mal de chien.

— Tu es minable ! s'emporta-t-elle. Même mon mari était davantage un gentleman que toi !

Elle le roua de coups.

Colin n'aimait pas son discours. En revanche, la manière dont elle s'était exprimée lui plaisait. Il préférait la voir en colère plutôt que prostrée et terrifiée. Un grand sourire aux lèvres, il roula sur elle et son sexe se

dressa. Elle écarquilla les yeux lorsqu'il se planta dans l'intérieur de sa cuisse. Il était si proche. Elle avait la peau tellement humide que s'il se déplaçait ne serait-ce que d'un centimètre, il se retrouverait en elle.

Colin déglutit avec peine et, pour le seul plaisir de la taquiner un peu plus, il dit :

— Ça veut dire non ?

— *Argh !* Tu n'es pas croyable !

Elle se débattit dans ses bras. Ses seins pointaient contre son torse, sa peau était chaude et frémissante. Il enfouit son nez au creux de son cou et huma son odeur.

— Je suis ce que je suis.

Elle émit un petit cri étouffé et se tortilla dans ses bras. Il réussit néanmoins à refermer sa bouche sur son cou.

— Et je suis surtout désolé de t'avoir fait de la peine.

— Colin, siffla-t-elle.

Peu importait. Il sentait qu'elle avait envie de lui.

— Sophia, répondit-il en l'embrassant derrière l'oreille.

Colin sentit une bouffée de tendresse s'épanouir dans sa poitrine. Un sentiment avec lequel il n'était pas familier.

Elle leva le genou mais il le bloqua avec le sien. Résultat, son bassin se rapprocha de son intimité. La tendresse fit place à un désir primaire.

Son gland pénétra les replis moites de sa fente. Elle ouvrit de grands yeux et se contracta autour de lui. Il serra les mâchoires si intensément qu'il crut que ses dents allaient se briser. Sophia palpait autour de son membre.

Elle remua un peu et... Seigneur ! Il plongea d'un centimètre encore. Ils haletèrent tous les deux mais elle continuait à s'agiter.

— Pour l'amour du ciel, Sophia. Cesse de te débattre.

Elle inspira à fond, poussant ses épaules tout en surélevant les hanches pour l'encourager à s'enfoncer en elle. Elle lui envoyait des messages contradictoires. Il n'était qu'un homme, c'est elle qui le tenait à sa merci. Ses muscles se contractaient autour de son membre.

Il était à deux doigts de défaillir. Des gouttes de sueur perlèrent sur son front. Il se figea totalement, rigide comme l'acier. C'était la seule manière pour lui de se retenir de plonger en elle jusqu'à la garde. Le corps de la jeune femme était tellement huilé que, lorsqu'elle inspirait, il s'insinuait un peu plus en son centre. Il poussa en elle et elle résista. Il engouffra ses

doigts dans sa chevelure et pressa son front contre le sien. Ce simple geste le fit sombrer en elle d'un centimètre encore.

Colin ferma les yeux, serra les dents, et réprima son désir de la pénétrer à fond. Son corps chaud et douillet tremblait sous lui. Elle respirait vite et fort. Il rouvrit les paupières et sonda ses grands yeux verts. C'est alors seulement qu'il s'aperçut qu'ils étaient emplis de larmes.

Cette vision lui fendit le cœur. Il ne voulait pas lui faire de mal. Jamais il ne la ferait pleurer intentionnellement. Il se comportait comme un mufler. Certes, par son charme, il aurait pu la convaincre de se donner à lui, mais ce n'était pas ce qu'il voulait. Il l'embrassa sur la bouche.

— Je suis désolé.

Il se retira doucement et s'écarta.

— Non, Colin. Reste, chuchota-t-elle.

Cette fois, au lieu de le repousser, elle se cramponna à lui.

Il éprouva un pincement dans la poitrine. Cette sensation dingue qui l'avait surpris dans la baignoire était de retour.

— Tu en es sûre ?

Elle hocha la tête en silence et esquissa un sourire triste.

— Ne pleure pas, ma chérie.

Il referma ses lèvres sur ses larmes pour les faire disparaître et, ce faisant, il s'introduisit en elle. Ce fut l'instant le plus beau de son existence.

Sophia avait passé des années à songer à Colin avec mélancolie. Une décennie à rêver de lui tout en se demandant si ce n'était pas juste un fantasme disproportionné de lycéenne. À présent, la boucle était bouclée. Le rêve devenait réalité. Et c'était encore mieux que dans son imagination.

Colin lui caressa les yeux, les joues, le nez et les lèvres en attendant que son corps s'accommode à l'épaisseur et à la longueur de son pénis. Lorsqu'il se mit à aller et venir en elle, elle cambra le dos. Seigneur, c'était délicieux !

Elle noua les bras autour de son cou.

— Colin, c'est tellement bon.

Elle ne voulait pas qu'il la ménage. Elle voulait qu'il la prenne vite et fort. Ensuite lentement, profondément.

Il écrasa sa bouche sur la sienne et la pénétra à une cadence langoureuse. Elle s'ouvrit à lui, corps et âme. En cet instant, elle lui aurait tout donné. Même sa vie. Cela faisait dix ans qu'elle ne s'était pas sentie aussi comblée. Il était aussi respectueux, doux et attentionné que dans ses souvenirs. Les larmes lui picotèrent les yeux. *Colin, pourquoi ça n'a pas pu être toi ?*

— C'est moi, ma chérie. Ici et maintenant. Je t'appartiens, murmura-t-il contre ses lèvres.

Ses joues s'empourprèrent. Dieu du ciel, s'était-elle vraiment exprimée à voix haute ? !

— Oui, acquiesça-t-elle. Ici et maintenant.

Parce qu'il n'y aurait pas de lendemain.

Il la prit fort puis doucement, vite puis lentement. Chaque fois qu'elle était sur le point de s'envoler, il la ramenait brutalement sur terre avant de la propulser de nouveau. Il alternait coups de reins et pause, donnant et recevant. Sophia se déchaîna peu à peu, pressée par le désir d'atteindre l'orgasme. Mais dès qu'elle était sur le point de jouir, Colin ralentissait. Puis il repartait de plus belle. Finalement, elle le supplia de mettre un terme à son agonie. Lorsqu'il s'exécuta, Sophia parvint directement aux étoiles, où elle vola en éclats. Elle y resta suspendue, consumée par une succession de feux de plus en plus puissants. Quand le dernier explosa, Colin la rejoignit, le corps secoué de spasmes, dévoré à son tour par les flammes. Ensemble, ils entamèrent leur lente redescente sur terre.

Et ils percutèrent violemment le sol. Le souffle court, ils demeurèrent étendus, épuisés, sachant tous deux que leur vie venait de prendre un tournant irrévocable.

Un long moment s'écoula avant que Colin la soulève et l'installe sur le lit douillet. Il s'allongea près d'elle et la serra dans ses bras. Ils restèrent ainsi longtemps, les membres entrelacés, bercés par le bruit des vagues se brisant sur la jetée, à l'extérieur. Sophia avait la peau reluisante, couverte d'une fine pellicule de sueur causée par l'intensité de leurs ébats.

Elle ferma les yeux et passa sa langue sur ses lèvres, imaginant qu'il la prenait encore, et encore, et encore. Il captura un de ses seins dans sa bouche, lui arrachant un soupir d'aise, et lui caressa le ventre puis le sexe. Il frotta son index contre son clitoris gonflé. Sophia émit un couinement de plaisir.

— Tu es moite et mûre à point, murmura Colin contre son sein. Comme une pêche juteuse.

Il introduisit son doigt dans sa fente. Un gémissement échappa à Sophia et ses muscles se crispèrent autour de lui. Il mordilla son téton. Elle lâcha un petit cri étouffé.

— Si réceptive.

Il déposa une traînée de baisers de son nombril à sa hanche, puis il lécha son sexe rasé et son clitoris. Il retira son doigt et plaqua sa bouche sur ses replis trempés.

— Exquise.

Il lapa sa fente, faisant voyager sa langue sur les pourtours de sa féminité.

Sophia était tellement excitée qu'elle voulait qu'il la possède dans toutes les positions. Elle prit ses seins en coupe et se massa les tétons. Lorsqu'il enfouit un autre doigt en elle, elle poussa un gémissement de plaisir. Du bout des dents, il titilla son clitoris, lui faisant perdre la tête. Il la lapa lentement tandis que ses doigts allaient et venaient en elle et qu'il palpa son sein.

Sophia lui prit la main et aspira son index. Il grogna et se frotta contre elle.

Elle ondula contre lui, en cadence avec ses caresses. Il remua son doigt en elle, touchant un point si sensible qu'elle se mit à trembler. Puis il aventura son majeur entre ses fesses pour en chatouiller l'orifice. Elle émit un autre geignement de plaisir, prenant conscience de la sensibilité de cette zone. En réaction, il aspira son clitoris et augmenta le rythme de ses va-et-vient. Il la conduisit jusqu'au point de non-retour.

L'orgasme la balaya, lui arrachant un cri désespéré. Elle ouvrit la bouche, à court de souffle. Son corps se couvrit de transpiration et ses membres se détendirent. À peine les spasmes eurent-ils cessé qu'il la retourna et la positionna à quatre pattes. Il enroula un bras autour de son ventre et plongea en elle. Une vague de volupté la submergea. Son corps tout entier palpitait. Il la remplissait tellement qu'elle ne pouvait plus bouger. Et chaque fois qu'il touchait son point G, son corps fondait comme neige au soleil.

Quand il se mit à pousser en elle, Sophia faillit pleurer de plaisir. Il se retira, l'empoigna par les hanches, s'arc-bouta, et la pénétra par poussées

lentes et profondes. Sophia réprima un cri, bouleversée par les sensations.

Elle recula les fesses pour un contact maximum et il ondula le bassin pour la masser de l'intérieur. Leurs corps étaient en fusion. Jamais elle ne pourrait connaître de nouveau cette sensation. Aussi savoura-t-elle l'instant et épousa-t-elle sa cadence tandis qu'il se mouvait en elle.

— Colin ! souffla-t-elle.

Un orgasme d'une force presque insoutenable s'empara d'elle. Il accéléra ses poussées. Il allait et venait si vite à présent qu'elle fut prise de vertige.

Colin se raidit.

— Sophia ! rugit-il.

Son bassin trembla et il jouit dans une explosion de plaisir.

Elle s'effondra sur le matelas, en dessous de lui, incapable de tenir plus longtemps à quatre pattes, les membres alanguis.

Il s'avachit sur elle et ils sombrèrent dans le sommeil, toujours connectés.

Allongée sur le ventre, Sophia se réveilla avec une sensation délicieuse. Celle d'un linge mouillé et chaud qu'on passait entre ses cuisses. Son sexe était endolori, pourtant elle avait encore envie de le sentir en elle. Il chassa sa chevelure de son dos et fit couler des gouttes d'huile le long de sa colonne vertébrale, lui arrachant un gémissement. Elle pressa son sexe contre le couvre-lit, planta les doigts dans le tissu soyeux, anticipant avec plaisir de nouveaux ébats. Il plaça les mains sur ses épaules et se mit à lui masser les muscles, faisant pénétrer l'huile. Ses doigts puissants s'enfonçaient dans sa chair pour délier les nœuds de son dos. Il lui massa ensuite les bras, les mains et les doigts. Il évita son bassin et son entrecuisses, attisant son désir. Lorsqu'il aventura les doigts dans la raie de ses fesses, elle souleva les hanches, avides de plus de caresses.

Il pressa ses lèvres contre sa chute de reins tout en allant et venant avec ses doigts entre ses fesses, intensifiant ses caresses. La première fois qu'il effleura son anus, elle se raidit, surprise et gênée.

— Détends-toi, chérie, murmura-t-il.

Il dessina un cercle autour de l'orifice et cette fois, elle tendit la croupe. Il accentua la pression en plantant gentiment les dents dans sa fesse. Elle

n'avait jamais laissé aucun homme la toucher de cette manière. Juste Colin. Elle émit un couinement, savourant ces sensations nouvelles, impatiente de voir jusqu'où il irait et le plaisir que cela lui prodiguerait.

Sophia enfonça les genoux dans le matelas pour lui faciliter l'accès et lui faire comprendre qu'elle était partante.

— C'est bien, l'encouragea-t-il en continuant de lui flatter l'anus.

Elle gémit, se frottant contre sa main pour augmenter la pression. Il déposa une pluie de baisers sur son postérieur, lui mordilla et lui lécha la peau. La douceur de l'huile couplée à la sensation étrange de son doigt caressant son anus la prit au dépourvu. Le souffle entrecoupé, elle appuya ses fesses contre ses doigts. Colin glissa la langue dans sa raie tandis que son doigt s'aventurait doucement dans son orifice. Sophia se crispa.

— Relaxe-toi, Sophia, susurra-t-il.

Il la retourna sur le dos et lui écarta les cuisses. Il enfouit son majeur dans son sexe dégoulinant pendant qu'il lapait son clitoris. Entre-temps, il taquinait son anus d'un doigt, s'insinuant tout en douceur.

Sophia engouffra la main dans les cheveux de Colin et se détendit, laissant ses cuisses s'ouvrir complètement. Elle n'avait jamais eu l'idée de faire ce genre de choses, mais avec Colin, cela lui parut très naturel.

— Je veux te faire découvrir des contrées inconnues.

Et elle voulait l'accompagner. Lui et personne d'autre. Elle ferma les yeux, s'abandonnant à l'érotisme de l'acte. Colin la tenait à sa merci, la tentant et la titillant au point de la faire trembler, un doigt dans son sexe, l'autre dans ses fesses, et ses lèvres refermées autour de son clitoris.

— Ça va ?

Sophia ouvrit la bouche pour lui répondre, mais au même instant il se mit à aller et venir sensuellement en elle. Son clitoris palpita. Il trouva son point G ainsi qu'une zone dans ses fesses dont elle ignorait le nom. Le mélange de sensations était d'un délice accablant. Ce fut trop pour son corps, qui succomba à cet excès de stimulation.

— Mon Dieu, ouiiii, fredonna-t-elle.

Il l'entraîna encore plus haut, toujours plus haut, si haut qu'elle ne distinguait plus la terre. Si haut qu'elle n'arrivait plus à respirer, si haut qu'elle crut qu'elle était morte et qu'elle avait rejoint le paradis. Ni pudeur ni complexes, rien que de la passion pure avec un homme qu'elle connaissait à peine mais qu'elle avait l'impression de connaître depuis

toujours. Elle se liquéfia progressivement. Son clitoris, son sexe et son anus convulsaient de concert, lui arrachant un cri de plaisir. Alors elle se désagrégea. Prise dans une spirale infernale, elle se tortilla et ondula tandis que des éclairs de volupté frappaient toutes les parties érogènes de son corps de manière répétée.

Il la transporta encore plus loin, sur la lune, le soleil et les étoiles avant qu'elle ne retombe brutalement sur terre. Avachie sur le lit, brisée, le souffle saccadé, elle tremblait et sursautait, balayée par une succession d'orgasmes. Alors Colin plongea son membre épais tout au fond d'elle, et leurs corps fusionnèrent.

Soudain il se figea, sursauta et explosa en elle. Sophia sentit sa semence chaude se répandre dans son corps. Il s'effondra contre elle, la peau couverte de sueur, et ils s'observèrent d'un air à la fois extasié et impressionné, tâchant l'un et l'autre de saisir ce qui venait de se passer.

Fébrile, Colin roula sur le dos en la serrant contre lui.

Ils demeurèrent immobiles, dans les bras l'un de l'autre. Des heures s'écoulèrent. Le soleil s'abîma progressivement dans l'océan Pacifique. Et Sophia songea que rien ne serait plus jamais pareil.

— Colin ?

— Hum ? répondit-il avec nonchalance.

— Parle-moi de la seule femme à qui tu as fait l'amour.

Elle ne savait pas pourquoi elle posait cette question, surtout après tout ce qu'ils venaient de vivre. Toutefois sa curiosité eut raison d'elle. Elle voulait savoir s'il avait toujours des sentiments pour cette femme, même si cela ne la regardait pas.

Les cheveux ébouriffés, il leva sa tête qui reposait jusque-là au creux de sa poitrine et la contempla avec des yeux alanguis. Puis il esquissa un sourire et embrassa un de ses seins.

— Elle s'appelait Cendrillon.

Sophia se crispa.

— Cendrillon ?

— Oui. C'est l'image que j'ai gardée d'elle. Elle est partie juste après qu'on a fait l'amour sans même me laisser une pantoufle de vair en guise de souvenir. Je ne l'ai jamais revue.

Une pointe de jalousie lui piqua le cœur.

— Elle fréquentait aussi le lycée Saint-John ?

Il embrassa son autre sein, qui se tendit aussitôt.

— Oui, répondit-il en lui décochant un sourire canaille. Et toi, Sophia ? Tu as un vieil amour que tu as perdu de vue ?

Elle serra les dents. Elle aurait aimé tout lui avouer mais elle hésitait. Il la prendrait pour une niaise ; en outre il ne se souviendrait pas d'elle, ce qui la rendrait vraiment furieuse. Elle ferait mieux de ne plus y penser. Mais elle fit exactement le contraire.

— Il y avait un garçon au lycée.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je me suis mariée. Mais même s'il n'y avait pas eu Angelo, ça n'aurait rien changé. Ce mec avait à peine conscience de mon existence.

Il déposa une traînée de baisers de son cou à son menton.

— Ça m'étonnerait. Tu n'es pas une fille qu'on oublie facilement.

Sophia se raidit.

— Sauf qu'il avait toutes les filles à ses pieds.

Il ricana.

— Tu penses ?

Il fit courir sa main le long de son ventre jusqu'à son sexe chaud. Sophia essaya d'ignorer les sensations provoquées par ses caresses.

— Tu ressentais quelque chose pour Cendrillon ?

Il promena ses doigts sur les pourtours humides de son intimité. En réaction, le corps de la jeune femme se liquéfia de désir.

— Bon sang, Sophia, tu es insatiable.

— Seulement avec toi.

S'apercevant qu'il avait esquivé la question, elle le poussa sur le dos. Elle lui mordilla le téton avant de l'aspirer. Puis elle plongea les yeux dans les siens.

— Tu éprouvais des sentiments pour Cendrillon ? insista-t-elle.

— Oui.

— Qu'est-ce que tu ressentais pour elle ? s'enquit-elle, jalouse d'un fantôme.

Sentant son membre se durcir contre sa cuisse, elle arqua un sourcil et inclina la tête.

— Ce genre de choses, répondit-il avec un sourire espiègle. Et le genre de sentiments qu'on éprouve pour une personne pure qui se donne à toi sans réserve, de manière complètement désintéressée.

Sophia fut frappée par ses mots. Était-ce vraiment Colin Daniels qui s'exprimait ?

— Je ne suis pas un sauvage, Sophia, ajouta-t-il comme s'il avait lu la surprise sur son visage. En revanche, il m'a fallu du temps pour me rendre compte à quel point elle était unique.

Un éclair de douleur la transperça. *Fais attention à ce que tu demandes, Sophia, tu risques d'être déçue.*

Il lui caressa les fesses.

— Est-ce qu'on t'a déjà dit à quel point tu es unique ?

Elle secoua la tête. Il s'empara de la pointe impudente de son sein.

— À quel point tu es généreuse ? (Il aspira son téton et le lécha. Puis il l'invita à faire de même avec le sien.) À quel point tu es sexy ? (Son sexe se durcit encore contre l'intérieur de sa cuisse ; il roula sur elle et la pénétra.) À quel point tu es étroite ? (Sophia ferma les yeux et se livra à lui.) À quel point ta chatte est délicieuse ?

— Non, chuchota-t-elle.

Il soupesa ses seins, les pressa l'un contre l'autre, aspirant ses tétons.

— Décidément, j'adore ta poitrine.

Je t'aime, Colin.

— J'adore la manière dont ton corps réagit au contact du mien, susurra-t-il en ondulant lentement contre elle. J'aime quand tu te laisses aller. Tu es si confiante. Si sensible. (Il plongea davantage en elle.) Tu en veux toujours plus.

Un tourbillon d'émotions déferla en elle, menaçant de détruire son monde tout entier. Colin Daniels se donnait beaucoup de mal pour passer pour un coureur de jupons, mais sous ses dehors désinvoltes se cachait un grand sentimental. Et cet aspect de sa personnalité l'émouvait beaucoup, même s'il n'était pas amoureux d'elle. Elle noua les mains autour de son cou et l'attira contre elle.

— Colin, j'ai peur.

— Ne t'en fais pas, ma chérie. Je resterai avec toi jusqu'au bout.

Si leur ennemi était autre qu'Angelo, elle l'aurait sans doute laissé la protéger.

— Fais-moi l'amour comme si nous allions mourir demain, Colin.

8

Colin se réveilla seul. Le lit était vide. Il crut tout d'abord que Sophia était dans la salle de bains, mais lorsqu'il s'aperçut que les draps étaient froids, il se redressa comme un diable sort de sa boîte. La pièce était plongée dans le noir total. Il chercha la lampe à tâtons sur la table de chevet et alluma la lumière. Les vêtements propres de Sophia avaient disparu !

Il bondit hors du lit et dévala le couloir jusqu'à la cuisine. Déserte. Tout le rez-de-chaussée était vide. Il grimpa les marches quatre à quatre mais, avant qu'il ait atteint la chambre du capitaine, ses deux mastiffs se mirent à aboyer furieusement.

— Capitaine ! Sophia est avec vous ?

La porte s'ouvrit à la volée et le capitaine apparut. Il finit d'enfiler un tee-shirt et ôta ses écouteurs de ses oreilles.

— Hein ?

— Sophia ? Elle est avec vous ?

— Bien sûr que non ! (Il brandit ses écouteurs qui crachaient de la musique.) J'ai dû mettre ça pendant la nuit parce que vous faisiez un barouf d'enfer !

Une onde de panique le submergea.

— Bordel, elle est partie !

Le capitaine pointa le sexe semi-érigé de Colin en ricanant.

— Tu lui as sûrement fichu la frousse avec ton engin du diable.

Il fallait qu'il la retrouve.

— Je vais partir à sa recherche. Si vous voulez me filer un coup de main, je ne dirai pas non.

Colin dévala les marches pour aller s'habiller. Le capitaine lui cria depuis le premier étage :

— Est-ce que tu lui as implanté un GPS avec ta queue ? Sans ça, bonne chance pour la retrouver.

— Je sens que j'ai la chance de mon côté ce soir, répliqua Colin en courant vers sa chambre.

Pourquoi s'était-elle enfuie ? Ne comptait-elle pas sur lui pour la protéger ? Deux minutes plus tard, lorsqu'il resurgit de la chambre, le capitaine l'attendait, ses deux chiens en laisse.

— Spartacus et César ont le meilleur odorat de la région. Va chercher un vêtement qui porte son odeur. Mes garçons vont la retrouver.

Colin retourna dans la chambre, saisit la serviette avec laquelle s'était séchée Sophia, et rejoignit le capitaine. Il la présenta aux deux chiens baveux qui la reniflèrent.

— Cherchez, mes petits. Allez chercher la dame !

Ils levèrent la truffe en l'air puis l'orientèrent par terre. Ils flairèrent sa piste, foncèrent dans la chambre jusqu'à la baie vitrée et sautèrent par la fenêtre. Colin et le capitaine les suivirent. Les chiens gardèrent le museau au sol tout au long du parcours, retraçant un chemin erratique. Il était clair que Sophia était partie à l'aveuglette dans la nuit et qu'elle n'avait pas de trajet préétabli. À deux reprises, elle avait atterri dans un cul-de-sac. Et elle avait traversé deux fois la route en direction de la plage avant de marcher dans l'eau. Mais les mastiffs retrouvèrent sa piste sans problème, récupérant la route qu'ils longèrent. Au bout de trois kilomètres environ, les chiens commencèrent à s'agiter. Ils conduisirent les deux hommes à une camionnette stationnée au fond de l'allée sombre d'une maison apparemment inoccupée.

— Rappelez vos chiens, capitaine. Je m'occupe du reste, dit Colin en s'avançant vers le véhicule d'un pas furieux.

Le capitaine s'éloigna d'une cinquantaine de mètres. Colin tenta d'ouvrir les portières ; elles étaient toutes verrouillées. Frustré, il se mit à secouer la voiture.

— Sophia, ouvre tout de suite !

Silence.

Très bien.

Colin inspecta chaque jante dans l'espoir de trouver la clé. Sans succès. Il passa son doigt le long du pare-chocs. Rien. Il souleva le capot du van et

glissa le doigt tout le long du rebord. Rien non plus. Mais elle n'était pas obligée de le savoir.

— J'ai trouvé une clé, Sophia.

Pas de réponse.

Fichue tête de mule ! N'avait-elle pas conscience qu'elle mettait sa vie en danger à s'enfuir comme ça toute seule au milieu de la nuit ?

— Ouvre la portière. *Tout de suite.*

Enfin, il perçut un mouvement. Elle vint se placer sur le siège du conducteur, à l'extérieur duquel il se tenait. Elle abaissa la vitre de quelques centimètres. Elle avait les yeux gonflés par les larmes. Le cœur de Colin se pinça. Mais il ressentit surtout une bouffée d'euphorie. Jamais plus il ne la laisserait s'en aller. Pas maintenant. Pas alors qu'il venait de la retrouver.

— Sophia.

Elle secoua la tête.

— Non, Colin. Je ne retournerai pas là-bas.

— Ouvre-moi.

Elle renifla et obtempéra après une brève hésitation.

— Tu n'as pas le droit de me forcer à y aller.

— Je ne te forcerai pas.

Elle releva subitement le menton.

— Vraiment ?

— Je te le promets. Mais je veux que tu me dises pourquoi tu ne me fais pas confiance, pourquoi tu penses que je ne suis pas capable de te protéger.

Du revers de la manche, elle essuya son nez qui coulait.

— J'ai confiance en toi ! Je sais que tu mourrais pour me protéger ! Mais je ne serai jamais en mesure de mener une vie normale tant qu'il sera vivant. (Elle saisit sa chemise.) Angelo te fera la peau. Et je tiens trop à toi pour permettre ça.

— Et moi je tiens trop à toi pour le laisser te faire du mal. Ou pour te laisser t'enfuir loin de moi parce que tu as peur.

— Tu ne comprends pas ! Tant qu'il sera en vie, nos deux têtes seront mises à prix ! (Elle renifla.) Je ne vais pas témoigner contre mon mari. Je retourne auprès de lui.

Un mélange de colère et de terreur l'envahit. Non ! Pas question qu'elle retourne auprès de cette fripouille. Jamais ! Gilletti la détruirait. Il faudrait d'abord qu'elle lui passe sur le corps.

— Sophia, dit-il d'une voix calme, recueillant son visage au creux de ses mains et vrillant son regard au sien. Écoute-moi bien. Tu ne seras jamais en paix tant que tu ne te seras pas débarrassée d'Angelo. La seule manière de recommencer à vivre, c'est de l'envoyer en prison.

— Il nous tuera tous les deux.

— Tu crois si peu en moi ?

— Je connais Angelo.

— Et moi je te connais.

— Non, tu...

— Si. (Il la contempla et ajouta avec douceur :) J'ai connu à l'époque une fille courageuse qui a accepté d'épouser un monstre, le pire qui soit, pour sauver les gens qui lui étaient chers. Mais avant de vendre son corps au diable, elle s'est donnée à un homme qui ne la méritait pas. Un homme qui ne l'a jamais oubliée, qui a gardé en mémoire la nuit qu'ils avaient passée ensemble. (Il écarta une boucle de sa joue.) Je t'ai cherchée, Cendrillon, mais tu étais partie. Ensuite, je n'ai pas eu le choix, j'ai dû m'en aller.

Son aveu lui coupa le souffle. Il savait ! Il était revenu la chercher ? Son cœur battait à tout rompre dans sa poitrine. Ses yeux picotèrent.

— Tu te... rappelles ?

Il baisa ses joues ravagées par les larmes.

— Comment aurais-je pu oublier ? (Il embrassa son nez et ses lèvres.) Et maintenant que je t'ai retrouvée, Maria Sophia Castavettes, tu veux que je m'en aille ?

— Je... Oh, Colin ! J'ai si peur.

— Aie confiance en moi, je t'en prie.

Elle se jeta à son cou et se blottit contre lui.

— Je te fais confiance, Colin. Sincèrement.

Quelques heures plus tard, ils étaient en route pour la ville de New York à bord du jet privé du capitaine O'Malley, qui pilotait lui-même son coucou. Colin appela le procureur sur sa ligne directe, lui dressa un bref compte rendu de la situation et convint avec lui d'un lieu et d'une heure de rendez-vous. Il insista bien sur le fait qu'il ne devait parler de cette entrevue à personne. Absolument personne. Colin ne voulait prendre aucun risque.

Sophia dormit pendant la majeure partie du vol. Une heure avant l'atterrissage, Colin la réveilla.

— Debout, Cendrillon. J'aimerais faire un point avec toi avant qu'on arrive.

La jeune femme frotta ses yeux encore assoupis et opina du chef. Il lui tendit l'un des deux téléphones portables prépayés.

— Range ça dans ta poche et mets-le en mode vibreur au cas où on serait séparés.

— Séparés ?

— Je t'attacherai à moi à la seconde où je mettrai la main sur une paire de menottes. Mais en attendant, fais ce que je te demande. Juste au cas où.

Elle s'exécuta avec réticence.

— Nous allons rencontrer le procureur à son bureau. Je lui ai donné rendez-vous dans quatre heures mais nous y serons dans moins de deux heures.

Bureau du procureur Ross du district de Manhattan

En l'espace de trois heures, Sophia détruisit tout ce que la famille Gilletti avait mis des décennies à construire. Elle promit d'appuyer ses accusations par des documents incriminants, des numéros de compte et une liste de noms. Le procureur dansait de joie à son bureau.

Colin demeura silencieux pendant l'intégralité de l'entrevue. Son admiration pour Sophia augmenta au fil des minutes. C'était la femme la plus courageuse qui soit. Et elle était à lui. Son ventre se vrillait chaque fois qu'il songeait à la force de ses sentiments pour elle. En quelques heures, tandis qu'il patientait silencieusement à ses côtés, il réarrangea mentalement toute sa vie de manière à lui faire une place.

— Si vous avez tout ce qu'il vous faut pour le moment, je vais conduire Sophia à l'abri, dit finalement Colin en se levant.

— Nous allons lancer un mandat d'arrêt contre Gilletti dans l'heure, déclara le procureur.

— Ses avocats l'auront fait sortir avant même que vous lui ayez pris ses empreintes, répliqua Colin.

Il prit la main de Sophia et la rassura d'un sourire. Elle avait l'air harassée de fatigue. Il était surpris qu'elle tienne encore debout après tout ce qu'elle avait traversé. Il l'attira contre lui.

— Je vais emmener Sophia dans un lieu sûr inconnu des services.

— Vous pensez que c'est avisé ?

— Gilletti a un informateur dans nos services. Je n'ai confiance en personne.

Et une fois qu'il aurait découvert l'origine de la fuite, il allait veiller à régler le problème. Une bonne fois pour toutes.

— Si vous avez besoin d'une protection rapprochée, mon bureau peut vous la fournir.

Colin secoua la tête.

— Comment ? Avec l'aide d'un ou deux agents rattachés à votre bureau ?

— Ce sont tous d'anciens officiers de police. J'ai demandé à ma secrétaire d'en contacter deux après votre arrivée. Ils sont en train d'établir une planque à l'heure qu'il est.

Sophia se raidit contre lui. Colin était furieux.

— Bon sang, ça ne faisait pas partie de notre arrangement ! Nous ne savons pas d'où vient la fuite. Gilletti a eu amplement le temps de nous tendre une embuscade.

Sophia lui pressa la main.

— Peut-être que nous devrions lui faire confiance, Colin.

Il prit son visage en coupe :

— En ce moment, il n'y a que deux personnes au monde en qui j'ai confiance : toi et moi, un point c'est tout. Merci beaucoup, monsieur Ross, s'écria-t-il d'une voix pleine d'ironie, mais on va se débrouiller sans votre aide.

Colin prit Sophia par la main et l'entraîna hors du bureau. Il descendit dans le hall d'entrée, les sens en alerte maximale. Près des ascenseurs, il repéra un homme en costume qui avait l'air d'attendre. Mais les portes s'ouvrirent et se refermèrent sans qu'il monte dans la cabine. Avant que l'inconnu se retourne et les aperçoive, Colin poussa Sophia devant lui dans un bureau.

— Fais ce que je te dis sans poser de questions. Compris ?

— Oui, acquiesça Sophia d'une voix tremblante.

Il ne supportait pas de la voir si terrifiée. Surtout que c'était lui qui l'avait forcée à venir jusqu'ici au péril de sa vie. Il aurait mieux fait de la laisser partir.

— Puis-je vous aider ? demanda une employée derrière un comptoir.

— Non, répliqua Colin.

— Vous venez pour vous marier ? s'enquit-elle.

— Pardon ? répondirent-ils à l'unisson.

La petite femme sourit.

— Nous délivrons les licences de mariage dans ce bureau de manière temporaire. Le temps que les locaux municipaux soient repeints. Vous désiriez une licence de mariage ?

— Oh que non ! s'exclama Colin, peut-être un peu trop hâtivement. (Sophia lui donna un coup de coude dans les côtes.) Enfin, pas aujourd'hui. Est-ce qu'il y a une sortie de secours dans le coin ?

— Oui, mais pour ça il faudrait que...

— Où est-elle ? s'impatienta Colin.

Il avait un mauvais pressentiment. Le hall d'entrée était trop silencieux à son goût.

— Eh bien... par ce bureau, répondit l'employée en indiquant une porte de l'autre côté du comptoir.

Il souleva Sophia dans ses bras, la déposa de l'autre côté du bureau et sauta par-dessus.

— Merci, madame.

Ils ouvrirent la porte et débouchèrent dans une petite pièce munie d'une fenêtre, d'un cabinet de toilette et d'une porte au-dessus de laquelle était indiquée SORTIE.

Colin se précipita vers cette dernière en entraînant Sophia dans son sillage.

— Si je ne me trompe pas, nous n'avons que très peu de temps. En fait, il est peut-être déjà trop tard.

— Tu as un plan ?

— Le même qu'au départ : te protéger. (Il ouvrit la porte donnant sur une cage d'escalier et ils dévalèrent les marches.) Une fois dehors, je nous trouverai une voiture. Je te parie que ton mari est déjà en route.

— Prie pour que ce ne soit pas le cas, dit Sophia en se signant d'une main tremblante.

Au pied des escaliers, ils marquèrent une courte pause. S'ils franchissaient cette porte, l'alarme se déclencherait. Colin examina ses escarpins à talons.

— Tu ne peux pas courir avec ces chaussures. Retire-les.

— Tu veux que je marche pieds nus ?

— Oui.

Il la prit dans ses bras et plongea son regard dans ses yeux émeraude.

— Je t’aime, Sophia. On va s’en sortir, je te le promets. (Il lui baisa la main avec fougue avant de reporter le regard sur l’issue de secours.) Je ne sais pas ce qui nous attend de l’autre côté de cette porte. Quoi qu’il en soit, on n’a plus le temps de réfléchir. Si je te dis de courir ou de sauter, il faut que tu te tiennes prête à le faire.

— Je te fais confiance, Colin. (Elle lui saisit le menton et attira ses lèvres vers les siennes.) Je t’aime. On va surmonter ça. (Elle captura sa bouche dans un baiser ardent.) Je suis prête.

— Allons-y.

Sophia ôta ses chaussures et les prit à la main. Colin poussa brutalement la porte. La sirène retentit aussitôt. Ils se ruèrent vers le parking. Colin parcourut rapidement les lieux du regard à la recherche d’un véhicule à réquisitionner. À deux rangées d’eux, il aperçut un homme, une sacoche à la main, les bras chargés d’une pile de dossiers, qui se dirigeait vers une voiture. Il prit la main de Sophia et s’élança dans sa direction.

— Viens.

Du coin de l’œil, il entrevit un 4 × 4 noir aux vitres teintées qui roulait vers eux.

— Putain !

— C’est Angelo ? s’écria Sophia.

Elle se mit à trembler comme une feuille et ralentit.

— Ne t’arrête pas !

Le véhicule s’approchait vite. Ils avaient presque rattrapé l’homme à la sacoche qui se déplaçait à la vitesse d’un escargot. Pourtant il restait leur seule option. Le conducteur du 4 × 4 semblait avoir deviné les intentions de Colin et fonça droit sur eux.

— Il se rapproche ! cria Sophia.

— Votre voiture ! hurla Colin en forçant l’homme à pivoter face à lui. Où est-elle ?

— Pardon... ?

— Je n’ai pas de temps à perdre ! Je suis flic ! J’ai besoin de votre véhicule !

— Vous voulez prendre mon auto ? Comme ils font dans les films ? demanda l’imbécile.

— Votre voiture, bordel !

Le 4 × 4 n'était plus qu'à quelques mètres d'eux. Colin arracha les clés des mains de l'homme et appuya sur l'ouverture centrale. Un petit bip retentit.

Colin se précipita vers le véhicule en question.

— La camionnette rouge, juste là, leur indiqua le propriétaire.

— Partez ! lui cria Sophia. Courez, vite ! Ne restez pas ici, dépêchez-vous de partir !

— Sophia, viens !

Colin revint sur ses pas pour la tirer par la main. Voyant que l'homme refusait de s'en aller, Sophia le poussa. Ils se retrouvèrent tous les deux dans l'allée centrale. Et ce fut cet instant d'hésitation qui les perdit. Sophia esquiva de justesse le 4 × 4 qui leur fonçait dessus mais le bon samaritain fut moins chanceux.

— Sophia ! hurla Colin quand elle disparut de sa vision, bloquée par le 4 × 4 qui s'était arrêté à sa hauteur. La vitre avant s'abaissa et une salve de coups de feu fusa, criblant la camionnette rouge de trous. Colin plongea derrière la roue arrière et dégaina son arme. Mais le 4 × 4 fit marche arrière et, en un éclair, il disparut aussi vite qu'il était apparu, Sophia à l'intérieur.

Le cœur de Colin battait à tout rompre. Il sauta au volant de la camionnette et mit le contact. Il démarra et rattrapa bientôt le 4 × 4. Ils quittèrent le parking pour se lancer dans une course-poursuite à travers les rues de la ville.

Une boule énorme s'était formée dans la gorge de Sophia. Elle avait du mal à respirer. Mais hors de question de montrer à Angelo qu'elle avait peur. Il s'en nourrissait.

Son mari la poussa contre la vitre, le visage sombre et déformé par la colère.

— Tiens-toi tranquille ou je te tue sur-le-champ !

Elle lui donna un coup de pied dans le mollet et il la gifla en retour. Elle le frappa à son tour au visage, lui rendant coup pour coup. Il parut très étonné. En d'autres circonstances, elle aurait éclaté de rire.

— Je n'ai pas peur de toi, Angelo !

Il ricana, s'apprêtant à la taper encore. Elle chassa sa main d'un coup violent.

— Ta brève période d'indépendance t'a transformée. À moins que ce ne soit le flic que tu as baisé ?

— Va te faire foutre, Angelo. Tu peux me tuer, peu importe. J'ai déjà tout donné au procureur, y compris l'emplacement et le code des coffres-forts où tu planques tous tes vilains petits secrets.

— Une femme ne peut pas témoigner contre son mari.

— Je ferai annuler notre mariage bidon. Je n'ai jamais été ta femme. Je te servais juste à blanchir ton argent.

La voiture fit une embardée, projetant Sophia contre l'homme qu'elle aurait volontiers tué de ses propres mains si elle en avait eu l'opportunité.

Angelo la repoussa et jeta un coup d'œil par la lunette arrière.

— C'est ton petit copain qui nous suit ? C'est lui l'homme que tu te tapes ? dit-il avec mépris.

— Au moins, c'est un homme, un vrai, avec des couilles, et une queue, rétorqua-t-elle en faisant exprès de parler fort pour que les hommes de main de son mari, à l'avant du véhicule, l'entendent. (Elle en remit une couche.) Elle est tellement grosse que ton étalon champion de courses se sentirait nul à côté de lui. Et il peut faire l'amour toute la nuit ! Toute. La. Nuit !...

La camionnette rouge les tamponna sur la gauche et l'arrière du 4 × 4 fit un écart sur la droite et dérapa. Le conducteur eut du mal à rectifier la trajectoire. Le choc libéra Sophia de l'étreinte de son mari. Elle tenait toujours ses escarpins à la main. Bondissant de la banquette, elle assena un violent coup de talon dans le visage d'Angelo, le blessant sous l'œil droit. Balançant sa main droite avec la même énergie, elle frappa le conducteur dans la joue droite.

Angelo lui saisit le bras et la ramena fermement contre lui. Comme un serpent sur du bitume chaud, Sophia s'enroula et lui donna un nouveau coup de talon, l'atteignant cette fois en plein œil. Il poussa un cri de douleur et plaqua la main sur sa paupière. Elle voulut s'attaquer encore au chauffeur sauf que le passager avant s'était retourné et la projeta au fond de sa banquette. Le 4 × 4 fit une nouvelle embardée. La camionnette les avait percutés une seconde fois.

Colin gagnait peu à peu du terrain sur le 4 × 4 en fuite. Il l'emboutit encore. Il préférait ne pas penser à ce que Sophia était en train d'endurer à

l'intérieur. Il n'avait qu'une idée en tête, arrêter le véhicule et la sortir de là avant d'exploser la cervelle d'Angelo Gilletti.

Il appuya sur l'accélérateur. Cette fois, il frappa dans le mille. Sous l'impact, le 4 × 4 percuta le bas-côté. L'arrière se souleva et le véhicule s'affala sur le flanc. Il glissa le long du trottoir sur une dizaine de mètres pour finir encastré dans un abribus.

Colin arrêta sa voiture dans un dérapage contrôlé. Il bondit dans la rue et se rua sur la portière du conducteur. Quand une tête apparut, il fit feu ; le chauffeur s'affala à l'intérieur. Il inspecta l'avant du véhicule. Le passager avant était passé à travers le pare-brise et gisait sur le trottoir. À cet instant, la portière arrière coulisca et des cris de femme retentirent.

Angelo s'extirpait de la voiture en tirant Sophia par les cheveux. Il la plaça devant lui pour s'en servir de bouclier. Il pointa une arme à feu sur la tête de la jeune femme.

— Si tu approches, je la bute.

Colin ajusta Angelo mais c'était trop risqué.

— Laisse-la s'en aller, Angelo ! C'est fini, hurla Colin en s'avancant, le revolver braqué sur lui.

Colin croisa le regard de Sophia. Il baissa brièvement les yeux. Elle hocha imperceptiblement la tête pour lui montrer qu'elle avait compris le message.

— Je veux une voiture ! Tu as cinq minutes pour m'en trouver une ou je lui fais sauter la tête.

— C'est fini, Gilletti. Rends-toi à l'évidence.

— C'est moi qui décide quand ce sera fini ! s'écria Gilletti. (Il jeta des regards furtifs tout autour de lui, cherchant visiblement une issue.) Quatre minutes !

— La police va arriver d'une seconde à l'autre. Lâche Sophia.

— Je ne la laisserai jamais s'en aller ! Elle est à moi ! rugit Gilletti en pointant son arme sur la tête de la jeune femme.

Sophia s'agenouilla subitement et Colin en profita pour faire feu. La balle atteignit Angelo à l'épaule droite. Il voulut brandir son arme mais son épaule ne répondait plus. Il récupéra son pistolet de la main gauche. Colin appuya sur la détente et une salve de coups de feu partit. Sous leur impact, Angelo fut projeté par terre sur le dos.

Sophia se redressa et s'élança dans les bras de Colin. Il la serra si fort qu'il craignit de lui briser les côtes.

— Mon Dieu, Colin, c'est fini. Enfin !

Il l'étreignit de plus belle, enfouissant son nez dans sa chevelure soyeuse, inhalant son parfum unique. Jamais il n'avait été aussi heureux, soulagé et terrifié à la fois. Mais l'émotion qui surpassait de loin toutes celles-là, c'était l'amour naissant qu'il éprouvait pour la femme qu'il serrait contre lui.

Elle leva vers lui son visage sublime, attira sa bouche au niveau de la sienne et s'en empara.

— Je t'aime, je t'aime, je t'aime, répéta-t-elle.

Il sourit d'une oreille à l'autre et s'écarta d'elle tout en la gardant dans ses bras.

— Qu'est-ce que tu dirais d'aller rendre une petite visite à l'employée du tribunal une fois que nous aurons donné nos dépositions ?

Sophia écarquilla les yeux.

— Colin Daniels, serais-tu en train de me demander en mariage ?

— En effet.

Elle renversa la tête en arrière en partant d'un éclat de rire.

— Je le veux !

¹. *Wanted.*

SYLVIA DAY
Juste pour toi¹

OceanofPDF.com

OceanofPDF.com

*À mes chères amies,
Shayla Black et Shiloh Walker.*

*Aux nombreuses années d'amitié,
de rire et de commisération à venir.*

OceanofPDF.com

Remerciements

À toutes les lectrices qui ont jusque-là suivi et apprécié la mini-série des *Shadow Stalkers*. J'espère que ce nouvel épisode va vous plaire ! Merci d'acheter mes livres, de m'envoyer des petits mots et des e-mails et d'être si géniales ! Je vous adore.

OceanofPDF.com

1

Darcy Michaels s'empara de sa mallette grise de sa main gantée et se déplaça avec précaution parmi les restes calcinés de son magasin de bonbons préféré. Autour d'elle, les pompiers se mouvaient à travers les ruines incandescentes, inspectant les moindres coins et recoins afin de s'assurer que le feu était complètement éteint. Des filets d'eau dégouлинаient depuis le plafond et le long des murs noircis, formant une flaque sur le sol ; l'odeur âcre de la fumée mêlée à celle du sucre roussi lui infestait les narines et lui collait à la peau, allant jusqu'à imprégner le tissu de son uniforme.

— C'est le troisième en trois semaines, maugréa James Ralston derrière elle. Je suis navré, Darcy. Je sais à quel point tu étais attachée à cette boutique.

Elle marqua une pause puis se tourna face à son mentor, un pincement douloureux au cœur. De même que les deux incendies précédents, celui-ci avait ravagé un endroit qui lui était cher, un lieu empli de précieux souvenirs. C'était dans cette boutique, *Le Sweet Spot*, qu'elle avait fêté son douzième anniversaire, c'était aussi là qu'elle s'arrêtait chaque vendredi pour acheter sa ration de langues acidulées, des sucreries que sa sœur lui avait fait découvrir et dont elle était devenue friande.

Reste concentrée, Darcy. Ce n'est pas le moment de t'égarer.

— Ce pyromane n'est pas près de cesser ses activités. Il a ça dans la peau, ça devient évident.

La fréquence des incendies et l'ingéniosité terrifiante des bombes à retardement employées pour les déclencher indiquaient que l'auteur de ces attaques avait eu le temps de figoler sa marque de fabrique.

Darcy avait beau savoir que sa réaction était irrationnelle, c'était plus fort qu'elle. Elle se sentait violée. Fillette, elle n'avait eu qu'un souhait, celui de quitter Lion's Bay ; mais aujourd'hui, elle était incapable ne serait-ce que de songer à abandonner cette petite ville de bord de mer. Les souvenirs qui avaient poussé ses parents à s'en aller la liaient elle à cet endroit, l'empêchant de s'en éloigner.

Jim posa sur elle ses yeux vert foncé emplis de compassion.

— Ça me laisse perplexe, Darcy. Il n'y a aucun nouvel habitant en ville et on est en basse saison. Autrement dit, les touristes se comptent sur les doigts de la main. Impossible de ne pas remarquer les gens qui ne sont pas du coin. Ils font tâche.

Elle marcha lentement à travers les braises, retraçant du regard le chemin suivi par les flammes, comme son chef le lui avait appris.

— Ce type est un pro, fit-elle remarquer d'une voix qui se brisa. (Elle se racla la gorge.) Je pense qu'on devrait demander de l'aide d'en haut.

— Miller fait bien son travail. Il est méticuleux, ne néglige aucune piste. (Il lui effleura le coude.) Un petit conseil, Darcy : évite de marcher sur ses plates-bandes.

La jeune femme hocha la tête, consciente que ses rapports avec le shérif local étaient déjà compliqués.

— Je sais. Mais je crois qu'il a besoin de plus de moyens et qu'il est trop borné pour demander du renfort.

La dernière fois que les agents fédéraux avaient débarqué, ils en avaient fait voir des vertes et des pas mûres au shérif Chris Miller et à ses adjoints, les laissant sur la touche tout en épuisant les maigres ressources allouées pour les besoins de l'enquête. Elle ne se rappelait que trop bien cette période de tension, car c'était le meurtre sur lequel ils enquêtaient qui l'avait, elle, ramenée sur les lieux de son enfance.

— Et franchement, l'ego de Chris est le cadet de nos soucis, ajouta-t-elle.

— Commençons par inspecter la scène. Nous aviserons ensuite. (Jim la prit par les épaules ; il les pressa de manière réconfortante.) Tu ne devrais pas rester seule ce soir.

Elle couvrit ses mains des siennes. Il la connaissait vraiment par cœur.

Darcy avait effectivement besoin d'être soutenue, mais pas étouffée. Il lui fallait quelqu'un à proximité en cas de nécessité, quelqu'un qui sache

s'effacer, la laisser tranquille en temps voulu.

Elle croisa son regard et il devina ses pensées.

— Ma porte t'est grande ouverte, Darcy. Tu peux dormir sur mon canapé quand tu le veux. Inutile de te le répéter.

Elle acquiesça d'un signe de tête.

— Merci.

— De rien. C'est tout naturel.

Elle pivota sur ses talons et fouilla les lieux à la recherche d'un endroit où poser son équipement. Il était temps de se mettre au travail.

Darcy poussa un long soupir, se retourna sur le sofa et consulta l'horloge posée sur le manteau de cheminée de Jim. Cinq heures et quart. Dehors, il faisait encore obscur. Elle avait passé la nuit à s'agiter sous la couette, trop préoccupée par ses pensées pour trouver le sommeil dont elle avait désespérément besoin. Il y avait quelque chose de louche dans cette histoire d'incendies. Un truc qui la turlupinait mais sur lequel elle était incapable de mettre le doigt. Et plus elle y songeait, moins elle y voyait clair.

Elle se redressa. Il n'y avait qu'une solution possible. Elle n'en distinguait pas d'autres. La seule manière de calmer les esprits, c'était d'arrêter le psychopathe qui tourmentait la population et de s'assurer qu'il finisse derrière les barreaux. Le plus tôt serait le mieux. Et tant pis si ça ne plaisait pas au shérif. Certes, il n'y avait pas eu de blessés jusqu'ici mais la police tournait en rond ; on ne tenait aucune piste. Si le pyromane continuait sur sa lancée, il ne leur restait que quelques jours pour le démasquer avant qu'il ne frappe encore.

Un souffle chaud lui chatouilla les orteils et son attention se reporta sur le magnifique berger allemand allongé par terre, au pied du canapé. Quand sa brève relation avec Jim s'était terminée, elle avait beaucoup souffert de ne plus voir son chien, auquel elle s'était attachée.

— Merci de veiller sur moi, Columbo.

Elle se pencha en avant et lui grattouilla la tête entre les oreilles.

Darcy observa l'animal et songea que cette bête et elle avaient un peu le même rôle. Les habitants de Lion's Bay la payaient pour qu'elle veille sur eux et les maintienne à l'abri du danger.

Or elle n'avait pas l'intention de leur faire défaut.

OceanofPDF.com

2

L'agent Jared Cameron, U.S. Marshal de son état, attendit que le shérif de Lion's Bay reprenne son souffle au milieu de sa diatribe. Il profita de ce bref répit pour décocher un regard qui en disait long à sa coéquipière, l'agent Morales :

— Trish, ce champion est tout à toi, déclara-t-il, exaspéré.

Sur ces mots, Jared pivota sur ses talons.

Si on lui avait assigné cette partenaire, c'était précisément pour cette raison : Trish avait une patience d'ange alors qu'il en était totalement dépourvu. Surtout quand il avait affaire au shérif d'un petit bled qui montait sur ses grands chevaux et se mettait à pisser partout pour marquer son territoire dès l'instant où les Fédéraux débarquaient.

— Attendez un peu ! aboya le shérif Miller. Je n'ai pas fini. Bon sang, où va-t-il ? !

L'agent Trish reprit la situation en main, répondant au policier d'une manière beaucoup plus pondérée que son partenaire.

Jared bouillonnait. Ce Miller n'était qu'un imbécile. Il ferait mieux de la fermer et de s'écraser. La Silver Star, cette médaille dont étaient décorés les U.S. Marshals, leur conférait un statut inégalable. Elle leur donnait quasiment tous les droits. Alors ce n'était pas le shérif d'un trou paumé qui allait lui dicter la loi.

Jared sortit du bureau et referma la porte en verre derrière lui pour ne plus entendre cet âne brailler. Ravalant sa colère, il se dirigea vers la sortie. C'est alors qu'un imprévu le frappa de plein fouet. Une jeune femme apparut à l'entrée du poste de police. Ce fut à peine s'il la remarqua tout d'abord. Son regard la balaya rapidement. Mais quelque chose le poussa à reporter son attention sur elle.

Jared ralentit peu à peu avant de s'arrêter complètement. Cette créature était un vrai canon. Pas au sens purement physique. C'était une femme de taille moyenne, mince et élancée. Elle possédait des formes mais n'était pas plantureuse pour autant. Elle n'était pas maquillée et sa chevelure châtain était nouée en une simple queue-de-cheval. S'il l'avait vue en photo, il ne se serait pas attardé sur elle. Mais en chair et en os, c'était différent. Sa manière de se mouvoir l'intrigua.

Une bombe sexuelle dissimulée dans un emballage ordinaire.

Son secret résidait dans la sensualité et la fluidité de ses mouvements et dans son regard alangui, d'un vert très profond. Guidé par son instinct de mâle, il se sentit irrémédiablement attiré par elle, malgré les avertissements que lui lançait son cerveau – vraiment, le moment était mal choisi pour songer à se distraire. Toutefois, l'uniforme de la jeune femme – pantalon bleu et chemise blanche boutonnée jusqu'au col – lui apprit qu'il serait difficile de l'éviter. Elle travaillait avec la police. Sauf s'il voulait échanger sa place contre celle de Trish, autrement dit se coltiner à nouveau Miller. En fait, il ne lui restait plus qu'à décider quelle partie de son anatomie était la plus maîtrisable : son poing ou son sexe.

Avec un peu de chance, cette sublime madone était heureuse en ménage et mère de deux ou trois enfants. Donc pas le moins du monde disposée à fricoter avec lui.

Quand il l'aborda, elle était en pleine conversation avec la policière du bureau d'accueil. Tout d'abord, c'est à peine si elle lui accorda un regard. Puis elle le jaugea pour le mesurer du sommet du crâne jusqu'à la pointe élimée de ses boots. Leurs yeux se croisèrent et il sut qu'il était fichu.

La voix de la raison le sommait de faire demi-tour sans attendre, quitte à retourner dans le bureau du shérif. Il s'attirerait moins d'ennuis en s'en prenant au chef des autorités locales qu'en affrontant cette personne qui ne le laissait pas de marbre.

— Tenez, le voilà, annonça la policière en le désignant du doigt.

Jared tendit la main et se présenta. À l'instant où sa paume toucha celle de la divine créature, son sang frémit dans ses veines et il fut pris d'une légère érection. Embarrassé, il scruta la main gauche de la jeune femme à la recherche d'une alliance. Constatant qu'elle n'en portait pas, il jura en son for intérieur. Un anneau en or aurait suffi à le décourager.

— Darcy Michaels, répondit-elle d’une voix de fillette. Je travaille avec les pompiers de Lion’s Bay. Je suis l’inspectrice spécialisée dans les incendies.

La jolie policière blonde de l’accueil lui décocha un sourire aguicheur, comme à son arrivée.

— C’est Darcy qui m’a demandé de sortir le dossier sur le pyromane.

Cette blonde correspondait davantage aux femmes avec qui il avait l’habitude de frayer – séduisante et facile, le genre de nana avec laquelle on ne cherche qu’à passer du bon temps, sans plus. En revanche, Darcy Michaels éveillait en lui un sentiment bien plus complexe. Elle lui faisait tourner la tête.

Jared tâcha de se ressaisir et, attrapant l’inspectrice par l’épaule, il la guida vers la sortie.

— Allons-y.

— Vous avez fait vite, Marshal, lança-t-elle une fois dehors.

Sa voix était un mélange entre celle de Marilyn Monroe et celle de Jennifer Tilly¹. Le matin même, si on lui avait demandé ce qu’il pensait des femmes aux voix trop aiguës, il aurait répondu que ça lui tapait sur les nerfs. Darcy Michaels était apparemment l’exception qui confirmait la règle. C’était bien sa veine... Chaque fois qu’elle ouvrait la bouche, des images obscènes lui envahissaient l’esprit.

Plus fort, Jared. Plus profond...

Il contracta les mâchoires.

— Il ne faut pas perdre un instant, rétorqua-t-il, s’efforçant de chasser de sa tête ces pensées impures. Si l’auteur des incendies s’en tient à son schéma habituel, il sévira à nouveau avant la fin de la semaine. De quelle piste disposez-vous jusque-là ?

Elle désigna la caserne de pompiers, un bâtiment de brique rouge situé en bas de la rue.

— Mon bureau est juste là. Vous avez déjà un suspect à l’esprit, n’est-ce pas ? Vous êtes venus parce que vous avez reconnu le mode opératoire du criminel ?

— Disons qu’il nous rappelle étrangement celui d’un pyromane activement recherché.

— Ça fait trois semaines qu’il sévit ici. Que faisait-il avant ? Où était-il il y a un mois ?

— Aucune idée.

Elle fronça les sourcils.

— Il y a eu un intervalle entre ses attaques ? Combien de temps ?

— Vingt ans. Plus ou moins.

Elle s'arrêta net.

— Vous plaisantez ? s'exclama-t-elle.

Elle dégagea son bras du sien et il se renfrogna aussitôt.

— Est-ce que j'en ai l'air ?

— Vous voulez dire que ce criminel est en liberté conditionnelle ?

— Non. C'est un fugitif. Il s'est échappé il y a dix-sept ans. Il a mis le feu aux toilettes pendant une audience en appel et a profité de la confusion pour s'échapper. Depuis, on n'a plus jamais entendu parler de lui. Mais l'agent chargé de l'affaire à l'époque semble avoir reconnu la signature de cet homme. Merkerson, ça vous dit quelque chose ?

Le visage de Darcy s'éclaira.

— Merkerson, c'est ça ! Ce mode opératoire me paraissait familier... Il s'est fait connaître bien avant que je ne commence à travailler, mais on a brièvement étudié son profil à la fac. Qu'a-t-il fichu toutes ces années ? Comment a-t-il fait pour disparaître de la circulation de cette manière ?

— Peut-être qu'il s'est fait arrêter sous une fausse identité ou à l'étranger. À moins qu'il n'ait formé un disciple. Peu importe. Nous allons le coincer.

Jared la saisit à nouveau par le coude et l'entraîna vers la caserne.

— Comment ça, peu importe ? Je vous rappelle qu'en trois semaines à peine, il a réussi à semer le chaos dans cette ville.

Il sentit que Darcy était en colère. Et quand on était personnellement impliqué dans une affaire, on ne pouvait pas garder l'esprit clair. Raison de plus pour qu'il ne s'acoquine pas avec elle. Sa présence commençait d'ores et déjà à l'affecter, il le sentait. Alors qu'il était censé se concentrer sur son travail, il ne songeait qu'à lui faire l'amour.

Ils étaient sur le point de traverser la rue en direction de la caserne quand il repéra un snack et décida de l'y conduire.

— J'ai sauté le déjeuner, expliqua-t-il dans l'espoir que ce soit l'hypoglycémie et non pas la testostérone qui lui brouille l'esprit.

— Je viens de manger, répliqua-t-elle. Tant pis, je prendrai un milk-shake.

Un autre point en sa faveur, songea-t-il. Enfin une femme qui ne comptait pas les calories contenues dans les aliments qu'elle enfournait dans sa bouche.

Cette bouche. Jared faillit pousser un grognement en pensant aux autres choses qu'elle pourrait faire avec. Bon sang, il s'égarait ! Lui qui avait souvent eu le sentiment de travailler trop et de ne pas assez en profiter. Eh bien, il en avait à présent la preuve. S'il avait un semblant de bon sens, il se ferait la petite policière blonde, qui n'attendait que ça. Histoire de prendre du bon temps sans s'attirer d'ennuis.

Parvenu au comptoir, Jared attrapa un menu qu'il parcourut rapidement. Le choix était vite fait. Le snack servait un assortiment de hamburgers accompagnés d'une portion de frites et de quelques feuilles de salade, pour se donner bonne conscience.

Une serveuse, la cinquantaine, vêtue d'un uniforme estampillé GINNY au niveau du cœur, s'approcha d'eux avec un calepin à la main et leur adressa un sourire de bienvenue.

— Bonjour, Darcy. Tu m'as amené le Marshal à ce que je vois. Je te parie que Miller est en rogne. Il ne supporte pas que des étrangers viennent fourrer leur nez dans ses enquêtes.

— Comment fais-tu pour être au courant de tout ? ! s'exclama Darcy, étonnée. Ça fait à peine cinq minutes que j'ai appris que l'U.S. Marshals Service était en ville.

Ginny haussa les épaules.

— Je suis aux premières loges pour tous les scoops. Bienvenue à Lion's Bay, monsieur l'agent.

— Marshal, corrigea-t-il, reportant ensuite son attention sur le menu. Merci.

— Comment ça va ? demanda Darcy à Ginny sur un ton familier.

— Mieux. Je viens de faire installer un nouveau système de sécurité. Un détecteur de chaleur censé alerter la compagnie en cas de pépin. En plus, j'ai fait vérifier l'état de mon alarme incendie il y a quelques jours. (D'un geste, Ginny indiqua l'énorme dispositif visible depuis le passe-plat de la cuisine.) Tim dit pour plaisanter que si jamais le snack brûle, il profitera de l'argent de l'assurance pour prendre sa retraite. Cette petite remarque lui a valu de dormir sur le canapé cette nuit. Autant te dire que ça ne m'a pas fait rire du tout.

— Oh, Ginny, je suis désolée. Je...

Jared l'interrompit.

— Bonne initiative, Ginny. Vous avez pris toutes les précautions nécessaires. Si vos hamburgers sont aussi bons que votre sens de la prévoyance, je vous en commanderai un double.

Son compliment arracha un sourire à la propriétaire des lieux.

— Pour un homme bien charpenté comme vous, il n'en faut pas moins.

— Des suggestions ?

— Tout dépend. Vous aimez les plats pimentés ou doux ?

— Les deux. Et j'ai une faim de loup.

— Alors pour vous ce sera un double cheeseburger BLT avec des frites. Vous voulez toutes les garnitures ?

— Oui. Et deux milk-shakes pour l'inspectrice Michaels. Le parfum qui lui plaira. Le tout à emporter.

Jared paya l'addition, chassant d'un geste de la main le billet de cinq dollars que Darcy lui tendait.

Ginny referma la caisse et s'éloigna pour aller préparer les milk-shakes. Darcy resta plantée là, l'air morose. Jared l'invita à s'installer sur une banquette rouge vinyle près de la vitrine.

— Dites-moi, les agents fédéraux sont souvent appelés en renfort à Lion's Bay ?

Elle arqua un sourcil et le scruta sans un mot. L'homme des cavernes qui sommeillait en lui décida de relever le défi qu'elle semblait lui lancer. Décidément, cela faisait des lustres qu'une femme n'avait pas piqué son intérêt à ce point.

Elle n'avait pas l'air commode, et tant mieux d'ailleurs. Car quand il s'étendrait sur elle, il n'avait pas l'intention d'y aller de main morte...

Merde. Qu'est-ce qui lui prenait ? Il fallait vraiment qu'il se reprenne. Il jouait avec le feu.

— Ils ne sont venus qu'une seule fois, répondit-elle.

— Quand ça ?

— Il y a trois ans.

— Pourquoi ?

Elle hésita une seconde ; Jared tiqua.

— Un meurtre. Une habitante qui s'était fait assassiner.

— Et pourquoi cette affaire a-t-elle nécessité l'intervention des Fédéraux ?

La jeune femme pinça les lèvres ; son regard se durcit de manière surprenante.

— Ne me fusillez pas du regard, Darcy. C'est une question pertinente. Les Fédéraux ont d'autres chats à fouetter. D'ordinaire, ils ne s'occupent pas des meurtres qui surviennent dans un trou perdu.

Elle poussa un bref soupir.

— Le mode opératoire du meurtrier correspondait à celui d'un tueur en série qu'ils recherchaient.

Dès l'instant où Darcy avait posé les yeux sur Jared Cameron, au poste de police, elle avait su qu'il allait mettre sa petite vie bien rangée sens dessus dessous.

En apercevant ce bel et sombre inconnu, sa mâchoire avait failli se décrocher. Il l'avait dare-dare entraînée dans la rue en l'attrapant par le bras. Au contact de sa main, une onde de frissons l'avait parcourue. À présent, il était assis en face d'elle dans toute la gloire de sa virilité. Il était à tomber. Sa mère l'aurait comparé à « une gorgée d'eau fraîche », mais Darcy l'aurait contredite. Car chaque fois qu'elle croisait son regard, elle avait la gorge sèche. Et bien qu'ils soient au beau milieu d'une discussion d'ordre professionnel, il la dévorait des yeux comme s'il allait la déshabiller et lui faire l'amour sur-le-champ.

Dieu du ciel, elle avait envie de lui elle aussi. C'était instinctif. Impossible d'y résister. Avec ses manières brusques et son caractère revêche, elle l'imaginait volontiers la prendre jusqu'à ce qu'elle n'en puisse plus. Du sexe à l'état pur. Leurs deux corps en nage, leurs souffles haletants. Cet homme dégageait une énergie à laquelle Darcy avait immédiatement succombé. Il avait fallu cette rencontre pour qu'elle prenne conscience qu'elle avait cessé de vivre depuis quelques années. Une aventure sans lendemain, c'était exactement ce qu'il lui fallait pour se remettre en selle.

— Un tueur en série ? Lequel ? demanda le Marshal d'une voix envoûtante.

Il repoussa une mèche noire de son visage d'un geste nonchalant, et elle ne put s'empêcher de remarquer les veines qui couraient le long de son

avant-bras puissant. Il était parfaitement bâti à son goût – mince et élancé, musclé et pas le moins du monde épais.

— Un type originaire du Midwest qui inscrivait des symboles mayas sur le torse de ses victimes.

— Le Prophète. (Jared se pencha en avant sur la table.) Il effectuait un compte à rebours jusqu’au jour du Jugement dernier. Un grand malade.

Elle haussa un sourcil.

— C’est votre opinion professionnelle ?

— Non. À ce titre, j’estime que c’était un détraqué.

Darcy esquissa un sourire presque imperceptible. Jared Cameron avait beau être brut de décoffrage, sa présence la rassurait. Ce n’était pas le genre d’homme à se laisser marcher dessus.

— Écoutez, dit-il en tambourinant des doigts sur la table. Je vous ai observée. Cessez de vous sentir responsable de ces incendies.

— Ce n’est pas le cas.

— Vous mentez. Votre amie Ginny vous décrit les mesures qu’elle a mises en place pour protéger sa boutique et vous vous empressez de vous excuser comme si c’était votre faute.

Darcy vit rouge.

— Vous êtes dans une petite ville, Marshal. Ici, les gens ne roulent pas vraiment sur l’or. Elle a dépensé une fortune...

— Mon prénom, c’est Jared. Utilisez-le.

— Vous êtes vraiment charmant, ironisa-t-elle.

— Vous n’aimeriez pas que je le sois ; et puis nous ne sommes pas là pour nous conter fleurette mais pour parler boulot.

— Comment pouvez-vous savoir ce que j’aimerais ?

— Parce que nous sommes pareils. Nous voulons la même chose. (Il baissa la voix et ajouta :) Vous m’excitez tellement que je bande depuis que j’ai posé les yeux sur vous.

Une bouffée de chaleur monta en elle comme si elle était soudain en proie à une poussée de fièvre. Aucun homme ne lui avait jamais parlé si crûment. C’était exaltant. Jared Cameron employait-il de tels mots quand il faisait l’amour ? Elle l’imagina lui susurrant des paroles obscènes durant l’acte et fut saisie de délicieux frissons. De ce fait, elle voulut l’encourager à poursuivre.

— Et qu’est-ce que nous voulons au juste, Marshal ?

Son expression demeura impénétrable. Au bout de quelques instants, un sourire canaille lui étira le coin des lèvres et une flamme apparut dans son regard.

— Vous voulez qu'on vous baise si fort que vous serez obligée de vous cramponner au matelas. Quant à moi, je veux vous prendre, vous posséder et me vider en vous jusqu'à la dernière goutte.

Darcy s'affala contre le dossier de la banquette et porta les mains à sa gorge.

Son entrecuisse palpitait avec frénésie ; elle était trempée. Elle connaissait cet homme depuis moins de vingt minutes, mais elle eut soudain envie de le connaître davantage.

— Vous avez gagné. Je finis à dix-huit heures.

Les narines de l'agent se dilatèrent. Son visage empreint de désir parut soudain beaucoup plus anguleux. Ses pommettes ressortirent et sa bouche se crispa. C'était sans doute le plus bel homme qu'elle ait jamais vu.

— Je vais sûrement m'en mordre les doigts, marmonna-t-il.

Sa remarque enhardit Darcy. Il avait tellement envie d'elle qu'il n'avait pas la force de lui dire non. Et elle réagit comme n'importe quelle femme portée sur la chose face à un homme désirable. Elle le provoqua.

À son tour, elle se pencha en avant et chuchota :

— Non, vous ne le regretterez pas. Quand j'en aurai fini avec vous, vous aurez la tête qui tourne.

— Seigneur.

Une légère grimace lui déforma les traits et il remua le bassin sur la banquette pour ajuster son jean soudain trop serré.

— Revenons-en à nos moutons, déclara-t-elle, triomphante. Ginny a dépensé l'argent qu'elle n'a sans doute pas dans un système de sécurité qui ne servira à rien. Vous savez comment procède Merkerson. S'il décide de s'en prendre à cet endroit, il le fera en plein jour, juste sous son nez.

Puis, une fois le snack fermé pour la nuit et les rues désertes, la petite bombe à retardement sournoise exploserait et les flammes engloutiraient le bâtiment en un rien de temps.

— Vous l'avez entendue comme moi, argumenta Jared. Ça la rassure. Et que cette alarme soit efficace ou non, elle a eu la bonne réaction.

— C'est mon travail de tranquilliser les habitants de cette ville. Or elle avait l'air tout sauf sereine.

— Certes. (Il vrilla ses yeux aux siens.) Vous croyez également que les gens devraient dormir en laissant leur porte ouverte parce qu'il existe des lois ?

— Ce n'est pas comparable.

Le premier incendie avait horrifié les habitants, toutefois ils avaient compté sur elle pour résoudre le problème. Le deuxième n'avait évidemment rien arrangé, pourtant la population croyait dur comme fer que l'arrestation du coupable était imminente. Au troisième, les gens avaient cessé de s'en remettre aux autorités pour assurer leur sécurité, et ils avaient commencé à prendre leurs propres dispositions afin de défendre leurs biens.

— Reprenez-vous, Darcy. À moins que vous n'ayez falsifié les preuves et les résultats d'analyses, vous n'avez rien à vous reprocher dans cette histoire. Vous avez accompli votre devoir et vous avez eu raison de nous appeler quand vous avez estimé que ça devenait nécessaire. Alors, soyez un peu fier de votre travail et soutenez ceux qui veulent avancer et non pas ceux qui regardent en arrière.

— Je ne suis pas sûre de vous apprécier.

— Rien ne vous y oblige. Restons simples.

Elle hocha la tête en signe d'acquiescement. Après tout, si elle était prête à avoir une aventure avec lui, c'était parce qu'il était de passage. Du sexe, rien que du sexe, voilà qui lui convenait parfaitement. À ce stade de sa vie, elle n'était pas capable de s'engager dans une véritable relation.

— Je suis tout à fait d'accord.

Ginny revint avec leur commande. Avant même qu'elle ait atteint leur table, Jared se leva.

— Allons-y. Nous avons beaucoup de pain sur la planche d'ici à dix-huit heures.

Jared posa le sac sur le bureau de Darcy et parcourut la pièce du regard. Il en sortit une boîte en polystyrène tout en songeant à prendre la jeune femme sur la longue table pliante placée sous la fenêtre qui donnait sur le garage de la caserne. Malheureusement, le meuble ne paraissait pas assez résistant ; et puis ce ne serait pas du tout professionnel – même si un petit coup vite fait l'aiderait à se concentrer à nouveau. Le bureau ne lui

disait rien qui vaille non plus, avec son plateau en verre ultramoderne en équilibre sur une paire de tréteaux en chrome.

— Au fait, ne faites pas attention à Miller. Il est moins hargneux qu'il n'en a l'air. Il aboie mais il ne mord pas.

La jeune femme se pencha près de lui pour récupérer son milk-shake. Il en profita pour humer son parfum. Elle sentait bon le propre.

Le shérif avait environ trente-cinq ans et il avait visiblement une inclination pour la gonflette. Mais le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il ne l'impressionnait pas. Jared avait passé six ans au sein de la Delta Force² avant de rejoindre le groupe d'opérations spéciales de l'U.S. Marshals Service. À ce titre, c'était une véritable machine à tuer. Pas un seul homme au monde ne lui faisait peur.

— Je laisse ma coéquipière se charger de Miller. Elle a beau avoir envie de le zigouiller, elle saura se maîtriser.

Il mordit à pleines dents dans son hamburger et s'installa dans l'un des deux sièges disposés face au bureau.

— Bordel de merde, marmonna-t-il, la bouche pleine.

La paille entre les lèvres, Darcy esquissa un sourire.

— C'est délicieux, hein ?

Il avala sa bouchée.

— À faire damner un saint.

C'était presque aussi bon que de la voir sourire. « Quand j'en aurai fini avec vous, vous aurez la tête qui tourne, » avait-elle dit. Le pire, c'est qu'il était tenté de la croire. Elle le menait par le bout du nez sans même avoir besoin de lever le petit doigt.

Darcy contourna le bureau et ouvrit le tiroir du haut du meuble de rangement. Derrière elle, un pan de mur entier recouvert d'étagères en verre. Soit la ville investissait une grosse somme d'argent pour le confort de ses fonctionnaires, soit elle avait mis la main à la poche pour décorer son bureau. Il aurait eu tendance à penser que la table pliante métallique était fournie par la ville. Le classeur à tiroirs ordinaire également. Mais les étagères et le bureau assortis, c'était elle tout craché – forts, accrocheurs, et sexy. Et ce petit plaisir qu'elle s'était octroyé signifiait qu'elle passait beaucoup de temps dans cette pièce, à travailler... à moins qu'elle ne se sente plus à l'aise ici que chez elle.

Sur l'une des tablettes était posé un cadre argenté. Il contenait une photo d'elle plus jeune en uniforme de pom-pom girl, les bras noués autour du cou d'une fille qui était son exacte réplique et portait un costume de fanfare.

— Vous avez une jumelle ?

Darcy referma le tiroir d'un coup sec et alla se placer derrière le bureau, posant trois dossiers sur le plateau en verre.

— Oui.

Il se demanda si sa sœur était comme elle. Peut-être Darcy était-elle la mutine. Cette pensée raviva son désir et son sexe trop zélé se durcit à nouveau.

— Vous voulez qu'on commence par le premier incendie ? demanda-t-elle, changeant brutalement de sujet.

Il se remit à mâcher et acquiesça en silence, mais à vrai dire il était légèrement agacé qu'elle ne se soit pas livrée un peu plus. C'était sans doute stupide de sa part de le prendre si mal. C'était Darcy qui avait raison. S'ils voulaient garder les choses simples entre eux, il fallait qu'ils restent sur un terrain neutre ; autrement dit, il valait mieux qu'ils évitent d'échanger des informations trop personnelles. Il ferait mieux de se réjouir qu'elle soit sur la même longueur d'ondes que lui.

Darcy saisit le dossier du dessous, l'ouvrit, et étala les photographies avec précaution sur son bureau. À l'exception d'un étrange pot à crayons et d'une boîte en métal rouge, rien ne venait encombrer la surface immaculée du plan de travail.

Jared mâchouilla une frite croustillante tout en examinant les images du premier site. Darcy se mit à lui décrire les circonstances de l'incendie.

— Le feu s'est déclaré aux alentours de vingt-deux heures. Le propriétaire avait fermé les lieux à vingt heures. Il a débuté là, précisa-t-elle en indiquant la troisième photo, dans le couloir qui mène aux toilettes.

— Il s'agissait d'un bâtiment en brique ? s'enquit-il en étudiant les clichés des décombres.

— Oui. Le studio de danse Florinda's s'était installé dans l'ancienne caserne de sapeurs-pompiers, après que le conseil municipal a décidé de transférer tous les services de fonction ici même et d'en faire le centre-ville.

Darcy tira une autre photo du dossier, un gros plan bordé d'une règle, qu'elle plaça sous ses yeux.

— Vous voyez ces copeaux en aluminium ? Les analyses ont révélé la présence de phosphore blanc. Il est fort probable que la bombe à l'origine de l'incendie ait été planquée dans une cannette jetée dans une poubelle.

— Intéressant.

— Vous savez ce que je trouve intéressant ? (Elle posa les paumes à plat sur le bureau et se pencha en avant.) Un pyromane qui choisit de s'en prendre à un bâtiment en brique. Certaines constructions à Lion's Bay datent de plus d'un siècle. De bonnes vieilles structures en bois à bardeaux qui s'embrasseraient en un éclair dans des quartiers où le feu se propagerait en un rien de temps.

— Se pourrait-il qu'il s'agisse d'une arnaque à l'assurance ?

— Auquel cas les autres feux serviraient à détourner l'attention ? Non, la petite bombe à l'origine des incendies est trop sophistiquée pour qu'il s'agisse de l'œuvre d'un amateur. Notre homme est un pro.

— Poursuivez.

— Le bâtiment numéro deux était un vieux refuge pour animaux, principalement constitué de béton.

Darcy réunit les photos du premier dossier en une pile nette avant d'attraper la deuxième chemise. Elle disposa soigneusement la nouvelle série de clichés sur le bureau.

— C'est un endroit très isolé, entouré de végétation. Ça aurait pu très mal se terminer s'il n'avait pas plu abondamment pendant les quelques jours qui ont précédé le feu.

Jared approcha une des photos de son visage pour l'examiner de plus près.

— Vous avez reçu un appel anonyme pour cet incendie-là ?

— Oui.

Une fois qu'il eut fini d'étudier les images, elle les rangea et lui montra celles du feu le plus récent.

— Qu'est-ce que c'est que cet endroit ? demanda-t-il en scrutant les formes indescriptibles alignées le long des murs.

— Un magasin de friandises. Les objets étranges que vous voyez là, ce sont les bacs en plastique où étaient stockés les bonbons. La boutique est attenante à une bijouterie fantaisie. L'alarme incendie très récente nous a permis d'intervenir dans les plus brefs délais. Quant à la bijouterie, elle n'a subi que de légers dommages.

Jared referma la boîte en polystyrène vide, se leva, et s'approcha de la carte accrochée au mur. Trois lieux étaient indiqués par des flèches rouges.

— Ce sont les sites des incendies ?

— Oui.

Il l'entendit ranger les dossiers tandis qu'il examinait les lieux en apparence choisis de manière aléatoire. Différentes zones de la ville. Différents commerces. Il aspira le fond de son milk-shake, le meilleur qu'il ait jamais goûté, et dit :

— Allons faire un tour au studio de danse.

— Ça fait trois semaines. Vous ne trouverez plus aucun indice.

— Ce ne sont pas les indices que nous recherchons. (Il croisa son regard.) Le coupable a vu en ces cibles quelque chose que nous ne discernons pas. Si nous voulons entrer dans sa tête et anticiper ses prochaines actions, nous devons comprendre pourquoi il est attiré par ces endroits en particulier.

— J'ai tout étudié dans les moindres détails. Je n'ai rien trouvé.

— Un regard neuf ne fait jamais de mal.

C'est alors qu'il prit conscience qu'elle n'avait pas envie de retourner sur les lieux. Il se demanda pourquoi et songea qu'une fois sur place, il découvrirait peut-être les causes de sa réticence.

Soudain, une voix d'homme s'éleva dans la pièce.

— Salut.

Jared pivota vers la porte restée ouverte ; un type s'appuyait avec nonchalance contre l'encadrement. Il portait le même uniforme que celui de Darcy : chemise blanche et pantalon bleu marine. Sauf qu'il arborait quelques écussons en plus sur les manches ainsi qu'une cordelette dorée.

— Salut, Jim.

Darcy fit les présentations.

James Ralston, l'inspecteur en chef chargé des incendies, bomba le torse et serra la main à Jared en le jaugeant de pied en cap.

— Je viens d'apprendre que Darcy avait appelé la cavalerie à la rescousse. J'espère que vous allez nous aider à coincer ce salopard.

— J'y travaille.

— Tu veux prendre la relève ? demanda Darcy. L'agent Cameron souhaite visiter le studio de danse. Tu lui seras plus utile que moi.

— Ne t'en fais pas, ça va aller. Tu feras très bien l'affaire, répliqua Ralston en posant un regard compatissant sur Darcy. De toute façon, je ne peux pas. Le maire m'a demandé de contrôler à nouveau tous les bâtiments publics dans le cadre d'un programme de révision complet des systèmes d'alarme.

— La panique se propage, marmonna-t-elle en sortant un trousseau de clés de sa poche. Surtout, ne te laisse pas faire, hein ? Ils seraient capables de te forcer à travailler toute la nuit.

— Ne t'inquiète pas, je n'ai pas l'intention de m'écraser. Par contre, je risque de rentrer tard. Tu as la clé au cas où je ne serais pas à la maison.

Elle secoua la tête.

— Merci, Jim, mais ça va aller. Je vais dormir chez moi.

Ralston fronça les sourcils.

— Tu en es sûre ?

— Ne t'en fais pas pour moi. Tout va bien.

— Comme tu le sens. À demain.

L'inspecteur en chef s'en alla. Après son départ, Jared demeura crispé.

— Vous ne trouvez pas qu'il est un peu vieux pour vous ?

Darcy, qui contournait son bureau, se figea.

— Je vous demande pardon ?

— Il a quoi ? Quarante ? Quarante-cinq ans ?

— Je n'ai pas envie d'en parler avec vous, rétorqua-t-elle en passant devant lui sans s'arrêter.

Son ton revêche l'excita au plus haut point. Lui qui avait enfin réussi à se concentrer sur son travail... Mais il avait fallu que Jim Ralston fasse son entrée et foute tout en l'air en voulant marquer son territoire.

Jared emboîta le pas à la jeune femme.

— C'est fini depuis longtemps entre vous ?

— Très longtemps.

— Pour vous peut-être. Mais pas dans sa tête en tout cas.

— Ce ne sont pas vos oignons.

Elle emprunta la porte de service qui donnait sur le parking et se dirigea vers un pick-up, propriété de la municipalité, dont la portière arborait l'emblème de la caserne et le toit un gyrophare.

— Il m'a soutenue à une période difficile de ma vie. Ça n'a jamais été sérieux entre nous et voilà presque deux ans que c'est fini. Même si tout ça

ne vous regarde pas.

— Comment ça, ça ne me regarde pas ? dit-il en ouvrant brutalement la portière du côté passager. Si ce mec représente un obstacle, j'ai le droit de le savoir.

— Jim n'est pas un problème. Laissez tomber.

— Quand il vous a proposé de dormir chez lui, j'avais l'impression d'être face à un chien qui levait la patte pour marquer son territoire.

Ils échangèrent un regard.

— Ma vie personnelle ne vous concerne pas. Vous n'avez aucun droit sur moi. On va potentiellement passer du bon temps ensemble, un point c'est tout. Et franchement, rien n'est moins sûr en ce moment.

— Ah bon ? C'est comme ça que vous voulez la jouer ?

Il consulta brièvement sa montre, se glissa sur le siège passager et claqua la portière. Il était seize heures quarante.

— En route, dit-il.

¹. Actrice américaine qui prête sa voix de petite fille à de nombreux personnages de dessins animés à succès. (N.d.T.)

². La « Delta Force » est une unité des forces spéciales américaines appartenant à l'U.S. Army. (N.d.T.)

3

Perdue dans ses pensées, Darcy s'installa au volant et mit la clé dans le contact. Pas question de céder du terrain à Jared Cameron. Au moindre signe de faiblesse, il ne ferait d'elle qu'une bouchée. Mais elle n'envisageait pas non plus de le garder à distance. Elle le désirait. Ardemment. Désespérément même. Il avait beau être autoritaire et irritant au possible, elle était prête à supporter son comportement qui frisait parfois le syndrome d'Asperger. Peu importe, du moment qu'il finissait dans son lit.

Ils se rendirent en silence jusqu'au studio de danse Florinda's, tout du moins ce qu'il en restait. Durant le trajet, Jared regarda défiler les rues, s'imprégnant de chaque détail. Derrière son sens de l'observation aiguisé, elle devinait une histoire qui expliquerait ce je-ne-sais-quoi qui le différenciait des autres agents qu'elle avait croisés dans sa carrière. Jared semblait sans cesse à l'affût du moindre indice, les cinq sens en alerte. Il se déplaçait comme un prédateur, avec une économie de mouvements. Et jamais il ne baissait la garde.

Un chasseur. C'est ce qu'il était. Un homme dangereux. Son entraînement avait dû coûter beaucoup d'argent à l'État. Il avait sans doute fait l'armée.

Elle se gara en face du studio et descendit de voiture. Des bulldozers étaient déjà présents sur les lieux ainsi que des bennes géantes destinées à recueillir les gravats. Un océan de tristesse l'envahit et son estomac se noua.

Elle inspira un grand coup et rejoignit Jared sur le trottoir. Il pivota lentement sur lui-même pour examiner les alentours du site.

Darcy prit son courage à deux mains et s'avança vers les décombres en tâchant de s'imaginer l'endroit tel qu'il était avant que l'incendie ne le réduise en un tas de cendres, navrée que sa dernière visite remonte à si longtemps. Ses souvenirs d'enfance étaient poussiéreux, recouverts par les toiles d'araignée. De vagues images de l'époque révolue où Danielle et elle prenaient des cours de danse dans cette salle, faisaient semblant d'être rivales et partageaient leurs rêves de ballerines, lui revinrent à l'esprit.

— Le studio accueille des adultes ou des enfants ? demanda Jared, interrompant sa rêverie.

— Pardon ? dit-elle en l'interrogeant du regard.

Il plissa les yeux.

— Tout va bien ? Vous n'avez pas l'air dans votre assiette.

— Vous maîtrisez l'art du compliment.

— Arrêtez. Vous avez l'air... triste.

Il fronça les sourcils.

— Des adultes et des enfants, répondit-elle préférant ignorer sa remarque qu'elle jugea trop personnelle. Le studio propose tous les styles de danse, du ballet aux danses de salon en passant par le hip-hop.

— Vous dansiez ici.

Ce n'était pas une question.

Elle respira profondément, sachant qu'il était inutile de changer de sujet. Rien ne semblait échapper au Marshal.

— Il y a bien longtemps.

Jared hocha la tête en silence et, les mains sur les hanches, fit courir son regard sur les ruines.

— J' imagine que les cours étaient en petit comité étant donné la taille de la ville ?

— Cinq à quinze élèves par séance, en général. Les profs étaient d'anciens danseurs professionnels. Les gens venaient des quatre coins de la région pour apprendre à danser avec eux. (Elle pointa du doigt un bâtiment au charme suranné, de l'autre côté de la rue.) Ils s'arrangeaient avec les Daniels, la famille qui tient le motel, pour loger ceux qui venaient de loin.

— Nous allons devoir creuser la piste des anciens élèves.

— Le shérif Miller est déjà sur le coup.

Jared hocha la tête.

— Ce qui veut dire que Morales l’est aussi.

Elle le questionna du regard.

— Ma coéquipière, précisa-t-il.

Elle l’observa tandis qu’il sillonnait les décombres, ne laissant rien au hasard. Une bouffée de mélancolie la saisit tandis que son passé resurgissait d’un coup. Elle se dépêcha de chasser ce sentiment pour répondre aux questions que lui posait le Marshal.

Près d’une heure plus tard, Jared consulta sa montre.

— Il est six heures moins le quart.

Cette remarque qu’il accompagna d’un regard enjôleur ne la laissa pas de marbre.

Darcy opina du chef. Jared allait alléger sa souffrance, tout du moins de manière temporaire.

— Allons-y.

Ils firent un crochet par le bureau de Darcy, où elle récupéra les dossiers que Jared avaient parcourus un peu plus tôt. Elle en profita pour troquer son automobile de fonction contre un coupé BMW, un véhicule incongru dans une ville où ne circulaient que des camionnettes et des petites voitures bon marché.

— Chez vous ou chez moi ? demanda-t-elle, impassible.

— Vous ne voulez pas dîner avant ?

Jared n’était quand même pas un mufle, il avait des principes. D’accord... peut-être bien qu’il n’avait qu’une seule idée en tête. Mais il avait envie de la revoir. Et puisqu’il se lançait dans cette aventure en dépit du bon sens, autant qu’il fasse les choses dans les règles de l’art.

— Nous mangerons plus tard.

Tant mieux.

— Chez vous alors. J’ai pris une chambre dans un motel où les murs sont fins comme du papier à cigarette.

— Comme vous voudrez.

Elle effectua une marche arrière à toute vitesse et la voiture de sport quitta le parking dans un ronronnement.

— Vous vous arrêterez à la pharmacie sur le chemin. Je ne suis pas venu équipé, ajouta-t-il pour répondre à son air étonné.

Une fois devant la boutique, elle refusa de l'accompagner.

— La nouvelle aura sans doute fait le tour du pays en moins d'une demi-heure, mais je préfère ne pas alimenter les potins.

Une fois dans l'officine, Jared se rendit compte qu'elle n'avait pas exagéré. La caissière lorgna ses achats d'un œil avide et lui adressa un sourire suggestif qui lui resta en travers de la gorge. S'il n'avait pas été aussi pressé, il aurait demandé à Darcy de le conduire dans la pharmacie de la ville voisine. Moins de dix minutes plus tard, il ressortit du magasin et remonta en voiture, déposant le sachet qui contenait les préservatifs à ses pieds. Darcy s'inséra sur la voie sans attendre qu'il ait bouclé sa ceinture.

Jared renversa la nuque contre le repose-tête et ferma les yeux, savourant le doux frémissement qui parcourait ses veines. Il n'avait pas eu autant envie d'une femme depuis une éternité. Et puis il était curieux de voir à quoi ressemblait la maison de Darcy.

— Ça fait longtemps que vous habitez à Lion's Bay ?

— J'y ai toujours vécu, sauf quand je suis partie étudier à la fac.

Une note dans sa voix le fit tiquer. Il rouvrit les yeux et les posa sur elle. Elle avait dénoué sa queue-de-cheval, libérant ses boucles chocolat, qui virevoltaient dans l'air du soir. Sa tête était inclinée de manière très sensuelle. Elle recherchait le contact du vent sur sa peau et dans sa chevelure.

Jared respira profondément. Darcy était donc sensible aux caresses. Tant mieux, il avait l'intention de toucher chaque parcelle de son corps.

Ils s'arrêtèrent devant un pavillon dont la construction datait, une demeure à l'opposé de ce qu'il avait imaginé. À tel point qu'il crut tout d'abord qu'elle faisait une seconde halte. Jusqu'à ce qu'elle se range sous l'abri qui flanquait la maison.

Jared était perplexe. Darcy était une femme moderne et sexy. Du moins, c'était ce que semblaient indiquer sa conduite sportive et la décoration de son bureau. Mais la maison où elle vivait était à la fois vieillotte et quelconque. Voilà qui cachait quelque chose. Et il comptait bien découvrir quoi.

Elle se dirigea vers la porte située à l'arrière de la maison et il la suivit en ralentissant le rythme. Rien n'égalait l'attente qui précédait un orgasme époustouflant. Or il était certain que la soirée lui en réservait un bon nombre.

Darcy suivit un sentier bétonné menant à un perron. Elle pénétra dans la maison sans attendre qu'il l'ait rattrapée. Quelques instants plus tard, il grimpa les marches une à une, son membre se durcissant au gré de ses pas.

Lorsqu'il eut atteint la porte qu'elle avait laissée grande ouverte, il marqua une pause sur le seuil, inspira puis expira. Au fil des heures, son désir avait augmenté au point qu'il lui était devenu indispensable de la posséder.

Jared était tout à fait capable de justifier son attirance pour Darcy. Du fait de son métier, il avait passé une grande partie de sa vie à étudier le comportement humain. Il avait conscience que dans le fond, ils n'étaient ni plus ni moins que des animaux, dominés par leurs pulsions. Darcy et lui éprouvaient l'un pour l'autre une fascination explosive qui reposait sur cette base. Et aucun des deux ne désirait la combattre. Cela dit, Jared accordait une grande importance dans sa vie à la maîtrise de soi et à la logique, deux qualités qui menaçaient de lui échapper au contact de la jeune femme. Elle lui faisait perdre tous ses moyens.

Darcy apparut soudain dans son champ de vision : elle était en train de se déshabiller dans le séjour sans la moindre gêne. Pour la rejoindre, il fallait qu'il traverse la cuisine délimitée d'un côté par une cuisinière, de l'autre par une vieille table en bois.

Elle avait déjà ôté sa chemise et dégrafait le soutien-gorge noir orné d'un nœud rouge qui maintenait sa petite poitrine ferme.

— Vous avez l'intention de prendre racine, Marshal ?

Elle était pressée. Ce n'était pas un problème pour lui, mais... Pas question qu'elle le mette à la porte dès qu'elle en aurait fini avec lui. Il était trop tendu. Pour être en mesure de travailler ensuite, il fallait qu'il cesse de penser à lui faire l'amour. Et pour cela, il devait prendre son temps, la goûter tout son soûl.

Il claqua la porte d'un coup de talon et la ferma à double tour. Puis il retira son tee-shirt en quatrième vitesse et s'élança vers elle. Il jeta le sachet contenant les préservatifs sur la table puis se défit de son holster, son insigne et sa ceinture.

Entre-temps, Darcy continuait à se déshabiller ; ses gestes empressés n'en étaient pas moins sensuels. Ses paupières alanguies... Ses joues en feu... Ses lèvres entrouvertes légèrement humides... Tout en elle criait « sexe ».

Il ôta maladroitement ses boots et déboutonna la braguette de son jean d'une main fébrile. Un profond soulagement s'empara de lui quand il libéra son membre engorgé. Il émit un grognement de plaisir, qu'il répéta avec plus de véhémence lorsqu'elle retira sa culotte et se campa face à lui, les mains sur les hanches. Impatiente. Nue. Excitée.

Il saisit l'une des deux boîtes de préservatifs, en sortit une ribambelle de sachets et en détacha un. Il déchira l'emballage à l'aide de ses dents. Puis il l'enfila prestement tout en s'avançant vers elle.

Darcy recula. Son souffle s'accéléra et elle passa sa langue sur ses lèvres pour les humecter. Il continua de se rapprocher, le regard rivé à son corps ; les mollets de la jeune femme finirent par heurter le sofa, où elle se laissa tomber.

D'un pied, il écarta la table basse sans la quitter des yeux. Elle fixa son membre avec convoitise, ce qui excita Jared de plus belle. Il inspira à fond et ses mâchoires se décrispèrent.

Il agrippa le dossier du canapé de sa main gauche, posa son autre main sur sa féminité et se pencha sur elle.

Darcy laissa échapper un petit cri. Sa voix de fillette lui fit perdre la tête.

— Bien, ronronna-t-il en aventurant l'extrémité de ses doigts dans ses replis moites. Tu es mouillée, chaude. Mûre à point.

Elle bascula la tête en arrière tandis qu'il écartait délicatement les lèvres de son sexe et lui massait le clitoris.

— Oui. Baise-moi.

Sans même y réfléchir, il s'empara de sa bouche. Ce n'était pas dans son habitude d'embrasser les femmes. Enfin, c'est ce qu'il avait cru jusque-là. Toutefois son cerveau avait cessé de fonctionner entre le moment où elle avait dégrafé son soutien-gorge et celui où elle avait ôté sa culotte. Il dévora ses lèvres avec avidité.

Darcy émit un geignement qui ne fit qu'encourager son appétit. Elle glissa sa langue dans sa bouche et il l'aspira, ravi de la sentir frémir sous ses paumes et de constater que son sexe s'humectait au fur et à mesure qu'il la caressait.

Les paupières lourdes, Jared releva la tête et la contempla tandis qu'il introduisait deux doigts en elle. Il observa la manière dont sa bouche s'entrouvrit, libérant un petit cri. Avec ses doigts, il la pénétra lentement,

avec mesure, soutenant son regard afin de boire son plaisir. Il s'enfonça jusqu'aux jointures puis se retira ; en découvrant à quel point elle était étroite, douce, et chaude, il se mordit la lèvre.

— Hum...

Son membre brûlait de se trouver à la place de ses doigts.

— Écarte bien les cuisses.

Elle s'exécuta d'un geste souple et plein de grâce et ouvrit les jambes face à Jared pour lui offrir une vue plongeante sur un magnifique sexe rose et épilé. Alors le contrôle lui échappa. Ses doigts se mirent à aller et venir en elle à une cadence effrénée, massant le cœur tendre et humide de son intimité jusqu'à ce qu'elle n'en puisse plus et agite les hanches contre sa paume en émettant des couinements. Elle s'empara de ses propres seins et commença à les pétrir en se pinçant les mamelons. Ses plaintes se muèrent bientôt en petites exhortations aiguës.

Pendant ce temps, il effleura sa bouche avec sa langue, restant juste hors de sa portée pour ne pas lui donner le baiser fougueux dont ils crevaient d'envie tous les deux. S'il cédait à la tentation, il risquait de perdre toute retenue ; or il voulait qu'elle jouisse la première pour qu'elle soit plus détendue. Une fois en elle, il ne pourrait plus jurer de rien.

— Oui, susurra-t-elle, le buste luisant de sueur. Je vais jouir... Mon Dieu...

Saisie de spasmes violents, elle se contracta autour de ses doigts avec une force qui faillit le faire atteindre l'extase à son tour. Il tomba à genoux et sa bouche remplaça sa main, sa langue s'engouffrant dans la chair tendre et encore palpitante. Il la dévora, tel un possédé, enfouissant le visage au cœur de sa féminité à la fois trempée et douce comme du velours, malaxant son sexe jusqu'à ce qu'elle jouisse encore. Et encore. Darcy enfonça ses ongles dans le canapé en hurlant des paroles qu'il ne discernait pas, tant le sang battait à ses tempes, produisant un bourdonnement assourdissant. Son désir était insatiable.

La jeune femme finit par poser sa paume humide contre son front ruisselant.

— Jared... Doux Jésus... Je vais m'évanouir avant que tu m'aies pénétrée.

Tant pis. Il finirait de savourer son sexe plus tard, quand elle serait trop épuisée pour le repousser et que son membre aurait cessé de l'élancer. Elle

n'avait pas intérêt à s'endormir avant qu'il l'ait prise.

Après avoir essuyé sa bouche sur l'intérieur de sa cuisse, Jared se redressa et fit passer sa jambe sur son épaule. Il la souleva et écarta ses cuisses face à lui.

Darcy saisit son pénis des deux mains et il tressaillit, balayé par une onde de plaisir. Elle le positionna à l'entrée de sa féminité sans détacher son regard du sien, et frotta son gland contre ses replis moites avant de le guider à l'intérieur de sa mince fente.

— Bon sang, Darcy. Ça va être bon.

Il s'abîma en elle avec un grognement. Son sexe n'avait jamais été aussi dur.

Elle se tortilla sous lui en gémissant.

— Jared...

La langueur avec laquelle elle prononça son nom eut raison de lui. Il prit fermement appui par terre et s'ancra en elle d'un coup de reins brutal. Elle arqua le dos et sa petite poitrine vint s'écraser contre son torse. Le contact de sa peau lui fit l'effet d'un coup de poing dans le ventre. Ses abdominaux se contractèrent, son sang frémit dans ses veines, et un jet d'adrénaline se répandit dans son corps. Elle se mit à palpiter autour de son membre, le massant jusqu'à le rendre fou.

Il lâcha une plainte et son bassin s'agita contre le sien.

— Tu es délicieuse... si serrée, si douce...

Darcy planta les dents dans son épaule et se cramponna à sa taille. La brûlure causée par sa morsure était exquise ; elle suffit à le tirer subitement du brouillard de volupté où il avait sombré. Et il se remit à bouger.

Il l'enlaça, la plaqua contre son torse et la maintint immobile. Elle était à sa merci. Le bassin incliné, il imprima un mouvement de bascule, s'enfonçant lentement en elle mais pas complètement. Il se retira à mi-chemin avant de replonger en elle.

Darcy lâcha son épaule et renversa la tête en arrière en poussant un gémississement.

— Recommence.

— Toute la nuit, promit-il d'une voix sombre en accompagnant ses paroles d'une violente poussée, observant dans ses yeux la montée du désir. Tu ne pourras plus t'en passer.

Elle se crispa autour de son membre et il céda à la passion, reculant pour revenir en elle de plus belle. La cadence de ses va-et-vient augmenta progressivement. Il finit par se mouvoir en elle avec frénésie, la pilonnant contre le canapé avec les gestes puissants de son bassin.

Il avait vaguement conscience de ne pas la ménager. Mais elle se donnait à fond et son désir semblait inextinguible. Elle en voulait plus, toujours plus.

— Plus fort, dit-elle dans un halètement en lui présentant ses hanches. Plus profond. Ah... tu es tellement épais. C'est si bon...

C'était encore mieux que ça. C'était exquis. L'enthousiasme de la jeune femme le tuait à petit feu – ses ongles qui lui griffaient le dos, ses talons qui lui frappaient l'arrière des mollets comme si elle cherchait à l'aiguillonner, son fourreau de chair qui lui massait le sexe au fil de ses pénétrations. Et le son de sa voix qui se mêlait au claquement rythmé de ses testicules contre sa peau... L'ensemble formait la musique la plus érotique qu'il ait jamais entendue.

— Tu me rends dingue, s'écria-t-il, incapable de se maîtriser davantage.

À chaque nouvelle poussée, il s'enfonçait un peu plus en son centre. Elle était délicieuse, étroite et chaude. L'odeur douce et féminine de sa peau lui montait à la tête, l'enivrait, lui donnait le vertige. À bout de souffle, il se crut bientôt sur le point d'éclater. Au même instant, elle commença à se tendre.

— Oooh. Je vais jouir encore.

— Vas-y, l'encouragea Jared en lui mordillant l'épaule.

Elle se contracta autour de lui.

— Oui, continue comme ça. Nom de...

Darcy atteignit l'orgasme dans un cri. Il plaça les mains sur ses épaules, la plaqua contre le canapé pour l'immobiliser et la prit brutalement tandis qu'elle jouissait. Une vague de volupté courut le long de sa colonne comme du métal en fusion pour aller se ficher dans ses testicules.

Jared inclina la tête en arrière, cédant au plaisir, un bien-être qu'elle alimentait avec le sien, les sens embrasés. Sa semence jaillit avec une violence inouïe ; ses yeux le piquèrent et sa gorge le brûla. Ses muscles épuisés se mirent à trembler, et son corps tout entier se raidit alors qu'il se répandait dans le préservatif.

Cet orgasme lui aurait sans doute fait perdre la tête si Darcy n'avait pas été présente à ses côtés. Elle était là, avec lui, son corps fonctionnant à l'unisson du sien.

OceanofPDF.com

4

Lorsque Jared se retira de son corps, Darcy éprouva une sensation de manque immédiate. Elle aurait aimé qu'il reste en elle.

Il s'écroula sur le canapé à côté d'elle, le souffle saccadé. Il avait les yeux fermés, la tête enfoncée dans le sofa.

— Bon sang, dit-il au bout d'un long moment. Je ne sens plus mes jambes.

Elle ferma les yeux à son tour et songea que c'était mieux ainsi. Se séparer rapidement après l'amour. Ne pas s'attacher. Se focaliser sur le plaisir. Rester simple. Après tout, ce n'était qu'une partie de jambes en l'air. Incroyable, qui plus est. Alors elle n'allait pas s'en plaindre.

Il effleura son épaule des lèvres.

— Je ne t'ai pas ménagée et tu m'as laissé faire. Merci.

Réconfortée par ses paroles, elle garda les paupières closes et esquissa un sourire.

Puis elle l'entendit remuer. Soudain, il écrasa sa bouche contre la sienne, lui coupant le souffle. Surprise, elle se figea avant de s'ouvrir à lui. Il l'embrassa avec une tendresse surprenante. Il plaça une main sur sa nuque, et ses doigts s'engouffrèrent dans sa chevelure humide.

Leurs langues s'enroulèrent avec sensualité tandis qu'il pressait ses lèvres contre les siennes avec une douce fermeté, ravivant son désir.

Quand l'étreinte s'acheva, ils étaient tous deux essoufflés. Ils échangèrent un long regard et un certain malaise s'installa.

Elle s'éclaircit la voix.

— Il faut que je prenne une douche.

— J'ai acheté un pot de sel d'Epsom au cas où tu aurais envie de prendre un bain. (Jared se mit debout.) La salle de bains ?

Elle lui indiqua une porte au bout du couloir.

— Sur la gauche.

Il s'éloigna, lui offrant une vue sur son magnifique postérieur. Les yeux rivés sur son déhanché, elle songea qu'elle avait poussé ce magnifique spécimen de virilité jusqu'à son extrême limite, et son cœur cogna dans sa poitrine.

Une fois calmée, Darcy se leva et se dirigea vers la cuisine, prenant alors conscience que Jared avait vu juste : elle était légèrement courbaturée. Voilà ce qui arrivait quand on mettait un terme à une année d'abstinence par une aventure torride.

Elle était en train de fouiller dans le sac de course à la recherche du sel lorsqu'elle entendit l'eau couler dans la tuyauterie désuète de la maison. Elle constata avec plaisir qu'il avait acheté du gel douche pour homme ainsi qu'un rasoir. Ça signifiait qu'il avait prévu de passer la nuit chez elle. Sans aller jusqu'à s'imaginer des choses, elle était soulagée qu'il n'ait pas eu l'intention de déguerpir après avoir obtenu ce qu'il voulait.

La porte de la salle de bains était ouverte et elle trouva son nouvel amant penché au-dessus de la baignoire, appréciant la température de l'eau. En l'entendant entrer, il tourna la tête vers elle.

— Enfin une pièce qui te correspond, dit-il.

— Je l'ai fait refaire après le départ de mes parents.

Elle avait embauché un entrepreneur qui avait détruit le placard de la pièce attenante afin d'agrandir la seule salle de bains de la maison. La pièce était encore petite mais elle comportait à présent une baignoire et une douche séparées. Les murs et le carrelage café au lait agrémentés ici et là de touches aubergine conféraient à l'endroit une élégance chaleureuse.

Jared tendit la main pour qu'elle lui passe le sel d'Epsom.

Une sensation désagréable s'empara d'elle.

— Tu es venu équipé, constata-t-elle. Tu as l'habitude des aventures d'un soir ?

Il parut contrarié par sa remarque.

— Non, pas vraiment.

Elle s'avança et lui donna le sac de sel. Sa réponse impliquait peut-être qu'il la considérait comme une femme à part. Elle l'espérait. Surtout qu'avec lui, elle se sentait vulnérable.

L'air presque... chagrin, Jared versa une poignée de sel sous le robinet d'eau chaude.

Il brisa le silence.

— J'ai une sœur qui a la langue bien pendue. D'après elle, le sel d'Epsom fait des miracles après une nuit particulièrement mouvementée. J'ai pris l'initiative d'en acheter un paquet. (Il lui fit signe d'approcher.) C'est trop chaud ?

Non. C'était parfait. Légèrement perplexe, Darcy entra dans la baignoire d'angle et poussa un soupir de soulagement.

— Merci, dit-elle, reconnaissante.

Jared ferma le robinet et se redressa. Il attrapa les produits de toilette et se dirigea vers la cabine de douche. Darcy renversa la tête contre le coussin de nuque qu'elle conservait sur le rebord de la baignoire et l'observa tandis qu'il se plaçait sous l'immense pomme de douche. Il était grand, mais le bras était réglable, et bientôt, il lui offrit un spectacle qui valait le détour.

Sans remarquer qu'elle le dévorait des yeux, il se shampooina et s'imprégna le torse de savon, frictionnant son corps aux muscles saillants. Le parfum de son gel douche emplît l'air et l'eau lui monta à la bouche. Elle fut prise d'une bouffée de chaleur qui était à imputer à son amant plutôt qu'à la température du bain. Jared Cameron était son fantasme sexuel ultime ; ses énormes biceps se bandaient au gré de ses mouvements, ses abdominaux et ses pectoraux se dessinaient tandis qu'il levait les bras pour se laver les cheveux. L'eau savonneuse dégoulinait le long de sa peau bronzée. À cette vue, son désir se raviva.

Lorsqu'il commença à nettoyer son sexe, astiquant d'une main son long pénis, massant ses bourses de l'autre, Darcy ne put plus ignorer les palpitations qui agitaient sa féminité.

Elle posa un pied sur le rebord de la baignoire, prit son sexe en coupe et se mit à masser son clitoris. Elle porta son autre main à son sein et en fit rouler la pointe entre ses doigts ; une onde de volupté alla se planter dans son bas-ventre. Elle émit un faible gémissement qui attira l'attention de Jared. Il releva la tête et la surprit en train de se donner du plaisir.

Darcy se mordilla la lèvre inférieure d'un air aguicheur ; elle se sentait à la fois sexy et dévergondée, éveillant de nouveau le désir de Jared. En le voyant bander, elle cambra le dos, se remémorant la sensation de son long membre qui se mouvait en elle.

Jared lui décocha un regard sombre, se rinça en quatrième vitesse et sortit de la cabine de douche. Puis il sortit de la salle de bains, une serviette nouée à la taille, la laissant seule. Elle se demanda si elle avait été trop loin.

Gênée, elle plongea la tête sous l'eau et resta en apnée aussi longtemps que ses poumons le lui permirent.

Quand elle rejaillit à la surface, Jared était revenu. Il se tenait près de la baignoire, les bras croisés, un préservatif déroulé autour de son pénis en érection. La jeune femme se passa la main sur le visage pour en chasser l'eau et cligna les yeux. En un éclair, il l'avait rejointe dans la baignoire. Alors il la saisit par les aisselles et la souleva pour lui poser les fesses sur le coussin de nuque, sur le large rebord en céramique.

— Je voulais attendre, marmonna-t-il en s'agenouillant dans l'eau et en lui écartant les cuisses. Au moins jusqu'à ce qu'on ait dîné.

Il s'empara de sa féminité à pleine bouche et glissa la langue dans sa fente, lui arrachant un halètement ; elle arc-bouta le dos. Il se mit à faire des va-et-vient, agrémentant le mouvement de petits coups de langue rapides. Il poussa un grognement et inclina la tête pour s'enfoncer davantage en elle, la goûtant avec voracité.

Lorsque, prise de tremblements, elle fut à deux doigts de jouir, il s'essuya la bouche sur l'intérieur de sa cuisse et se redressa. Il lui décocha un regard qui la fit frémir ; manifestement, leurs ébats sur le canapé avaient à peine émoussé son appétit.

Il saisit son sexe et le frotta doucement contre elle.

— J'aurais préféré attendre un peu, répéta-t-il avec plus de véhémence. Tu es tout enflée.

— Ce n'est pas ma faute si tu me fais cet effet-là. Tu étais irrésistible. J'étais excitée rien qu'en te regardant te frotter.

— Tu regardais ma queue avec envie. J'ai presque failli éjaculer sous la douche. (Il s'introduisit lentement en elle pour la ménager.) Pourtant, après le numéro que tu m'as fait sur le canapé, il ne devrait plus rien me rester en réserve.

À mesure qu'il la pénétrait, il lui faisait perdre la tête. Son langage cru l'exaltait.

Il posa une main sur sa joue, l'autre sur sa hanche, et s'enfonça un peu plus. Puis il introduisit son pouce dans la bouche de Darcy.

— Je veux d'abord tes lèvres.

Elle aspira ses doigts calleux avec sensualité, son regard dans le sien. Les yeux de Jared s'assombrirent.

— Tu t'y prendras pareil pour sucer ma queue, dit-il d'une voix rauque. Je te ferai t'agenouiller et prendre mon sexe à pleine bouche. Après ça, je mettrai plus de temps à jouir. Je bougerai lentement entre tes lèvres pendant un long moment. Je ferai durer le plaisir.

Il ôta son pouce de sa bouche et se pencha vers elle pour l'embrasser, engouffrant sa langue entre ses lèvres. La main sur sa gorge, il lui susurra ensuite :

— Tu aspireras le bout de ma queue et tu avaleras mon sperme jusqu'à la dernière goutte.

— Oui, soupira-t-elle, impatiente de l'avoir en elle, de voir le plaisir voiler son visage tandis qu'elle le conduirait à l'orgasme.

D'une poussée, il s'ancra en elle.

— Tu es encore plus étroite qu'avant. Et je trouvais déjà ta chatte parfaite.

Darcy se détacha des lèvres de Jared pour déposer une traînée de baisers le long de sa mâchoire.

— Tu es encore plus dur qu'avant. Et ton sexe était déjà impressionnant.

— C'est parce que je sais à quel point ça va être bon quand je jouirai. C'est délicieux quand tu te laisses aller et que ta chatte se contracte autour de moi.

— Tu me fais jouir si fort, murmura-t-elle au creux de son oreille.

Darcy titilla son lobe avec la pointe de la langue, ce qui le fit tressaillir. Elle resserra son étreinte autour de son sexe. Dans un juron, Jared se retira avant de replonger en elle avec mesure.

— Amuse-toi autant que tu le voudras, mais je n'ai pas l'intention de brûler les étapes.

Elle empoigna ses fesses fermes, colla son ventre contre lui et se mit à onduler du bassin. La pression exercée contre son clitoris faillit la faire décoller. Sa féminité se mit à palpiter autour de son membre érigé.

— Bon sang, marmonna-t-il en la forçant à détacher les mains de son postérieur.

Il la bouscula gentiment pour l'éloigner un peu. Puis il lui plaqua les mains contre le carrelage et la pénétra à une cadence parfaite.

— Tu ne vas pas jouir avant que je sois allongé sur toi.

Darcy renversa la tête en arrière en émettant un couinement tandis qu'il allait et venait en elle à un rythme lent et calculé. Le plaisir était si fort qu'elle ne pouvait plus articuler. Son pénis long et épais s'emboîtait tout à fait en elle et l'emplissait. Les yeux fermés, elle s'imprégna de l'impact rythmé de ses hanches contre les siennes et des battements de ses testicules contre la rondeur moite de ses fesses. Les allées et venues de son érection massaient sa chair délicate de manière très lascive. Sa verge frictionna un point sensible, déclenchant chez elle des tremblements incontrôlables.

— Je pourrais faire ça toute la journée, grogna-t-il. Toute la nuit.

— Ne t'arrête pas, Jared. Surtout pas.

Il glissa sa langue sur la pointe de son sein et elle faillit jouir.

— Oui. Je vais te pénétrer et te lécher les tétons jusqu'à ce que ta petite chatte n'en puisse plus et me pompe jusqu'à la dernière goutte.

Ses lèvres se refermèrent autour de la pointe rose de son sein. Il l'aspira en même temps qu'il se mouvait en elle. Des décharges la parcoururent. Son corps se désolidarisa de son esprit, et elle s'entendit gémir tandis que son bassin épousait les gestes de bascule du sien.

Jared lui lâcha les poignets pour placer les mains sur sa colonne vertébrale. Il l'attira contre lui et la souleva légèrement. C'était sans doute l'expérience la plus charnelle, la plus intime que Darcy ait connue.

— Oui, souffla-t-elle. Je vais jouir...

L'orgasme déferla en elle, provoquant des tremblements incontrôlables. Il continua de remuer en elle, le sexe engorgé, prêt à atteindre à son tour la délivrance tout en l'encourageant à jouir encore une fois.

Épuisée et au bord d'un précipice émotionnel qu'elle n'avait pas soupçonné, Darcy se livra à lui. Elle reçut le plaisir jusqu'à ce que ses jambes pendent, ballantes, dans l'eau froide, et que la pointe de ses seins l'élance.

Alors seulement Jared s'abandonna à son tour, la maintenant contre son corps en feu, son torse se gonflant tandis qu'un puissant orgasme le transcendait.

5

— On a dressé la liste complète des élèves du studio de danse. Ça nous a permis de faire avancer l'enquête.

La voix de Trish parvint clairement à Jared à travers le haut-parleur de son portable. En bruit de fond, il discerna le froissement du papier tandis qu'elle consultait ses notes.

— On nous a déjà confirmé les alibis de la plupart des danseurs de cette année et de l'année précédente, poursuivit-elle. Miller est très territorial, mais il est efficace.

Jared poussa légèrement le téléphone pour dégager la planche à découper.

— Ce qui m'inquiète surtout, Trish, c'est qu'il refuse de prendre en compte les habitants de Lion's Bay dans son enquête.

— Je fais mon possible pour l'encourager dans ce sens. Enfin, je lui suggère au moins de ne pas les disculper d'office.

— Et il te laisse en placer une ? Dis donc, tu es douée !

Il débarrassa un poivron de ses pépins et le coupa en petits dés.

— Ce n'est pas un mauvais bougre, répliqua sa coéquipière. La seule expérience qu'il ait eue avec les agents fédéraux ne s'est pas bien passée, voilà tout.

— À ce propos, dit-il en tranchant un oignon, j'aimerais que tu me trouves le nom et les coordonnées de l'agent chargé du meurtre qui s'est produit à Lion's Bay il y a quelques années.

— Tu veux le remercier de nous avoir grillés auprès du shérif ?

— Ne me tente pas. (À l'aide d'un couteau, il jeta la moitié des légumes dans une poêle à frire chaude.) Je souhaiterais savoir si les Fédéraux se sont

intéressés à des habitants en particulier. S'ils en ont pris certains en grippe. En plus de l'aimable shérif.

— Tu passeras au poste à quelle heure demain ?

— Je ne sais pas encore. J'envisage d'aller examiner les deux autres sites dans la matinée. Pourquoi ?

— Ce serait dommage que Miller soit absent et te rate.

Jared saisit la poêle par le manche et la secoua afin de remuer les légumes frémissants.

— J'ai demandé les avis de passage des coursiers des six derniers mois. Ça m'étonnerait que notre homme se soit fait livrer du matériel. Il n'aurait pas laissé une piste aussi grossière...

— Mais on ne voudrait pas qu'on nous reproche ensuite d'avoir omis certaines pistes, même les plus grotesques.

— Exactement. Il faut que je te laisse. Appelle-moi si jamais tu as besoin de mon aide.

— Qu'est-ce que c'est que ce bruit ?

— Je prépare à dîner. J'ai l'estomac dans les talons. Bonne nuit.

Jared raccrocha et se mit en devoir de casser des œufs pour faire une omelette.

Il avait le corps fourbu, les jambes flageolantes. Sans oublier un nœud au creux du ventre qu'il mit sur le compte de la faim. Il peinait à rester concentré ; ses pensées s'égarèrent plus que de raison vers la jeune femme qui était en train de se prélasser dans un bain au sel d'Epsom.

Darcy lui avait retourné le cerveau. Une simple aventure n'était pas censée troubler un homme mais plutôt le détendre, lui permettre de se défouler, de se vider la tête.

Sa voix le fit sursauter. Elle était entrée dans la pièce très discrètement.

— Je ne sais pas ce que tu nous prépares, dit-elle, mais ça sent drôlement bon.

Il lui coula un regard en coin, fâché de s'être laissé surprendre.

— Une omelette.

— Miam.

Elle le contourna et ouvrit un placard pour prendre des assiettes. Son calme l'irrita. Elle avait enfilé un jean et un tee-shirt comme si elle était sur le point de sortir. Jared, lui, s'était à peine vêtu. Il s'était contenté de remettre son pantalon parce qu'ils allaient manger, mais sa braguette était

partiellement ouverte, exposant l'élastique de son boxer. Il était torse et pieds nus.

— Tu vas où ? demanda-t-il en battant les œufs.

— Pardon ?

— Tu t'es habillée.

Quant à sa chevelure encore humide, elle l'avait nouée en une queue-de-cheval.

— J'ignorais que j'étais censée manger à poil. Toi aussi tu as remis tes vêtements.

Il se détendit un peu.

— Tu aurais simplement pu enfiler un peignoir.

Après avoir disposé les assiettes sur la table, Darcy revint dans la cuisine.

— Je ne voulais pas... (Elle poussa un soupir sonore.) Ne crois pas que je m' imagine des choses ou que je me fais des films. Tu as été très clair dès le départ, je sais que tu ne veux rien de sérieux.

— Tu vois bien que j'ai prévu de passer la nuit chez toi. Tu as peur de me faire fuir en étant trop à l'aise avec ça. (Il versa les œufs battus dans la poêle à frire où mijotaient déjà les légumes et y ajouta le jambon qu'il avait coupé en morceaux avant de téléphoner à Trish.) À moins que tu ne préfères que je m'en aille ?

Elle se raidit et fit quelques pas dans sa direction.

— Le sexe ne te rend pas plus aimable, à ce que je vois.

— Sans doute parce que je n'en ai pas fini avec toi.

— Bien. (Elle sortit des couverts d'un tiroir.) On est d'accord.

Quelques instants plus tard, Jared perçut le froissement du sac en plastique qu'elle retirait de la table. Il devina qu'elle était en train de jeter un coup d'œil à l'intérieur, auquel cas elle remarquerait qu'il avait acheté une brosse à dents, un stick de déodorant, et un rasoir en plus des deux boîtes de préservatifs. Mieux valait prévenir que guérir. Il avait l'esprit pragmatique, voilà tout. D'un agile tour de poignet, il retourna l'omelette.

— Si seulement j'avais un appareil photo... dit-elle. Tu es incroyablement glamour quand tu cuisines.

Quant à elle, elle était sexy en diable quand il lui faisait l'amour. Le corps doux et chaud, les joues en feu. L'image de Darcy dans la baignoire risquait de le hanter pendant un petit moment.

D'un geste du menton, il désigna la table.

— Assieds-toi.

Darcy poussa un bref soupir.

— Au départ, j'avais prévu de commander un truc à manger, de répondre à tes questions sur l'affaire, et peut-être même de regarder un peu la télé, s'il n'était pas trop tard.

— Tu aurais dû suivre ton instinct. (Il saupoudra l'omelette de gruyère râpé avant de servir Darcy.) Vas-y, mange. Ne m'attends pas.

— Ça a l'air délicieux. Merci.

Il retourna dans la cuisine préparer sa propre omelette.

Elle émit un cri de plaisir.

— Jared, c'est succulent ! Tu es aussi doué aux fourneaux qu'au lit.

Il la contempla tandis qu'elle portait une deuxième bouchée à ses lèvres ; elle ferma les yeux et laissa échapper un gémissement de contentement.

Elle déglutit avant de poursuivre.

— Enfin ce n'est pas comme si on avait été jusqu'au lit.

— Pas encore.

— Certes. Tu sais, tu devrais t'estimer heureux que je craigne de te faire fuir. Moi ça me fait plaisir que tu n'aies pas envie que je te chasse de chez moi.

Jared scruta la poêle à frire. Le plus simple serait de saisir la perche qu'elle lui avait tendue et de retourner à son motel pour y passer la nuit, seul dans son lit. Le plus raisonnable serait d'arrêter de fréquenter la jeune femme. Elle l'empêchait de se concentrer sur l'enquête.

Il se frotta la nuque et répondit :

— On a dit qu'on n'allait pas se compliquer la vie. Tu réfléchis trop.

Quant à lui, c'était l'inverse. Il ne cogitait pas assez. Avec elle, il suivait son instinct animal.

Darcy partit d'un rire léger.

— Tu n'as pas le droit de me reprocher ça. Je sais comment les hommes fonctionnent ; en général, ils commencent par nous prévenir qu'ils veulent un truc sans prise de tête. Ce qui veut dire : « Ne t'accroche pas. Ne compte pas sur moi en dehors du lit. » Je comprends, et ça me va. Cela dit, chaque homme a son bouton d'alarme. Je n'ai pas encore trouvé le tien.

Il jura dans sa barbe. Cette conversation prenait un mauvais tour.

— Tu vois ce que je veux dire, reprit-elle en posant sa fourchette. Je te parle de ces petits détails qui font flipper les hommes, les avertissent que la relation devient trop sérieuse.

Il versa son omelette dans son assiette, alla reposer la poêle sur la cuisinière, et s'assit à table avec elle. Pour sa part, il était trop tard. Sa sirène d'alarme avait cessé de fonctionner à l'instant où il l'avait prise sur le canapé. Avec elle, il ne maîtrisait plus rien.

Darcy se pencha en avant.

— Ne viens pas me dire que ça ne rend pas les choses compliquées quand une femme s'attend à ce que tu passes la nuit avec elle alors que tu as juste envie de tirer ton coup et de t'en aller ?

Il enfourna un morceau d'omelette et mâcha lentement, ennuyé. Il n'avait pas envie de disséquer la situation... leur relation. Il préférait de loin demeurer dans l'état nébuleux qui suivait l'orgasme.

— Tout ce que je peux te dire, c'est que tant que nous serons sur la même longueur d'ondes, le reste m'est complètement égal.

Darcy écarta sa chaise de la table.

— D'accord. Pardonne-moi quelques instants.

Il posa les yeux sur son assiette à peine entamée et fronça les sourcils. Puis il la regarda s'éloigner, furieux. Si, dans cinq minutes elle n'était pas revenue se poser en face de lui pour finir son omelette, il la ramènerait par la peau des fesses et la forcerait à avaler...

Elle réapparut, vêtue d'une robe de chambre courte en satin qui exposait ses longues jambes et l'échancrure de son décolleté. Elle ne portait pas de soutien-gorge. La colère de Jared s'évapora comme neige au soleil.

Darcy se remit à manger avec un plaisir évident ; il s'enfonça dans son siège et la contempla.

— Dans une petite ville comme Lion's Bay, où il n'y a qu'une seule caserne de pompiers, comment est-ce que le conseil municipal justifie le salaire de deux inspecteurs spécialisés dans les incendies ?

Elle leva la tête ; dans ses yeux dansait une lueur amusée.

— C'est un ensemble de raisons : du népotisme d'une part, le fait que j'accepte de travailler à temps partiel d'autre part. C'est aussi un peu grâce à Jim qui a glissé un mot en ma faveur au moment de mon embauche.

Jim. Ce mec commençait sérieusement à l'énervier. Il prit une bouffée d'air pour calmer ses nerfs.

— Du népotisme ? Quel membre de ta famille t'a donné un coup de pouce ?

— Mon oncle. Ça fait des années qu'il a déménagé mais les souvenirs perdurent à Lion's Bay.

— Et le reste de ta famille est parti aussi ?

— Oui. Mais mes parents ne sont pas allés très loin. Ils ont acheté une maison sur les rives du lac Horton.

Un lieu plutôt proche de chez lui, à Seattle.

— Pourquoi est-ce que tu restes ici ?

Darcy s'éloigna de la table et saisit son assiette.

— Pourquoi partirais-je ?

Il sonda son expression tandis qu'elle s'approchait de lui pour débarrasser la table.

— Ça ne te correspond pas. Cette ville. Cette maison. Ce n'est pas toi.

— Tu n'en sais rien.

Il se leva et la suivit jusqu'à l'évier.

— Au contraire.

— Peut-être que je suis moins facile à décrypter que ce que tu crois.

Jared recula de quelques pas, remarquant la tension dans ses épaules et son refus de croiser son regard. Puis il s'approcha à nouveau par derrière, écarta sa queue-de-cheval d'un geste délicat et lui effleura la nuque du bout des lèvres. Il finirait par lui tirer les vers du nez. En attendant, il comptait la garder douce et chaude. Il ne se lassait pas d'elle et aurait eu envie de l'embrasser encore et encore.

Elle pivota face à lui et lui demanda de but en blanc :

— Pourquoi est-ce que tu as rejoint l'U.S. Marshals Service ?

Il agrippa le comptoir de part et d'autre de Darcy, l'emprisonnant entre ses bras. Son parfum était propre et sucré. Il songea qu'elle était quasiment nue sous son fin peignoir de satin blanc.

— Parce que j'en avais fini avec l'armée et que je ne suis bon qu'à ça.

— C'est faux. Tu es bon cuisinier aussi.

— Merci.

Elle glissa les mains sur ses hanches et crocheta les doigts dans les passants de sa ceinture.

— Franchement, tu es canon. Tu pourrais être mannequin pour un calendrier. Ou stripteaseur.

— Ce n'est pas très flatteur.

— Et puis, tu es incroyablement doué au lit. Même si ce serait illégal de se faire de l'argent de cette manière.

— Je mourrais vite de faim. D'une part, je n'aime pas transgresser la loi, murmura-t-il en approchant son visage du sien. D'autre part, je ne couche pas avec n'importe qui.

— C'est plutôt un compliment pour moi.

Visiblement, Darcy était une femme débordante d'assurance ; elle connaissait son pouvoir sur les hommes. Il doutait qu'elle ait appris l'art de la séduction à Lion's Bay, où le nombre de célibataires était sans doute très restreint. Aussi Jared se posait-il des questions. Il se demandait quelle vie elle avait menée loin de cette ville. Et ce qui l'avait poussée à y revenir. Peut-être qu'elle avait connu une rupture douloureuse, et qu'elle avait renoncé aux hommes pendant quelque temps, choisissant de se retirer dans un lieu où, elle le savait, on la laisserait tranquille.

Il s'écarta d'un pas.

— Tu veux regarder la télé ?

Darcy eut l'air amusée. Elle se doutait sûrement qu'il avait envie d'elle mais qu'il faisait de son mieux pour refréner ses ardeurs. S'il ne faisait pas gaffe, elle risquait de lui claquer entre les doigts. Il fallait qu'il apprenne à se maîtriser.

— Tu n'as qu'à sélectionner un programme, dit-elle. Le temps de mettre la vaisselle dans la machine, et je te rejoins.

Il obtempéra. Seulement parce qu'il avait envie d'examiner la maison plus en détail sans pour autant la mettre mal à l'aise. Une fois dans le séjour, Jared se mit à relever tout ce qu'il avait négligé plus tôt, l'esprit embrumé par le désir. Son regard se porta d'abord sur le canapé de leurs ébats. Un meuble aux lignes modernes et aux coussins bien rembourrés qui correspondait à la vision qu'il avait de la jeune femme, de même que l'écran plat de plus d'un mètre cinquante suspendu au-dessus de la cheminée. Ces deux éléments contrastaient avec les murs tapissés d'un papier peint désuet. La table basse et celles d'appoint étaient en bois épais, aussi obsolètes que celle à dîner tandis que les bibelots disséminés çà et là dans la pièce semblaient plus récents.

Il marqua une pause près de l'âtre et étudia les cadres posés sur le manteau de cheminée. Certaines photos représentaient Darcy en compagnie

de ses parents. D'autres montraient sa sœur. Jared les distingua aisément, notant des différences flagrantes entre les deux filles. Ses suppositions furent confirmées par une photo des jumelles côte à côte. Le port de tête de Darcy et la forme de son menton étaient particuliers. Ils dénotaient une audace et un aplomb qu'il ne retrouvait pas chez sa sœur, qui affichait à l'inverse un sourire timide.

Comme il se retournait, Darcy pénétra dans le séjour. Il posa sur sa silhouette élancée un regard avide. Les deux orgasmes phénoménaux qu'elle lui avait donnés auraient dû le rassasier ; d'ailleurs, elle devait être épuisée. Pourtant, elle le regardait comme si elle voulait le chevaucher jusqu'au petit matin. C'était la première fois qu'il éprouvait une telle attirance sexuelle pour une femme. En sentant son sexe s'animer, il ôta son jean mais garda son boxer.

— Du calme, la prévint-il en voyant la surprise se peindre sur ses traits. Je me mets juste à l'aise.

Elle s'approcha et lui mordilla la lèvre inférieure en lui décochant un regard provocateur. Puis elle posa la main sur son propre décolleté et fit courir un doigt le long de sa gorge et dans le renflement de ses seins.

— Continue, dit-il en attrapant la télécommande et en s'affalant au coin du canapé, à l'endroit exact où il l'avait prise quelques heures plus tôt.

Il écarta les jambes et tapota l'espace vide entre ses cuisses.

— Sois gentille et viens t'asseoir là.

Elle s'avança vers lui, un sourire mutin aux lèvres.

— Tu ne m'as pas l'air d'un homme qui apprécie les filles gentilles.

— Je t'apprécie toi. (Il enroula un bras autour de sa taille et elle appuya le dos contre son torse.) Et je ne te demande pas d'être sage.

— Tu me connais si bien, le taquina-t-elle, en lui griffant les cuisses.

Non, pas encore, mais il parviendrait à tout savoir d'elle.

6

Jared finit de parcourir les dossiers de Darcy aux premières lueurs du jour. L'écran de son Smartphone étant trop petit, il voulut se servir de l'ordinateur de la jeune femme. Il pénétra dans son bureau et alluma l'appareil, priant pour qu'il ne soit pas protégé par un mot de passe. Darcy dormait à poings fermés. Elle avait besoin de récupérer étant donné les efforts qu'il avait exigés d'elle depuis son arrivée à Lion's Bay.

Lorsque l'écran s'anima, une photo de Darcy et sa sœur apparut comme arrière-plan du bureau. Elle datait d'une époque où les deux femmes étaient encore des fillettes, à la frontière de l'adolescence. Elles portaient toutes les deux des couettes et un pantalon en léopard rose. Derrière elle se trouvait un pan de mur entier recouvert d'un miroir et le long duquel courait une barre de danse. Leur dos s'y reflétait.

Jared rangea l'image dans un coin de sa tête avec le reste des données qu'il avait engrangées sur Darcy, puis il se mit au travail. Il accéda aux dossiers concernant l'affaire Merkerson et compara les renseignements archivés avec ceux que Darcy lui avait donnés sur l'enquête en cours. Les liens entre les deux affaires étaient frappants. En fait, elles étaient quasi similaires.

Une seule différence notable pourtant. Merkerson avait débuté avec de petites bombes, qu'il avait planquées dans des cannettes par exemple, mais il avait agi de manière plus intermittente. Des mois s'étaient écoulés entre les incendies, jusqu'à ce que, plus tard, dans son désir de tout détruire, il en soit venu à planquer des bombes dans des pots de peinture en sévissant tous les sept jours. Dans son délire, il avait atteint un point de non-retour. Il avait voulu réduire le monde entier à un tas de cendres. Le feu était son obsession, sa maîtresse. Aujourd'hui, l'usage d'appareils plus petits et la

fréquence des attaques alliaient à la fois son œuvre antérieure et son fanatisme tardif ; fallait-il y voir une évolution de son mode opératoire, l'entrée en jeu d'un disciple, ou bien un schéma peu régulier ? Autant de questions qui ouvraient aux enquêteurs un vaste champ de possibilités.

Jared rédigea un bref compte rendu à l'attention de sa supérieure, résumant ses pensées et impressions. Elle avait suivi l'affaire des années plus tôt ; aussi son avis sur le dossier pourrait-il l'inspirer. Il envoya ensuite un e-mail, demandant qu'on lui fournisse les détails de l'appel anonyme passé au 911 au moment du deuxième incendie pour alerter les autorités. D'après le shérif Miller, le coup de téléphone provenait de Seattle. Mais le shérif n'avait pas creusé la piste. Pourquoi ?

Songeur, Jared éteignit l'ordinateur de Darcy et consulta l'heure. Sept heures et demie.

Il rejoignit la chambre et s'approcha de la table de chevet pour vérifier le réveil. Elle l'avait réglé à huit heures, ce qui lui laissait juste assez de temps. Il posa les yeux sur elle ; elle était aussi sensuelle dans son sommeil que lorsqu'elle était éveillée. Allongée sur le dos, un bras par-dessus la tête, l'autre étendu le long de son buste. Le drap la couvrait en partie, exposant le renflement de ses seins et son genou replié.

Il saisit le drap et le tira vers le bas, révélant son corps avec une lenteur exquise. Elle continuait de dormir, l'encourageant sans le savoir à commencer la journée en beauté...

Darcy se réveilla avec un petit cri étouffé, la peau parcourue d'un délicieux frisson. Alors qu'elle revenait à elle, un nouveau coup de langue vint lui flatter le clitoris, lui arrachant une plainte. Par réflexe, elle contracta les cuisses.

Mais de puissantes mains les maintenaient écartées. Son cœur bondit dans sa poitrine et une bouffée de peur la saisit. Elle ouvrit grands les yeux et ses mains se placèrent instinctivement sur son intimité qu'elle voulut protéger. À sa grande surprise, ses doigts s'enfoncèrent dans une épaisse tignasse.

Un grognement d'approbation s'éleva. En percevant cela, une onde de chaleur la balaya de part en part.

Jared introduisit l'extrémité de sa langue dans son sexe, achevant de la réveiller ; elle se cambra dans un gémissement de plaisir. Même si elle avait encore l'esprit embrumé, son corps était déjà prêt à accueillir son amant. La pointe de ses seins était durcie, tendue, et sa chair palpitante réclamait plus d'attention.

— Bonjour, ma belle, ronronna Jared dont le souffle chaud chatouilla les replis moites de sa féminité.

— Jared ?

— Qui d'autre ?

Il saisit sa jambe et la plaça sur son épaule puis il replia l'autre, si bien que Darcy se retrouva complètement ouverte face à son visage.

— Contente-toi de jouir pour moi.

Elle s'apprêtait à répondre lorsqu'un lent coup de langue sur son clitoris l'interrompit. Dans un couinement, elle souleva le bassin pour s'offrir à lui, pour qu'il la prenne plus fort.

— Hum, gémit-il en frottant sa bouche contre sa chair moite. Tu as la chatte la plus douce, la plus délicieuse qui soit.

Elle enfonça la tête dans l'oreiller tandis qu'il faisait lentement passer sa langue sur les pourtours de son sexe. Elle se liquéfia sous ses flatteries. Il se mit à laper la lisière de son intimité, les mouvements de sa langue semblables à des battements d'ailes de papillons. Le ventre de Darcy se noua.

— Je t'en supplie, geignit-elle en ondulant des hanches. Baise-moi avec ta langue.

— Tes désirs sont des ordres. (Il appliqua brièvement la langue sur son clitoris avant de le lécher en dessinant des cercles.) Je vais tout te faire. Te prendre dans toutes les positions, de toutes les manières possibles.

Jared s'agenouilla. Il lui souleva les jambes et les replia en arrière. Les hanches surélevées, son poids reposant sur ses épaules, elle était totalement vulnérable et exposée. Il plongea la tête entre ses cuisses et déposa sa langue sur sa fente, qu'il lécha de haut en bas. Il plaça les mains à l'arrière de ses cuisses et, des pouces, écarta les replis de son sexe pour y glisser sa langue perfide. Les frottements exercés par sa barbe naissante la stimulèrent un peu plus. En contraste, ses cheveux soyeux lui caressaient délicieusement les cuisses.

Darcy garda les yeux ouverts pour ne pas manquer une miette du spectacle – la bouche de Jared s'écrasant sur son sexe ; ses yeux qui s'assombrirent quand elle poussa un cri et se cramponna au drap ; ses paupières qui s'alourdirent à mesure qu'elle cédait au plaisir.

Il glissa son pouce dans sa chair humide avant de l'aventurer un peu plus bas pour lui masser l'anus. Un éclair de volupté la transperça et sa peau se couvrit d'une fine pellicule de sueur.

Jared leva la tête.

— Tu veux que je te prenne par là ?

— Je veux que tu me prennes de toutes les manières.

Elle eut l'impression d'être sur le point de voler en un millier d'éclats. Le désir se déchaînait en elle, bouillonnait dans ses veines, lui faisant perdre la raison.

Jared appliqua son pouce sur son postérieur, exerçant une pression infime, et elle s'abandonna complètement à lui, s'épanouissant comme une fleur. Une violente secousse la saisit, la conduisant à la limite de l'orgasme. Cela faisait longtemps qu'un homme ne l'y avait pas menée. Trop longtemps. Et quand bien même, c'était la première fois qu'elle s'adonnait à des ébats si crus, si sexuels. L'audace de Jared la rendait plus téméraire.

Chacune de ses caresses augmentait son appétit. Elle le désirait ardemment. Et elle aimait celle qu'elle devenait en sa présence.

Darcy pressa ses seins dans ses paumes et se contracta autour de son pouce.

— Baise-moi jusqu'à ce que je jouisse. Ensuite, prends-moi par-derrière jusqu'à ce que toi tu jouisses.

— Seigneur. Tu n'as pas idée de l'effet que tu me fais. Tu me rends dingue. J'ai envie de profaner ton corps. Je voudrais le posséder...

— Oui.

— Implore-moi, Darcy. Supplie-moi de tout te faire. Tout ce que je veux.

— Vas-y. Maintenant.

Il enfouit le visage entre ses cuisses et s'empara de son sexe avec avidité. Il le flatta à petits coups de langue, inclinant la tête de manière à se ficher en elle. En même temps, son pouce allait et venait dans son postérieur, et la double pénétration lui faisait tourner la tête.

Elle le supplia d'en finir, de la faire jouir avant qu'elle n'éclate.

Alors il suça son clitoris et un violent orgasme l'ébranla ; elle arc-bouta le dos et sa vision se brouilla. Un cri s'échappa de sa gorge tandis qu'il l'aspirait à une cadence mesurée. Une vague de plaisir monta en elle et la submergea avant de refluer, emportant toute son énergie. Épuisée, la jeune femme s'avachit sur le lit.

— Darcy.

Dans la semi-pénombre de la chambre, le souffle rauque de Jared résonnait. Elle rouvrit les yeux à grand-peine. Agenouillé sur le matelas face à elle, Jared était en train de retirer son boxer pour libérer son sexe palpitant. Ses lourds testicules pendaient sous son membre érigé. Son gland engorgé était d'un rose violacé luisant. Il enroula son poing tout autour.

Comme dans la douche, il massa ses bourses d'une main et se masturba de l'autre.

La bouche sèche, elle l'observa se caresser. Il éveillait en elle un désir sauvage ; ils étaient tous les deux assoiffés de sexe.

Darcy se pinça la pointe des seins et tira dessus tout en l'encourageant.

— Je t'imagine en moi – j'envisage à quel point tu t'enfonces, comme tu es dur juste avant de jouir. Tu m'emplis tellement que le plaisir frise la douleur. Je ne sais pas comment ça va se passer quand tu me prendras par derrière, mais je suis sûre d'une chose : je vais adorer. Je...

— Putain.

Un liquide épais jaillit de son membre pour aller se répandre sur son torse. Il se mit à pomper son sexe de haut en bas pour se déverser sur ses seins, badigeonnant sa peau de sa semence, preuve de sa virilité. Son puissant orgasme s'étira dans le temps, lui arrachant un chapelet de jurons tandis que des tremblements secouaient son corps superbe.

Mais une fois qu'il eut fini, il était toujours aussi dur. Une lueur espiègle dansait dans ses yeux.

Le cœur de Darcy battit la chamade. Jared se pencha au-dessus d'elle, plaça une main sous sa nuque, approcha son visage de lui et l'embrassa avec fougue tout en étalant son sperme sur sa poitrine avec son autre main.

Darcy murmura contre sa bouche :

— Nous finirons ce que nous avons commencé plus tard.

— Il me tarde d'y être.

Darcy prépara le café pendant que Jared prenait une douche. Elle vit qu'il avait étalé les dossiers sur la table du séjour. Il avait dû se lever pendant la nuit pour aller les récupérer dans sa voiture. Elle se demanda s'il en avait tiré des conclusions. Si oui, lesquelles, et si elle pourrait lui être d'une quelconque utilité.

L'eau cessa de couler dans la salle de bains, et la maison retomba dans le silence. Un calme si profond qu'elle put presque entendre son corps bourdonner. Étrangement, elle se sentait à la fois revigorée et épuisée, satisfaite et inquiète. En moins d'une journée, Jared avait remarqué chez elle un fil qui dépassait et avait lentement tiré dessus, défaisant peu à peu les coutures qui la maintenaient en une seule pièce. Comment allait-elle pouvoir poursuivre cette aventure sans risquer d'y prendre goût ?

Elle avait très envie de lui en permanence. De ce stade à celui de l'addiction, il n'y avait qu'un pas.

— Je donnerais n'importe quoi pour une goutte de ce café qui me chatouille les narines, déclara-t-il en pénétrant dans la cuisine, les cheveux encore humides.

Il ne portait qu'un jean.

Elle le dévora du regard, résistant à la tentation de caresser son torse couvert d'une fine toison. Elle s'imagina glisser la langue de son nombril à son bas-ventre, le prendre dans sa bouche et le sucer jusqu'à ce qu'il jouisse. Elle en saliva.

— Arrête de me regarder comme ça. Tu me fais bander.

— Alors arrête de me narguer avec ton corps de rêve, rétorqua-t-elle, contrariée de constater qu'elle était peut-être déjà trop impliquée dans leur relation. Mets-toi à ma place. Suppose que je me balade la poitrine à l'air en permanence. Ça te plairait ?

— Beaucoup, et tu le sais. Mais on a d'autres chats à fouetter. On ne peut pas passer notre temps à baiser. Donne-moi un peu de répit.

— C'est toi qui dis ça ? marmonna-t-elle en se tournant vers la machine à café.

Il était irascible, ronchon, et grossier. Mais cela faisait partie de son charme. Cela dit, son manque de tact avait tendance à la vexer.

— Tu veux du sucre dans ton café ?

— Non. Rien du tout.

Darcy sortit un mug du placard. Elle le sentit s'approcher dans son dos et ferma les yeux quand il frotta son nez contre sa nuque, sous sa queue-de-cheval. Il l'enlaça par la taille et elle se raidit, réprimant les frissons qui lui chatouillaient le ventre, craignant qu'il ne s'aperçoive de sa nervosité.

Il la serra de plus belle.

— Désolé, dit-il d'une voix rauque.

Elle respira à fond et saisit la cafetière.

— Je ne vois pas pourquoi tu le serais.

— Arrête. Je n'ai pas le droit de m'en prendre à toi alors que c'est moi qui n'arrive pas à me contrôler. On a super envie l'un de l'autre. Il va falloir qu'on prenne sur nous pour ne pas déraiper. Je déteste m'habiller tant que ma peau est encore humide, mais j'apprendrai.

— D'accord.

Il lui mordilla gentiment l'épaule, un geste de possession qui la fit frissonner.

— J'adore la manière dont tu me regardes, Darcy. J'ai l'impression que tu as envie de me manger tout cru. Je n'ai rien contre, c'est juste que le moment est mal choisi.

Elle posa la grande tasse remplie à ras bord.

— Je vais tâcher de regarder ailleurs dans ce cas. Tiens, ton café.

Jared demeura un moment immobile. Puis il la lâcha et sortit de la cuisine en jurant dans sa barbe ; elle en profita pour se ressaisir. Il revint quelques instants plus tard, une chemise sur le dos, et passa devant elle pour aller récupérer la tasse de café qu'elle venait de lui servir.

Ils avaient besoin d'un peu de distance. Ils ne s'étaient pas quittés d'une semelle depuis leur rencontre, et c'était visiblement une erreur.

Darcy s'apprêta à se diriger vers la salle de séjour.

— Reste ici.

— Je suis ici chez moi et je fais comme bon me semble.

— Oui. Et si tu penses qu'il est temps que je m'en aille, regarde-moi droit dans les yeux et dis-le-moi franchement.

Darcy marqua un temps de pause près de la table et se tourna face à lui. Dans un sens, elle était contente de porter son uniforme, qui lui donnait une certaine contenance même si elle était loin de se sentir aux commandes de la situation.

Jared se tenait la hanche appuyée contre le plan de travail, les chevilles croisées. Une pose désinvolte dont elle ne fut pas dupe. Il était aux aguets. Prêt à bondir.

— Je me sens toute faible ce matin.

Un bras enroulé autour de son buste, il porta la tasse à sa bouche, but une gorgée de café, et hocha la tête.

— Je suis un peu raide moi aussi.

Son aveu redonna le sourire à Darcy.

— Je songeais que ce serait peut-être une bonne idée que tu travailles avec Jim aujourd'hui. Quant à moi, je vais voir si je peux me rendre utile auprès de ta coéquipière et du shérif. Ça nous permettra de mettre nos hormones en sourdine, de prendre un peu de recul. Nous verrons demain comment les choses évoluent.

Un long silence s'ensuivit.

— Je suis d'accord pour faire un break, concéda-t-il, mais je pense que ça vaudrait mieux pour tout le monde que je ne revoie pas Ralston.

— Jim est un bon inspecteur. C'est lui qui m'a tout appris.

— Quand bien même il serait le meilleur de tout le pays, ça ne m'empêcherait pas de lui coller une raclée si jamais il recommençait à marquer son territoire en ma présence.

— Il ne pouvait pas savoir qu'on avait prévu de se voir hier soir, protesta-t-elle. Il se fait juste du souci pour moi. C'est normal, c'est mon ami, rien de plus, et ça l'est depuis deux ans.

Jared avala une nouvelle gorgée de café, son regard vrillé au sien.

— Je suis très observateur, Darcy. C'est mon métier. Le sien aussi. On s'est jaugés l'un l'autre au premier regard. Il a su que je représentais un obstacle entre vous, et il a voulu me remettre à ma place. Si jamais il recommence, je ne le raterai pas.

La colère enfla en elle.

— Franchement, c'est la dernière chose dont j'ai besoin en ce moment. Je ne peux rien te donner. Je suis crevée. Tu étais juste censé être un vibromasseur vivant.

Jared se rembrunit. Son regard bleu saphir devint dur comme de l'acier :

— Et toi, tu étais juste censée être un bon coup. Au lieu de quoi, ça devient compliqué. Je te veux, c'est comme ça. Quand je te touche, je

n'arrive plus à m'arrêter ; et tu n'as pas envie que je cesse d'ailleurs. Si tu espères mettre un frein en mettant de la distance entre nous, tu te fourres le doigt dans l'œil. Je veux bien aller dans ton sens, mais tu verras, on n'arrivera pas à rester séparés très longtemps.

— Ça ne marchera pas.

— Je préfère le vérifier par moi-même. (Il finit son café et remplit à nouveau sa tasse.) Il faut que j'enfile des vêtements propres et que je récupère deux ou trois trucs au motel. Ensuite, j'aimerais aller visiter les deux autres sites. Je préférerais que ce soit toi qui m'y conduises, mais si tu es réticente, je me débrouillerai autrement.

— Réticente, répéta-t-elle en partant d'un rire sans joie. Si seulement.

— On est dans le même bateau. S'il sombre, on coule tous les deux.

Elle se leva et changea brutalement de sujet.

— Tu as faim ?

— Pas encore.

— Comme tu voudras. Pour ma part, je suis prête. On y va quand tu veux.

7

Trish quittait à peine le motel quand Darcy gara sa BMW sur le parking, juste devant la chambre de Jared, située au rez-de-chaussée. Il descendit de voiture et rejoignit sa coéquipière sur le trottoir.

Constatant qu'elle était agitée, son regard s'assombrit.

— Salut. Qu'est-ce qui se passe ?

— Miller ne tient pas en place. Il veut à tout prix donner une conférence de presse. Il pense que si on met un coup de pression au pyromane, il s'en ira.

— Il veut refiler le bébé, maugréa Jared. Histoire qu'il aille foutre le feu ailleurs et que notre problème devienne celui d'un autre. Quel génie ce Miller !

— Je lui ai fait remarquer que c'était désormais notre affaire et que c'était à nous de décider de la marche à suivre.

Trish affichait un visage dur. Son choix vestimentaire trahissait sa détermination à reprendre le contrôle de la situation. Elle avait troqué son jean et sa tunique contre un pantalon de tailleur chic et une veste.

— Il t'a écoutée ?

Elle haussa les épaules en esquissant un sourire.

— Disons qu'il m'a appelée pour me prévenir. C'est ce que j'appelle un début. Je vais aller au poste pour le tenir à l'œil. Et toi tu vas examiner les deux autres sites ?

— Oui. J'ai récupéré les comptes rendus de l'inspectrice. Jettes-y un coup d'œil pendant mon absence. Tu verras, elle est très méticuleuse. (Il glissa un regard à Darcy et lui fit signe d'approcher.) Il faut aussi qu'on examine les locations de vacances. La ville accueille régulièrement des

résidents saisonniers ou des voyageurs en transit. Les habitants permanents ne sont pas les seuls à connaître la région comme leur poche.

— Au fait, j’aime bien ton jean, fit remarquer Trish tandis que Darcy quittait le volant pour les retrouver. Il t’allait bien hier aussi.

Jared la fusilla du regard, et elle éclata de rire. Lorsque Darcy les eut rejoints, il présenta les deux femmes.

— Tu peux confier les rapports à Morales le temps que je visite les autres lieux ?

Il s’éloigna sans attendre sa réponse.

Une fois dans sa chambre, Jared sortit les affaires de sa valise et se changea. Puis il attrapa la mallette de son ordinateur ainsi que les lunettes de soleil qu’il avait laissées sur une table d’appoint, le jour précédent, et regagna le parking. Penchées sur le pick-up de l’U.S. Marshal Service au volant duquel il était arrivé à Lion’s Bay la veille, Darcy et Trish discutaient d’un dossier étalé sur le capot.

En entendant claquer la porte de sa chambre, Darcy leva la tête. Elle lui adressa un regard suggestif et les battements de son cœur s’accéléchèrent. La jeune femme exerçait sur lui un véritable pouvoir magnétique. C’était comme une drogue dont il ne pouvait plus se passer. Il avait beau savoir que ça lui bousillait le système, il n’arrivait pas à s’en défaire.

Trish se redressa et le dévisagea, les sourcils froncés.

— Quand tu auras fait le tour des trois sites, j’aimerais bien savoir ce que tu en as pensé. Sur papier, je ne fais pas forcément toutes les corrélations. Je trouve ça étrange que l’auteur des incendies soit si minutieux dans son timing et ses bombes mais qu’il choisisse les lieux de ses crimes au hasard.

— Bienvenue au club, répliqua Jared en chaussant ses lunettes de soleil. Je pense que c’est la clé de l’énigme. Une fois qu’on aura établi le lien, on coïncera cet enfoiré.

Darcy les salua et se dirigea vers sa voiture. Il lui emboîta le pas. Ils se rendirent à la caserne pour changer de véhicule. Ralston aborda Darcy à l’instant où ils pénétrèrent dans le bâtiment. C’était sans doute la dernière personne que Jared avait envie de voir.

— Darcy, tu n’étais pas obligée de venir. C’est ton jour de congé, la réprimanda Ralston alors qu’elle fouillait une étagère à la recherche des clés

du pick-up de fonction. Je peux aider l'agent Cameron s'il a besoin de quoi que ce soit.

Jared se réjouit en son for intérieur. Darcy ne travaillait pas aujourd'hui. Autrement dit, il n'était pas indispensable qu'elle l'accompagne. Si elle avait vraiment désiré garder ses distances, elle aurait avancé cet argument. Mais elle ne s'était pas désistée. C'était plutôt bon signe.

— Si vous voulez participer à notre travail, inspecteur, répliqua Jared, vous pourriez commencer par calmer le shérif Miller. Il insiste pour donner une conférence de presse, ce qui pourrait alimenter l'ego de notre pyromane, ou bien le faire fuir. Voire les deux.

Ralston poussa un soupir las.

— Il ne manquerait plus que la presse s'en mêle. Les journalistes risquent de nous mettre des bâtons dans les roues. On connaît la chanson. Hein, Darcy ?

— Toi, il t'écouterà, Jim. Tu sais comment parler aux gens.

— Chris t'écouterà toi aussi. Il est toujours amoureux de toi. Tu n'as sans doute pas remarqué qu'il avait encore votre photo du bal de promo accrochée dans son bureau ? Elle date du lycée.

— Mon Dieu, j'aurais préféré ne pas le savoir... Je vais emmener l'agent Cameron au refuge puis au magasin de bonbons.

Ralston s'approcha d'elle et ajouta à voix basse :

— Laisse-moi m'en occuper. Tu ne devrais pas avoir à y retourner.

Elle émit un gémissement sonore.

— Ça va aller. Tu dois déjà te charger de Miller. Et il faut que Cameron et Morales avancent avant qu'un autre incendie se produise. Ce n'est qu'un mauvais cap à passer. Ne t'en fais pas pour moi.

— C'est ce que tu dis. Mais ce n'est pas en le répétant que ça va devenir vrai.

Jared fit un pas vers eux, histoire de rappeler sa présence à l'inspecteur. Il n'eut aucun geste manifeste, ne toucha pas Darcy ni ne trahit la moindre volonté territoriale. Inutile. Le regard qu'il décocha à Ralston était assez éloquent.

Ce dernier l'observa à nouveau. Sur son visage, aucune trace de défi. Rien que de la curiosité. Il paraissait calme, serein.

— Je vais y aller, insista Darcy qui ne s'aperçut pas de l'échange qui se déroulait sous ses yeux. Peut-être que ça me fera du bien.

Ralston reporta son attention sur elle.

— D'accord. Mais je ne veux pas que tu te forces à le faire si tu ne t'en sens pas encore prête.

Elle lui assura que si.

— Tu sais où est la clé du pick-up ?

— Mitch a garé le véhicule dans la cour pour le nettoyer.

Ils se dirigèrent à l'arrière du bâtiment ; Darcy lui expliqua qu'à l'exception de deux secouristes salariés, le reste de l'équipe de pompiers était constitué de bénévoles de la région.

— Mitch Quinn est l'un des plus zélés, dit-elle alors qu'ils parvenaient à l'angle de la caserne.

Ils tombèrent nez à nez avec un blond svelte en uniforme bleu marine. Il était en train d'essuyer la carrosserie de l'utilitaire.

— J'espère qu'il décrochera bientôt un poste à plein temps, ajoute-t-elle. Il l'a bien mérité. Enfin, il faut d'abord que la ville vote en faveur d'une augmentation de notre budget.

Elle les présenta brièvement avant de prendre le volant. En un rien de temps, ils sortirent de la ville et s'engagèrent sur la nationale qui longeait la côte. Puis ils remontèrent la zone boisée qui couvrait le flanc d'une des collines au creux desquelles était nichée Lion's Bay, au bord de l'océan. Darcy se cramponna au levier de vitesse et pinça les lèvres. Il s'aperçut bientôt qu'elle était perdue dans ses pensées.

— Parle-moi de l'endroit où tu m'emmènes, dit-il pour la ramener au moment présent.

Il voulait être là pour la reconforter tandis qu'elle luttait visiblement contre ses démons intérieurs.

Le son de sa voix la fit sursauter. Elle posa sur lui ses yeux verts égarés dans le vide.

— Pardon ?

— Je te parlais du refuge. À ton avis, pourquoi le pyromane a-t-il choisi cet endroit ? Qu'est-ce que tu peux me dire de son histoire ?

Darcy redescendit sur terre avec un long soupir.

— La construction du refuge a été financée par les Darmody, qui possèdent ces terres depuis trois générations. C'est Lucy Darmody qui a conduit ce projet en réponse aux moqueries de sa famille. On lui reprochait de transformer sa maison en zoo. Il faut dire qu'elle avait tendance à

recueillir tous les animaux errants, abandonnés ou blessés. À la mort de Lucy, ses enfants n'ont pas voulu se compliquer la vie avec tout ça. Ils ont fait don de l'ensemble du matériel à des associations, dans l'idée de raser ensuite le bâtiment et le chenil. Mais ils n'ont pas réussi à se mettre d'accord sur la manière de tirer profit de ces terres. Du coup, ils sont en procès depuis des années et le chantier est bloqué.

— Tu viens souvent ici ?

— Non, très rarement.

Il l'observa à la dérobée, derrière les verres de ses lunettes.

— Avant, tu venais régulièrement, devina-t-il.

— Oui. Mais c'était il y a des années. Mon père est vétérinaire et il était bénévole ici. Un week-end par mois, il venait stériliser les animaux. Dès qu'il le pouvait, il nous confiait des tâches à Dani, ma sœur, et à moi. C'est comme ça que Dani a découvert sa vocation.

— Mais tu trouvais ça trop ennuyeux.

Elle coula un regard vers lui.

— En effet. J'adore les animaux, mais je n'étais pas faite pour ça.

— Où est ta sœur aujourd'hui ?

Jared aurait voulu rencontrer Danielle. Il aurait aimé voir Darcy avec sa sœur, observer comment elle se comportait en présence d'une personne qu'elle aimait et en qui elle avait confiance.

— Près de chez mes parents.

Jared était perplexe. Pourquoi Darcy était-elle restée à Lion's Bay, loin des siens. Qu'est-ce qui la retenait ici ?

Ils se garèrent sur un parking graveleux envahi par les mauvaises herbes. À l'extrémité se dressait un bâtiment aux murs calcinés, à moitié en ruine. L'emplacement du chenil était évident, les chaînes et le ciment ayant plutôt bien résisté aux flammes.

Darcy pénétra dans le bâtiment, les épaules droites et raides, une lampe torche à la main.

— Le bureau principal se trouvait là. Il était quasiment vide au moment de l'incendie. Il restait à peine quelques étagères encastrées dans les murs et des cartons d'archives répertoriant les animaux décédés. Ils étaient rangés dans ce coin de la pièce ; la bombe a été placée au milieu. D'après nos analyses, le feu aurait débuté autour de vingt-deux heures.

— Et le témoin anonyme a appelé quinze minutes plus tard. De Seattle.

— Il aura suffi que le pyromane règle le timing de sa bombe. Ce qui lui aura laissé amplement le temps de faire le trajet jusqu'à Seattle.

Il lui lança un regard sceptique.

— Et quel plaisir en aurait-il tiré ?

Le soleil perçait à travers les murs en partie délabrés. Elle alla se placer dans un mince croissant de lumière et hocha lentement la tête.

— C'est bien le problème. Quel genre de pyromane ne reste pas sur les lieux de son crime pour assister au feu de joie ?

— Un homme qui n'est pas obsédé par les flammes, répliqua Jared.

— Ce qui veut dire que nous n'avons pas à faire à un pyromane, n'est-ce pas ?

— Je serais plutôt de cet avis. Nous avons déjà remarqué que les bâtiments visés n'étaient pas construits dans des matériaux très inflammables. (Jared posa la main sur la crosse de son revolver.) Pour quelles raisons met-on le feu à un endroit ? Pour toucher l'argent de l'assurance ? Par esprit de vengeance peut-être ? Bon sang, ce sont les bombes qui ne collent pas. Elles sont trop sophistiquées, tu l'as dit toi-même.

— Oui. Notre homme prend du plaisir à les monter, il aime imaginer les dégâts qu'elles vont causer.

— Donc, à ton avis, il s'agirait quand même d'un pyromane qui ne prendrait pas son pied à assister à ses propres incendies ? Qu'est-ce que tu en penses ?

— Tu as peut-être tapé dans le mille en émettant l'hypothèse d'un disciple. Il est possible que Merkerson ait passé le flambeau. À moins qu'ils ne travaillent en duo ? Et si Merkerson était en train d'apprendre les ficelles du métier à son apprenti, s'en prenant d'abord à une petite ville pour se faire la main ?

— Un terrain d'entraînement.

— Précisément.

Les lèvres de Jared se retroussèrent.

— Cette théorie me plaît.

— En tout cas, ça expliquerait certaines choses.

— Ça fait longtemps que tu envisages cette hypothèse ? s'enquit-il, admiratif.

Elle s'enfonça dans le bâtiment.

— Depuis qu'on a reçu l'appel anonyme. Qu'on nous appelle de si loin pour nous alerter, ça voudrait dire qu'ils sont deux.

— Pourtant tu as attendu le troisième incendie pour réclamer de l'aide ?

— Je n'avais pas mon mot à dire. (Darcy ouvrit une porte qui donnait sur l'extérieur et les rayons de soleil inondèrent soudain la pièce.) Et puis j'ai décidé de prendre le taureau par les cornes.

Il lui emboîta le pas.

— Il y a quelque chose qui me tracasse dans cette histoire.

— Ah, toi aussi ?

— Ces petites bombes à retardement dont tu as parlé – elles sont plus élaborées qu'à l'époque. Si Merkerson est dans le coup, ça veut dire qu'il a monté d'un cran au fil des années. Il a perfectionné ses armes de destruction, les a modernisées, ce qui signifie qu'il s'est rendu quelque part où il pouvait acquérir le matériel nécessaire à leur fabrication.

— Pas la prison, donc.

Elle s'arrêta au bout d'un passage qui donnait sur une petite cour entourée de niches. Son regard se perdit à nouveau dans le lointain.

Jared s'arrêta à sa hauteur.

— Qu'est-ce que tu as vu ? demanda-t-il doucement.

— Des souvenirs. (Elle pointa une niche en poussant un bref soupir.) Dani m'a enfermée dans cette cage un jour – pendant une heure – parce que j'avais déchiré le genou de son jean favori. Je le lui avais emprunté... sans lui demander la permission.

Il plaça sa paume sur sa chute de reins pour la réconforter du mieux qu'il put.

— Je me doutais que tu étais une petite fauteuse de troubles.

Darcy s'appuya contre sa main.

— Je n'ai jamais compris pourquoi autant de fugitifs restaient sur un territoire familier. S'ils tenaient vraiment à leur liberté, ils feraient mieux de quitter le pays, non ? Peut-être que c'est ce que Merkerson a fait. Il se serait enfui au Canada ? Ou bien au Mexique ?

— On n'a qu'à publier sa photo. (Jared parcourut les lieux du regard une nouvelle fois.) Mais cette ville est paumée. C'est forcément une personne qui connaît la région qui lui en aura parlé. Sauf s'il l'a découvert par lui-même. En tout cas, ce n'est pas l'œuvre d'un jour.

— Tu penses qu’il s’est installé ici pendant quelque temps ? (Elle se tourna face à lui.) Ah, ça me fiche la chair de poule.

Il prit son visage en coupe et s’empara de sa bouche dans un baiser lent et sensuel. Il mêla sa langue à la sienne, effleura ses lèvres, continua jusqu’à ce que son souffle s’accélère et qu’elle se retrouve pressée contre son torse. Alors il écarta le visage et examina son regard, confus, brûlant de désir. Il préférerait nettement cette expression à celle, lointaine et ombragée, qui la prenait de temps à autre.

— C’est mieux. Allons-y.

Darcy avait encore les lèvres qui picotaient lorsqu’ils se garèrent en face du magasin de bonbons, *Le Sweet Spot*. Avec son baiser, Jared l’avait remuée en profondeur et il avait fait fondre la calotte de glace qui s’était formée dans son ventre en arrivant au refuge.

Il la bouleversait et elle ignorait comment gérer ce trouble.

Darcy aimait les hommes. Ils la fascinaient. Elle s’amusait comme une folle avec eux, elle en profitait à fond, mais ils n’étaient qu’accessoires. Sa vie était trop tumultueuse, elle n’avait pas le temps de s’investir dans une relation. Dani l’avait toujours traitée de femme fatale. En réalité, Darcy n’avait jamais eu l’intention de faire de mal à qui que ce soit. Pourtant c’était toujours ce qui se produisait.

Elle contempla Jared, qui se tenait sur le trottoir près de la voiture, et se demanda pourquoi il la touchait à ce point. Qu’avait-il de spécial ? Il était irritable, voire brusque quand il était de bonne humeur et se conduisait comme un véritable goujat quand il s’était levé du mauvais pied.

Le Marshal arqua un sourcil par-dessus ses lunettes de soleil dans un geste qui semblait vouloir dire : « Tu veux ma photo ? »

Elle aurait voulu répondre : « Non, je te veux, toi. Tu me troubles. Arrête tout de suite. »

Au lieu de quoi, elle dit :

— Tu ne peux pas me reprocher de te mater. Tu es l’homme le plus canon que j’aie jamais croisé.

— Continue de penser ça, ça me va très bien. Tu viens ?

— Non. Sauf si tu as vraiment besoin de moi. Je n’ai rien à ajouter à mon rapport. Il est complet.

Pas question d'affronter encore une fois les ruines d'un endroit qu'elle aimait. L'épreuve du refuge lui avait suffi. Cette seconde visite l'avait chamboulée plus que de raison. Elle avait accusé le coup. Tout ça, c'était à cause de Jared. Il avait repéré une faille en elle par laquelle il s'était insinué. Du coup, elle était soudain plus vulnérable que jamais, contrainte d'affronter la réalité, la mort.

Il se glissa sous les rubans qui délimitaient le site et fit un pas à l'intérieur du périmètre, à l'endroit où s'était naguère trouvée une large vitrine. Elle avait explosé durant l'incendie, arrosant le trottoir d'une pluie de verre.

La propriétaire de la bijouterie attenante salua Darcy d'un geste de la main avant de sortir de sa boutique. C'était une brune sculpturale aux yeux bleus, une chevelure bouclée qui lui arrivait à la taille, et un corps à faire pleurer d'admiration un chirurgien plastique. Nadine Bender s'approcha d'une démarche pleine de grâce, à croire qu'elle volait au lieu de marcher, et vint s'appuyer à côté de Darcy, contre le pick-up.

— C'est lui l'agent ?

— U.S. Marshal, indiqua Darcy, les yeux rivés à Jared qui examinait les ruines du commerce.

Il affichait une expression particulière lorsqu'il était concentré sur son travail. Un air qui le rendait très sexy.

Nadine émit un sifflement.

— Il est canon.

— À qui le dis-tu.

— Il n'y a pas à dire, tu les choisis bien. Et j'ai remarqué que tu avais un faible pour les hommes en uniforme. Chris, Jim, et maintenant ce mec-là.

— L'agent Cameron, précisa Darcy alors que Nadine lui donnait un coup d'épaule complice.

Elles avaient été à l'école ensemble, de la crèche au secondaire. À l'instar de Darcy, Nadine avait fui Lion's Bay dès la fin du lycée, puis elle était revenue. Pour plaisanter, elles aimaient comparer la ville à un tourbillon, réaspirant en son sein les natifs qui avaient tenté de s'en échapper.

— J'ai simplement fait appel à la cavalerie, répliqua Darcy d'un air innocent. Ce n'est pas de ma faute si on nous a envoyé un Marshal

hyperséduisant.

— Tu l’as attrapé direct dans tes filets. Je le vois à la manière dont il te regarde. Le pire, c’est que tu ne le fais pas exprès. Tu as toujours été un aimant à mecs. J’en suis verte de jalousie.

— Tu es beaucoup plus jolie que moi, Nadine. Tu l’as toujours été.

— Peu importe. Tu as un truc, un certain je-ne-sais-quoi qui rend les hommes fous.

— Ce n’est pas forcément une bonne chose, marmonna-t-elle alors qu’une voiture de patrouille se garait derrière le pick-up.

À son volant, le shérif Miller. Il attrapa son chapeau sur le siège passager et descendit de son véhicule. Le regard vrillé à Darcy, il plaça son couvre-chef sur sa tête et claqua la portière.

— Salut, Chris, dit Nadine en lui adressant un geste de la main. Comment ça va en ce début d’après-midi ensoleillé ?

— J’ai connu mieux, dit-il en ébauchant finalement un sourire. Comment vont les affaires ?

— Ça pourrait aller mieux aussi, mais au moins la boutique reste ouverte. L’expert en sinistres doit venir un peu plus tard pour constater l’étendue des dégâts.

— Tant mieux. (Il approuva d’un hochement de tête avant de venir se camper face à Darcy, ses yeux chocolat dissimulés sous le rebord de son chapeau.) Tout va bien ?

— Oui, shérif. L’agent Cameron est en train d’examiner le site.

— Bon, ce n’est pas tout... Le travail m’appelle, dit Nadine en s’éloignant.

Darcy lui décocha un regard réprobateur qui signifiait « ne songe même pas à me laisser seule en tête à tête avec lui », mais son amie se contenta d’afficher un sourire espiègle et regagna son magasin.

Chris s’adossa près d’elle contre l’automobile. Trop près à son goût. Lorsqu’il croisa les bras, ses biceps la frôlèrent.

— Où est passée l’agent Morales ? demanda Darcy.

— Elle devait passer des coups de fil. Et Jim a proposé de l’aider pour deux ou trois trucs. Alors, je me suis dit que j’allais venir te proposer mon renfort.

Elle poussa un lent soupir, prise de ce léger sentiment de malaise qui vient quand on sent que quelqu’un vous porte trop d’intérêt. Darcy avait

fréquenté Chris à l'époque du lycée. Ensemble, ils avaient été élus roi et reine du bal de fin d'année. Ils avaient passé du bon temps, fait les quatre cents coups comme souvent quand on est adolescent. Elle s'était amusée avec lui, mais elle n'avait jamais pris leur relation au sérieux. Chris était un chic type à de nombreux égards. Et puis, il était très bel homme et s'entretenait. Mais il ne la touchait pas. Il manquait la petite étincelle.

— Je n'ai pas besoin de soutien, répliqua-t-elle. J'ai tout confié à l'agent Cameron. C'est lui qui a repris les rênes.

— C'est ce qu'on raconte, rétorqua-t-il d'un ton lourd de reproches.

Darcy s'écarta de la voiture pour se placer face à lui.

— Surveille tes paroles, Chris.

— Il faut qu'on parle, Darcy. Pourquoi est-ce que tu fonces toujours tête baissée dans des histoires qui n'ont pas d'avenir ? D'abord Jim, maintenant ce mec... (Il désigna Jared d'un geste dédaigneux.) Moi je suis là. On s'entend bien. On forme un bon duo. Tu ne peux pas le nier.

— Tu es sérieux ? Seigneur, on n'était encore que des gamins quand on est sortis ensemble.

— On a une histoire, protesta-t-il. Je te connais mieux que personne.

— Franchement, Chris, tu te trompes. Tu ne sais rien du tout de moi.

Darcy se remémora son réveil, le matin même, dans les bras de Jared. Elle songea aux mots qu'elle lui avait dits, aux choses qu'elle lui avait demandé de faire. Elle avait beau côtoyer Chris depuis l'enfance, elle n'oserait jamais s'exprimer devant lui avec une telle liberté. La connexion n'était pas là, tout simplement.

— Qu'est-ce qui te prend de me balancer ça aujourd'hui ?

Il repoussa son chapeau et glissa sa main dans sa tignasse acajou, le regard courroucé.

— J'ai été patient, Darcy. Quand tu es revenue t'installer à Lion's Bay, je t'ai laissée tranquille. Je savais qu'il te faudrait du temps pour te réadapter, du coup je suis resté un peu en retrait.

— Allons, Chris. Tu veux vraiment qu'on ait cette discussion maintenant ? Tu trouves que le lieu est bien choisi ?

— Je sais que tu traverses une période difficile. Tu as besoin de quelqu'un de fort, Darcy. D'une épaule sur laquelle t'appuyer. Pas de Jim. Et encore moins d'un rigolo venu d'on ne sait où.

— Je refuse de parler de ça avec toi, répondit-elle d'une voix calme. Tu es sous pression en ce moment. On l'est tous. Aussi, je vais te pardonner pour cette fois et faire comme si je n'avais rien entendu.

— Il aurait fallu que je te fasse la cour avant. Je croyais bien faire en te laissant respirer, mais je n'aurais pas dû te donner tant d'air.

Elle lâcha un soupir las.

— Peut-être que si tu m'avais invitée à sortir juste après mon retour, j'aurais dit oui. Ou pas. On ne le saura jamais. C'est discutable. Écoute, on est en train de travailler là, ce n'est pas le moment de parler de ça. Et puis je fréquente déjà quelqu'un.

Il poussa un petit cri dédaigneux.

— Il n'est que de passage ici, Darcy. Ne l'oublie pas.

— On dirait plutôt que c'est toi qui l'as oublié. Autrement tu ne serais pas sur la défensive et nous ne serions pas en train d'avoir cette conversation. Nous allons coincer le pyromane, Chris, et tout reviendra à la normale. Alors, tu auras honte de m'avoir tenu ces propos. Passons à autre chose si tu le veux bien.

Jared sortit du bâtiment.

— Tout va bien ?

— Oui, répondit Darcy. Le shérif Miller venait seulement nous proposer son aide.

— Vous avez fourni à l'agent Morales la liste des habitants saisonniers, shérif ?

Chris bomba le torse et remit son chapeau droit sur sa tête.

— Votre coéquipière a tous les renseignements qu'elle m'a demandés.

— Bien. (Jared dévoila ses dents dans un semblant de sourire.) Si jamais nous avons encore besoin de vos services, Morales vous fera signe.

Darcy attendit que Chris se soit éloigné au volant de sa voiture avant de reprendre la parole.

— Tu vois ? Vous arrivez à travailler ensemble... sans en venir aux poings.

— C'est parce qu'il n'a pas trop ouvert la bouche. En revanche, il t'a pris la tête. Et tu l'as bien remis à sa place.

Darcy haussa les épaules et s'avança vers la portière du pick-up.

— Ce comportement, ça ne lui ressemble pas. C'est cette enquête qui le tracasse.

— Ou l'idée que tu fréquentes un autre homme.

Il ouvrit la portière droite et marqua une pause en la contemplant. Un bras sur le toit de la voiture, l'autre sur la vitre, il paraissait nonchalant, détendu, et exquis à souhait.

— Tu sais, tu es trop gentille avec tes ex. Plus tu le seras et plus ils auront du mal à comprendre.

— Pourquoi ?

— Parce que les femmes sont censées être émotives. En colère, vindicatives, tristes, et j'en passe. Repousser un homme comme si c'était un moucheron qui t'agace n'aide pas. Ça nous donne l'impression que vous n'en avez jamais rien eu à faire de nous. Ou que vous avez tourné la page trop facilement.

— C'est sexiste.

Il ôta ses lunettes de soleil et posa sur elle ses yeux d'un bleu translucide.

— Peut-être. Si j'étais politiquement correct, ça se saurait. Je vais aller faire un tour à Seattle pour inspecter le quartier d'où l'appel anonyme a été passé. J'aimerais également t'inviter à déjeuner. Puisque c'est ton jour de congé, je suppose que tu es libre ?

— Absolument.

En plus, elle n'était pas obligée de porter son uniforme. Et elle était impatiente de porter une tenue plus affriolante.

— Il faut seulement que je me change et que je récupère ma voiture.

Jared lui adressa un sourire irrésistible. Elle demeura immobile pendant quelques instants, savourant la sensation qui la parcourait. Il l'attirait comme un aimant. Pas seulement physiquement, mais dans tous les sens possibles. Jared trouvait qu'elle n'était ni compliquée ni exigeante, et ce n'était pas faux. Cela faisait longtemps qu'elle évitait les relations complexes. Pourtant, il ne lui faisait pas peur. Elle le voulait à tout prix ; elle désirait le bon et le mauvais, le dur et l'agréable.

— Prête ?

— Non. Mais ce n'est pas ça qui va m'arrêter.

8

Dans quelle histoire s'était-il fourré ? Les doutes commençaient à s'emparer de Jared lorsque Darcy sortit de chez elle. Elle avait revêtu une robe moulante rouge à fines bretelles qui dévoilait ses bras sculptés et ses jambes galbées ; et elle avait chaussé des sandales à talons. Sa longue chevelure brune flottait sur ses épaules ; ses yeux et ses lèvres étaient rehaussés d'une touche discrète de maquillage.

Il la contempla et son souffle se suspendit. Ce n'était pas tant sa beauté que son allure à la fois sûre d'elle et débordante de sensualité qui le stupéfiait.

Une voix jaillit soudain de son portable réglé sur la fonction haut-parleur.

— Cameron, vous êtes toujours là ? s'inquiéta l'agent superviseur Holt.

— Oui, chef, désolé.

— Nous avons réuni les vidéos des caméras de surveillance positionnées tout autour de la cabine téléphonique. Malheureusement, elles ne nous apprennent pas grand-chose. Notre individu portait un sweat-shirt à capuche et a gardé la tête baissée tout au long de la conversation. On vous les envoie tout de même par e-mail. Peut-être que son langage corporel fera tiquer l'un des habitants.

— Nous la ferons passer. Merci. (Il se redressa tandis que Darcy s'approchait de lui.) Je vais aller faire un tour sur place. J'aimerais chronométrer le trajet de Lion's Bay à ce quartier de Seattle. J'en profiterai pour inspecter les environs. Il est probable qu'il ait choisi cette cabine au hasard, mais on ne sait jamais.

— Envoyez-moi un compte rendu d'ici à demain matin.

— Oui, chef.

Il raccrocha, fourra le téléphone dans sa poche et saisit Darcy par la taille pour la ramener contre lui.

— Tu es sublime.

— Merci, Marshal.

Elle accepta son compliment avec désinvolture.

C'est une véritable briseuse de cœur, songea-t-il avec morosité. Le genre de femme qu'un homme ne pouvait jamais être certain de posséder complètement. L'air détaché qu'elle arborait était loin de le rassurer. Au contraire. Du coup, il avait d'autant plus envie de la faire sienne. Et cela l'agaçait d'être aussi sensible à son charme que le reste de la gent masculine.

Pourtant, elle avait admis aujourd'hui, en présence de Miller, qu'ils « se fréquentaient ». Et elle n'était pas du genre à se servir d'un homme pour se débarrasser d'un soupirant qui l'importunait. Pour l'heure, elle lui appartenait. À lui de voir s'il voulait la garder et faire en sorte que ça marche.

— Tu as l'air très pensif, remarqua-t-elle en plaçant ses doigts sur son front pour lisser la peau entre ses sourcils.

— Désolé.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Jared secoua la tête.

— Tu es parfaite, Darcy. Exactement le genre de femme sans complication, peu exigeante, avec qui un homme comme moi espère passer du bon temps. Ça me rend dingue.

— Ce que tu dis n'a aucun sens.

— Je ne te le fais pas dire. Embrasse-moi.

— Attends. Ne bouge pas.

Elle fit un pas vers lui et se pencha en avant. Leurs lèvres s'effleurèrent ; elle pointa la langue et retraça l'ourlet de sa bouche avant de l'aventurer à l'intérieur. Il se retint de la plaquer contre lui pour reprendre le contrôle de la situation. Pour une fois, il voulait que ce soit elle qui le domine.

Darcy posa les mains sur ses épaules et plaça celle qui ne tenait pas sa pochette sur sa nuque. Elle inclina ensuite la tête et s'empara pleinement de sa bouche. Son baiser se fit plus intense ; Jared se désagrégea peu à peu. Comment se faisait-il qu'elle lui fasse cet effet ? Il l'avait rencontrée à

peine vingt-quatre heures plus tôt. Ils avaient baisé comme des bêtes en rut, ce qui aurait dû calmer ses ardeurs. Physiquement, il était entièrement satisfait. Et pourtant, un simple baiser suffisait à lui couper le souffle. Ses poumons le brûlaient, son cœur tambourinait contre ses côtes.

Darcy colla son front contre le sien, la respiration saccadée.

— Touche-moi, j'en ai besoin, dit-elle d'une voix tremblante.

Il la serra contre lui, l'enlaça par la taille et caressa sa colonne de haut en bas. Il se demanda si elle avait jamais vraiment eu besoin d'un homme. Il pressa les lèvres contre sa chevelure et murmura :

— On est en couple ?

— En couple, je ne sais pas. On est quelque chose en tout cas.

Jared frotta sa joue contre le sommet de son crâne.

— Oui. On est quelque chose.

L'œil collé à l'objectif de son appareil photo, Jared se plaça au coin de la rue, non loin de la cabine téléphonique, et photographia les alentours de tous les angles possibles.

— Ça semble tellement aléatoire, fit Darcy. Qu'est-ce qu'on espère trouver à partir de là ?

Il abaissa son appareil.

— On va faire une liste des entreprises locales et on cherchera un lien possible avec les habitants de Lion's Bay. Il s'agit de faire des rapprochements. On va vérifier les courses en taxi qui correspondent à la date et l'heure auxquelles a été passé l'appel. Il a dû conduire lui-même jusqu'ici, mais on ne sait jamais. Peut-être qu'il aura pris la précaution de garer sa voiture dans un parking voisin et de prendre un taxi pour venir dans ce quartier. Évidemment, s'il est méticuleux, il aura payé en liquide. Quoi qu'il en soit, on éliminera cette piste, histoire d'être sûrs.

Elle le regarda d'un air sceptique.

— En gros, on meuble le temps en attendant qu'il recommence.

— Non. On réunit des preuves. (Il remit le cache sur l'objectif et rangea l'appareil dans sa sacoche.) J'ai fini. Tu as faim ?

— Il y a un petit bistrot sympa à l'encoignure de la rue. Par contre, il y a un peu d'attente.

— Oui, je connais. Allons-y.

Il la prit par la main et la conduisit directement au restaurant. L'endroit était bondé ; une longue file s'étendait le long du trottoir tandis que l'hôtesse d'accueil avait l'air dépassée. En les apercevant, son visage s'illumina.

— Jared ! (Tiffany lui adressa un sourire radieux et attrapa une carte.) Pile à l'heure pour ta réservation.

Il sentit Darcy se raidir à son bras et sut que la familiarité de l'employée ne lui avait pas échappé. Il n'avait pas réservé de table, toutefois Tiffany avait toujours une petite place au bar pour lui... et un peu de temps après son travail au cas où il aurait envie de plus qu'un repas.

— Pour deux, précisa-t-il avec tact, en ramenant Darcy à sa hauteur.

Tiffany haussa les sourcils et son sourire s'agrandit.

— Aucun problème.

— Une femme pas compliquée et peu exigeante ? le taquina Darcy à voix basse.

— Oui.

Et une femme soudain beaucoup moins intéressante. Il n'était pas insensible à sa beauté. Non, Tiffany était une femme séduisante. Mais elle ne l'intriguait pas. Jared se focalisa plutôt sur les nombreux regards qui se posaient sur Darcy. Elle valait un million de dollars et donnait l'impression d'en valoir dix fois plus.

Seigneur, elle était absolument irrésistible.

Et il était fou d'elle.

Jared écarta une chaise, l'invita à s'asseoir, et s'installa à côté d'elle au lieu de choisir le siège d'en face. Elle le remercia d'un sourire tout en prenant le menu que lui tendait Tiffany.

— Je sais exactement ce que je vais choisir, déclara-t-elle une fois qu'ils furent seuls.

— Tu viens souvent ici ?

— Je ne suis venue qu'à une ou deux reprises, mais un jour Jim a commandé un plat de pâtes absolument extraordinaire. Depuis, je meurs d'envie de le tester.

Jared posa la sacoche de son appareil sur la table.

— Je ne comprends toujours pas ton histoire avec Jim, dit-il d'un ton prétendument détaché.

Elle mit la carte de côté.

— À l'époque du lycée, toutes les filles avaient le béguin pour Jim. Il était plus âgé. En plus, il était pompier. Quand je fus de retour à Lion's Bay, je n'avais pas oublié mon engouement d'adolescente. Il s'est avéré que lui aussi me trouvait à son goût sauf que, du temps du lycée, j'étais trop jeune, il aurait pu être accusé de détournement de mineure. Nous étions toujours attirés l'un par l'autre, du coup on a vécu ce qu'on avait à vivre. Comme je te l'ai déjà dit, ça n'a jamais été sérieux entre nous.

— Tu as déjà eu une vraie relation ?

Quelque chose avait dû la pousser à revenir à Lion's Bay.

Elle fit la moue, considérant la question.

— J'ai eu quelques longues histoires, mais je n'ai jamais été fiancée. Et toi ?

Il se renversa dans son siège et secoua la tête en signe de négation.

— Je suis un homme très occupé, Darcy. Je travaille surtout dans la région, mais j'appartiens également au groupe de forces spéciales de l'U.S. Marshals Service. Autrement dit, on peut m'appeler à tout moment à l'autre bout du pays. Je n'ai jamais eu de relation sérieuse. Ma dernière véritable petite amie remonte à mes années de lycée. Notre histoire a duré moins d'un an. Je n'ai pas de problèmes avec l'engagement, en revanche je n'ai jamais rencontré la personne avec qui j'aurais envie de sauter le pas... Jusqu'à aujourd'hui.

Elle sonda son expression. Au même instant, un serveur vint prendre leur commande. Elle passa la sienne et reporta son attention sur sa serviette, qu'elle déplia lentement sur ses genoux. Il l'imita.

Une fois qu'ils furent de nouveau en tête à tête, Jared demeura silencieux. Ne venait-il pas de lui tendre une perche ? La balle était dans son camp. À elle de voir si elle voulait la lui renvoyer ou bien l'abandonner. Peut-être qu'il n'obtiendrait rien de plus que quelques jours, voire quelques semaines avec elle. Le temps que durerait l'enquête. Il se demanda s'il serait plus facile pour lui de repartir s'il tuait leur histoire dans l'œuf. À moins que ça ne rende les choses encore plus difficiles. C'était la première fois qu'il se retrouvait dans ce genre de situation. Il lui posa la question qui lui brûlait les lèvres.

— Si j'arrête de coucher avec toi, dit-il d'une voix blanche, tu penses que je te désirerai moins ?

Darcy pivota sur sa chaise pour lui faire face.

— Je ne suis pas sûre de te suivre, Jared. Qu'est-ce que tu me proposes ? Davantage de moments comme celui-là ? questionna-t-elle en désignant la salle de restaurant d'un geste ample de la main. Plus de rencards ? Ou bien tu voudrais juste qu'on couche ensemble de temps à autre, quand l'envie nous en prend et que l'occasion se présente ?

— Je ne sais pas, Darcy. C'est une première pour moi.

Il tambourina des doigts sur la nappe, tâchant d'y voir clair.

— Jared, dit-elle de la voix lente et conciliante d'une personne sur le point d'annoncer une mauvaise nouvelle. Je ne pense pas qu'on puisse se contenter d'une simple aventure. L'attraction qu'on a l'un pour l'autre est trop... intense.

— Je sais. Je l'ai su dès que je t'ai vue. Écoute... je ne te demande pas de t'adapter à ma vie telle qu'elle est. Je te propose de te faire une place.

— De faire de moi l'une de tes priorités ?

Il soutint son regard.

— Oui. À condition que tu fasses aussi des compromis.

— Peut-être que tu devrais attendre quelques jours. Qui sait, tu vas peut-être te lasser de mon charme plus vite que tu ne le crois ?

— Ne commence pas à jouer à ce petit jeu. C'est insultant. Autant pour toi que pour moi.

Elle poussa un soupir.

— Désolée. Tu me fiches la trouille. Et le pire, c'est que ça ne change rien. Ton discours a beau m'effrayer, je n'ai pas envie de te repousser.

Jared éprouva un vif sentiment de soulagement. Il en eut presque le tournis.

— Tant mieux. On peut faire en sorte que ça marche.

— Ça va nous demander beaucoup d'efforts. Nous sommes tous deux très impulsifs. Très... avides.

— Insatiables, acquiesça-t-il à mi-voix. Comme si l'on avait une soif inextinguible. L'avantage, c'est que chaque fois que tu avales une gorgée, tu as l'impression que c'est la meilleure chose que tu aies jamais goûtée. À quoi bon vivre si on ne se bat pas pour ça ?

Darcy posa la main sur son ventre et esquissa un sourire.

— Je suppose que tu as raison.

Ils passèrent le reste du déjeuner à se découvrir l'un l'autre. Jared lui parla du groupe d'opérations spéciales, le S.O.G.¹, dont les membres étaient

surnommés les Shadow Stalkers, et il partagea avec elle certaines de ses expériences. Il évoqua sa sœur, Casey, qui avait un cœur d'artichaut et était incapable de tenir sa langue.

Quand vint son tour, Darcy raconta son enfance à Lion's Bay ; sa sœur Danielle figurait dans la plupart de ses anecdotes. Il s'aperçut rapidement qu'il avait bien cerné les jumelles. Darcy était la fauteuse de troubles ; Danielle la fille sage.

Jared aurait aimé que le repas se prolonge pendant des heures. Lorsqu'il s'acheva, il aurait voulu que le jour touche à sa fin pour pouvoir la ramener chez elle et partager son lit. Son désir pour elle ne tarissait pas. Il crevait d'envie de la posséder. Darcy était une femme froide et détachée... sauf lorsqu'ils étaient étendus l'un contre l'autre. Quand il était en elle, il savait qu'elle était entièrement à lui.

— Je vais aller me repoudrer le nez, dit-elle quand on leur apporta l'addition.

— Je t'attends dehors.

— D'accord.

À l'extérieur du bistrot, il se frayait un chemin à travers la file qui diminuait quand son téléphone retentit. Il le tira de sa poche et consulta l'écran. Il ne reconnut pas le numéro.

— Cameron à l'appareil.

— Agent Cameron ? Ici l'agent spécial Michelle Kelley. Votre coéquipière m'a laissé un message. Apparemment vous aimeriez me poser certaines questions ?

— Ah oui, agent Kelley ! Merci de me recontacter si vite. Je voulais vous demander vos impressions sur Lion's Bay et ses habitants. J'aurais surtout souhaité savoir si quelqu'un vous avait frappé ou vous avait paru étrange.

— C'est une petite ville, Marshal. Tout le monde est un peu bizarre à sa manière.

— En effet, c'est une minuscule ville. Vous ne trouvez pas ça curieux que les Fédéraux y soient envoyés deux fois pour enquêter sur des crimes affichant un mode opératoire connu de nos services ?

— Non, répliqua Kelly à brûle-pourpoint. Le mode opératoire de l'assassin ne collait pas avec celui du Prophète. D'accord, c'était le même dans les grandes lignes. Mais en l'examinant dans les détails, on se rendait

compte que ça s'en écartait beaucoup. J'aimais la théorie du mystérieux petit copain, mais on n'a jamais pu mettre la main dessus. On n'a jamais réussi à trouver son nom. Dans une localité si petite, où tout le monde sait tout, personne ne savait que la victime avait un petit ami. Pas même sa sœur qui était – à tous points de vue – très proche d'elle. En même temps, elle ne savait pas non plus que la victime était enceinte de six semaines.

— Doux Jésus.

— Oui. Ça m'a choquée aussi. Toutefois, je ne vois pas en quoi ces informations peuvent vous être utiles.

— Peut-être qu'elles ne me serviront à rien. (Il serra la sacoche de son appareil.) Le pyromane connaît bien les lieux. Pourtant, les habitants ne pointent personne du doigt. Je me suis dit que quelqu'un avait peut-être retenu votre attention ; ça m'aurait donné quelque chose à me mettre sous la dent.

— Navrée, Marshal. J'aurais bien aimé vous aider, mais les habitants n'ont rien lâché. Cette affaire me hante encore. Ce que la victime a subi... Elle était si jeune et si jolie. Vétérinaire, qui plus est. Elle avait vécu à Lion's Bay toute sa...

— Vétérinaire, dites-vous ?

Les bruits de moteur de la circulation et les bourdonnements des conversations s'estompèrent d'un seul coup, enveloppant Jared dans un silence pesant.

— Elle ne s'appelait pas Michaels ?

— Si. Le docteur Danielle Michaels.

¹. *Special Operation Group* : unité d'intervention appartenant à l'U.S. Marshals Service.

9

Jared attendit que Darcy se soit glissée au volant de son coupé pour fermer sa portière. Puis il contourna la voiture par l'arrière et monta du côté passager après avoir déposé la sacoche de son appareil photo sur le siège arrière.

— Tu veux qu'on passe voir ta sœur ? demanda-t-il, en regardant fixement la route devant lui. Elle habite à Seattle, n'est-ce pas ?

Darcy ne répondit pas immédiatement.

— D'accord.

Elle quitta sa place de parking et s'engagea sur la route. Elle était cramponnée au volant, incapable de se relaxer. Une calotte de glace s'était formée dans son ventre et elle avait une boule à la gorge. Chaque fois qu'elle allait se recueillir sur la tombe de sa sœur, une partie de son être se brisait.

Lorsqu'ils franchirent le portail en fer forgé du cimetière, Jared posa sa paume sur sa cuisse. Le nœud à son estomac se désagrégea quelque peu. Elle couvrit sa main de la sienne et la pressa.

— Tu n'es pas surpris ?

— Je l'ai été en l'apprenant. (Il lui adressa un regard empathique, ôtant ses lunettes de soleil afin qu'elle puisse voir ses yeux.) Je suis juste satisfait que tu te confies enfin à moi.

— C'est pour ça qu'on est là.

Il entrelaça ses doigts aux siens.

— C'est si difficile pour toi de faire confiance ?

— Non. Je te suis... reconnaissante. Je ne peux pas venir ici avec mes parents. Ils ont besoin de croire que je vais bien. Et j'essaie de faire bonne figure. Pour eux.

— Mais ça n'est pas le cas ?

— Dani faisait partie de moi.

Elle suivit le chemin pendant quelques kilomètres avant de se garer sur le bas-côté. Ils descendirent de voiture et traversèrent la pelouse ; elle le guida jusqu'à la parcelle allouée à la famille Michaels. Elle se tint immobile devant la tombe de Dani ; ses yeux la brûlaient. Jared resta silencieux. Il se contenta de venir se placer derrière elle et il l'enlaça par la taille tout en posant le menton sur son épaule. Un long moment s'écoula avant qu'elle ne retrouve la parole et ne lui parle de l'appel qu'elle avait reçu le matin tragique qui avait irrévocablement changé le cours de sa vie.

— On a mentionné un petit ami, murmura-t-il. Tu ne le connaissais pas ?

— Si, sûrement, dit-elle d'une voix grave. En revanche, j'ignore son nom. Lorsque Dani a refusé de me révéler son identité, j'en ai déduit que c'était quelqu'un de mon entourage et qu'elle ne voulait pas que je m'en mêle. C'est en grande partie pour cette raison que je me suis réinstallée à Lion's Bay à sa mort. Je voulais à tout prix découvrir de qui il s'agissait et lui tirer les vers du nez. Il savait forcément quelque chose. Je pensais qu'à force de me voir tous les jours, il serait troublé et finirait par se montrer à moi.

— Tu te rends compte à quel point c'est dangereux ? s'emporta-t-il en la faisant pivoter face à lui. Après ce qui est arrivé à Dani ?

Darcy avait dû aller reconnaître le corps de sa sœur, même si tout le monde dans la ville connaissait Dani et qu'il suffisait de regarder le visage de Darcy, identique à celui de la victime, pour identifier la dépouille. Le médecin légiste avait drapé le corps de Dani du cou jusqu'aux pieds, mais Darcy était au courant de la réputation du Prophète et de ce qu'il faisait subir à ses victimes... des mutilations épouvantables qu'il leur infligeait.

— Jared, tant que le meurtrier courra, je ne pourrai pas faire le deuil de Dani. De toute façon, maintenant qu'elle est décédée, c'est comme si j'étais à moitié morte moi aussi.

— N'importe quoi. Quand je te touche... quand je te prends... tu es tellement vivante que tes caresses me brûlent. Je vois bien que tu essaies de t'extirper de cette carapace à l'intérieur de laquelle tu survis. Bon sang, Darcy, tu mènes une vie qui ne te correspond pas du tout ! (Il prit son visage

entre ses mains.) Je vais coincer ce salaud. Il va payer cher le mal qu'il t'a fait. Je te le promets. Laisse-moi faire mon travail. Laisse-moi te protéger.

Le souffle de Darcy se précipita.

— Toi aussi tu crois qu'il se trouve à Lion's Bay ?

— C'est probable. Le magasin de bonbons – est-ce que ta sœur a un lien quelconque avec cet endroit ?

Darcy se rembrunit.

— C'était une cliente régulière. Dani avait un faible pour les sucreries. Elle y passait presque tous les jours pour s'acheter un ou deux dollars de friandises qu'elle mangeait pendant qu'elle travaillait. C'est aussi là que nous avons fêté notre douzième anniversaire. Pourquoi ?

— Tous les endroits où le pyromane a sévi sont liés d'une manière ou d'une autre à ta sœur. Ta présence à Lion's Bay perturbe effectivement ce type. C'est comme s'il cherchait à rayer ta sœur de la carte. D'abord en l'assassinant, ensuite en réduisant à néant les endroits auxquels son souvenir est associé.

Elle le saisit par les poignets.

— S'il veut à tout prix faire disparaître toute trace d'elle, qu'est-ce qui nous dit qu'il ne va pas tenter de tuer la femme qui lui ressemble à s'y méprendre ?

Le regard de Jared s'assombrit.

— Si mon hypothèse est juste, il se réserve ce petit plaisir pour la fin.

— Je sais que ça semble tiré par les cheveux.

Jared était en pleine conversation téléphonique avec sa coéquipière. Ils venaient tout juste d'arriver chez Darcy.

Il traversa la cuisine, gagna la salle de séjour et se mit à arpenter la pièce de long en large sous le regard scrutateur de la jeune femme. Ses mouvements lui rappelaient ceux d'un prédateur. Jared était un chasseur aguerri. Armé et dangereux. Entraîné pour tuer. Aujourd'hui, il avait décidé de pourchasser l'assassin de Dani. À cette pensée, un tourbillon d'émotions se déchaîna dans le ventre de Darcy. Elle ne savait ni comment les évacuer ni comment les gérer. Jamais elle ne s'était sentie aussi vulnérable.

Elle songea qu'il la considérait elle aussi comme une proie et qu'il ne cesserait sa traque que lorsqu'il l'aurait capturée. Or elle n'avait pas

l'intention de l'en empêcher. Au contraire.

Quelle que soit la nature de ses sentiments pour lui, cette relation comptait à ses yeux. Avec le temps, et moyennant quelques compromis, elle pourrait tomber amoureuse. Et une partie de son être le voulait vraiment. Elle désirait connaître la magie dont elle n'avait jamais eu qu'un vague aperçu avec ses précédents petits amis.

Jared poursuivait sa discussion au téléphone.

— Tu as du nouveau ? demanda-t-il en passant sa main dans ses cheveux. OK... D'accord. Quand tu seras au motel, tu me passeras un coup de fil et je t'y retrouverai. On commandera une pizza et on s'attaquera à ça.

À l'instant où il raccrocha, elle passa devant lui et se dirigea vers la chambre en lui adressant un long regard suggestif qu'elle agrémenta d'un sourire joyeux. Elle ne voulait pas qu'il s'inquiète plus que de raison. Depuis qu'ils avaient quitté le cimetière, Jared semblait plus tendu que d'habitude ; hors de question qu'il se fasse du souci pour elle.

Mais avant d'avoir atteint la pièce, elle craqua et fondit en sanglots sans un bruit. Elle ne referma pas complètement la porte pour qu'il ne se méprenne pas. Darcy avait besoin d'un peu d'intimité, mais elle ne voulait pas qu'il se sente rejeté.

Une fois nue, elle pénétra dans la salle de bains par la porte située dans sa chambre. Renonçant à prendre un bain, même si la baignoire la narguait, elle se glissa dans la cabine de douche et tourna le robinet. Elle savoura alors le bref contact du froid suivi du chaud.

Les larmes coulèrent à flots, se mêlant à l'eau de la douche. Darcy se tint juste sous le jet, laissant l'eau ruisseler sur son visage comme un rideau dans l'espoir qu'elle empêche ses yeux de gonfler. Il ne fallait pas que Jared sache qu'elle avait pleuré. C'était la première fois qu'elle s'effondrait depuis le jour où elle avait pris l'avion pour venir identifier le corps de Dani, à la morgue. Elle s'était doutée que, tôt ou tard, les larmes finiraient par jaillir, mais ça n'en était pas moins douloureux.

Soudain, elle l'entendit se faufiler dans la cabine, derrière elle, et elle fut soulagée qu'il ne la voie pas se décomposer. Elle plaça les paumes à plat sur le mur face à elle et pencha la tête en avant pour diriger le jet puissant sur sa nuque.

Jared l'enlaça par la taille sans rien dire. Quand un sanglot étouffé échappa à la jeune femme, il ne fit pas la moindre remarque.

Honteuse, elle tenta de le repousser.

— Donne-moi une minute.

— Prends tout le temps qu'il te faudra.

Voyant qu'il ne la lâchait pas, elle esquissa malgré elle un sourire triste et se retourna dans ses bras pour lui faire face.

— Tu es persistant.

Il haussa les épaules.

— On m'a appris à tirer parti de toutes les situations. Je suis entraîné à cela.

Les lèvres de Darcy se retroussèrent. Elle planta son regard dans ses yeux brillants de malice et se sentit un peu moins malheureuse. Son beau visage affichait une expression grave ; sa bouche formait une ligne droite. C'était un homme dur à maints égards, pourtant il savait se montrer tendre. Elle aurait aimé le voir en présence de ses parents et de la sœur dont il parlait avec une affection parfois sévère, ces êtres qu'il admirait et auxquels il était manifestement très attaché.

Il prit son visage en coupe et lui caressa les joues avec ses pouces.

— Je ne peux pas imaginer la souffrance que tu ressens.

— Tant mieux. Je ne le souhaite à personne.

Je suis encore en train de pleurer, s'aperçut-elle quand ses doigts calleux passèrent sur son visage.

— Tu sais, dit-elle d'une voix éraillée, j'ai essayé de ne pas pleurnicher devant toi. Pour ne pas t'imposer une femme geignarde.

— Arrête. Mon boulot représente un obstacle suffisant. Si nous voulons que ça marche, il va falloir qu'on soit sincères dans tous les autres domaines.

— Pour un homme qui n'a pas l'habitude des relations amoureuses, tu sembles bien renseigné.

— Je sais de quoi j'ai besoin, répliqua-t-il, en la couvant d'un regard enflammé. J'attends de toi que tu me parles à cœur ouvert. Que tu exprimes tes attentes.

Elle fit courir ses mains le long de son dos, palpant les muscles saillants de part et d'autre de sa colonne vertébrale. Des volutes de vapeur s'enroulèrent tout autour d'eux mais la chaleur qui la gagna venait du plus profond de son être.

— Je ne sais pas ce dont j'ai envie. Ça fait trop longtemps que je ne me suis pas posé la question.

— Eh bien, profite de mon absence pour y réfléchir, ce soir. Mais veille quand même à ce que je figure quelque part sur ta liste.

— Quand j'y penserai, je regretterai que tu ne sois pas en moi. (Elle glissa son bras entre eux et s'empara de son membre érigé.) Tu es une arme fatale à toi tout seul. En avez-vous seulement conscience, Marshal ?

Il poussa un petit cri narquois et l'enserra par la taille.

— Je parie qu'il n'y a pas une seule femme sur terre qui ait jamais su te résister. Je ne suis qu'une conquête parmi des milliers d'autres, ajouta-t-elle.

— Tu peux parler, toi, la mangeuse d'hommes.

Darcy saisit sa verge des deux mains, la caressa de bas en haut tout en le contemplant et son cœur battit à tout rompre. Son sexe était d'une longueur impressionnante, parcouru d'un réseau de veines. Un instrument de plaisir à l'aspect brutal, à l'identique du désir qui animait Jared. C'était un homme à la fois élégant et brusque, à la sensualité débridée. Et ce contraste la fascinait.

— Tu ne crois pas si bien dire, murmura-t-elle.

Elle recula d'un pas et s'assit sur le siège aménagé dans la cabine, ce qui amena son visage à la hauteur de l'objet de sa convoitise. Des papillons lui agitèrent le bas du ventre. Elle s'humecta les lèvres, surprise de se sentir aussi excitée.

— Qu'est-ce que tu fais ? Tu ne vas pas me sucer ?

Elle arqua les sourcils et voulut l'attirer vers elle mais il bloqua son geste.

— Bon sang, Darcy ! Il y a une minute à peine, tu pleurais comme une madeleine. Si je suis nu, c'est parce que je n'ai pas de vêtements de rechange et que pour venir te reconforter, il fallait que je te rejoigne sous la douche.

Darcy ne put réprimer un sourire. Il avait l'air vraiment offensé. Leur relation avait beau être sexuelle à la base, elle ne se limitait pas à ça. Jared aspirait à bien plus. Ce qu'elle appréciait. En fait, elle trouvait cela merveilleux. Parce qu'elle aussi voulait passer à l'étape supérieure.

Elle désigna son sexe.

— Il est prêt à jouer.

— Je n'ai pas cessé de bander depuis que je te connais. Depuis l'instant où j'ai posé les yeux sur toi.

— Si je suis responsable de ce problème, permets-moi de le régler.

— Ce n'est pas un souci et je ne veux pas que tu le gères, rétorqua-t-il sèchement. Je veux prendre soin de toi.

— C'est inutile. Je vais bien.

Darcy soutint son regard sans ciller. La brûlure dans sa poitrine ne s'estomperait jamais complètement, elle le savait, mais elle la trouvait déjà un peu plus supportable que le matin même. C'était un miracle qu'elle se soit atténuée ne serait-ce qu'un peu. Darcy avait vécu avec cette douleur sur le cœur pendant si longtemps qu'elle avait cru que jamais elle ne diminuerait. Seigneur... comme ça avait été agréable d'avoir une épaule sur laquelle se reposer au cimetière et de pouvoir donner libre cours à son chagrin !

— Tu voulais soulager ma peine et tu l'as fait. Je me sens déjà mieux.

— Tu mens, s'écria-t-il. Je ne suis qu'un putain d'égoïste. Je l'ai fait pour moi, pour me sentir mieux moi. C'était insupportable de te voir aussi triste. Si je te regarde me tailler une pipe, je vais culpabiliser encore plus. Non... Je ne suis pas un enfoiré.

— Je t'ai donné l'impression d'être le genre de femme à sucer un homme contre mon gré ?

Il arbora un air encore plus menaçant.

— Tu as un sexe magnifique, Jared, poursuivit-elle en baissant les yeux. Un chef-d'œuvre de la nature. On te l'a déjà dit ?

— Tu as l'esprit confus.

— Au contraire. Et je suis très fière de moi. J'ai réussi à obtenir les droits exclusifs sur ce superbe corps, et je compte bien les exercer sur-le-champ.

Jared enroula la main autour de son sexe et se mit à se caresser.

— Il faut que j'aille travailler.

— Arrête de rechigner et laisse-moi faire, protesta-t-elle.

Il s'avança vers elle et prit son visage au creux de ses mains.

— Est-ce que ça va vraiment, Darcy ? Tu n'es pas trop retournée ?

Elle lui saisit les poignets.

— À mon avis, c'est toi le plus perturbé d'entre nous. J'ai eu trois ans pour me faire à l'idée de sa mort. C'est toi qui viens d'être pris de court par

une affaire non classée.

— Et par une divine créature, dit-il en lui effleurant la joue. Mon métier comporte de nombreux risques professionnels, mais toi je ne t'avais pas vue venir.

— Approche-toi un peu plus et je te promets que tu seras largement compensé.

Il passa un pouce sur ses lèvres entrouvertes.

— C'est déjà le cas.

Lorsqu'elle voulut s'emparer à nouveau de son membre, il ne chercha pas à l'en empêcher. Il posa la paume sur la paroi au-dessus de sa tête et tourna le robinet de l'autre main pour diminuer la température de l'eau. Le jet coulait abondamment sur le côté droit de son corps, ruisselant le long de son torse musclé et de ses tablettes de chocolat. Darcy commença par là, retraçant les contours de ses abdominaux avec sa langue tout en caressant doucement son pénis.

Jared pressa sa main contre le mur ; le souffle haletant, il pencha sa tête au-dessus d'elle. Sa peau s'échauffait sous ses caresses et son désir impérieux se déchaîna subitement, gagnant Darcy. Un appétit vorace la saisit, faisant tomber ses défenses une à une. En sa présence, elle était comme une chienne en chaleur, et elle aimait ça, ainsi que le sentiment de liberté qu'il lui transmettait.

La jeune femme contracta sa main autour de son sexe, ce qui le fit tressaillir. Elle frotta une joue puis l'autre contre sa verge avant de s'aventurer plus bas pour effleurer des lèvres ses testicules. Son membre se durcit au creux de sa paume.

— Putain, souffla-t-il.

Elle referma ses lèvres sur l'un d'eux, l'aspira doucement et le lécha.

Jared vacilla. Ses jambes se mirent à trembler, ses poumons se gonflèrent.

— Tu ne perds rien pour attendre, Darcy. Arrête de me torturer et prends-moi dans ta bouche. Suce ma queue avec ta délicieuse petite bouche.

Elle se mit à le masturber en poussant un gémissement. Elle avait envie de le manger tout cru, tout entier.

Il plaça une main derrière sa tête et ses doigts se crispèrent convulsivement dans ses boucles mouillées.

— Enroule tes lèvres autour de moi, Darcy. Oui... comme ça.

Elle posa la bouche sur son gland engorgé et ferma les yeux pour mieux le goûter. Sa langue était comme un morceau de satin sur son membre aussi dur que du granit. Elle la glissa sur son frein délicat et observa sa réaction. Il poussa un léger grognement, son corps se raidit, et il serra les dents.

— C'est tellement bon... Seigneur, c'est parfait. Tu es parfaite.

Elle aspira son gland et un petit cri franchit ses lèvres lorsque quelques gouttelettes de son nectar coulèrent dans sa bouche. Les caresses de sa langue se firent plus avides. Elle se mit à le flatter de plus belle tandis qu'il engouffrait son autre main dans sa chevelure. Il remua le bassin d'avant en arrière tout en lui maintenant la tête immobile. Il la prit de cette manière, choisissant la profondeur de la pénétration et la cadence de ses va-et-vient, ses hanches se balançant à un tempo effréné, son ventre se crispant et se détendant tandis que son sexe allait et venait entre ses lèvres.

Darcy leva le visage et croisa son regard. Le soutint. Jared l'emplissait, dégoulinant de sueur et d'eau, les muscles bandés. Mais malgré l'aspect bestial de leurs ébats, c'était beaucoup plus intime que cela. Darcy contrôlait le désir de son amant.

Elle le suçait encore et ses joues se creusèrent. À cette vue, Jared laissa échapper un râle. Son membre gonfla encore et elle ne songea plus qu'à l'accueillir en elle. Sa féminité se mit à palpiter.

— Oui, comme ça ma chérie... tu vas me faire jouir très fort.

Darcy émit une plainte et se tortilla, excitée par un acte qui ne lui avait jamais fait autant d'effet. Il se cramponna à sa chevelure, les traits tirés par le plaisir.

— Putain, oui... tu me fais jouir.

Elle redoubla d'attention, l'aspirant et le léchant comme une possédée. Stimulant son pénis dans toute sa longueur avec ses lèvres et ses mains. L'encourageant à déverser sa semence dans sa bouche. Jared gémit, le corps secoué de spasmes violents. Il libéra son sperme chaud sur sa langue, son bassin manœuvrant d'avant en arrière pour enfoncer sa verge jusqu'au fond de sa gorge.

Quand il eut fini, il tenta de la repousser, les mains tremblantes. Mais elle continua de l'aspirer, désireuse de le goûter jusqu'au bout. Elle recueillit l'ultime goutte de son plaisir dans un gémissement de triomphe.

Alors il la força à se lever et la poussa contre la paroi froide. Sa main s'aventura entre ses jambes et il introduisit deux doigts en elle. Il s'empara

de sa bouche et glissa sa langue dans l'orifice qui portait le goût de son orgasme. Un grognement de plaisir lui échappa, résonnant contre les lèvres de Darcy.

Il lui saisit la jambe, la crocheta par-dessus la sienne et souleva son pied pour le placer sur le siège de douche. Darcy perdit l'équilibre et s'ouvrit complètement à lui. Il se mit à frotter sa chair palpitante. Ses doigts experts titillèrent le point sensible pendant qu'il capturait avec sa bouche ses halètements de plaisir.

Il se plaqua contre Darcy, qui se cramponna à ses épaules et enfonça les ongles dans sa peau.

— Jared...

— Bon sang, tu es tellement sexy, grommela-t-il, ôtant les doigts de sa féminité pour les approcher de son anus. Tu me fais bander tellement fort. Je n'ai jamais été aussi excité. J'ai l'impression que je vais mourir si je ne te touche pas. Si je ne te goûte pas. Si je ne te fais pas hurler mon prénom.

Elle gémit tandis qu'il enfouissait un doigt entre ses fesses, l'ôtait avant de l'y replonger en y ajoutant un deuxième. Darcy ondulait, en proie à un plaisir frénétique, le cœur battant à tout rompre.

Il l'observa de son regard bleu embrasé, enfonça ses doigts à fond, et les retira.

— Il n'y a que toi, Darcy. Tu es la seule à me faire cet effet. J'ai envie de me fondre en toi.

— Oui, haleta-t-elle.

Les caresses de ses doigts lui firent perdre la tête. Ils allaient et venaient dans son postérieur à un rythme soutenu. D'instinct, elle remuait les hanches pour l'inviter à s'ancrer en elle. Plus loin, plus fort. Ils avaient beau être collés l'un contre l'autre, elle voulait encore plus de contact.

— Oh, je vais être en toi, ma chérie, lui susurra-t-il au creux de l'oreille d'une voix sombre et essoufflée. Je vais te remplir de sperme chaud et épais pendant que je te prendrai par-derrière aussi fort que tu pourras le supporter. Tu me transformes en animal, Darcy. Tu me donnes envie d'inventer de nouvelles manières de baiser juste pour pouvoir te posséder entièrement.

Il glissa son pouce dans sa féminité, lui arrachant un cri ; elle était douloureusement proche de l'orgasme. Même l'eau froide du robinet ne suffisait plus à faire retomber la fièvre qui s'était emparée d'elle.

Il recueillit son sein dans son autre main et le pressa avec une tendresse contrastant avec la férocité de ses pénétrations. Elle plaça les mains sur sa nuque et écrasa ses lèvres sur les siennes comme si elle allait le dévorer, aspirant sa langue. L'extase la frappa avec la puissance d'un ouragan et elle laissa échapper un long couinement. Il prononça son prénom d'une voix ahanante tandis que son anus convulsait autour de ses doigts. Darcy tremblait tellement qu'elle se crut sur le point de voler en éclats.

Jared la serra dans ses bras et, ensemble, ils s'affaissèrent sur le siège. Il l'assit sur ses genoux et enlaça son corps parcouru de délicieux frissons.

OceanofPDF.com

10

Jared finit de dresser la liste des colis inhabituels qui avaient été livrés à Lion's Bay depuis quelques mois et qu'il lui restait à vérifier. Puis il rassembla les affaires qu'il devait emporter au motel. Lorsque la sonnette d'entrée retentit, il se dirigea vers la porte. Darcy avait eu le même réflexe. Il la chassa d'un signe de la main.

— Ça fait trois ans que je vis seule, Jared. Je n'ai jamais eu de problème.

Elle le laissa tout de même répondre.

Jim Ralston se tenait sur le pas de la porte, un pack de bières à la main. Cette vision l'agaça. Jared n'était pas du genre possessif ; il se fichait pas mal de savoir avec qui ses conquêtes avaient couché avant lui. Mais avec Darcy, c'était différent. Il éprouvait le besoin de marquer son territoire, d'affirmer qu'elle lui appartenait exclusivement, même en dehors de la chambre à coucher.

Toutefois, il prit sur lui pour n'en rien laisser paraître.

— Inspecteur.

— Marshal, répondit ce dernier, une lueur amusée dans les yeux.

Ralston avait troqué son uniforme pour des habits moins formels. Il portait un jean noir ainsi qu'une chemise aux manches retroussées et au col déboutonné. Sa tenue civile le rajeunissait. Jared commençait à comprendre ce que Darcy avait pu trouver attirant chez cet homme.

La jeune femme contourna Jared, un sourire accueillant sur les lèvres.

— Entre donc, Jim. En plus, tu ne viens pas les mains vides. L'agent Cameron était sur le point de s'en aller. Il va manger une pizza avec sa coéquipière. Ça m'a donné envie d'en commander une. Ça te tente ?

Ralston pénétra dans le vestibule et la porte moustiquaire se referma derrière lui.

— Ce sera pour une prochaine fois. J'ai un rencard avec l'expert en sinistres qui est venue constater les dégâts dans la boutique de Nadine. J'étais déjà en route quand elle m'a appelé pour me prévenir de son retard. Au lieu de rebrousser chemin, j'ai préféré faire un crochet par chez toi.

— Évidemment. Un rendez-vous galant, c'est plus alléchant qu'une pizza, le taquina Darcy.

Jared se dirigea vers la table basse et récupéra ses affaires ainsi que les clés de la BMW.

— Je n'en ai que pour quelques heures. Si jamais ça se prolonge, je te passerai un coup de fil.

Darcy s'approcha de lui ; elle était aussi sexy en leggings et tee-shirt que dans la petite robe rouge qu'elle avait portée pour le déjeuner.

— Tu sais où me trouver.

— Tu me raccompagnes ? (Il décocha un regard à Ralston ; le fait de savoir que cet homme avait un rencard avec une autre femme avait le mérite de le rassurer un peu.) Ce serait bien qu'on se voie demain, inspecteur. Histoire qu'on fasse un point sur la situation.

— Pas de problème. Appelez-moi pour qu'on convienne d'une heure.

Parvenu à la voiture de Darcy, Jared plaça ses effets sur le siège arrière par le toit ouvrant. Puis il pivota face à elle pour la prendre dans ses bras. Il effleura ses lèvres des siennes et murmura :

— Quand Ralston s'en ira, ferme la porte à clé.

Elle parut sur le point de protester mais se ravisa.

— Entendu.

— Merci, dit-il en posant un baiser sur le bout de son nez. Merci pour tout.

— Tout le plaisir a été pour moi, Marshal.

— Je fais au plus vite. (Il lui assena une claque sur les fesses avant de la soulever par le postérieur.) Prépare le lubrifiant. Et une bouteille d'eau.

— Tu es une vraie machine !

Le visage rouge, les lèvres gonflées, elle avait tout l'air d'une femme à qui on avait fait l'amour pendant des heures. Si ça ne tenait qu'à lui, elle arborerait cette expression tous les jours à compter de maintenant.

Elle afficha un sourire mutin, comme si elle avait lu dans ses pensées.

— Tu as de la chance que je sois aussi résistante.

Il colla sa tempe contre la sienne, éprouvant le besoin de la sentir proche de lui, à l'abri du danger. Il voulait avoir le temps de la découvrir, d'explorer la complicité à la fois physique et émotionnelle qui les liait.

Jared recula et s'aperçut qu'il était encore grisé par leur interlude sous la douche. Décidément, il l'avait dans la peau.

— Oui, je suis un sacré veinard.

Darcy agita la main en direction de Jared. Elle le suivit du regard tandis qu'il s'éloignait au volant de la voiture qui était la seule chose qu'elle avait gardée de sa vie d'avant. Elle s'y cramponnait pour cette raison. Et aussi parce qu'elle l'adorait. Heureusement pour elle, la maison appartenait à ses parents, qui ne lui faisaient payer aucun loyer. Autrement, avec le salaire que la ville lui versait, elle n'aurait pas eu les moyens d'entretenir pareil véhicule.

— Dis-moi, c'est déjà du sérieux entre vous, fit remarquer Jim en apparaissant sur le pas de la porte, une bière décapsulée dans chaque main.

Il s'avança vers elle et lui tendit une bouteille, qu'elle accepta avec un sourire.

— C'est le moins qu'on puisse dire.

Ensemble, ils regagnèrent la terrasse et s'assirent sur la balancelle. Une jambe repliée sous elle, l'autre par terre, elle les fit doucement basculer d'arrière en avant.

— Je dois avouer que la première fois que je l'ai vu, ça m'a fait comme un coup de poing à l'estomac.

— Les femmes ne parlent que de lui en ville. J'en déduis qu'il a du succès.

— Il est séduisant. Mais ça ne fait pas tout.

— En effet.

Il porta le goulot à ses lèvres et avala une longue gorgée de bière, les muscles de son cou bronzé se contractant à chaque déglutition.

Elle détourna la tête. Le ciel se teintait d'une palette de rose, de mauve et de bleu marine. La brise du soir se levait, rafraîchissant le fond de l'air et transportant en son sein le sel de l'océan à proximité.

— On ne va pas échapper à un autre incendie, hein ?

— Je le crains. Et pourtant, on reste ici à se tourner les pouces. Ça me rend dingue de me dire qu'il est là, quelque part, près de nous, et qu'il n'y a rien qu'on puisse faire pour l'arrêter.

— Cameron pense que les incendies et le meurtre de Dani sont liés.

Jim écarquilla ses yeux verts.

— Hein ? Pourquoi ?

— Il te l'expliquera mieux que moi quand vous vous verrez. Je suis sûre que c'est pour ça qu'il veut te voir demain.

Il secoua la tête.

— Je ne sais pas trop quoi dire. En tout cas, je n'aurais jamais tiré cette conclusion.

Darcy but à son tour.

— Tu m'étonnes. Tout ça est complètement fou.

Il posa la main sur son genou.

— Je suis désolé. Cette situation doit être très dure pour toi.

Elle porta les yeux à l'endroit où avait été garée sa voiture quelques minutes plus tôt et se prit à songer à Jared. Le fait de savoir qu'il travaillait sur le meurtre de sa sœur lui permettait de tenir le coup. Et, pour la première fois depuis des lustres, elle était optimiste. Elle plaça sa main sur la sienne et la pressa.

— Ça va. Et ce ne sont pas des paroles en l'air pour une fois.

Son sourire s'estompa lorsque la voiture du shérif se gara devant chez elle. Chris en descendit et mit son chapeau sur la tête. Il soutint son regard tout en claquant la portière de sa voiture de patrouille et s'avança vers eux.

— Salut, Darcy. Jim.

Celui-ci lui répondit aussitôt mais la jeune femme attendit qu'il les ait rejoints sur la terrasse ; ses boots martelaient le plancher et l'étui en cuir de son arme à feu grinçait à son épaule.

— Qu'est-ce qui t'amène ? demanda-t-elle.

— Je dois toucher un mot à Cameron.

— Il n'est pas là.

Chris jura dans sa barbe.

— Où est-il ?

— Avec sa coéquipière. Ils travaillent sur notre affaire.

— Merde. Tu savais qu'il pense que les feux ont un rapport avec le meurtre de Dani ?

— Oui.

— Ça fait à peine deux jours qu’il est arrivé et il s’imagine qu’il va non seulement boucler une affaire non classée mais également mettre un terme aux incendies ? C’est du grand n’importe quoi.

Le ton véhément de Chris l’agaça, mais elle n’était pas vraiment surprise par sa réaction. Chris n’aimait pas qu’on fourre le nez dans ses enquêtes, et elle ne pouvait pas le lui reprocher. À sa place, elle montrerait la même réticence.

— C’est un angle d’approche. Mais ce n’est pas le seul. Je l’ai observé pendant qu’il réunissait ses infos. Il n’exclut aucune piste.

Jim se pencha en avant et posa les coudes sur ses genoux, sa bière entre les mains.

— Chris...

La manière dont il prononça son nom interpella le shérif, qui se raidit. Darcy fronça les sourcils.

— Quoi ? aboya le shérif.

Jim le dévisagea d’un air qui en disait long.

— Ne me regarde pas comme ça, Ralston, s’emporta Chris. Tu ne sais pas. Tu ne sais rien.

Le regard de la jeune femme navigua d’un homme à l’autre.

— De quoi veux-tu parler, Chris ? Qu’est-ce que Jim ne sait pas ?

Le shérif foudroya Ralston du regard.

— Rien. Rien du tout.

Elle posa les pieds par terre et se mit debout.

— Arrête ton char, Chris. Ne me mens pas. Pas sur ça.

Jim se leva à son tour.

— Dani me l’a dit.

— Tu racontes n’importe quoi ! s’écria Chris en arrachant son chapeau de sa tête.

— Qu’est-ce que Dani t’a dit ? s’exclama Darcy.

Une bouffée de colère monta en elle.

Jim ne quittait pas Chris des yeux.

— Tu pourrais devenir « suspect potentiel », tu sais, insista Jim.

— Va te faire foutre, Ralston ! répliqua Chris en pivotant sur ses talons pour s’en aller.

Darcy se concentra sur Jim.

— Jim ?

Il s'apprêtait à répondre quand la sonnerie de son téléphone retentit.

— Mince. Une minute, Darcy.

Il se dirigea tout au bout du porche pour prendre l'appel.

Darcy posa sa bière sur une petite table en verre près de la balancelle et suivit des yeux Chris qui regagnait sa voiture de patrouille.

Elle le rattrapa.

— Tu peux me dire à quoi rime cette discussion ?

Un élément de la conversation lui revint soudain en mémoire et elle fit d'elle-même le rapprochement. *Suspect potentiel*. Il n'y avait eu qu'un seul suspect dans l'enquête portant sur le meurtre de Dani...

— C'était toi, n'est-ce pas, Chris ? C'était toi qui fréquentais Dani.

— Putain, non. (Il pivota face à elle, les joues en feu, les yeux brillants de colère.) C'est pas ce que tu crois.

Le cœur de la jeune femme bondit dans sa poitrine.

— Qu'est-ce que c'est, alors, Chris ?

Elle se planta face à lui et ils se dévisagèrent longuement. Le beau shérif parut soudain très nerveux.

— Après ton départ, elle a changé, Darcy. Beaucoup. Elle a commencé à s'habiller différemment, à se comporter différemment. Elle se coiffait, s'habillait autrement.

— Elle te plaisait.

— Non. (Il croisa les bras, l'air sur la défensive.) C'est toi que je veux. Pas quelqu'un qui te ressemble, Darcy. Ce que nous avons... Ne me dis pas que tu n'y penses jamais. On était fous l'un de l'autre.

— Pour l'amour du ciel, Chris, soupira-t-elle. On était des gamins. Des adolescents ! On avait les hormones en ébullition. Et pour être tout à fait franche, il n'y avait pas grand-chose d'autre à faire dans cette ville. On s'ennuyait comme des rats morts.

— Quand je repense aux choses qu'on faisait, ça m'excite encore. Ta bouche et tes mains sur mon corps... les cris que tu poussais...

— Qu'est-ce que ça a à voir avec Dani ?

Sa sœur était très différente d'elle. Dani avait été une fille douce, adorable. Elle considérait le sexe comme un acte très intime, synonyme d'engagement émotionnel. Alors que Darcy aimait le sexe pour le sexe.

— Elle est passée me voir un soir. Elle s'était habillée comme toi et portait ton parfum. Elle m'a fait du rentre-dedans. Je n'ai pas pu m'empêcher de penser à toi.

— Oh, mon Dieu...

Darcy détourna la tête, le cœur au bord des lèvres.

— Je sais que tu ne me crois pas. Dans ton esprit, Dani n'était pas comme ça. C'était la plus sage de vous deux. La gentille fille. Mais après ton départ, elle n'était plus la même. C'était comme si elle essayait d'être toi, de prendre ta place.

Darcy éclata d'un rire sans joie.

— Je t'en prie. Dani était très heureuse telle qu'elle était.

Il l'agrippa par le bras et le serra fort, assez pour que ses doigts s'impriment sur sa peau. Il la força à se tourner face à lui. Il affichait un visage si dur et si furieux qu'elle eut un mouvement de recul.

— Hé ! cria Jim depuis le porche. Bas les pattes, Miller.

— Je n'étais pas le seul à me la taper, marmonna Chris en la relâchant. Parce que ce n'est pas moi qui l'ai engrossée.

La main de Darcy s'abattit sur la joue de Chris.

— Je te préviens, ne refais jamais ça, dit-il d'un ton menaçant.

Son visage portait l'empreinte rouge de sa paume, ce qui lui donnait un air encore plus enragé.

Le ventre de Darcy se noua.

— Il y avait quelqu'un d'autre, insista-t-il. Je lui ai donné ce qu'elle voulait cette nuit-là et encore une fois après. Ça m'a suffi. Ce n'était pas toi, Darcy, elle ne t'arrivait pas à la cheville. Notre aventure s'est finie plus de six semaines avant sa mort.

— Tu es un enfoiré, Chris. Un connard de première catégorie.

— Pour avoir succombé à la tentation ? C'est elle qui s'est jetée à mes pieds, de manière répétée. Tu préfères te voiler la face ? Si ça te permet de te sentir mieux...

— Rien ne pourra me faire me sentir mieux.

Elle esquissa quelques pas en arrière.

— Putain, ne me regarde pas comme ça ! (Il se rapprocha d'elle.) Tu me connais. Tu sais que je serais incapable de faire ce qu'on lui a fait.

En vérité, elle n'imaginait aucune de ses fréquentations capable de torturer Dani de manière si horrible. Mais connaissait-elle vraiment bien

son entourage ? Après tout, Chris lui avait caché son histoire avec sa sœur. Et elle n'avait jamais rien soupçonné.

Jim parvint à leur hauteur et attira doucement Darcy par l'épaule.

— Il est temps d'y aller, shérif, dit-il d'une voix grave. Va trouver l'agent Cameron et raconte-lui tout.

— Darcy... (Chris la dévisagea pendant une longue minute avant de jurer dans sa barbe.) On reparlera de ça. Il le faut.

Elle lui tourna le dos et marcha en direction de la maison.

— C'est la théorie la plus farfelue que j'aie entendue depuis longtemps, fit remarquer Trish. Sans doute la plus insolite tout court. Tu veux me faire croire que le même homme aurait commis un meurtre au premier degré et une série d'actes incendiaires ? C'est très improbable.

Jared arborait une expression très sérieuse.

— Je sais, ça paraît insensé. Mais, crois-moi, il existe un lien entre les deux affaires. Après avoir lu les notes de Kelley, j'ai découvert que le cabinet du gynécologue de Danielle se situe juste en face de la cabine téléphonique d'où l'appel anonyme a été passé.

— Il pourrait s'agir d'une simple coïncidence.

Elle se renversa en arrière dans son fauteuil face à une petite table dans la chambre du motel, et elle se massa la nuque, les sourcils froncés.

— Songe à tout le travail de préméditation qu'il faut pour imiter à la fois le mode opératoire du Prophète et celui de Merkerson.

— J'ai demandé qu'on recoupe les prêts en bibliothèques relatifs aux deux crimes. Ça vaut ce que ça vaut, mais ce sera au moins une piste qu'on aura explorée jusqu'au bout.

Il consulta l'écran de son ordinateur portable où s'affichaient les dossiers que Kelley lui avait fait parvenir.

— L'analyse du fœtus nous a révélé un ADN, mais pas un seul homme dans cette ville – tous âges confondus – n'a accepté de se faire prélever pour être lavé de tout soupçon. Pas un seul... Curieux, non ? Et rien qui justifie un mandat, car personne ne nous a donné la moindre information susceptible de suspecter qui que ce soit. Tout le monde est au courant de tout à Lion's Bay, par contre personne ne sait qui fréquentait la vétérinaire, une femme qui a vécu ici toute sa vie !

— Ils ne pensent pas qu’il s’agisse de l’un des leurs. Tout le monde est innocent, donc personne n’est coupable. (Avec un soupir, elle prit une autre part de pizza dans le carton posé négligemment sur le lit.) Les petites villes fonctionnent comme ça. Vu que tout le monde sait tout sur tout, personne ne peut s’imaginer qu’on cache quelque chose.

— Tu parles en connaissance de cause ?

— J’ai moi-même grandi dans un endroit de ce genre. Certaines choses sont universelles.

Il nota cette remarque dans un coin de sa mémoire pour l’approfondir plus tard.

— Notre homme n’a aucune imagination. Contrairement à ce qu’on pourrait croire, c’est encore un novice. Sinon il aurait son propre mode opératoire plutôt que de copier celui d’un autre. Une fois qu’il a sévi, il met sa pulsion en sourdine. Il redevient lui-même. Il oublie. D’accord, il est fou, mais sa folie ne le ronge pas en permanence. Il faut un élément déclencheur.

— C’est ce qu’il s’agit de trouver. Peut-être que c’était l’annonce du bébé la première fois. Peut-être que cet homme est marié. Ce qui expliquerait la nature secrète de sa relation avec Danielle. Je vais jeter un coup d’œil du côté des hommes qui étaient mariés à l’époque du meurtre et voir ce que je peux en tirer.

Il lui adressa un regard appuyé.

— Il faut aussi découvrir ce qui s’est passé cette année et qui a poussé notre homme à provoquer ces incendies. Ensuite, on tâchera de relier ces informations au meurtre de Danielle Michaels. J’ai déjà commencé à fouiller dans les archives des journaux locaux sur Internet, malheureusement ils ne possédaient pas encore de site Web il y a trois ans. Du coup je vais devoir consulter la microfiche à la bibliothèque si jamais nous devons remonter au-delà.

— Ça nous oblige à ratisser très large, fit remarquer Trish en s’essuyant la bouche avec une serviette en papier.

— Darcy Michaels est en train de dresser une liste des endroits qui ont un lien particulier avec sa sœur. Les trois sites incendiés répondent à ce critère. (Il rabattit l’écran de son ordinateur.) Il faudra que Miller fasse surveiller les autres lieux.

Elle poussa un petit cri de dédain.

— Je ne suis pas sûre que notre cher shérif soit prêt à se montrer aussi conciliant. Il ne l’a pas très bien pris quand je lui ai parlé de ta théorie.

— Il s’en remettra, répliqua Jared en écartant sa chaise de la table et en se levant. Je dois le voir demain. Je tâcherai de le convaincre.

— Tu retournes chez Darcy ?

Il lui décocha un regard noir.

— Hé, dit-elle, un grand sourire aux lèvres, les mains en l’air. Ça m’étonne, c’est tout. Tu n’es pas pareil avec elle. Mais dans le bon sens. J’espère que ça va marcher.

Il ferait tout son possible pour que ce soit le cas.

Jared était en train de fourrer son PC dans le compartiment rembourré de sa sacoche quand un sifflement presque imperceptible attira son attention. Il se raidit ; les cheveux sur sa nuque se dressèrent en guise de sonnette d’alarme. Son nez se plissa ; son regard se porta tour à tour sur la porte puis sur la conduite d’air en haut d’un des murs. D’épaisses volutes de fumée s’en échappaient tels des doigts squelettiques. Sans attendre, il saisit la couverture sur le lit, éjectant ce qui restait de la pizza, et jeta le tissu fleuri sur la tête de Trish.

— Qu’est-ce que tu fous, Cameron ? s’exclama-t-elle.

À cet instant, les sprinklers se mirent en marche au plafond, arrosant la pièce. Elle plaça la couverture au-dessus de leurs têtes, protégeant la table, pendant que Jared rangeait toutes ses affaires, pêle-mêle, dans sa sacoche.

À peine eut-il ouvert la porte que la chambre explosa.

11

Darcy serrait son téléphone de toutes ses forces. Elle se força à décrisper les doigts.

— Comment se fait-il que personne n'ait su pour Chris et Dani, Nadine ?

— Je n'en sais rien. Je n'en reviens pas. Et moi qui n'ai jamais rien soupçonné !

— Mon Dieu...

— En même temps, Chris est le shérif. Il est bien placé pour protéger ses arrières. Pas parce qu'il l'a tuée, non, ce n'est pas ce que j'insinue. On ne me fera jamais croire une chose pareille. Je suis sûre qu'il a dissimulé cette histoire parce qu'il craignait de foutre toutes ses chances en l'air avec toi si jamais tu apprenais qu'il s'était tapé ta sœur.

Secouée de hoquets, Darcy inspira lentement et essuya les larmes qui ruisselaient le long de ses joues. C'était incroyablement douloureux pour elle d'apprendre que Dani avait autant changé en son absence. Elle n'arrivait pas à le croire, encore moins à se le représenter.

— Où avait-elle la tête ? Était-elle amoureuse de lui ? Forcément... Depuis quand avait-elle le béguin pour lui ? Et s'il dit la vérité, si leur relation s'est effectivement terminée avant qu'elle ne tombe enceinte, qui fréquentait-elle d'autre ?

Nadine poussa un long soupir.

— Je ne sais pas, Darcy. Peut-être que tu lui manquais. Peut-être qu'elle était jalouse de toi depuis longtemps. La convoitise peut faire perdre la tête à une femme. À moins qu'elle n'ait juste eu envie de prendre son envol. Elle aura voulu prendre modèle sur toi en poussant ton comportement à son

paroxysme ? Je ne suis pas psy, ma poupée. Ni même voyante. Je n'ai pas les réponses à tes questions. Désolée.

— Tant pis. Écoute, je dois te laisser.

— Tu veux que je vienne ? Sauf si ton beau Marshal est avec toi...

— Ça va aller. Merci. Nadine. À plus tard.

Darcy raccrocha. Elle avait le souffle court ; le chagrin l'accablait. À croire qu'elle venait de perdre Dani une seconde fois. Jim avait proposé de rester avec elle, mais elle avait insisté pour qu'il se rende à son rencard. Après son départ, elle s'était enfermée chez elle à double tour, trop vulnérable pour voir qui que ce soit à l'exception de Jared.

Cramponnée au combiné, elle fit les cent pas, réprimant l'envie de l'appeler pour tout lui raconter. Non, il avait d'autres chats à fouetter. Leur relation n'en était qu'à ses balbutiements et elle l'avait déjà exposé à de très lourds événements. Le moins qu'elle puisse faire, c'était de le laisser respirer un peu et faire son travail en toute tranquillité.

Le téléphone sonna dans sa main et elle sursauta. Elle consulta l'écran et vit que l'appel venait de la centrale. Son ventre se noua.

Un autre incendie, nom de Dieu !

— Michaels à l'appareil... Où ça ?

Son cœur cessa de battre un instant avant de se remettre à cogner dans sa poitrine avec frénésie.

— Seigneur...

Darcy distingua la fumée et les lumières des camions de pompiers au loin. Elle se gara dans la rue, à quelques dizaines de mètres de la scène. Depuis qu'on l'avait avertie de l'incendie par téléphone, vingt minutes plus tôt, son cœur battait à tout rompre. Comme elle n'avait pas sa propre voiture sous la main, elle avait pris du retard. Elle avait dû supplier un voisin de lui prêter la sienne afin de rejoindre la caserne pour récupérer le pick-up.

Elle descendit en trombe et saisit son kit, refrénant son envie de courir. Hors de question de montrer à quel point elle était paniquée.

Jared.

Ce serait trop injuste de le perdre maintenant. Il était encore trop tôt. Elle n'avait eu qu'un avant-goût de ce qu'il pourrait lui apporter. Ce n'était

pas assez...

Lorsqu'elle l'aperçut à l'arrière d'une ambulance, où une secouriste l'examinait, elle ne put s'empêcher d'accélérer le pas.

Dans un tel chaos, il ne pouvait pas l'entendre approcher. Pourtant, il leva la tête et leurs regards se vrillèrent. Il se dressa sur ses pieds et adressa quelques mots à l'ambulancière sans quitter Darcy des yeux. Il était couvert de suie mais vivant. Plus beau que jamais.

Elle confia sa mallette à un pompier qui passait et s'élança dans sa direction. Jared vint à sa rencontre et la souleva dans les airs en la serrant fort.

— Tout va bien, dit-il d'une voix éraillée. Je suis indemne.

— J'ai eu la trouille de ma vie, dit-elle en s'agrippant à lui. Je ne peux pas te laisser seul une minute.

Jared plaça la main à l'arrière de son crâne et la pressa contre lui. Ils restèrent blottis l'un contre l'autre pendant un long moment, leurs deux cœurs battant la chamade à l'unisson. À son contact, le nœud qu'elle avait au ventre se désagrégea peu à peu.

Elle recula pour l'examiner sous toutes les coutures.

— Comment va ta coéquipière ?

— Bien. À l'heure qu'il est, elle est au bureau d'accueil en train de rédiger un compte rendu des faits. Cet incident l'a mise en rogne. (Il glissa les doigts sur les sourcils de Darcy.) Accompagne-moi sur la scène de l'incendie. Plus vite on aura examiné les lieux, plus tôt on pourra déguerpir d'ici.

Darcy alla récupérer son kit d'une main tremblante.

À cet instant, Chris l'interpella.

— Où est Jim ?

— Il avait un rendez-vous mais il est au courant. Je lui ai dit que je m'en chargeais et que je lui passerais un coup de fil si jamais j'avais besoin de son aide.

Il hocha la tête et ôta brusquement son chapeau pour se passer la main dans les cheveux.

— Bon sang, Darcy. Cinq des chambres étaient occupées. Une demi-douzaine de personnes auraient pu y passer ce soir.

— Il y a des blessés graves ?

— Non. Heureusement il y a eu une fuite de gaz lacrymogène dans la conduite d'air. Ça a alerté les gens à temps. Tout le monde est sorti avant que le feu ne se propage.

Jared apparut dans le champ de vision de Chris.

— Vous dressez un inventaire de votre stock de gaz lacrymogène, shérif ?

— Nous sommes déjà en train de vérifier ça, Cameron.

Darcy contempla le motel, un bâtiment à un étage, constatant les parties les plus ravagées par les flammes.

— Le feu a commencé dans la chambre de Morales ?

Jared plaça sa main pleine de suie sur son épaule et la serra.

— Oui.

— Bon sang.

Elle posa la main sur la sienne pour le sentir proche d'elle.

Chris plissa les yeux.

— Quelqu'un voudrait-il votre peau, Marshal ?

— Ce ne serait pas le premier, rétorqua Jared d'une voix sombre.

— Laissez-moi faire mon boulot, intervint Darcy. Nous verrons si nous trouvons des indices qui nous permettent de percer un peu plus à jour ce satané pyromane.

Elle se dirigea d'un pas pressé vers le point de départ de l'incendie.

Jared la rattrapa.

— Tu es énervée contre Miller ?

— Il s'est passé des choses en ton absence.

— Ah bon ?

— Je te raconterai quand on sera à la maison.

Ils arrivèrent chez Darcy peu après minuit. Jared voyait bien qu'elle était épuisée. Il se doutait que ce n'était pas juste parce qu'elle avait eu une longue journée. Mais il ne voulut pas la brusquer. Il attendrait qu'elle soit prête à se confier. Darcy était une solitaire à plus d'un égard. Pour briser sa carapace, Jared allait mettre du temps. Et devoir se montrer patient. Ce qui n'était pas son point fort. Toutefois, pour elle, il ferait un effort. Il n'avait pas le choix de toute façon. Il la voulait à tout prix.

Après avoir pris sa douche, il leur prépara des sandwichs. Pendant ce temps-là, Darcy rédigeait un rapport préliminaire à l'attention de Ralston. Lorsqu'ils se faufilèrent sous la couette un peu après deux heures du matin, elle se tourna vers lui et se pelotonna contre lui, les jambes entrelacées aux siennes, le visage enfoui au creux de son cou. Jared sombra dans un profond sommeil.

Quand il rouvrit les yeux, il était seul. Le réveil lui apprit qu'il était à peine six heures du matin. Il se leva et sortit de la chambre à la recherche de Darcy. Il la trouva dans la salle de séjour, lovée sur le canapé dans une couverture en chenille. Elle scrutait la télévision dont le son était coupé, les yeux cernés de noir. Par terre, près de la table basse, gisait un carton béant contenant tout un tas d'articles divers et variés, parmi lesquels des photos encadrées de Darcy et Danielle.

— Bonjour, dit-il tout doucement. Tu me fais une petite place ?

Il s'installa derrière elle et la serra contre son torse. Il glissa les doigts dans sa chevelure et repoussa les mèches qui lui masquaient le front. Le contact de sa peau le réconforta. Quand le souffle de l'explosion l'avait projeté sur le parking du motel, ses pensées s'étaient tournées vers Darcy. Pas question qu'un psychopathe le fasse sauter avant qu'il ne sache précisément où les menait leur relation.

— Tu veux parler ? demanda-t-il avec douceur.

Elle inclina la tête et pressa sa joue contre son buste.

— Je ne saurais pas par où commencer.

— Par ce que tu veux. (Il déposa un baiser sur le sommet de son crâne, fâché de ne pas pouvoir la consoler.) Je ferai le tri plus tard.

— Si je continue de te raconter tous mes malheurs, tu vas finir par prendre tes jambes à ton cou.

— Ça n'est pas près d'arriver. Je ne suis pas du genre à prendre la fuite. (Il la saisit par les épaules, réprimant l'envie de la secouer un peu.) Parle.

D'une petite voix hésitante, elle lui raconta la visite de Chris Miller et la conversation qu'elle avait eue par la suite avec Nadine.

— Je me doutais que Dani fréquentait quelqu'un de ma connaissance, mais Chris ? Non, jamais je ne l'aurais cru. Elle aurait dû m'en parler. Je ne l'aurais pas mal pris.

— Il y a beaucoup de gens qui mènent une double vie. Leurs proches sont toujours choqués quand leurs secrets font surface. Tu n'es pas la seule

à qui ça arrive.

— Je ne peux pas m’empêcher de me dire que j’ai dû faire quelque chose qui ne lui a pas plu. Autrement, elle m’aurait mise dans la confidence.

— D’après Miller, elle avait des aventures au petit bonheur la chance. Peut-être qu’elle avait honte de t’en parler, qu’elle regrettait ses liaisons après coup.

— Raison de plus pour se livrer à moi. On aurait pu en rire et passer à autre chose. (Elle poussa un profond soupir.) Quant à Chris... Mon Dieu. Il aurait dû révéler sa relation avec ma sœur aux Fédéraux. Pourquoi l’avoir cachée s’il n’avait rien à se reprocher ?

— C’est une bonne question. Au moins, nous avons désormais assez d’éléments pour prélever un échantillon de son ADN.

— Je le côtoie depuis toujours. C’était mon petit copain au lycée. Je croyais qu’il n’avait pas de secrets pour moi. J’ai eu envie de vomir quand il m’a avoué avoir couché avec Dani à défaut de pouvoir m’avoir moi. Il s’est servi d’elle comme d’un substitut. C’est complètement tordu.

— La question est de savoir jusqu’où il était prêt à aller pour te cacher cette histoire. Surtout si c’est lui qui l’a mise enceinte.

Elle remua entre ses bras et plongea son regard dans le sien. Son expression tourmentée lui fit l’effet d’un coup de poignard au cœur.

— J’y ai pensé aussi, murmura-t-elle. Et dire qu’à une certaine époque Chris a compté pour moi. Comment ai-je pu être aussi aveugle alors qu’il s’agissait de deux de mes proches ? La Dani que je connaissais ne supportait pas les aventures d’un soir. Si elle couchait avec un homme, elle s’attachait toujours. Pour elle, les sentiments étaient indissociables de l’acte physique. Quant à Chris... c’est notre shérif, pour l’amour du ciel !

Jared effleura sa joue du bout des doigts.

— Ça me rend fou de te voir souffrir et de ne rien pouvoir faire.

— Ta présence me suffit. C’est surtout de ça que j’ai besoin en ce moment. (Elle appuya le visage au creux de sa paume et soupira.) Les réponses viendront plus tard. On les trouvera.

— Est-ce qu’elle a connu une rupture douloureuse avant son aventure avec Miller ?

Le regard de Darcy s’adoucit.

— Tu écoutes ta sœur d'une oreille attentive quand elle se confie à toi, n'est-ce pas ? Oui, elle avait rencontré un confrère vétérinaire lors d'une conférence. Ils ont vécu une histoire torride pendant un petit moment. Jusqu'à ce qu'elle découvre qu'il était marié et qu'elle n'était qu'une aventure. Ça lui a fait beaucoup de mal. Je croyais qu'à la suite de ça, elle ne voudrait plus jamais fréquenter aucun homme.

— À moins qu'elle n'ait décidé, au contraire, de prouver qu'elle aussi pouvait les traiter comme des objets.

Darcy se redressa ; la couverture glissa sur ses genoux.

— Et elle serait censée avoir pris exemple sur moi ? Bon sang, qu'est-ce que ça révèle de nous, de notre relation ?

— Ça prouve simplement qu'elle allait mal, répondit-il d'une voix calme. Et qu'elle ne te connaissait pas si bien que ça. Tu aimes les hommes. C'est normal. Seulement, tu n'avais pas encore rencontré le bon.

— Jusqu'à toi.

À cet aveu, il inspira profondément, sachant à quel point ces mots étaient importants pour elle. Et pour lui.

Elle se mit debout, en proie à une vive agitation. Elle était nue.

Il se redressa, repoussa la couverture et soutint son regard.

— Rien de tout ça n'est ta faute, Darcy.

Elle se mit à arpenter la pièce de long en large, les muscles de ses fesses et de ses longues jambes galbées se contractant au gré de ses pas.

— Tu sais, quand tu parles d'engagement, ça me fiche la frousse.

— Tu t'es déjà investie dans une relation par le passé. Si ça te fait peur aujourd'hui, c'est parce que tu sais que c'est la bonne.

Il posa ses coudes sur ses genoux et croisa les doigts. Entre ses cuisses, son sexe se dressait.

— Moi aussi, ça m'effraie, ajouta-t-il.

Elle le dévisagea. Son buste se gonfla tandis qu'elle respirait lentement, et ses yeux s'assombrirent sous l'effet du chagrin et du désir. Son trouble était palpable ; incapable de rester les bras croisés face à son émoi, il se leva. Darcy se jeta dans ses bras et manqua le faire tomber à la renverse sur le canapé. Elle le saisit par la nuque et s'empara de sa bouche. Il se mordit la lèvre inférieure et le goût métallique du sang se répandit dans sa bouche.

Ils avaient eu le coup de foudre. Ils avaient d'abord pris cela pour de l'envie, et c'était sans doute sous cet aspect qu'ils se connaissaient le mieux

pour le moment. Mais on pouvait l'apaiser. L'étancher. Ce qu'ils partageaient était beaucoup plus profond, plus vorace.

Jared l'attrapa par les coudes et la souleva de quelques centimètres, l'embrassant de plus belle. Ses lèvres se refermèrent sur les siennes, sa tête s'inclina pour trouver l'angle parfait. Elle caressa sa langue avec la sienne, ce qui l'excita autant que si elle lui léchait le sexe.

Elle lui agrippa les fesses et se frotta contre son bas-ventre.

— Prends-moi.

— Darcy.

Bien qu'il en mourût d'envie, il se méfiait de son brusque changement d'humeur. Pas question de tout foutre en l'air avec elle. Elle était fragile, vulnérable. Il craignait que leurs ébats ne soient trop intenses pour elle en ce moment précis.

— Doucement. Je vais m'occuper de toi.

— Je veux te sentir en moi, Jared.

Il prit son visage en coupe.

— Laisse-moi mener la danse. Je sais exactement comment et quand te satisfaire.

Elle enfonça les ongles dans sa chair.

— Je te veux maintenant.

Elle s'agenouilla et le prit dans sa bouche. Puis elle se mit à l'aspirer. Une brusque chaleur enveloppa son sexe et il faillit jouir. À mesure qu'elle le suçait, ses joues se gonflaient et se creusaient. L'appétit qu'elle témoignait pour son corps l'enivra, ses testicules se tendirent et il eut toutes les peines du monde à ne pas éjaculer.

Il l'attrapa par les aisselles et la remonta brutalement. S'il ne l'arrêtait pas sur-le-champ, elle allait tant l'exciter qu'il risquerait de la prendre encore une fois sans ménagement comme un animal en rut, elle la femme dont il était en train de tomber amoureux. En temps normal, ça ne lui aurait posé aucun problème, mais pas ce soir-là. Non, en ce moment, ils avaient tous deux besoin de plus que d'un orgasme rapide.

— Cette fois, nous allons faire ça dans un lit, marmonna-t-il en la soulevant pour la transporter dans la chambre.

Elle enroula les jambes autour de sa taille en gigotant pour que leurs corps s'emboîtent. Lorsque son intimité se frotta contre son gland, il vacilla.

Darcy écrasa ses lèvres sur sa bouche dans un baiser fougueux. Ses jambes se dérochèrent sous lui et il dut s'adosser au mur pour ne pas perdre l'équilibre.

— Tiens-toi tranquille un instant. Autrement je vais te prendre par terre.

— Oui... Vas-y.

Il pénétra en titubant dans la chambre et la déposa sur le lit. Elle s'apprêtait à le prendre à nouveau dans sa bouche mais il saisit les menottes qu'il avait posées sur la table de nuit et l'en empêcha. En un éclair, il lui attacha les mains dans le dos.

Elle se figea, étendue sur le ventre, le souffle saccadé.

— Que faites-vous, Marshal ?

— Je calme vos ardeurs, inspecteur.

Il avait l'intention de lui prodiguer la tendresse dont elle avait tant besoin. Et pour cela, il était prêt à employer les grands moyens.

— Non.

— Non ?

Il fit courir la pulpe de son index le long de sa colonne vertébrale ; la vue des menottes contre sa chute de reins était sans doute la chose la plus érotique qu'il ait vue.

— Je te veux maintenant, dit-elle d'une voix sensuelle qui le rendit dingue.

— Tu vas m'avoir. Jusqu'à ce que tu n'en puisses plus.

12

Darcy apprécia le contact froid du métal autour de ses poignets.

Jared l'attira délicatement vers le bord du lit de sorte qu'elle pose les pieds par terre tout en gardant le buste allongé sur le matelas. Les mains attachées dans le dos, elle eut la sensation de se retrouver dans une position très vulnérable. Un frisson d'excitation la parcourut.

Il déposa une traînée de baisers de son épaule à l'extrémité de ses doigts.

— Tu es vraiment excitante avec ces menottes aux poignets.

Le désir qu'elle perçut dans sa voix l'embrasa. Contre les draps, la pointe de ses seins devint très sensible. Son intimité était humide et gonflée, impatiente d'accueillir son sexe palpitant.

— Jared... j'ai besoin de toi.

Pourtant, à l'intérieur, elle se sentait froide. Loin. À croire qu'une partie de son être gardait ses distances, comme après la mort de sa sœur. À leur première rencontre, Jared l'avait attirée hors de sa coquille ; puis il l'avait encouragée à voir au-delà de l'instant présent, à se projeter, à envisager un avenir où elle se serait remise du décès de Dani et recommencerait à vivre. Elle avait envie qu'il la fasse se sentir à nouveau comme cela, qu'il lui donne le sentiment d'être *vivante*.

— Je sais. (Il glissa les mains sous son torse et prit ses seins en coupe tout en effleurant des lèvres le dessous de son oreille.) Moi aussi j'ai besoin de toi.

Il fit rouler ses tétons entre son pouce et son index et les pinça doucement. Son membre frôla ses mains menottées et elle en profita pour l'agripper, lui arrachant un grognement de plaisir. Elle ferma les yeux tandis qu'il s'enfonçait de toute sa longueur au creux de ses paumes.

Il était à la fois chaud comme la braise et dur comme du granit. Darcy pressa ses cuisses l'une contre l'autre, luttant contre les palpitations de plus en plus violentes qui agitaient sa féminité. Elle avait voulu le faire jouir dans sa bouche, l'entendre gémir de plaisir. Le goûter. Le boire.

— Laisse-moi te sucer, dit-elle d'une voix quasi implorante.

— Plus tard.

Darcy l'entendit se positionner derrière elle. Il plaça ses mains sur les rondeurs de ses fesses, et son souffle chatouilla bientôt les replis humides de son sexe. Elle se tendit, dans l'attente du plaisir.

— Quelle jolie petite chatte, murmura-t-il. Je vais la manger à la moindre occasion, et ce, jusqu'à la fin de mes jours. Darcy, je vais enfouir ma langue dans ton petit trou et te prendre comme ça si souvent que tu seras en manque quand ma bouche ne sera plus entre tes jambes.

L'audace de ses gestes et de ses paroles n'en finissait pas de l'étonner. Elle reconnaissait chez lui sa propre impudence, à croire que le destin les avait mis sur le chemin l'un de l'autre – même si elle était trop rationnelle pour croire en ce genre de choses. Pourtant elle avait l'impression qu'ils formaient chacun la partie d'un tout ; deux individus attirés l'un vers l'autre par une force magnétique irrésistible.

Elle se mordit la lèvre et se mit à trembler violemment tandis qu'il aventurait sa langue dans sa fente, traçant lentement le pourtour de son intimité ; la caresse de sa langue était légère comme les ailes d'un papillon. Ses hanches s'agitèrent pour l'encourager à aller plus loin, mais manifestement il voulait prendre son temps. Quand il enfonça enfin sa langue en elle, elle poussa un geignement étouffé par le matelas, et faillit jouir sur-le-champ.

Jared lui écarta les jambes et accéléra la cadence de ses va-et-vient, lui prouvant par la voracité de ses flatteries à quel point il aimait la prendre de cette manière. Les plaintes désespérées de Jared l'excitèrent de plus belle. Sa barbe de la veille frottait sa peau délicate, entre ses cuisses ; en revanche, le contact soyeux de ses cheveux était comme la caresse d'une plume. Elle émit de petits cris étouffés tout en se tortillant ; son corps se couvrit d'une fine pellicule de sueur tandis qu'il la prenait sans relâche avec sa langue jusqu'à ce que sa féminité se liquéfie.

— Lèche mon clitoris, dit-elle d'une voix suppliante.

Mais au lieu de lui céder, il aventura sa langue plus bas et dessina un cercle autour de son anus. Darcy laissa échapper un gémissement, son postérieur se contractant sous l'effet du plaisir. Dans un grondement, il referma la bouche sur cette zone, qu'il se mit à titiller du bout de la langue.

Darcy était tellement excitée que son corps se mit à vibrer, faisant trembler le matelas sous elle ; ses poings se serrèrent. Elle poussa sur ses pieds ancrés au sol, rehaussant le bassin pour s'offrir davantage à lui. Son corps tout entier était sous tension, parcouru par un courant électrique sans égal.

— Oui, souffla-t-elle. Oh... c'est si bon. Je vais jouir...

Des pouces, il lui écarta les fesses, la lécha de plus belle, et lui fit atteindre l'orgasme. Elle enfouit son visage moite dans les draps, étouffant un hurlement tandis qu'une déferlante de volupté l'accablait, lui embrasant la peau comme si elle était soudain en proie à la fièvre.

Les doigts de Jared remplacèrent bientôt sa bouche. Il les avait enduits de lubrifiant, la préparant à l'accueillir par-dérrière. Elle colla ses fesses contre sa paume, chevauchant ces doigts avec frénésie. Il la caressa jusqu'à ce qu'elle n'en puisse plus, désireuse de sentir en elle son sexe magnifique.

Il se leva et écarta sa main de son derrière. Puis il déposa un baiser sur son épaule.

— Comment ça va ? Tu n'as pas mal aux bras ?

— Ne t'arrête pas, répliqua-t-elle d'une voix cassée.

— Je n'en ai pas l'intention... Je vais continuer jusqu'à ce que tu me supplies d'arrêter.

Le froissement d'un emballage en papier aluminium résonna, suivi du claquement du latex. Lorsqu'il plongea en elle, Darcy sursauta de surprise.

— Doucement, murmura-t-il en lui maintenant la hanche d'une main ferme.

Il marqua une pause à mi-chemin, le souffle profond et régulier. Puis, d'un puissant coup de reins, il s'ancra en elle.

Darcy jouit brutalement, hurlant son prénom alors que sa chair délicate convulsait autour de son membre épais. Il eut l'impression d'être en fusion à l'intérieur de la jeune femme, l'écartelant jusqu'à l'extrême limite...

— Parfait, dit-elle dans un souffle en fermant les yeux, sentant sa chaleur se répandre en elle.

C'était exactement ce dont elle avait besoin.

L'angoisse qui l'avait étreinte depuis la visite de Chris se dissipa. Elle était convaincue d'avoir trouvé le seul homme avec qui elle pouvait tout partager. Jared et elle s'étaient rencontrés à un moment très difficile de sa vie et il l'avait acceptée telle qu'elle était. Il lui avait offert son soutien. Sa force tranquille et sa détermination lui redonnaient de l'espoir. Celui que justice soit faite, que la mort de Dani soit vengée, et qu'elle puisse mener une vie normale sans sa sœur, une vie heureuse, une vie où elle aurait envie de se lever le matin et d'aller de l'avant.

En retour, elle était disposée à tout lui offrir. Elle avait tant à donner. Pour lui, elle était prête à se surpasser. Elle voulait combler ses moindres désirs.

— Parfait, acquiesça-t-il en frottant son nez contre sa tempe. C'est tellement bon, Darcy. Tu sens à quel point c'est bon ?

— Oui. Je le sens. Je te sens toi...

— Oui, gronda Jared en s'agrippant à sa hanche. Sens-moi.

Il se mit à aller et venir en elle à une cadence mesurée ; ses poussées étaient profondes et lentes. Il maniait son sexe avec une adresse incroyable. Il savait précisément comment satisfaire une femme, et surtout comment la contenter *elle* en se focalisant sur ses réactions. Il plongea encore et encore en elle, massant son point G pour l'emplir d'un plaisir infini.

— C'est tellement agréable, marmonna-t-elle, grisée par l'orgasme.

Il remua les hanches contre elle, caressant avec son sexe le fond de sa féminité pour prolonger son plaisir.

— J'adore quand tu jouis autour de mon sexe ; je ne m'en lasserai jamais. (Il reprit ses va-et-vient.) Encore une fois. J'ai envie de te sentir jouir.

Mais il ne sut pas s'y limiter. Il la mena deux fois à l'orgasme avant de la lâcher et de lui retirer ses menottes. Puis il la fit délicatement rouler sur le dos, s'empara d'un de ses seins qu'il aspira gentiment, flattant avec sa langue leur pointe rose.

Darcy poussait de petits gémissements ; elle était si épuisée qu'elle avait à peine la force de glisser les doigts dans les cheveux trempés de sueur de Jared. Son corps était ruisselant de transpiration, trahissant les efforts qu'il avait fournis pour lui faire l'amour avec une tendresse désintéressée. Lui-même n'avait pas joui, faisant passer son propre désir en dernier.

— Fais de moi tout ce que tu voudras.

Elle glissa son genou contre son flanc pour l'encourager. Les yeux vrillés aux siens, il déroula le préservatif, l'enveloppa dans un mouchoir en papier trouvé dans la table de nuit et le jeta dans la poubelle. En un éclair, il lui saisit la jambe droite, la souleva dans les airs et la posa sur son épaule avant de faire de même avec l'autre.

Il plongea le regard dans le sien, les traits empreints de désir.

— Je suis fou de vous, inspecteur Michaels.

Il positionna son membre à l'orée de son postérieur et s'enfonça en elle.

Les mains en coupe sous ses fesses, il se glissa dans le passage étroit, le visage déformé par un plaisir agonisant tandis qu'elle se contractait autour de son pénis.

— Darcy, ma chérie, tu es tellement étroite... (Des perles de sueur dégoulinèrent le long de sa tempe et perlèrent sur son ventre.) Si sexy. Tu me brûles la queue.

Elle enfonça la tête dans l'oreiller.

— Jared, geignit-elle, éprouvant un mélange de douleur et de jouissance.

Les sensations la submergèrent, lui oppressant la poitrine et précipitant les battements de son cœur.

— Je suis avec toi, dit-il d'une voix rauque. Seigneur, je vais jouir avant de t'avoir complètement pénétrée.

— Je t'en prie...

Elle voulait le sentir. Savoir qu'il n'existait aucune barrière physique entre eux, pas plus qu'il n'y avait d'obstacle émotionnel.

Jared se cramponna à son bassin et plongea un peu plus en elle, effleurant des tissus très sensibles. Elle serra le drap de toutes ses forces et balança la tête d'un côté puis de l'autre en signe de négation. Elle avait la sensation que la créature qui sommeillait jusque-là en elle tentait de s'extirper de son corps. Alors elle s'abandonna à sa passion, à cet amant désinhibé qui lui faisait découvrir une facette encore inconnue de sa sexualité.

Darcy se redressa sur ses coudes et baissa les yeux à l'endroit de la pénétration ; en apercevant son érection, son membre veineux s'enfouissant en elle, sa gorge devint sèche.

— Jared.

Il posa sur elle un regard embrasé. Elle se contracta autour de lui et il tressaillit. Dans un grognement, il s'ancra jusqu'à la garde et éjacula. Un jet chaud et épais se déversa en elle.

Jared plaça son pouce sur son clitoris et le massa, la conduisant avec lui vers l'orgasme. Ils se cambrèrent en même temps, luttant contre l'euphorie qui les submergeait, Jared allant et venant en elle à un rythme effréné pour emplir son corps de sa semence.

La tension se désagrégea d'un coup et Darcy s'affala sur le matelas, prenant peu à peu conscience de son sexe toujours aussi dur dans son postérieur. Les paupières alanguies, elle contempla Jared et laissa échapper un gémissement.

— Tu viens de...

— Oui, répondit-il d'une voix rauque. Et je veux encore te donner du plaisir. Tout ce que je suis, tout ce que je possède, Darcy, tout t'appartient.

Elle posa ses mains sur les siennes et, ensemble, ils s'agrippèrent à ses hanches.

— Donne-moi tout.

13

Jared faisait courir ses doigts le long du bras de Darcy, enroulé autour de son ventre ; il retournait les éléments de l'affaire dans sa tête pour la centième fois, se demandant à côté de quoi il était passé.

Soudain, Darcy se redressa comme un diable sort de sa boîte. Par réflexe, il saisit son arme et la brandit vers la porte.

Le souffle précipité, Darcy fixa d'abord la direction dans laquelle il pointait son revolver avant de croiser son regard.

— Dani ne m'a jamais parlé de sa liaison avec Chris. En revanche, elle s'était confiée à Jim. C'est étrange, j'ignorais qu'ils étaient proches, Jim et elle. Assez pour qu'elle lui parle de son mystérieux amant.

— Je me suis fait la même réflexion, dit-il avec circonspection en rangeant son arme dans son étui. J'ai envoyé un e-mail à l'agent Kelley au sujet de Ralston. Elle voudra sans doute le réinterroger.

Darcy chassa les mèches de son visage.

— Je ne veux pas lui attirer d'ennuis. Il ne mérite pas ça.

Jared plaça quelques oreillers sous sa tête pour se rehausser.

— Et toi tu as le droit d'avoir des réponses. Or je vais veiller personnellement à ce que tu les obtiennes.

— Tu ne penses tout de même pas que Jim est mêlé de près ou de loin à cette affaire ?

— Il ne faisait pas partie de la liste de gens interrogés par les Fédéraux, donc techniquement il ne leur a pas menti. Mais ce n'est jamais bon de taire des informations susceptibles de faire progresser une enquête. Ça donne l'impression qu'on a quelque chose à cacher.

— Ou qu'on protège quelqu'un.

Il lui prit la main et entrelaça ses doigts aux siens.

— Ralston est proche de Miller ?

— Pas vraiment. Mais je crois qu'il a fait éclater au grand jour la relation que Chris entretenait avec ma sœur pour le protéger. Si tu dis que les incendies et le meurtre sont l'œuvre d'une seule et même personne, ça le disculpe des deux. Il a un alibi en béton pour le premier feu, il était absent depuis trois jours car sa sœur venait d'accoucher. Et la nuit de l'incendie du refuge, il se trouvait à la caserne quand on a reçu le coup de fil anonyme. *A priori*, donc, il est impossible que ce soit lui qui ait déclenché le feu ou qui ait passé l'appel depuis Seattle.

Il la serra contre lui, l'encourageant à se blottir dans ses bras.

— Tu penses pouvoir faire parler Ralston ?

— Oui, répondit-elle en posant la joue contre son torse. Lorsque j'ai parlé à Nadine hier, elle a fait remarquer que la jalousie peut pousser une personne à la folie. Si Chris n'est pas le père de l'enfant de Dani, c'est qu'elle avait quelqu'un d'autre dans sa vie. Peut-être que ce dernier a découvert sa liaison avec Chris et a perdu les pédales.

— On comprendra le mobile une fois qu'on aura démasqué l'auteur du crime. Ne t'inquiète pas, nous allons coincer ce salopard.

Elle leva les yeux vers lui.

— Je pense que je suis prête à tourner la page.

— Tu habitais où avant de revenir t'installer ici ?

— À Albuquerque. J'avais besoin d'un endroit aride après avoir grandi dans une région aussi humide.

— L'aridité, ça me va.

Le regard de Darcy se radoucit.

— Tu es sérieux ?

— Bien sûr. Il me suffit de demander ma mutation.

— Quand j'ai quitté le Nouveau Mexique, j'ai cru qu'il me faudrait beaucoup de temps pour retomber sur mes pattes. J'ai quitté mon boulot, vendu mon appart... (Elle glissa sa main sur la fine toison de son torse.) Je sais maintenant que je peux tout recommencer à zéro n'importe où.

— Tous les projets me vont à partir du moment où tu en fais partie.

— J'ai perdu Dani. Et la nuit dernière... j'aurais pu te perdre aussi. Je ne veux plus gâcher mon temps, Jared.

Il la berça dans ses bras.

— Ne t'angoisse pas. On ne perdra pas une minute.

Darcy pénétra sur le parking de la caserne et salua Trish, qui les attendait en compagnie de Ralston près du garage où étaient stationnés les véhicules.

Jared la retint un instant dans l'automobile.

— Ne sors pas de l'enceinte du centre-ville. Même pour aller au refuge. Et ne monte en voiture avec personne à moins d'être toi-même au volant. Ne suis personne dans un lieu privé. Et n'oublie pas de m'envoyer des messages régulièrement pour me tenir informé de tes déplacements.

— Ne t'en fais pas. Je vais juste inspecter à nouveau le site du motel avec Jim. Ensuite je reviendrai ici pour compléter mon rapport préliminaire. Si jamais il y a un changement de programme, je te préviendrai.

Avec son uniforme et sa chevelure luxuriante nouée en queue-de-cheval, elle paraissait très respectable. On ne se serait jamais douté que sous ces dehors se cachait une dévergondée qui avait fait perdre la tête à peine quelques heures plus tôt à l'homme qui se tenait à côté d'elle. Seuls ses yeux la trahissaient. Le regard qu'elle adressa à Jared lui vrilla la poitrine.

— Toi aussi sois prudent, chuchota-t-elle.

— Comme toujours.

Ils se séparèrent et, quelques minutes plus tard, il regarda le pick-up de fonction quitter le parking, Darcy au volant, Ralston sur le siège passager.

— Ça va ? demanda Trish.

— J'ai connu mieux, dit-il en pivotant face à elle. Et toi ?

— Je suis remontée comme une pendule. Je veux coincer ce fils de pute.

Il ébaucha un sourire.

— On va commencer par interroger un bénévole dénommé Mitch Quinn. Quelques colis suspects ont été livrés à la caserne à son nom. D'après l'inspecteur Michaels, il devrait être là aujourd'hui.

— Très bien. Nous allons avoir une petite discussion avec lui.

Ils trouvèrent Quinn dans la cuisine, occupé à ranger des courses. En les entendant entrer, il leva la tête et son air renfrogné laissa place à un grand rictus. Avec ses cheveux blonds hirsutes et ses yeux bleu pâle, il faisait penser à un surfeur, une impression renforcée par le collier de chanvre et de coquillage visible dans l'encolure de sa chemise déboutonnée.

— Vous cherchez Darcy Michaels ?

Trish lui rendit son sourire mais elle s'était mise en mode professionnel et affichait un air impénétrable.

— En fait, c'est vous qu'on cherchait, Mitch.

Il marqua une pause avant de refermer la porte du réfrigérateur.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

Jared s'avança vers la table centrale.

— Nous aimerions vous parler de certains colis que vous vous êtes fait livrer ici même...

Quinn lâcha le sac de courses et s'enfuit en courant.

— Et merde, marmonna Trish.

D'un bond, Jared enjamba les oranges et les pommes qui avaient roulé par terre et se lança à sa poursuite.

Darcy fouillait parmi les décombres du motel tandis que Jim griffonnait des notes dans son dossier.

— Ton rapport préliminaire était très bon, Darcy.

— Merci.

Il ferma le classeur d'un coup sec.

— Quand est-ce que tu as l'intention de me demander pourquoi je n'ai rien dit plus tôt au sujet de Miller et de ta sœur ?

Elle se campa face à lui.

— J'attendais que nous ayons fini l'inspection du site.

— Bien. On en a terminé pour aujourd'hui. Comme je me suis absenté toute la nuit, Columbo n'a pas eu droit à sa petite promenade matinale. Que dis-tu d'aller le chercher et de parler de tout ça loin d'ici ?

— Bonne idée.

Ils rejoignirent le pick-up. Elle ferma le carton qui contenait les preuves, le déposa dans la remorque et dit :

— Si tu as découché, j'en déduis que ton rencard s'est bien passé ?

— Oui... pas mal. Merci d'avoir pris la situation en main hier soir.

— Tu avais besoin de te reposer et je savais que nous y verrions plus clair à la lumière du jour.

Elle s'installa au volant et mit le cap sur la maison de Jim.

— Tu sais que Chris n'est pas responsable de ce qui est arrivé à Dani, n'est-ce pas ? reprit-il.

Darcy lui coula un regard.

— Je refuse de croire qu'il lui a fait du mal. Je ne peux pas imaginer que quelqu'un de notre entourage ait pu faire ça à un être humain.

Jim s'accouda à la vitre et abandonna sa tête dans sa main avec un soupir.

— Il n'avait pas tort quand il a affirmé qu'elle avait changé. Je ne sais pas trop comment t'annoncer ça, c'est délicat...

Darcy se cramponna au volant. C'était douloureux pour elle de découvrir aujourd'hui qu'un gouffre s'était creusé à l'époque entre Dani et elle sans qu'elle s'en soit aperçue.

— Vas-y. Je t'écoute.

— Parmi les mecs qu'elle fréquentait, il y avait Mitch.

— Quoi ?

Mais à l'instant où le mot jaillissait de ses lèvres, elle sut. Elle se rendit compte que ce n'était pas si surprenant après tout. Mitch Quinn était le genre de type bosseur, bonne pâte, qui avait toujours attiré Dani.

— OK. Continue.

— Quand il a découvert qu'elle ne sortait pas qu'avec lui... ça lui a fichu un coup. Il la plaçait sur un piédestal et il ne s'était pas rendu compte que le sentiment n'était pas réciproque. Aussi, je suis allé la voir pour lui parler, la convaincre de rompre avec lui tout en douceur. Elle était bouleversée car il l'avait espionnée. Histoire de la prendre la main dans le sac, j'imagine. Elle m'a dit qu'elle essayait de le larguer depuis des semaines et que si je me faisais tant de soucis pour lui, je lui dirais de la laisser tranquille ou bien elle demanderait à Miller de l'arrêter.

Elle sentit son regard se poser sur son visage.

— Darcy... j'ai menti quand j'ai dit qu'elle m'avait parlé de Miller et elle. Le jour où j'ai rendu visite à ta sœur, j'ai décelé quelque chose dans sa voix... qui m'a mis la puce à l'oreille. Et puis, quand il s'est pointé chez toi, furieux à l'idée qu'on relie les incendies au meurtre de ta sœur, j'ai bluffé pour voir sa réaction.

Elle se gara devant chez Jim et se tourna face à lui. Elle se rappela soudain que Jared lui avait posé des questions sur Mitch le matin même et se demanda pourquoi il s'intéressait à cet homme.

— Tu penses que Mitch a tué ma sœur ?

— Mon Dieu, non ! s'exclama-t-il en secouant vivement la tête. Si j'avais eu le moindre doute, je l'aurais conduit moi-même au poste de police. Danielle allait souvent à Seattle. Je me suis dit que c'était là qu'elle avait rencontré son mystérieux mec.

Elle ouvrit la portière et descendit pour se dégourdir les jambes et prendre une bonne goulée d'air frais. Elle avait soudain la nausée.

— Cette promenade va me faire le plus grand bien.

— C'était une réaction complètement débile, Mitch, fit remarquer Trish en tournant autour de la table en métal devant laquelle il était assis, dans la salle d'interrogatoire. S'enfuir quand on a en face de soi un marathonien tel que l'agent Cameron...

De l'autre côté du miroir sans tain, Jared observait Mitch Quinn. Avachi de manière insolente sur sa chaise, il secouait la tête.

— Je ne cherchais pas à m'enfuir. J'avais laissé de la crème glacée dans la camionnette.

— Hum, de la crème glacée. Quel parfum ?

— Vanille.

— Dommage, je préfère le chocolat. (Elle s'assit sur le siège face à lui.) Parlons des colis qui ont été livrés à la caserne à votre intention.

Quinn planta son regard dans le sien.

— Tous les paquets qui arrivent à la caserne me sont adressés. Avant, il y en avait qui s'égarait. Du coup maintenant c'est moi qui organise tout ça.

— Vous êtes méticuleux, Mitch, n'est-ce pas ?

— Oui.

Trish hocha la tête.

— Je parie que construire une petite bombe serait un jeu d'enfant pour un pompier passionné, méticuleux et organisé tel que vous.

Il se redressa en sursaut.

— Attendez une minute ! Vous n'allez pas me coller les incendies sur le dos. Mon métier c'est de combattre le feu, pas de le provoquer.

— Mais dans une ville de cette taille, il n'y a pas assez de budget pour embaucher plus de pompiers à temps plein, je me trompe ? À moins qu'il

n'y ait soudain une série d'incendies dans la région. Un pyromane qui s'installerait dans le coin, ce serait presque une bénédiction pour un bénévole qui attend d'être engagé depuis des lustres.

— C'est complètement tordu.

— Je suis d'accord avec vous. Il manque une bombe de gaz lacrymogène dans la réserve du shérif. Saviez-vous qu'on en a utilisé lors de l'incendie du motel la nuit dernière ? Notre pyromane ne voyait pas d'inconvénient à nous transformer en torches vivantes, l'agent Cameron et moi-même. Par contre, il a préféré prévenir les occupants des autres chambres. Vous avez fait un tour à la réserve hier, Mitch ? Pour quelle raison ?

— Il y avait un message sur le tableau de la caserne précisant qu'il fallait aller récupérer un carton étiqueté LBFD – Lion's Bay Fire Department.

— Qui vous a laissé ce message ?

— Je n'en sais rien.

— Vous n'avez pas reconnu l'écriture ? Un gars scrupuleux comme vous ?

Le regard de Quinn était dur comme l'acier.

— Je n'y ai pas fait attention.

— D'accord. (Elle sortit son téléphone.) Je vais demander à l'agent Cameron de prendre le tableau en photo et de venir nous la montrer.

— Impossible. J'ai effacé la note après avoir rempli la tâche, s'emportait-il. C'est la procédure. Ça évite que plusieurs personnes fassent une corvée déjà effectuée.

— C'est dommage. Mais ça vous arrange bien en même temps ?

— Ma parole, c'est une véritable chasse aux sorcières. Vous cherchez un bouc-émissaire pour donner l'impression que vous faites bien votre travail. Et c'est sur moi que ça tombe ! Ça ne se passera pas comme ça. Je n'ai plus rien à vous dire. Je veux un avocat.

— Merde, marmonna Miller posté près de Jared derrière le miroir sans tain. C'est précisément pour éviter ça que j'aurais dû l'interroger moi-même. Il m'aurait fait confiance. Assez pour ne pas exiger la présence d'un avocat.

— C'était trop risqué, répéta Jared qui le lui avait déjà dit plusieurs fois. Si jamais les incendies sont liés au meurtre de Danielle Michaels, vous et

moi sommes en situation de conflit d'intérêts vu que nous avons tous les deux un lien avec la victime. De cette manière, on limite les risques.

Son portable vibra dans sa poche. C'était un SMS de Darcy. Elle l'informait qu'elle était chez Ralston et que ce dernier lui avait appris que Mitch Quinn avait été l'un des amants de Danielle.

Trish s'écarta de la table. Aujourd'hui, elle était vêtue de manière simple et décontractée, un jean et un chemisier par-dessus lequel elle avait enfilé un coupe-vent estampillé des lettres de l'U.S. Marshal Service. Mais elle menait l'interrogatoire d'une main de fer.

— Peut-être que votre avocat pourra nous expliquer pourquoi vous avez emprunté trois livres différents sur Reginald Merkerson à la bibliothèque municipale de Seattle ?

— C'est un putain de mensonge !

Quinn se dressa d'un bond, faisant tomber sa chaise à la renverse. Jared se tint prêt à intervenir. Quinn avait le regard fiévreux et le visage blême.

— Je n'ai jamais mis les pieds là-bas.

Elle tira une photocopie du registre d'emprunts de ladite bibliothèque et la posa sur la table.

— Ce n'est pas ce qui est écrit là.

— C'est un coup monté !

— Dites-le à votre avocat.

Elle s'approcha de la porte et plaça la main sur la poignée.

— Pourquoi est-ce que je ferais le trajet jusqu'à Seattle alors que Ralston possède des copies des dossiers sur Merkerson dans son bureau ?

— Consultez les dates inscrites sur le registre, Mitch. Ces livres ont été empruntés avant le début de la série d'incendies. Des mois avant. Ce qui vous aura laissé amplement le temps d'apprendre à fabriquer les petits joujoux qui faisaient la renommée de Merkerson.

Il crispa les mâchoires.

— Quelqu'un cherche à me faire porter le chapeau.

— Qui ferait ça à un brave type comme vous ?

— Je ne sais pas. Ce que je maintiens, en revanche, c'est que je n'ai pas allumé ces feux. Un mec passionné, méticuleux et organisé tel que moi ne laisserait pas autant d'indices derrière lui.

— Avez-vous eu une liaison avec le Dr Danielle Michaels ?

Le brusque changement de sujet le prit visiblement au dépourvu.

— Pourquoi ?
— Vous êtes prêt à parler ?
Il se rassit et croisa les bras.
— J'exige un avocat.

OceanofPDF.com

14

— Salut, mon beau ! s'exclama Darcy en s'accroupissant pour serrer Columbo dans ses bras. Tu es magnifique. Je t'ai manqué ?

Le berger allemand la salua d'un aboiement joyeux et lui donna un coup de langue sur la joue. Elle le caressa des deux mains.

Jim posa son calepin sur la table et décrocha la laisse suspendue à une patère près de la porte.

— Bien sûr que tu lui as manqué. Je lui ai promis qu'une fois que les choses se seraient tassées ici, il te verrait plus souvent.

Darcy se redressa.

— À ce propos, il faut qu'on parle.

— Ah bon... ? Je t'écoute.

Il relia l'extrémité de la laisse au collier de Columbo.

— Je sais que ma présence est plutôt superflue à la caserne...

Il afficha un air désapprobateur.

— C'est complètement faux.

— Très bien admit-elle en fourrant ses mains dans ses poches et en se balançant d'avant en arrière sur ses talons. Je suis en train de me défilier. Disons que si tu as vraiment besoin de me remplacer, tu devrais commencer à mettre des annonces.

— Pourquoi ?

— Parce que... (Elle se jeta à l'eau.) Il est grand temps pour moi de reprendre ma vie en main.

Jim laissa pendre la laisse et s'adossa au mur avec désinvolture. Il croisa les jambes.

— Ça a un rapport avec l'agent Cameron ?

— Il a sans doute été l'étincelle. Mais l'embrasement provient de moi, répondit-elle en s'asseyant sur une chaise autour de la table. Le temps a filé sans que j'y prenne garde. Depuis la mort de Dani, j'ai vécu dans ma bulle, isolée du monde.

— Et quelques nuits de sexe torrides auront suffi à t'en extirper ?

Elle haussa les épaules avant d'esquisser un sourire honteux.

— C'est vraiment incroyable au lit, mais j'avais déjà connu des expériences sexuelles géniales avant lui. Non, il y a quelque chose en plus, tu comprends ? Quelque chose d'unique.

— Oui, je vois ce que tu veux dire. (Il s'assit sur le siège près du sien.) Quels sont tes projets ? Tu as prévu de tout plaquer pour t'enfuir avec un homme que tu ne connais que depuis quelques jours ?

— J'ai tout quitté quand je suis revenue m'installer ici. Mon objectif a toujours été de trouver un équilibre dans ma vie, même si j'ai perdu ça de vue pendant un moment...

— Je crois que tu ne te rends pas compte de ce que tu as ici.

— Je n'ai jamais été vraiment heureuse à Lion's Bay, Jim, lui rappela-t-elle d'une petite voix. C'est pour cette raison que je suis partie la première fois.

— Et l'agent Cameron n'a rien à voir avec ta décision ?

— J'ai déjà répondu à cette question.

Jim gratta Columbo derrière les oreilles.

— Quand vas-tu enfin mûrir, cesser d'être volage, t'impliquer dans quelque chose de sérieux ?

— Je te demande pardon ?

— Tu butines, tu passes d'un homme à l'autre. Sans te soucier des gens qui t'aiment et se sont pliés en quatre pour toi.

— J'ai l'impression d'entendre Chris. (Darcy écarta sa chaise de la table et se leva, irritée par les commentaires désagréables de son collègue et ami.) On reparlera de ça plus tard, quand on aura tous les deux les idées plus claires.

— Assieds-toi.

— Pas question.

— Bon sang, assieds-toi je te dis.

Elle le dévisagea avec stupéfaction, surprise par le contraste entre le calme de sa voix et la dureté de ses mots. Un frisson remonta le long de sa

colonne vertébrale.

— Qu'est-ce qui te prend ?

— J'ai fait beaucoup pour toi, répliqua-t-il en lui adressant un sourire goguenard. Tu ne penses pas que j'ai le droit de m'énervé lorsque tu me rejettes pour un Marshal qui se sera lassé de ta chatte avant même d'avoir quitté ce bled ?

Darcy pivota sur ses talons et commença à se diriger vers la porte d'entrée quand Columbo se mit brusquement à aboyer. Elle eut à peine le temps de relever l'intervention de cette troisième voix dans la conversation que, soudain, la laisse s'enroula autour de son cou, la tirant en arrière d'un coup sec.

Sa tête se cogna contre le coin de la console et sa vision se brouilla...

Jared était en train de sceller le contenu du casier de Mitch Quinn à la caserne quand ses poils se dressèrent sur sa nuque, l'avertissant d'un danger. Il marqua une pause, sachant pertinemment qu'il perdait son temps à fouiller une piste sans issue. Un cul-de-sac depuis le départ. Il avait un très mauvais pressentiment. Quelque chose n'allait pas. Il le sentait dans ses tripes et il était hors de question qu'il ignore son instinct.

Il sortit son portable de sa poche et composa le numéro de Darcy. Après être tombé deux fois de suite sur sa messagerie, il alla consulter la liste de contacts accrochée à l'un des murs de la caserne, et il appela Ralston. Pas de réponse non plus. Il décida donc de retourner confronter Quinn.

Parvenu au poste de police, il pénétra dans la salle d'interrogatoire où était confiné le suspect.

Jared se campa face à lui et posa les paumes à plat sur la table.

— Pourquoi est-ce que tu as détalé comme ça ?

— Je ne me suis pas enfui, je...

— Écoute, Quinn, j'en ai rien à foutre. Notre conversation n'est pas enregistrée. Tout ce que tu me diras restera entre nous.

Mitch lui décocha un regard sceptique.

— J'ai l'air d'un abruti ? lança-t-il.

— Non. Plutôt d'un gars à qui on veut faire porter le chapeau. Personne ne peut corroborer tes alibis pour les nuits qui correspondent aux incendies ; tu possèdes dans ton casier un stock de fils électriques similaires à ceux que

Merkerson employait pour fabriquer ses petits joujoux... Si on ajoute tout ce qu'on a d'autre sur toi, tu es très mal barré.

Jared remarqua un voile de dédain passer sur les traits de Quinn et décida de changer de tactique.

— Tu considères Darcy Michaels comme ton amie, n'est-ce pas ? Je sais qu'elle fait tout pour que tu sois promu à plein temps très bientôt. Je te parie qu'elle vante tes mérites auprès de tes supérieurs à la moindre occasion. Est-ce que ça te fait quelque chose ? À moins que tu ne te fiches de tout sauf de ta gueule ?

Les mâchoires de Mitch se contractèrent.

— J'aime bien Darcy.

— Je pense que l'auteur des incendies et le meurtrier de Danielle Michaels ne sont qu'une seule et même personne. Et je crains que cet individu ne finisse par s'en prendre à Darcy. À mon avis, tu n'as rien à voir dans tout ça ; par contre quelqu'un essaie de te faire accuser à sa place, histoire de détourner l'attention. Quelqu'un qui sait que tu as des choses à te reprocher. Assez pour que tu tentes de déguerpir et que tu réclames un avocat sur-le-champ. Une réaction qui non seulement te donne l'air suspect mais me fait perdre mon temps. Dis-moi, Mitch, qui pourrait être au courant de tes coups fourrés ? Qui aurait connaissance de ton emploi du temps ? Donne-moi un nom. Fais-le pour Darcy, après tout ce qu'elle a fait pour toi.

Mitch se frotta le visage.

— Je ne vous fais pas confiance.

— Ce n'est pas ce que je te demande. (Il se pencha en avant et baissa la voix.) Miller ? Ralston ?

— Impossible. Ils sont tous les deux fous d'elle, rétorqua-t-il en se prenant la tête entre les mains. C'est le chef qui établit nos emplois du temps. Il connaît mes horaires et jours de travail.

Jared se redressa, se remémorant sa brève entrevue avec le chef de la caserne de Lion's Bay.

— Le chef Sendak ?

— Il est gay, mec. Il n'aurait jamais fricoté avec le Dr Michaels.

— Mais il a accès à ton casier, ton emploi du temps, et la salle réservée au courrier ?

— Écoutez, dit Mitch en baissant la voix. De temps à autre – rarement – certains pompiers se font livrer des choses à la caserne pour pas que leur

femme tombe dessus chez eux. Vous voyez ce que je veux dire ? À part ça, il ne se passe rien de bizarre ici. Tous les gars sont droits dans leurs bottes.

— Putain.

Jared quitta la salle en trombe pour appeler Darcy une nouvelle fois. Tandis que le téléphone sonnait, il rejoignit le bureau de Miller. Le trouvant vide, il se dirigea vers l'accueil du poste de police tenu par la jolie blonde. Lorsqu'il tomba sur la messagerie de Darcy, il raccrocha.

— Bonsoir, Marshal, le salua la jeune policière.

Il sourit brièvement.

— Où est passé Miller ?

— Il est parti pendant que vous étiez à la caserne.

— Vous savez où il est allé ?

Elle haussa les épaules en affichant un charmant sourire.

— Non. Il ne l'a pas précisé.

— Essayez de le joindre par la radio, s'il vous plaît.

Elle fit plusieurs tentatives. Sans succès. Jared balaya la salle du regard à la recherche de Trish. Elle était en train de se servir une tasse de café, mais elle sentit aussitôt ses yeux se poser sur elle. Elle le scruta d'un air interrogateur avant de reposer la cafetière, puis elle s'approcha sans qu'il ait eu besoin de lui faire signe.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Je n'en sais rien. J'ai un mauvais pressentiment. Il faut que je trouve Darcy.

— Je t'accompagne.

Il ne la contredit pas, sachant qu'elle avait l'instinct aussi affûté que le sien. Il jeta un dernier regard à la policière au bureau d'accueil.

— Donnez-moi l'adresse de l'inspecteur Ralston. Et celle du shérif Miller.

Tandis que Trish conduisait, Jared tenta encore de joindre Darcy. Il reçut un double appel et vit s'afficher le numéro de l'agent Kelley.

— Cameron, répondit-il.

— Kelley à l'appareil. J'ai bien eu votre e-mail à propos du shérif Miller. Merci de m'avoir tenue au courant.

— À la base, il s'agit de votre affaire, Kelley. J'espère que vous allez pouvoir la clore.

— Je suis en route pour l'aéroport à l'heure qu'il est. Je serai sur place ce soir pour m'entretenir avec Miller en personne. Écoutez, j'ai effectué quelques recherches sur lui ce matin, et j'ai découvert que son cousin était l'assistant de l'inspecteur chargé d'enquêter sur le Prophète à Memphis.

— Et merde. (Il jeta un coup d'œil à Trish en articulant :) Miller.

Trish modifia aussitôt l'adresse sur le GPS puis elle fit demi-tour.

— Merci, Kelley. Bon vol.

— D'ici là, évitez de jouer les casse-cou. J'aimerais bien vous rencontrer en un seul morceau.

Darcy se réveilla en poussant un gémissement de douleur. Elle cligna les yeux et tenta de bouger mais elle s'aperçut que ses poignets étaient attachés. La réalité de la situation la frappa comme une balle en plein cœur et la panique la saisit. Elle avait la bouche bâillonnée et ses mâchoires la faisaient souffrir le martyr. Elle tourna la tête d'un côté puis de l'autre, tâchant de découvrir où on la retenait prisonnière. Quelque chose d'humide lui effleura la joue, et un long coup de langue lui nettoya le visage.

Columbo. Le berger allemand était allongé à ses pieds, sur le plancher d'un lieu qu'elle ne reconnaissait pas et où régnait un silence inquiétant. Les rideaux étaient tirés devant la fenêtre, l'empêchant de voir distinctement.

Elle roula sur le flanc et réussit à se redresser sur un coude. La pièce se mit à tourner et son estomac se noua. Elle lutta contre la nausée, sachant qu'avec le bâillon elle risquait de s'étouffer si jamais elle rendait. Appuyée contre le rebord du lit, elle inspira un grand coup par le nez comme une nageuse restée trop longtemps en apnée. Ses yeux se posèrent sur un insigne abandonné par terre près d'un meuble de coiffeuse ancien.

Celui de Chris.

Un frisson la parcourut tandis qu'elle se remémorait sa voix, furieuse, interrompant sa conversation avec Jim juste avant qu'elle ne perde connaissance.

Darcy réussit à se redresser en position assise et son regard se fixa sur ses mains. Elle reconnut les menottes de Chris. Une onde de peur la balaya

pour aller se loger au creux de son ventre.

Soudain, une porte s'ouvrit puis se referma dans la maison, la faisant sursauter. Elle perçut ensuite le martèlement de bottes se rapprochant peu à peu de sa geôle. Tout à coup, la sonnette d'entrée retentit et les bruits de pas cessèrent un instant.

Darcy s'agenouilla tant bien que mal avant de se mettre debout avec toutes les peines du monde. Il fallait à tout prix qu'elle rejoigne la porte et signale sa présence.

Le carillon résonna à nouveau et la porte-moustiquaire grinça. On frappa à l'entrée.

— *Miller ? C'est l'agent Cameron.*

La voix de Jared lui fit monter les larmes aux yeux. Elle tripotait la poignée de sa cellule quand la porte s'ouvrit. Elle recula en titubant et tomba à la renverse sur le lit. Une vague de soulagement la parcourut en voyant Jim apparaître dans la chambre.

Jusqu'à ce qu'elle aperçoive le pistolet qu'il tenait dans une main.

— Si tu l'ouvres, chuchota-t-il, j'abats Cameron à l'instant où il pénètre dans cette pièce. Compris ?

À l'extérieur, Jared frappait et appelait encore. Les larmes ruisselaient le long de son visage tandis qu'elle découvrait avec terreur la lueur glaciale qui animait le regard de Jim. C'était la première fois qu'elle le voyait dans cet état. Jamais il ne l'avait dévisagée aussi froidement...

— Il ne peut pas entrer sans mandat, poursuivit Jim à voix basse. Si tu restes calme, il s'en ira et ne mourra pas ce soir.

Une éternité parut s'écouler avant que Jared ne jette l'éponge.

Darcy était à bout de souffle ; ses poumons réclamaient plus d'air et des taches se formèrent devant ses yeux.

Jim pointa son arme à feu sur son buste.

— Après tout ce que j'ai fait pour toi... Bon sang. Ça me brise le cœur de devoir te tuer encore une fois.

Jared fixa la voiture de patrouille garée sur le trottoir devant la maison de Miller et passa la main dans sa tignasse. Il appela le poste de police et demanda quel type de véhicule le shérif conduisait en dehors de ses heures de service.

Trish se tenait sur le bord de la route, les mains sur les hanches.

— Miller est extrêmement territorial. Et maintenant qu'on arrête un suspect, il nous laisse le champ libre ? Ça n'a pas de sens. Tout ça ne me dit rien qui vaille.

— Il sait quelque chose que nous ignorons.

— Tu penses que c'est lui qui se cache derrière tout ça ? Les incendies, le meurtre de la véto ? Voire les deux ?

Il s'approcha de la voiture de patrouille et posa les mains sur le capot. Il était encore chaud, ce qui lui indiquait que le moteur avait récemment tourné.

— Et toi ?

— Non. (Elle porta les yeux sur la maison.) Je ne crois pas que Quinn soit dans le coup non plus.

— Dans ce cas, parions sur Ralston.

Ils remontèrent en voiture et, alors qu'ils s'éloignaient, le sentiment de malaise qui l'habitait depuis quelques heures s'accrut. Il composa à nouveau le numéro de Darcy.

Darcy détourna le regard du barillet et scruta Jim droit dans les yeux. La peur s'infiltra dans ses veines comme un filet d'eau glacée, la pétrifiant jusqu'à la moelle. Quand il fit un pas vers elle, elle tressaillit.

— Si tu cries, je te tue.

D'une main, il lui ôta son bâillon.

Elle ouvrit les mâchoires et les remua d'un côté puis de l'autre pour les décrisper.

— Qu'est-ce que tu fais, Jim ? Où est Chris ?

— Pourquoi ? Tu aurais envie de remettre le couvert avec lui ? Alors qu'il t'a larguée comme une moins que rien ?

Elle fronça les sourcils. Chris n'avait jamais rompu avec elle ; c'était elle qui avait mis un terme à leur relation, avec autant de tact que possible. Ce n'était un secret pour personne à Lion's Bay.

— On est chez lui, je me trompe ? Il est forcément dans les parages.

— Il n'est pas là.

Elle prit une grande bouffée d'air.

— Tu peux me retirer les menottes aussi ? Je t'en prie.

— N’essaie pas de m’amadouer. Tu as tout foutu en l’air en faisant appel aux Fédéraux. Si tu ne t’en étais pas mêlée, rien de tout ça ne serait arrivé.

— Comment ça, « rien de tout ça » ? Tu veux parler des incendies ? (Sa lèvre inférieure frémit.) De Dani ?

— Les incendies nous ont rapprochés, toi et moi. Tu dormais chez moi la nuit... On travaillait ensemble sur les sites dans la journée...

Un cri étouffé échappa à la jeune femme et sa poitrine se vrilla douloureusement.

— Tu as choisi pour cibles des endroits qui m’étaient chers. Tu voulais que je me sente vulnérable pour que je vienne me réfugier dans tes bras.

— De quel droit Cameron est-il venu m’évincer et fourrer son nez dans cette affaire ?

Jim s’appuya contre la coiffeuse d’un air complètement désinvolte. Un calme alarmant. Darcy aurait été moins inquiète s’il avait montré des signes de nervosité.

— Les propriétaires des lieux que tu as réduits en cendres sont nos amis. Ils comptaient sur toi pour les protéger. Tu as saccagé leur vie, volé leurs moyens de subsistance...

— Non. Je savais quelle assurance couvrait chacune de ces propriétés. Avec l’argent qu’ils vont toucher, ils vont pouvoir reconstruire de meilleurs bâtiments.

Elle dévisagea cet homme à qui elle avait autrefois confié son corps mais qu’en réalité elle ne connaissait pas du tout.

— Tu es fou.

Il contracta les mâchoires.

— Si je le suis, c’est à cause de toi. Je t’ai tout donné. Je pensais que c’était sérieux entre nous, et toi tu es tombée enceinte d’un autre. Putain, tu te prends pour qui ? Jouer avec les sentiments des gens sans aucun scrupule ! Vu la manière dont Miller t’a traitée, tu devrais savoir mieux que personne ce que ça fait.

— Je n’ai jamais été enceinte, rétorqua Darcy, la colère prenant peu à peu le dessus sur la peur. Je ne suis pas Danielle, Jim !

Après une pause, elle ajouta :

— Tu as tué ma sœur ? C’est toi qui l’as découpée en morceaux et qui lui as infligé toutes ces atrocités ?

— Je sais qui tu es, s'emporta-t-il en agitant une main dans les airs. Et Dani l'avait bien mérité. Elle couchait avec tout le monde. Surtout avec les mecs avec qui tu avais eu une histoire, ou qui étaient liés de près ou de loin à toi. Quand j'ai découvert qu'elle se tapait Mitch, je lui ai demandé des explications. Nous étions en couple. J'attendais de toi que tu me sois fidèle. Moi je l'étais.

Darcy se leva lentement, affolée par son incohérence. Il avait l'esprit confus, la prenait pour sa sœur.

Jim se redressa, le corps tendu.

— Si tu n'avais pas tenté de t'en aller, je t'aurais laissée tranquille. Tu n'aurais pas dû t'éloigner. Si tu étais restée assise, tu ne serais pas tombée, et tu ne te serais pas cogné la tête.

Darcy hésitait. Était-il plus sage de rentrer dans son délire ou bien de le rappeler à la réalité ?

— Et maintenant ? demanda-t-elle.

Il poussa un soupir sonore.

— Ça me rend très triste de devoir en arriver là par ta faute. On était heureux ensemble. Je ne comprends pas pourquoi ça ne t'a pas suffi.

— C'est cet endroit. (Elle essaya de déglutir mais elle avait la gorge trop sèche.) C'est Lion's Bay. Je ne supporte pas la vie ici, Jim. C'est pour cette raison que j'ai passé du temps avec l'agent Cameron – il va partir et m'emmener avec lui. Mais peut-être que tu m'emmèneras loin d'ici toi, à sa place ? On peut être heureux n'importe où, et avec les incendies... Il vaut mieux qu'on s'en aille.

— Je ne suis pas stupide. Ne te fiche pas de moi.

— J'essaie juste d'être pragmatique pour une fois. Je sais que tu peux me rendre heureuse. Après tout, je ne connais pas Cameron.

Jim pinça les lèvres.

— C'est trop tard. Je ne te fais plus confiance. Tu es allé voir ailleurs trop souvent.

— Tu es en train de creuser un trou dont tu auras du mal à t'extraire, l'avertit-elle dans l'espoir qu'il lui reste un semblant d'instinct de survie.

— Personne ne me suspecte, Dani. (Son doigt remua sur la gâchette.) Et lorsqu'ils auront trouvé ton corps avec celui de Miller et accusé Quinn d'être l'auteur des incendies, je pourrai tourner la page et reprendre le cours de ma vie comme si tout ça n'avait été qu'un mauvais rêve.

Songeant que les minutes, les secondes lui étaient comptées, Darcy décida de tenter le tout pour tout et se jeta sur lui.

— Arrête-toi, dit Jared.

Trish freina d'un coup.

— Quoi ?

Il sauta de la voiture.

— Inutile qu'on aille tous les deux chez Ralston. Je retourne chez Miller. Si tu trouves Darcy, dis-lui de m'appeler sans attendre.

— Sois prudent, lui lança-t-elle avant de redémarrer.

Jared rebroussa les trois kilomètres en marchant d'un pas vif, aiguillonné par un pressentiment qu'il n'arrivait pas à expliquer. Il était encore à deux pâtés de maisons quand un coup de feu retentit. Il se mit à courir. La maison du shérif apparut bientôt dans son champ de vision ; il dégaina son arme, dépassant les voisins curieux qui s'agglutinaient sur le trottoir.

— Rentrez chez vous, hurla-t-il. Appelez les secours.

Il parvenait à peine sur la pelouse quand la porte d'entrée s'ouvrit. Darcy surgit de la demeure en titubant, les mains menottées devant elle. Une vague de soulagement le submergea, suivie d'une bouffée de crainte qui lui glaça les sangs.

Il s'élança vers elle, la saisit par le bras et l'attira sur le côté de la maison, à l'abri.

— Tu es blessée ?

— Non... non, ça va, je n'ai rien.

— Où est Miller ?

— Je ne sais pas. (Ses lèvres frémirent.) C'est Jim. C'est lui qui est derrière tout ça.

Il jeta un coup d'œil à l'angle du bâtiment et lorgna le porche.

— Où est-il ?

— Je l'ai poussé contre une armoire dans une chambre à droite du couloir.

Il la regarda, étonné ; les battements de son cœur se calmèrent un peu.

— Tu es folle. Tu aurais pu te faire tuer.

Elle inspira de manière saccadée.

— Mon Dieu, comme je suis heureuse de te revoir !

Un autre coup de feu déchira le silence.

— Oh non, souffla-t-elle. Columbo.

Jared se dressa d'un bond.

— Il y a quelqu'un d'autre à l'intérieur ?

— Oui. Enfin non. C'est le chien de Jim. J'ai trébuché dans le couloir en piquant un sprint et Jim était juste derrière moi avec son pistolet... Columbo lui a sauté dessus et l'a fait tomber. Un coup de feu est parti, la balle est allée se loger dans le mur mais le chien avait pris son bras dans sa gueule et grognait...

Il la prit par la nuque et planta un baiser sur son front.

— Reste là. Ne te relève pas.

Jared se déplaça d'un pas rapide et silencieux sur le côté de la maison, jetant un coup d'œil à l'intérieur par chacune des fenêtres. Le silence était épais. Lorsqu'il vit du sang et de la matière grise sur les carreaux, il sut exactement ce que la police criminelle allait découvrir à l'intérieur.

Le chien allait bien. C'était ce qui restait du propriétaire qu'ils allaient devoir ramasser.

Darcy observa l'effervescence qui animait le poste de police avec un étrange détachement. Jared était penché sur un bureau, en pleine conversation avec un groupe de Fédéraux arrivés quelques minutes plus tôt. Dehors, la nuit était tombée, et la jeune femme grelottait ; mais ce n'était pas tant le froid qui lui donnait des frissons que le contrecoup des événements de la journée.

— Un café ?

L'agent Morales s'avachit dans un siège près du sien et lui tendit un mug rempli d'un liquide fumant.

— Merci.

— J'ai téléphoné à l'hôpital. Le shérif Miller va bien. Il souffre d'une commotion cérébrale, du coup ils préfèrent le garder pour la nuit, mais il sera sur pied en un rien de temps.

Des larmes de reconnaissance picotèrent les yeux de Darcy.

— C'est un soulagement.

— Cameron va vous ramener chez vous, lui apprit Morales en l'examinant. Ça va ? En dépit des circonstances, je veux dire...

Il fallut quelques instants à Darcy pour réunir ses pensées et former un discours cohérent.

— Je ne sais pas quoi penser de ce que Jim a fait... aujourd'hui.

— Son suicide ? À mon avis, c'était inévitable. En tout cas, sachez que rien de ce que vous auriez pu faire n'aurait changé la donne. Je ne sais pas si ça peut vous réconforter ou non. Le fait est que vous êtes en vie, et c'est tout ce qui compte.

Darcy fit rouler la tasse chaude entre ses paumes blanches.

— Je m'attendais à éprouver un sentiment de justice une fois qu'on aurait démasqué l'assassin de Dani. Au lieu de quoi, je n'arrive toujours pas à croire qu'il s'agisse de Jim. J'ignore si j'arriverai un jour à me résoudre à cette idée. Et Columbo... Ce chien aimait Jim, mais il s'est retourné contre lui comme s'il s'était agi d'un inconnu.

— Les chiens sont plus fins que nous. Ils sentent des choses qu'on ne soupçonne pas.

— Dani se méfiait des gens qui n'aimaient pas les animaux, et encore plus des gens que les animaux n'aimaient pas.

Morales lui tapota le genou avant de s'excuser. Elle devait se remettre au travail.

Quelques minutes plus tard, Jared la rejoignit. Il s'accroupit près de sa chaise, prit sa main libre et lui caressa du pouce les écorchures laissées par les menottes.

— Je vais te ramener.

Leurs regards se vrillèrent et le cœur de Darcy se réchauffa.

— Tu as fini ?

— Non. Je vais devoir revenir. Mais tu as besoin d'un bain chaud et de sommeil. Je vais me dépêcher pour te retrouver le plus vite possible.

Elle esquissa un sourire.

— Ne te presse pas pour moi. Je comprends, tu as du travail.

— Je sais. De même que je comprendrai lorsque ton boulot t'éloignera de moi. C'est l'une des raisons pour lesquelles on va si bien ensemble.

— C'est donc ça ?

Son sourire s'élargit, trahissant son désir.

Il poussa un long soupir, l'air soulagé.

— Ça va aller, Darcy.

Elle se rendit compte à quel point il s'était fait du souci pour elle.

— Oui, acquiesça-t-elle en se levant. Ça va aller. Raccompagne-moi chez moi. Tu as besoin d'être tranquille pour conclure l'affaire.

Jared entrelaça ses mains aux siennes.

— Ça ne changera rien. Je t'ai dans la peau.

— Tant mieux. C'est exactement là où j'ai envie d'être.

[1.](#) *Talking the Heat.*

OceanofPDF.com

Épilogue

Le coulisement métallique de la portière arrière du camion déchira le silence de l'après-midi. Darcy se blottit contre Jared, qui enroula son bras autour de ses épaules. Enlacés, ils suivirent du regard le véhicule qui s'éloignait.

Il frotta ses lèvres contre sa tempe.

— Il te reste encore des choses à l'intérieur ?

— Quelques cartons. (Elle jeta un coup d'œil sur la demeure de son enfance, devant laquelle était désormais plantée la pancarte À VENDRE de l'agence immobilière.) Je suis heureuse de m'en aller, mais je garde de bons souvenirs de cette maison.

— Moi aussi, murmura-t-il avec un sourire canaille.

Elle partit d'un rire léger et sursauta imperceptiblement quand il la serra contre lui.

— C'est bon de t'entendre rire, ma chérie.

— Je progresse pas à pas.

— On progresse tous les deux.

Il glissa la main dans sa chevelure et posa la paume sur son crâne. Son regard bleu était clair, empli d'une chaleur réconfortante qui ne manquait jamais de la toucher au plus profond de son être.

— On ferait mieux de se mettre en route, ajouta-t-il. On est censés être chez tes parents dans quelques heures.

Darcy lui prit la main et siffla Columbo. Ensemble, ils entrèrent dans la maison pour récupérer le reste de ses affaires.